

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME XVII.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1858-1859.

<i>Président.</i>	M. le général DAUMAS, sénateur.
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. DE LA ROQUETTE. POULAIN DE BOSSAY.
<i>Scrutateurs.</i>	MM. DE QUATREFAGES, de l'Institut. BOUILLET.
<i>Secrétaire.</i>	M. BUISSON.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE.

POUR 1859.

<i>Président.</i>	M. JOMARD, de l'Institut,
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. D'AVIZAC, DAUSSY, de l'Institut.
<i>Secrétaire général.</i>	M. Alfred MAURY, de l'Institut.
<i>Secrétaire adjoint.</i>	M. V. A. MALTE-BRUN.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.	MM. De la Roquette.
C ^{te} d'Escayrac de Lauture.	Ernest Morin.
E. de Froidefonds des Farges.	Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
E. de Froberville.	Renard.
V. Guérin.	De Sauley, de l'Institut.
Gabriel Lafond.	Paulin Talabot.

Section de Publication.

MM. Cortambert.	MM. Mauroy.
Demersay.	Morel-Fatio.
Ernest Desjardins.	De Quatrefages, de l'Institut.
Guigniaut, de l'Institut.	Sédillot.
Jacobs.	Trémaux.
Lourmand.	Vivien de Saint-Martin.

Section de Comptabilité.

MM. Albert-Montémont.	MM. Garnier.
V. A. Barbié du Bocage.	Lefebvre-Duroullé.
Alex. Bonneau.	Poulain de Bossay.

Archiviste-bibliothécaire.

M.

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. Bouillet.	MM. Aug. Himly.
Buisson.	Alfred Jacobs.
Jules Duval.	G. Lejeau.
Ferd. Fabre.	Élisée Reclus.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

V. - A. MALTE - BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME DIX-SEPTIÈME.

ANNÉE 1859.

JANVIER — JUIN.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1859.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ

DEPUIS SA FONDATION.

MM.	MM.	MM.
Marquis de LAPLACE.	Le comte -admir. d'URVILLE.	L'amir. baron de MACKAU
Marquis de PASTORET.	Duc DECAZES.	Le vice-amiral HALGAN.
V ^{te} de CHATEAUBRIAND.	Comte de MONTALIVET.	Baron WALCKENAER.
C ^{te} CHABROL DE VOLVIC.	Baron de BARANTE.	C ^{te} MOLÉ.
BECKEY	Le général baron PELET.	JOMARD.
B ^{te} ALEX. DE HUMBOLDT.	GUIZOT.	DUMAS.
C ^{te} CHABROL DE CROISOL.	DE SALVANDY.	Le contre-amir. MATHIEU.
Baron Georges CUVIER.	Baron TUPINIER.	Le vice-amiral LA PLACE.
B ^{te} HYDE DE NEUVILLE.	Baron de LAS CASES.	Hipp. FORTOUL.
Duc de DOUDEAUVILLE.	VILLEMAIN.	LEFEBVRE DUFRELLÉ.
J. B. EYRIÈS.	CUNIN-GRIDAINE.	GUIGNAUT.
Le vice-amiral de RIGNY.	L'amiral baron ROUSSIN.	DAUSSY.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.	MM.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Le professeur MUNCH, à Christiania.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Legén. C ^{te} A. DE LA MARMORA, à Turin.
Le général EDWARD SABINE, à Londres.	Le profess. PAUL CHAIX, à Genève.
Le docteur J. RICHARDSON, à Londres.	J. S. ABERT, colonel des ingénieurs topographes des États-Unis.
Le professeur RAEN, à Copenhague.	Le profess. ALEX. BACHE, surintendant du <i>Coast-Survey</i> , aux États Unis.
W. AINSWORTH, à Londres.	LEPSIUS (Richard), de l'Académie des sciences de Berlin, à Berlin.
Le colonel LONG, à Louisville. Ky.	DE MARTIS, secrét. perpét. de l'Acad. des Sciences de Bavière, à Munich.
Le capitaine MACONOCHE, à Sydney.	KIEPERT (Henri), à Berlin.
Le conseiller MACEDO, à Lisbonne.	PIETERMANN (Augustus), à Gotha.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.	E. LAMANSKY, à Saint-Petersbourg.
Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.	BEAUDOIN, chef d'escadr. d'état-major en Algérie.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.	Hermann SCHLAGENTWEIT, à Berlin.
Le docteur KRIEGER, à Francfort.	
Adolphe ERMAN, à Berlin.	
Le docteur WAPPAÏS, à Goettingue.	
Ferdinand DE LUCA, à Naples.	
Le docteur BARUFFI, à Turin.	
Le colonel Fr. COELLO, à Madrid.	

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.	MM.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Le capit. R. MAC-CLURE, à Londres.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.	Le docteur Henri BARTH, à Londres.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.	Le rév. David LIVINGSTONE, à Londres.
Le capitaine G. BACK.	Le docteur E. K. KANE.
Le capit. James CLARK ROOS, à Londres.	

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER ET FÉVRIER 1859.

Mémoires, etc.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
ET
SUR LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
PENDANT L'ANNÉE 1858.

(Lu à la séance générale du vendredi 3 décembre 1858.)

Messieurs,

L'année qui touche à son terme n'a point été marquée par ces découvertes inattendues, ces explorations étonnantes qui font époque en géographie. Le globe, de plus en plus parcouru, commence à ne plus avoir de secrets pour nous; et si l'on fait exception du centre de l'Afrique et de l'Australie, de l'intérieur de quelques îles de l'archipel indien ou des Moluques, il ne reste plus à atteindre que des points clair-semés des deux mondes pour en avoir reconnu toute la surface.

Mais si les grandes œuvres font défaut cette année , j'ai du moins à vous entretenir de voyages riches en informations ; de relations qui , à des degrés divers , ajoutent à celles que nous possédions déjà ; de publications où le lecteur trouve beaucoup à apprendre et à louer.

Quand les sciences se limitent , quand le champ des explorations cesse de s'agrandir , l'activité se reporte sur l'histoire même des découvertes. L'étude des progrès de la géographie remplace la recherche des contrées nouvelles. Faute de pouvoir aller en avant , on jette les yeux sur la route déjà parcourue !

Et cette contemplation du passé devient bientôt presque aussi féconde en résultats que la poursuite des terres inconnues. On apprend à mieux savoir ce que l'on a découvert , et , en remontant les voies que l'on avait descendues , on retrouve sur sa route bien des sujets d'observation qui avaient été négligés. L'histoire de la géographie vient donc suppléer à la pénurie des investigations sur le sol , pour grossir le trésor de nos connaissances. Aussi , en 1858 , est-ce à des études de cet ordre que notre *Bulletin* a été plus particulièrement consacré.

La géographie ancienne et l'histoire des découvertes géographiques ont occupé dans nos séances le premier rang. Et en cela , notre Société n'a fait que suivre le mouvement qui entraîne vers l'histoire et l'archéologie les sociétés scientifiques de nos départements. Il est vrai que les préoccupations de la politique ou des rivalités de nations , de provinces même , ont souvent alimenté ces débats. Mais qu'importe les

mobiles auxquels obéissent les auteurs de tant et de si consciencieux travaux, si leurs publications servent à la science et en éclairent mieux le domaine. Notre Société, qui ne cherche que le vrai, aime à voir toutes les opinions se produire librement, et elle livre au contrôle de la publicité les exposés, parfois assez différents, que des antagonistes font d'un même fait.

J'avais besoin, Messieurs, de présenter ici ces réflexions pour justifier notre *Bulletin* de la préférence donnée dans ces derniers temps aux questions historiques, et expliquer l'étendue que nous avons accordée à certains mémoires.

Ceci posé, contrairement à la méthode que j'avais adoptée l'an dernier, je traiterai d'abord des travaux relatifs à l'histoire de la géographie; ils ont droit d'ailleurs, par ordre chronologique, à la première place.

M. Sardou vous a communiqué un judicieux travail sur la géographie ancienne d'une partie de la Gaule narbonnaise. Il a voulu fixer la position d'une localité désignée, par les itinéraires anciens, sous le nom d'*Ad Horrea*, et déterminer le point de la côte de Provence où se trouvait le port d'*Ægitna*, que Polybe place dans le territoire des Oxybiens. M. Sardou a apporté dans sa discussion une critique attentive, et par l'examen des lieux, a été amené à cette opinion, déjà proposée avant lui, qu'*Ad Horrea* répond au village d'Auribeau, situé au sud de Grasse; qu'*Ægitna* est le port actuel de Cannes. Ce qui le conduit à faire la *Siagne* de l'Apron, dont les anciens indiquent le cours non loin d'*Ægitna*.

Un antiquaire zélé, M. Dey, vous a adressé de Sens

une *Géographie ancienne du département de l'Yonne*. Déjà ce département avait fourni à son savant archéologue, M. Max Quantin, le sujet d'un mémoire remarquable sur l'ancien *pagus* de Sens et la *civitas* d'Auxerre. Mais quelque complet que fût son travail, M. Quantin a dû nécessairement laisser de côté des détails qui n'importaient pas à son but ; ses recherches n'embrassent point, d'ailleurs, la totalité du département de l'Yonne, et l'ouvrage de M. Dey en pourra combler heureusement les lacunes.

Bien qu'écrit au point de vue militaire, le savant ouvrage de M. le colonel baron de Gæler sur les guerres de César dans les Gaules (*Cæsar's Gallischer Krieg*) (1) éclaire une foule de points de notre ancienne géographie. C'est l'œuvre d'un officier qui manie les textes presque avec autant d'aisance que l'épée. A ces guerres se rattache le grand débat d'Alise. Loin de toucher à son terme, il menace de dégénérer en guerre de partisans. Les champions se montrent si acharnés et si valeureux, qu'il ne faudra rien moins qu'un César en géographie pour décider la victoire.

Les partisans d'Alaise ont fait entreprendre des fouilles qui ont démontré l'existence de luttes terribles dans cette localité. Des antiquités celtiques et romaines ont témoigné de la présence des deux nations ennemies. L'un de nous, M. Ernest Desjardins, dans une lettre adressée à M. E. Renan, et dans une série d'articles publiés au *Moniteur universel*, a raconté le débat, et, se jetant dans Alaise menacée, il a cherché

(1) Stuttgart, 1858, in-8°.

à fixer, au profit de sa cause, le véritable sens du mot *oppidum* chez César. Mais d'un autre côté, les hommes de guerre se refusent à accepter, pour un aussi grand capitaine, le plan de campagne nouveau qu'entraîne l'assimilation d'*Alesia* à Alaise. Les défenseurs d'Alise-Sainte-Reine n'ont point déposé les armes : ils en puisent dans les textes, dont on ne semble pas avoir émoussé le tranchant ; et s'ils laissent à MM. Delacroix et Quicherat reprendre l'offensive, ce n'est pas qu'ils se bornent à une retraite honorable.

La campagne des Romains contre les Éduens me conduit naturellement dans le pays des Ségusiaves, longtemps improprement désignés sous le nom de *Ségusiens*. Ce pays, on en doit une excellente description à M. Auguste Bernard, qui s'est consacré tout entier à l'histoire de la province où il a pris naissance. Sa description est destinée à servir d'introduction à l'Histoire du Lyonnais. C'est une œuvre consciencieuse et étudiée ; la parfaite connaissance que l'auteur a des lieux inspire une grande confiance dans les assimilations géographiques qu'il propose. A ses yeux, le *Mediolanum*, que la table de Peutinger place à 14 lieues de Rodonna (Roanne), n'est autre que Feurs (*Forum Segusiavorum*), distinguée par cette table de la première ville. La confusion de deux routes a fait croire que les deux noms de la capitale des Ségusiaves se rapportaient à des localités différentes. S'il en est ainsi, la distance de Feurs à Roanne se trouverait indûment intercalée sur une ligne qui répond à une autre route conduisant de l'une à l'autre de ces cités.

Dans le département de Seine-et-Marne, des décou-

vertes d'antiquités à Châteaubleau, au voisinage d'une voie romaine, ont fait supposer qu'on avait enfin trouvé l'emplacement, jusqu'à présent incertain, de la *Riobe* de la table théodosienne, et des notices intéressantes ont été publiées à ce sujet (1).

M. A. Boreau a publié sur la station romaine de *Robrica* un travail plein de faits curieux et de rapprochements lumineux. Il identifie avec infiniment de probabilité cette station de la table de Peutinger à Saumur, sur la rive gauche du Thouet, près du pont Fouchard, en même temps qu'il fixe *Tassiaca* à Tauxigny.

Ces recherches sur la géographie ancienne de la France auront leur place dans le vaste travail qui se prépare en ce moment sur la Gaule, sous les auspices de l'Empereur. Bien des efforts avaient déjà été tentés pour arriver à construire la carte de notre patrie, à l'époque de la domination romaine. Adrien de Valois, Sanson, d'Anville, Walckenaer, ont écrit de savants et curieux ouvrages où cette carte se trouve discutée. Mais, quelque profonde qu'ait été leur érudition, quelque étendues que semblent leurs recherches, quelque judicieuse que soit leur critique, on ne saurait voir dans leurs œuvres autre chose que des ébauches. Ce qui a manqué à ces habiles et savants géographes, c'est une étude suffisante des lieux, une connaissance complète du terrain, auxquelles ne sauraient suppléer ni la restitution des mesures fournies par les itinéraires, ni l'étude des noms, ni l'histoire des faits géo-

(1) Voyez notamment celle de M. E. Caillette de l'Hervilliers.

graphiques. La détermination des voies romaines doit être la base de ce grand travail cartographique ; et ces voies, c'est seulement en les parcourant soi-même, qu'on en peut faire le relevé et bien marquer la direction.

Il y a un petit nombre d'années, on n'avait encore déterminé le parcours que de quelques voies romaines, dont les tronçons se retrouvent graduellement, grâce à une exploration plus attentive. Leur présence nous est presque toujours révélée par les noms significatifs de *Chemin de Rome*, *Chemin des Romains*, *Chemin de César*, *Chaussée de Brumehaut*, *Estrées*, *Estrade*, *Cauchie*, *Chemin de la Monnaie* (*Via Munita*), *Chemin de grande chevalée*, etc., que la tradition populaire leur a conservés. On acceptait jadis, par la seule vertu des distances, des identifications auxquelles l'étude des lieux oppose une fin de non-recevoir absolue. Le goût de l'archéologie a multiplié les fouilles ; un grand nombre de points sont devenus le théâtre d'excavations ; le tracé des chemins de fer a mis au jour des chaussées romaines, là où les antiquaires n'eussent point songé à interroger le sol. En sorte que des témoignages nouveaux, qui faisaient défaut à nos devanciers, apportent à la géographie des Gaules des documents décisifs et inattendus. La numismatique gauloise, qui n'était, il y a trente ans, qu'un amas d'hypothèses fondées sur des lectures presque toujours inexactes, devient une science positive, dont la marche méthodique et les moyens rationnellement établis fournissent à la géographie un contrôle précieux. Enfin, le dépouillement de plus en plus complet des anciens diplômes, l'étude plus attentive des chroniqueurs et des hagiographes, apportent à la

topographie ancienne de la France une foule d'indications ; et de la sorte se trouve rattachée sur le sol même la chaîne des temps.

Je vous ai entretenus des excellentes thèses de M. Alfred Jacobs sur la Gaule de l'Anonyme de Ravenne et sur la Géographie de Grégoire de Tours. Le mérite de ces thèses a fait appeler leur auteur au sein de la Commission chargée de préparer la carte des Gaules.

C'est par des travaux de ce genre qu'on arrivera à asseoir sur une base solide le monument géographique dont l'Empereur a conçu l'heureuse idée et décrété l'érection. Aussi la Société de géographie, qui compte plusieurs de ses membres dans cette commission, doit-elle applaudir à la pensée qui l'a instituée, et en suivre avec attention et intérêt la réalisation.

S'il reste beaucoup à faire pour la connaissance de la Gaule antique, il y a des pays dont la géographie ancienne est environnée de bien d'autres obscurités, et demande, pour être éclaircie, encore plus de science et de labeurs. Je placerai en première ligne l'Égypte, cette terre des Pharaons, dont les monuments ont si longtemps réservé le secret des âges les plus reculés, pour celui qui réussirait à percer le mystère de leurs inscriptions. Le progrès des études hiéroglyphiques a permis d'entrevoir quelles étaient les divisions de l'Égypte et des contrées limitrophes, de déterminer le nom des villes et des provinces, il y a trois ou quatre mille ans. A force de recueillir sur les monuments des mentions de conquêtes, des éloges en l'honneur de monarques victorieux, on a fini par dresser des listes de tous

les peuples qui étaient en relation avec les Égyptiens, et des villes qui florissaient sur leur territoire. La tentative prématurée que faisait l'immortel Champollion, en publiant *L'Égypte sous les Pharaons*, a été reprise d'une main plus ferme et plus exercée, par un des premiers égyptologues de l'Allemagne, M. le Dr Henri Brugsch, dans son bel ouvrage intitulé : *Inscriptions géographiques des monuments de l'Égypte*. Ce travail, qui a paru depuis peu à Leipsick, se compose de deux volumes petit in-fol. L'un donne la géographie de l'ancienne Égypte, l'autre celle des contrées étrangères, d'après les Égyptiens. Fruit de longues recherches, et dû à un savoir philologique aussi ingénieux que profond, l'ouvrage de M. Brugsch est assurément une des plus importantes conquêtes de la géographie antique.

L'auteur ébauche la carte du monde, à une époque souvent plus ancienne que la rédaction de la Genèse même. Il est peu de cartes qui puissent, on le voit, offrir un pareil intérêt historique, et piquer plus notre curiosité. L'ethnologie y trouve, comme la géographie, les indications les plus précieuses et les lumières les plus inattendues.

La géographie du moyen âge n'est point encore assez avancée pour qu'on en puisse écrire un traité complet, donnant les divisions territoriales de chaque partie du monde, aux différents siècles. Mais les matériaux sont déjà assez abondants pour qu'il soit permis d'en tracer une forte esquisse. C'est ce qu'a fait le vénérable Joachin Lelewel dans la savante publication dont vous avez reçu récemment l'épilogue. Cette dernière partie est un tableau historique des travaux géographiques

et cartographiques accomplis au moyen âge. La science latine et arabe, le mouvement de la renaissance y sont exposés dans un précis substantiel. M. Lelewel conduit jusqu'à nos jours l'histoire de la géographie figurée, et donne une liste des auteurs qu'il a consultés et que, suivant son expression, il a réunis dans son laboratoire. OEuvre d'une vaste et persévérante érudition, la *Géographie du moyen âge* a une place marquée dans la bibliothèque de tous les érudits, et on doit s'étonner de ne point la voir encore aussi souvent citée qu'elle devrait l'être. L'extrême modestie de son auteur, qui vit retiré de toute compagnie savante et ne demande qu'à ses propres labeurs les faits qui abondent dans ses livres, l'a empêché d'appeler l'attention d'un public souvent distrait, sur des recherches d'une inappréciable valeur. C'est aux amis de la géographie de maintenir à Lelewel le rang qui lui est dû ; c'est à eux de rappeler que la Belgique a recueilli un des plus glorieux débris de l'émigration polonaise qui n'a cessé de bien mériter de la science, notre commune patrie, Messieurs.

A côté de travaux de cette importance, on craint d'en citer d'autres qui se trouveraient ainsi placés dans l'ombre. Toutefois, je ne dois pas négliger de vous signaler ceux qui ont droit à votre attention.

L'histoire de la boussole n'est pas un des épisodes les moins importants de cette géographie du moyen âge dont M. Lelewel vient d'écrire le précis. Toujours en quête de faits qui puissent intéresser les vieilles annales de la navigation, M. d'Avezac vous a signalé d'anciens témoignages relatifs à la boussole, que vous avez écoutés avec intérêt.

La discussion sur les voyages d'Améric Vespuce, à laquelle MM. d'Avezac et de Varnhagen ont pris une part si active, touche à un des points les plus délicats de l'histoire des découvertes dans le nouveau monde. Les deux antagonistes ont déployé une science des textes et une vigueur d'argumentation qui ont donné à ces débats toute l'animation d'un procès. Et en continuant sur l'histoire de la Guyane la discussion soulevée par nos deux savants collègues, M. le chevalier da Silva a montré les ressources d'une érudition peu commune, mise au service d'une cause où la France est trop intéressée pour que nous ayons le droit de porter ici un jugement.

La géographie de l'Amérique d'il y a trois siècles se lie étroitement à l'exploration actuelle de son territoire ; nous ne pouvons donc parler des travaux de M. d'Avezac et des savants brésiliens, sans vous entretenir, Messieurs, du nouveau monde tel qu'il nous apparaît aujourd'hui. En conséquence, c'est par l'Amérique que je commencerai la revue des voyages et des travaux géographiques auxquels ce rapport doit être consacré. L'Amérique n'est plus, il est vrai, pour nous cette mine féconde d'informations qui faisait jadis marcher la curiosité européenne de surprise en surprise. Nous nous sommes familiarisés avec ses merveilles, et la société civilisée y a définitivement mis le pied. Mais il reste bien des cantons à explorer, et la vie sauvage, la nature primitive dont cette vie est le reflet, défendent avec énergie le domaine qui leur reste encore.

Dans l'Amérique du Sud, le Chili se fait particulièrement remarquer par ses rapides progrès et son dé-

veloppement scientifique. Et dans les recueils destinés à populariser l'instruction et à faire avancer nos connaissances, la géographie, sous toutes ses formes, trouve naturellement une place importante. Je citerai en première ligne la *Revne des sciences et des lettres* (*Revista de ciencias y letras*), rédigée par les savants les plus distingués du Chili, et dont le premier numéro a paru en 1857 à Santiago. Ce numéro s'ouvre par un mémoire sur le soulèvement de la côte du Chili, dû à un habile minéralogiste, Don Ignacio Doméyko, professeur à l'Université du Chili. La question, d'un grand intérêt pour la géographie physique, est traitée avec tous les développements possibles, et l'on y trouve mises à contribution toutes les données de la géologie.

L'Université du Chili publie aussi des *Annales*, dont les cahiers mensuels fournissent çà et là à la géographie des informations qu'on ne saurait négliger.

M. le colonel Alfred du Graty vous a offert, Messieurs, un livre intitulé : *La Confédération argentine* (Paris, 1858, in-8°), dont un des chapitres traite de la topographie de cet état. Le point de vue auquel se place l'auteur est, il est vrai, plus économique que géographique ; mais les faits qu'il groupe et qu'il examine sont aussi de notre ressort. La République argentine peut devenir un débouché puissant pour la France. Il ne manque à ce pays qu'une population assez nombreuse pour en exploiter le sol ; l'accroissement de la richesse y amènera nécessairement l'ordre et la paix qui lui ont, hélas ! jusqu'ici presque toujours manqué. L'excellent article publié par M. K. de Neumann dans

le journal qu'il dirige (1), sur la population de l'État de Buénos-Ayres, servira à compléter le livre de M. du Graty. M. le Dr Alfred Demersay vous a lu des *Considérations historiques et géographiques sur les limites et la circonscription du Paraguay*. Vous y avez retrouvé cette parfaite connaissance des lieux qui n'est pas un des moindres mérites des publications de notre confrère.

Il est peu de chaînes de montagnes qui offrent à la géologie, à l'orographie, un sujet aussi neuf d'observations que la Cordillère des Andes. Le célèbre professeur H. Burmeister, dont la réputation comme naturaliste est européenne, a fait paraître dans le *Journal de géographie de Berlin* (2), une esquisse géognostique de la chaîne comprise entre le 32° et le 33° de lat. S., et que, d'après Darwin, il nomme *Sierra de Uspallata*. C'est la plus orientale des trois lignes montagneuses qui traversent la province de Mendoza. Aucune ne présente autant de pics volcaniques. L'Aconcagua, le Tupungato, le Maypu, dont les distances respectives n'excèdent pas 20 milles géographiques environ. M. Burmeister, pendant son séjour à Mendoza, a étudié en détail les montagnes d'Uspallata, qui détachent de nombreux chaînons vers les Pampas, et ne sont séparées, les unes des autres, que par d'étroites vallées.

La Patagonie, et surtout les îles qui l'avoisinent, réclament encore des explorations pour être représentées sur nos cartes avec une entière exactitude. Il est une de ces îles dont l'existence problématique a plus d'une

(1) *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, février 1858.

(2) *Ibid.*, avril 1858.

fois occupé les navigateurs , c'est l'île Pépys , qu'on croit avoir aperçue sous le 47^e parallèle S. M. Duval , commandant du navire *le Beaumanoir*, a vainement cherché à retrouver Pépys ; mais si son expédition n'a point été couronnée de succès , elle lui a permis du moins de visiter des parages rarement explorés par nos navires , les îles Malouines et les îlots voisins. La pêche des phoques amenait jadis aux environs des Malouines nombre de bâtimens du commerce ; mais les loups marins , poursuivis par les pêcheurs , ont abandonné ces parages , et les Américains sont obligés d'aller les chercher jusqu'à la Nouvelle-Géorgie et dans des îles plus australes. Voilà ce que nous apprend M. Duval , qui a consigné sa relation dans le XIII^e volume des *Annales hydrographiques*.

Le Brésil garde toujours pour les nouveaux voyageurs quelques informations qui avaient échappé à leurs devanciers. Nous en avons la preuve en lisant la relation de deux Allemands , MM. C. et Th. Plagg , qui ont visité la province de Maranhao , dont ils nous donnent , dans le *Recueil* de M. Petermann , une description bien faite. Un autre Allemand , M. le capitaine J. Hörmeyer , a publié , cette année , à Hambourg , un *Manuel du voyageur au Brésil méridional* , qui n'offre pas la nouveauté d'un travail original , mais a le mérite d'être un bon résumé de nos connaissances géographiques sur cet empire.

Le voyage du célèbre naturaliste J.-J. de Tschudi , auquel on doit un excellent livre sur le Pérou , ajoutera davantage à nos connaissances , si nous en jugeons par l'extrait qu'en a publié tout récemment le *Recueil*

de M. le Dr Petermann. M. de Tschudi a parcouru la province des Mines, et l'étude qu'il a faite du pays, lui a permis de constater un grand nombre d'erreurs dans les cartes qui en avaient été dressées.

Nous trouvons dans la *Revue trimestrielle* (*Revista trimensal*), publiée par l'Institut historique et géographique du Brésil (Rio-Janeiro, 1857), une description de la capitainerie de Matto-Grosso, d'après un travail manuscrit communiqué par M. le conseiller Antonio de Menezes Vasconcellos de Drummond. Cette description remonte, il est vrai, à 1797; mais une date si arriérée, loin de lui enlever son intérêt, y ajoute au contraire; puisque nous pouvons ainsi juger du nombre et de l'état des populations sauvages au Brésil, il y a soixante ans.

Bien que la publication du *Pilote du Brésil*, dû à l'illustre amiral Roussin, ait donné de l'hydrographie de cet empire, un lumineux aperçu, il reste encore bien des points de la côte à mieux figurer sur nos cartes, surtout pour la partie nord : c'est dans ce but que M. le lieutenant de vaisseau Krantz a prolongé, du Para à Pernambouc, en passant par le canal S. Roque, le littoral brésilien. Le compte-rendu de sa reconnaissance a été publié par les *Annales hydrographiques* (1857). Un autre officier de la marine française, M. Lavelaine (de Maubenge), a exploré la même côte sur l'avis à vapeur le *Ténare*; un court aperçu de son voyage nous est fourni par les *Annales* que dirige notre confrère M. Malte-Brun. Ces explorations compléteront les *Instructions pour naviguer sur la côte nord du Brésil*, dont on est redevable au savoir expérimenté de M. le capitaine Tardy de Montravel.

La Société reçoit aujourd'hui la *Géographie de la République de l'Équateur* (*Geografia de la Republica del Ecuador*), qui lui est offerte par l'auteur, le Dr Manuel Villavicencio. Ce magnifique ouvrage, imprimé à New-York et accompagné d'un excellent atlas, donnant la carte de toute la République, fait le plus grand honneur à son auteur. C'est autant une statistique qu'une description topographique. Jamais on n'avait présenté de cette contrée, l'une des plus intéressantes de l'Amérique du Sud, un aperçu si clair et si heureusement tracé. Le livre du Dr Villavicencio formera un digne pendant de celui de M. Codazzi sur le Venezuela.

M. Jules Remy vous a fait hommage de sa relation d'une ascension au Pichincha, dans la Cordillère des Andes, récit piquant et animé d'une entreprise qui, bien que moins difficile qu'elle n'était jadis, a encore ses dangers.

MM. Blair, Holms et Campbell, ont effectué dans le Venezuela, au lavage d'or de Caratal, en 1857, un voyage dont nous devons la relation aux deux derniers. Cette relation, qu'a publiée le *Journal de géographie de Berlin* (mai 1858), nous fournit sur les races indigènes quelques détails curieux, particulièrement sur les Indiens qui habitent entre les rivières Pomeroon et Amacuru, entre l'océan Atlantique et le Cuyuni.

La topographie du Mexique, qui a fait si souvent l'objet des études d'Alexandre de Humboldt, vient de lui fournir la matière d'une lettre écrite de Berlin, à la date de mars 1858. Il s'agit de doutes qui avaient été élevés touchant l'exactitude de l'évaluation qu'avait donnée de la superficie totale du Mexique, l'illustre voya-

geur. Les chiffres en main, M. de Humboldt montre que si l'on tient compte des provinces enlevées au Mexique et qui ont été réunies aux États-Unis, si l'on fait attention à la différence de valeur des lieues, on ne trouvé entre son évaluation, à laquelle a été aussi conduit le célèbre physicien Oltmanns, et celle de Don Lucas Alaman, qu'une différence de 853 lieues carrées, c'est-à-dire moins de $\frac{1}{130}$ de la superficie totale (1).

M. de Saussure, dont le nom rappelle des services éminents rendus à la géographie physique, a continué de vous communiquer, grâce à l'intermédiaire de M. de La Roquette, des extraits de son voyage. Il vous a signalé les ruines d'une ancienne ville qu'il croit avoir découverte sur le plateau de l'Anahuac, en même temps qu'un cratère situé dans la province de Méchoacan. Des découvertes de ce genre prouvent que le Mexique n'est point encore aussi connu qu'on serait tenté de le supposer. Bien des cantons ont échappé à la curiosité des Européens. Il faut, hélas ! en accuser la guerre civile, mal endémique du Mexique, auquel on n'entrevoit point de remède. Et cependant, malgré cela, la civilisation qu'y ont jadis portée les Espagnols, s'affermi dans l'antique empire des Aztèques. Les villes prennent un aspect nouveau. Des constructions à l'européenne y remplacent graduellement les vieux édifices dont les artistes se hâtent de dessiner les ruines. Je n'en veux pour preuve que la ville de Mexico et ses environs.

La belle collection de dessins exécutés par MM. E.

(1) *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, mai 1858.

Castro, J. Campillo, E. Anda et G. Rodriguez, sous la direction de l'éditeur Decaen, collection qui a été offerte à la Société, vous permettra d'en juger.

Il est à regretter qu'un atlas de ce genre n'ait pu accompagner l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, dont M. l'abbé Brasseur de Bourbourg vient de faire paraître le 4^e et dernier volume. Mais il eût fallu que cet estimable et consciencieux missionnaire eût rencontré un appui qui lui a fait malheureusement défaut. On se plaint parfois de ce que nos apôtres de l'Évangile ne témoignent pas pour les progrès de la géographie, cette même intelligence, cette même ardeur qu'on trouve chez les missionnaires en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis. Et quand, par exception, un missionnaire français, tel que M. l'abbé Brasseur, se dévoue à la science et la sert sous l'étendard de la croix, on l'abandonne à ses propres forces, et on n'a pour ses efforts qu'indifférence ou ingratitude. Le livre de M. Brasseur n'est pas à l'abri des critiques, j'en conviens, mais son zèle eût mérité des protecteurs puissants et un patronage qui, au delà de la Manche, ne manque pas à ses émules.

Les antiquités américaines ne sont encore que bien imparfaitement explorées; leur étude nous promet une mine féconde pour l'histoire et l'ethnologie. Le grand problème du peuplement du nouveau monde recevra sa solution naturelle, quand l'histoire des anciennes tribus indigènes sera mieux connue. Cette histoire n'intéresse donc pas seulement les Américains, et elle trouve en Europe des amis et des pionniers. Nous voyons un symptôme significatif de l'attrait qu'ont pour

nous les antiquités américaines dans la création d'une revue spécialement destinée à leur recherche. La *Revue américaine et orientale*, que vient de fonder M. L. de Rosny, paraît sous les plus heureux auspices, et elle s'est, dès le début, assuré du concours d'ethnologues et d'orientalistes distingués. Car, dans la pensée qu'il faut chercher en Asie les origines des populations du nouveau monde, le fondateur de cette revue accorde aux travaux d'ethnologie et de linguistique orientale une place près de ceux qui ont l'Amérique pour objet. Je citerai plus particulièrement la notice sur un ancien manuscrit américain, antérieur à Colomb, que M. José Perez a insérée dans le premier numéro du recueil. Le second numéro renferme sur les découvertes des Scandinaves en Amérique, un travail estimable de M. E. Beauvois, et des études sur la constitution du nouveau monde et sur les origines américaines, par M. Ch. de Labarthe.

Le Texas est assurément une des contrées les plus importantes à étudier pour l'avenir de la colonisation européenne. Situé à la limite des terres équinoxiales et de la zone tempérée, doté de ressources de toute espèce, que mettra bientôt à profit une industrie intelligente, cet État ne demande qu'à être mieux connu et mieux décrit. Aussi, depuis que les frères Austin sont venus fonder dans le Texas les premiers établissements anglo-américains, c'est-à-dire depuis 1820, le pays a-t-il totalement changé de face. De là l'intérêt particulier qui s'attache au livre de M. l'abbé Domenech; ce missionnaire raconte ses travaux apostoliques avec une vérité de coloris, une vivacité de langage qui rappellent

le style du regrettable M. de Belmare. Un égal intérêt se retrouve dans la notice que M. J. de Cordova a consacré au même pays, et qui est destinée à accompagner la nouvelle carte du Texas dressée par lui.

La Californie était, il y a quelques années, le point de mire de toutes les entreprises hardies et l'espérance d'une foule d'explorateurs et d'aventuriers. Aussi les bords du San-Francisco se sont-ils promptement peuplés. Les navires de commerce s'y pressent par milliers, et cette navigation active rend indispensable un relevé hydrographique complet de la côte. Tel est le travail qu'a entrepris M. J. G. Kohl (de Washington), et dont le *Journal de géographie* de Berlin a publié en avril dernier une substantielle analyse. M. Kohl ne se borne pas à faire une description détaillée du littoral, il nous raconte encore l'histoire des découvertes auxquelles est due la prospérité de cette partie de l'Amérique. L'agglomération des colons sur les bords du San-Francisco a dernièrement forcé les nouveaux arrivants à se porter plus au nord.

La découverte de mines d'or près de la rivière Fraser a donné naissance à une seconde Californie qui, comme sa sœur aînée, a eu ses déceptions et ses revers. Le Fraser est un cours d'eau magnifique, d'une grande largeur, semé d'une foule de petites îles où poussent les essences les plus variées; il abonde en poissons de toute espèce, et surtout en saumons que pêchent les Indiens et qu'ils préparent pour les étrangers.

Le Fraser a son embouchure près de la frontière des territoires britannique et américain; ses rives seront quelque jour le siège d'une population florissante, qui se

rattachera par un commerce actif aux nouveaux états de l'ouest, états dont le nombre s'accroît chaque jour. A l'occident de l'Utah, le congrès a décrété la formation du territoire de *New Nevada*, entre le Colorado, l'Orégon, les *Goose creek mountains*, le lac Nicollet, *Cedar city* et la rivière Vierge. La fertilité de cette région, qui égale trois fois en superficie celle de l'Etat de New-York, en assure la rapide prospérité.

Peu à peu les voyageurs anglo-américains ou anglais remontent la côte nord-ouest, étudiant les ressources et la topographie de contrées longtemps abandonnées. Tout l'ancien territoire de la baie d'Hudson, qui n'était jadis parcouru que par des chercheurs de pelleteries, sera bientôt une riche annexe du Canada. Une population tout européenne dépossédera les dernières tribus indigènes, qui sont allées chercher plus au nord un refuge contre les envahissements des colons. Une récente évaluation ne porte déjà plus leur chiffre qu'à 147 000. Un officier de la marine anglaise, M. le capitaine J. Palliser, a été commissionné pour exécuter une exploration dans l'extrême ouest du continent américain. Le but de cette expédition est la découverte d'une voie praticable pour se rendre du Canada à la côte de l'océan Pacifique. Nous avons appris que cet officier avait atteint par le 109° degré de longitude Greenwich la rivière Saskatchewan. Le 4 août 1857, il touchait *Turtle-Mountain*, colline qui s'élève sur une longueur de 30 milles et une largeur de 10, à 300 pieds anglais au-dessus de la prairie. M. Palliser a rectifié sur 3 cartes le cours du Souris (*Mouse River*); le 15, il arriva au fort Ellice sur le *Beaver Creek*, et le 18, il en-

trait dans la chaîne de *Moose Mountain*, couverte, comme le *Turtle Mountain*, de bois, de lacs et de marais. Quelques jours après, son compagnon, le docteur Hector Blakiston, constata la présence dans le sol, d'une houille de belle qualité. C'est près du Souris que M. Palliser a reçu la visite de plusieurs individus de la tribu des *Stone indians*, bien connus des pionniers comme maraudeurs de chevaux. Le 13 septembre, l'expédition atteignait les lacs *Qui appelle*, où la Compagnie de la baie d'Hudson a établi le poste le plus occidental de son territoire. Il y rencontra la tribu des *Crees*, qui semble disposée à accepter notre civilisation. Plusieurs jours après, le capitaine Palliser pénétra dans ce qu'on pourrait appeler la *contrée des buffles*, tant ces animaux y sont abondants. Des troupeaux de plusieurs milliers de têtes parcourent incessamment ce vaste territoire, à la recherche d'une nourriture qui leur fait bien souvent défaut; l'herbe est rare en effet dans ces solitudes où les poursuites des chasseurs ont contraint les buffles, comme les Indiens, à se retirer, et l'on voit ces ruminants y brouter jusqu'au bois. Jadis les buffles n'étaient pas moins nombreux sur les territoires où s'est aujourd'hui fixé le pionnier américain. Et aux environs du fort Kearney, ils se montrent encore par troupes de plusieurs centaines de mille. Les *Crees* et les *Pieds-noirs* font d'ailleurs aux buffles une guerre impitoyable. C'est au milieu d'octobre que l'expédition quitta Carlton sur le haut Saskatchewan; et le 1^{er} novembre, elle atteignit *Red River*. Un froid rigoureux, des neiges abondantes avaient souvent entravé sa marche. Arrivé à ce point, le capitaine Palliser par-

vint, non sans peine, à se procurer un guide et des chevaux, pour *Crow-Wing* dans le Minnesota, d'où il put gagner aisément Saint-Paul et la *prairie du Chien*. A Red river, l'officier anglais prit en outre ses mesures pour accomplir en mars de cette année une expédition sur la branche méridionale du Saskatchewan, franchir les montagnes de l'Aigle et pénétrer dans le pays des Indiens pieds-noirs.

Si, comme nous le pensons, le capitaine anglais réussit dans son entreprise, il deviendra facile pour les Canadiens de se rendre à l'île de Quadra ou Vancouver. Cette île, nouvellement explorée, semble destinée à être, entre l'ancien et le nouveau monde, un entrepôt important. Nous devons au colonel Grant un intéressant aperçu de Quadra, qui avait été jusqu'à présent peu visitée par les Européens ; son sol, en grande partie d'origine volcanique, annonce une assez médiocre fertilité ; mais le climat est sain et agréable, l'été y est chaud et sec, et des indices certains dénotent la présence d'abondants dépôts houillers. Depuis peu, la population de cette île a triplé ; elle s'élève aujourd'hui à 30 000 âmes.

Un territoire situé dans la même région du globe promet à la colonisation un champ plus vaste et plus fertile. L'Utah va s'ouvrir à l'esprit entreprenant des Anglo-Américains, qui en ont forcé les barrières religieuses. Les Mormons se voient maintenant contraints de rentrer dans la confédération des États-Unis et d'ouvrir les portes de leur nouvelle terre-promise à d'autres que les saints du dernier jour. Ce sera sans doute l'occasion pour les voyageurs d'étudier plus à fond la géo-

graphie des bords du lac Salé, dont M. E. R. Schmidt a consigné, dans le recueil du D^r Pétermann, un intéressant aperçu.

Vous avez reçu le magnifique ouvrage qui résume l'ensemble des travaux que le gouvernement de l'Union a ordonnés pour la construction de la carte hydrographique générale des États-Unis (1). Cette œuvre fait le plus grand honneur à la nation qui en a conçu l'exécution ; elle fait honneur, en particulier, à M. le professeur A. D. Bache, placé à la tête de cette vaste opération. Le *Coast survey* ne sera pas un des titres les moins glorieux de la république de l'Union à la reconnaissance des géographes.

Je ne puis encore vous parler que du premier volume de la belle relation du voyage de M. Balduin Möllhausen sur le Mississipi et le littoral sud des États-Unis, publiée à Leipsick. Ce voyage, qui paraît sous les auspices de M. Alexandre de Humboldt, donne une description complète de la contrée qu'arrose ce fleuve magnifique et de celui qui baigne le Rio-Grande del Norte. M. Möllhausen donne sur les Indiens, sur l'histoire naturelle, sur la constitution du sol, des aperçus ou des détails presque toujours nouveaux, qui empruntent un mérite pittoresque non-seulement à l'élégance de la plume qui les expose, mais encore aux belles planches dont l'ouvrage est accompagné.

Je ne vous entretiendrai pas, messieurs, des publications géographiques auxquelles ont donné lieu di-

(1) *Report of the superintendent of the coast survey showing the progress of the survey during the year 1856.* Washington, 1856, in-4.

verses entreprises organisées dans le but d'abrégér et de rendre plus facile le passage de l'Atlantique à l'océan Pacifique. Il faut se défier un peu, je crois, de la parfaite exactitude de ces documents, plus intéressés qu'intéressants. L'Amérique du Nord, qui porte partout son esprit industriel, fait quelquefois à la géographie le mauvais tour de l'engager dans ses aventures. Les voyages et les descriptions deviennent alors des prospectus, et pourvu qu'on obtienne des actionnaires, on se préoccupe peu de la rigueur des informations.

Je passe à l'Australie, cette partie du monde où grandit une future rivale de l'Amérique du Nord. Mais avant que s'établisse ce redoutable antagonisme, il faut que le continent australien ait été totalement exploré, que son sol, où seront bientôt posés des rails de chemins de fer et des télégraphes électriques, soit reconnu aux quatre points cardinaux. Nos voisins les Anglais n'épargnent à cet effet ni temps, ni fatigues, et l'on ne peut que donner des éloges à la persévérance dont ils font preuve pour pénétrer au centre du continent australien.

Au commencement de mars 1855, M. Thomas Baines fut attaché à l'expédition conduite par M. Grégory dans le nord de l'Australie. Envoyé avec un petit détachement sur le schooner *Tom Tough*, pour se procurer des provisions à Timor, M. Baines mit à la voile de la baie de Morton et passa le détroit de Torrès. Il visita la côte de Cap-York, une des contrées les plus imparfaitement connues de l'Australie. Il put en étudier la curieuse population, et il nous en a donné une intéressante description. Ces indigènes se soumettent à un tatouage qui les rendait hideux pour les voyageurs anglais :

de larges excoriations, renouvelées dès qu'elles tendent à se cicatriser, couvrent leur peau et ne tardent pas à y déterminer des saillies fort proéminentes et larges comme le doigt. Leurs armes, faites d'un bois dur et garnies de fragments d'os en guise de lame, sont ornées de franges d'écorce. Leurs arcs sont faits de bambou, leurs flèches de bois ou de roseaux. Déjà habitués à la présence des Européens, ces sauvages s'empressaient d'échanger leur écaille de tortue contre du tabac et des mouchoirs de couleur. Le sol de la côte est une argile rouge, donnant naissance à des mamelons de 6 mètres de haut environ. Du cap York, M. Baines se rendit à l'embouchure de *Victoria River*. Il fit ensuite une excursion à *Palm-Island*, à 30 ou 40 milles en remontant la rivière.

Les eaux du Victoria sont hantées par de redoutables alligators, qui se précipitent avec voracité sur les chevaux. Lorsque l'expédition eut atteint la branche occidentale de la rivière, en tournant plus au sud, elle rencontra un plateau de 380 mètres d'altitude environ, qui présentait de vastes plaines d'un sol volcanique, recouvert par un gazon abondant. Dans les rochers qui hérissent ce sol, l'agate se recueille pour ainsi dire à chaque pas. La roche trappéenne fournit aux indigènes la matière de leurs pointes de flèche et de leurs tomahawks. Les lieux étaient déserts, mais partout on apercevait la trace de l'homme. Les nids gigantesques des fourmis avaient été creusés en vue de recueillir les larves et les œufs qu'ils recèlent; les ruisseaux étaient bordés de coquillages, abandonnés par les pêcheurs; les arbres accusaient, par l'état de leurs branches, les

tentatives faites pour les dépouiller du miel déposé par les abeilles, des nids qu'y avaient faits les oiseaux, des lézards qui se glissent sous leur feuillage. De grands trous pratiqués dans la terre se laissaient reconnaître pour ces cuisines en plein air où les naturels préparent la chair de l'émeu et du kangourou, le grand régal de ces contrées. Enveloppée d'écorces d'arbre, déposée sur des pierres rougies au feu, cette chair acquiert une saveur délicieuse. La généralité de ce mode de cuisson en Océanie lui donne un véritable caractère ethnologique.

M. Baines avait dû rejoindre M. Grégory. Ce dernier voyageur, en remontant aux sources du Victoria, rencontra un autre cours d'eau qui coule vers le sud-ouest jusqu'au 20° 48' de lat. sud, où il se jette dans un lac salé. L'expédition lui imposa le nom de *Sturt Creek*. C'est alors qu'en compagnie de M. Grégory et de quelques autres, M. Baines s'avança à l'ouest pour opérer la reconnaissance de tous les tributaires du Victoria. Nos voyageurs ne rencontrèrent sur ce sol que trapp et basalte; ils couvaient des yeux, pour la colonisation future, d'immenses pâturages abondamment arrosés, dont M. Grégory n'évalue pas la superficie à moins de 3 millions d'acres. Sur un des affluents, M. Baines trouva une pêcherie d'indigènes, établie en un point où la rivière se resserre en même temps que son fonds s'exhausse. Les naturels placent sur cette *dame* des filets en forme de paniers, où le poisson va se prendre de lui-même. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect que prend ici la contrée. Sur les rochers qui bordent la rivière, les sauvages ont tracé en rouge, en blanc, en noir ou en jaune de grossières

images, dont quelques-unes représentent un serpent bipède à deux cornes. Près de là s'élèvent des huttes construites en gros blocs de pierre grossièrement taillés. Après quelques jours de marche, l'expédition atteignit le grand campement qu'avait établi M. Wilson durant leur absence, et où le schooner put être réparé. C'est de là que M. Grégory avec le gros de l'expédition partit pour le golfe de Carpentarie, tandis que M. Baines mettait à la voile pour Timor.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce voyage; son auteur en a fait connaître les principaux incidents. Je dirai seulement qu'il visita les îles Goulburn, où le langage des indigènes lui révéla la présence fréquente en ces lieux des navires américains; qu'il se rendit à l'île du Crocodile, dont on ne possédait point de carte pour la partie méridionale; M. Baines en a tracé un croquis. Ce fut seulement le 30 mars suivant, c'est-à-dire un an juste depuis son départ, que le voyageur revint à Port-Jackson, après avoir traversé le *King-George-Sound*.

Deux autres expéditions non moins intéressantes sont celles qui ont été dirigées au lac Torrens et dans la contrée située à l'ouest de ce lac. Les tentatives faites, il y a plusieurs années, par Eyre et par Frome, donnaient peu d'espoir que les bords du lac Torrens pussent jamais offrir à la colonisation de grands avantages. Cependant la découverte graduelle de cours d'eau avait permis aux éleveurs de bestiaux de s'avancer, en 1856, jusqu'au mont Serle et même un peu au delà, en dépit du nom de *Hopeless* donné à la montagne où Eyre s'était arrêté.

En août 1856, MM. Herschel Babbage et Bonner organisèrent une exploration géologique pour rechercher l'or et le charbon dans le district du Mont-Serle. S'avancant plus au nord, M. Babbage parvint, au milieu de périls et de difficultés sans nombre, jusqu'à un cours d'eau, le *Mac Donnell Creek*, et aux réservoirs abondants du *Saint Mary's Pool* et de *Blanche-Hater*. Cette découverte produisit à Adélaïde une grande sensation. L'année suivante, M. Goyder partit pour lever la carte du pays exploré par M. Babbage. Il suivit pendant 16 milles le *Mac Donnell Creek*, et à 6 milles et demi de là, au nord-est, atteignit les bords du lac Torrens. Il y reconnut un réservoir d'eau douce, semé de plusieurs îles et d'un niveau constant. Il estima à 3 000 pieds anglais la hauteur du mont Serle.

Les heureux résultats de cette seconde expédition en firent bientôt organiser une troisième. Le capitaine Freeling arriva au lac, le 3 septembre, et confirma, en les complétant, les découvertes de MM. Goyder et Babbage. Mais, hélas ! toutes les tentatives n'ont pas été si heureuses. Cette année, l'expédition conduite au centre de l'Australie par le major Warburton, s'est vue forcée de rentrer à Adélaïde, sans avoir rencontré sur sa route aucune oasis de nature à être mise en culture.

La seconde expédition, dirigée par M. Babbage, continue sa marche en avant ; sans être, jusqu'ici, plus heureuse, elle a fait connaître, par une dépêche, aux autorités anglaises, le sort déplorable de la troisième expédition, composée de trois voyageurs, MM. Coulthard, Scott et Brooks. Il n'est que trop probable que ces trois infortunés ont péri de faim et de soif au

milieu du désert. M. Babbage et son compagnon ont trouvé le corps de M. Coulthard étendu sous un buisson ; à quelques pas se trouvaient sa cantine et tout son campement.

Sur un des côtés de cette cantine en étain , offrant une surface de 12 pouces de long sur 10 de large , le malheureux voyageur avait gravé avec un clou ou la pointe de quelque instrument, l'inscription suivante :

« Je n'ai nulle part rencontré d'eau ; je ne sais depuis combien de temps j'ai quitté Scott et Brooks : je crois que c'est lundi.

» Après l'avoir saigné pour vivre de son sang, j'ai pris le cheval noir pour chercher l'eau ; et la dernière chose dont je me souviens, c'est de lui avoir ôté la selle et de l'avoir laissé aller jusqu'à ce qu'il n'ait plus eu de force. Je ne sais combien de temps s'est écoulé depuis : deux ou trois jours ? je l'ignore.

» Ma langue est collée à mon palais, et je ne vois plus ce que j'ai écrit. Je sens que c'est la dernière fois que je puis exprimer mes sentiments vivants, et le sentiment est perdu faute d'eau.

» Mes yeux se troublent, ma langue brûle. Je n'y vois plus. Dieu me soit en aide ! »

La dépêche de M. Babbage est datée du 16 juin ; l'expédition était encore pourvue de tout ce qui lui était nécessaire pour plusieurs semaines, et quoique éprouvée par la fatigue, elle résistait au découragement.

M. Hack a eu aussi sa part de misères et de tribulations ; mais à la fin, il en a été dédommagé. Parti de *Streaky Bay*, il atteignit, non sans peine, le mont Parla, arriva ensuite à Toondulya : il y rencontra de vastes

pâturages bien arrosés. A Yarlbinda, où l'avait conduit l'assurance donnée par les naturels de trouver des eaux plus abondantes, il ne rencontra qu'un vaste désert, dans toute l'étendue duquel on n'apercevait pas le moindre mamelon. Il poursuivit cependant sa route à travers une succession de lieux arides et de broussailles. Enfin il aperçut le grand-lac salé, qui a reçu le nom de lac *Gairdner*, et sur les bords duquel croît un gazon abondant. L'herbe est là partout, grâce à la salure du sol, mais l'eau fait presque toujours défaut.

L'expédition de M. Hack aura de grandes conséquences pour l'extension de la culture dans l'Australie méridionale. Dès aujourd'hui, elle a enrichi de données topographiques précieuses la carte que les colons doivent avoir sans cesse sous les yeux.

Le voyage de M. Swinden, entrepris, la même année, à l'est du lac Torrens, n'a pas été aussi fécond en résultats il a fait connaître cependant l'existence de cours d'eau, question de vie ou de mort pour les cultivateurs australiens. M. Swinden a traversé le Mudlalpa, situé dans l'enfoncement qui sépare, du golfe Spencer, la pointe méridionale du lac Torrens. Cet enfoncement n'a pas moins de 2 à 3 milles de long sur 400 yards de large. Le même voyageur a découvert le mont Jonah, colline rocailleuse, d'où l'on aperçoit le mont Déception, au N. 30° O., et le mont Samuel, au N. 83° O. Trois milles plus loin, à Andemorcha, M. Swinden rencontra trois amas d'eau douce, et les jours suivants, d'autres d'une eau, il est vrai, moins pure. Enfin il atteignit l'aiguade importante de Carkerooh ; et à 6 milles au sud, se présenta à lui un grand bassin, auquel il imposa le nom de

Bunyips. C'est à quelques milles au delà que s'arrête la relation de M. Swinden ; il serait difficile de la suivre, sans une carte détaillée sous les yeux.

En 1856, M. le capitaine Chinmo, de la *Torche* a exploré toute la côte du golfe de Carpentarie, et nous devons à M. le capitaine Legras la traduction de la relation, dont l'original a paru dans le *Nautical Magazine*. M. Chinmo a rectifié la position de divers points indiqués par ses devanciers ; il a relevé les îles Bailey, Pentecôte, Palm, et ajouté à l'excellente carte du capitaine Blackwood l'indication des rivières Mac-Leay, Clarence et Manning, qui n'avaient point été portées sur les cartes ; il a contrôlé l'itinéraire du capitaine Stakes, bravant les dangers d'une navigation encore difficile, bien que singulièrement simplifiée, par les relevés hydrographiques ; aussi les navires qui passent le détroit de Torrès sont aujourd'hui fort nombreux. Le cap York, en particulier, demeure d'une reconnaissance périlleuse. Son aspect singulier l'annonce au loin. Quand on aperçoit, dit M. Chinmo, ses petits mornes d'argile rouge de 30 mètres de haut, on croirait voir de loin un assemblage de tentes. Enfin, M. Chinmo visita l'île Booby, le 17 juillet 1856, et releva le reste de la côte. La première partie de la relation de l'officier anglais a seule été publiée.

Ces voyages, outre qu'ils ouvrent un champ immense à la culture, permettront aussi d'étudier plus à fond la géologie du continent australien, dont nous possédons déjà les premières données.

Dans l'expédition tentée au nord, un naturaliste distingué, M. James S. Wilson, a recueilli les éléments

d'une bonne description physique de la côte nord-ouest et ouest, depuis la pointe du golfe de Carpentarie jusqu'au cap Leeuwin. Le sol, d'une altitude moyenne de 1 600 pieds anglais, appartient généralement à la période carbonifère. Au nord, il est couvert d'un gazon plus varié qu'abondant; nulle part, en effet, la végétation naine n'apparaît si riche. De nombreux arbres à fruit alternent avec différentes petites espèces d'eucalyptus. Les quadrupèdes sont, dans cette partie de l'Australie, les mêmes que dans le midi du continent; mais les oiseaux diffèrent. Des bandes innombrables de chauves-souris obscurcissent parfois jusqu'à un mille de distance l'air qu'elles empestent de leur odeur musquée, ou accablent les arbres du poids de leurs corps énormes. Les eaux sont habitées par plusieurs intéressantes espèces de poissons : l'une fait aux mouches une chasse active, en lançant sur elles des gouttes d'eau qui les font tomber dans la rivière; d'autres exécutent par-dessus le sable et les rochers des bonds incroyables. Cependant l'espèce humaine est clair-semée dans ces régions, où la vie animale s'est si largement développée. Les indigènes sont de la même race que celle qui habite le sud; ils n'élèvent pas de huttes, et se tiennent sous des berceaux de branchages. Quelques tribus savent construire au sommet des montagnes des demeures en pierre, circulaires. L'usage des canots est partout inconnu. Veulent-ils traverser une rivière, ces sauvages se placent sur un morceau de bois qu'ils font flotter, ou bien, comme au golfe de Carpentarie, ils construisent avec des fascines des espèces de radeaux. On retrouve chez eux l'usage de s'arracher deux des incisives supérieures.

On le voit, la géographie physique de l'Australie présente un grand intérêt : elle mérite d'être étudiée en détail, et peut-être est-il prématuré d'en tenter un tableau complet. Cependant, un premier essai de généralisation a l'avantage d'indiquer ce qui reste encore à faire, et nous applaudirons, dans cette pensée, au travail que M. George Windsor Earl a consigné dans le *Journal de l'archipel Indien*. Un des derniers numéros qui nous sont parvenus renferme, sur les plateaux sous-marins de cette partie du monde, une notice intéressante où M. Earl a indiqué la hauteur et la direction des pics volcaniques dont la ligne s'étend du mont Ophir à la péninsule australienne d'Arnhem.

Je vous ai entretenus l'année dernière, Messieurs, du projet d'expédition à la Nouvelle-Guinée formé par le gouvernement hollandais. Le navire à vapeur *l'Etna* a débarqué dans le havre de Dorei, au nord-est de la grande baie de Geelvink, un corps de troupes chargé de protéger les membres de l'expédition. On doit élever sur ce point, dont les Hollandais ont pris possession depuis un siècle et demi, un fort qu'occupera une garnison, tandis que l'expédition s'avancera dans l'intérieur. Nous sommes heureux de rencontrer, pour l'accomplissement de cette œuvre importante, des hommes aussi distingués que le naturaliste H. Zollinger, l'ingénieur Limburg-Brouwer et les astronomes Delange et Oudemans.

Les recherches des nouveaux explorateurs compléteront et rectifieront peut-être en partie les informations curieuses dont, à plusieurs reprises, nous avons été redevables au savoir de M. Salomon Müller. Cette année encore, la Société géographique de Londres

s'enrichissait d'une communication de cet habile naturaliste. Nous y apprenons que la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée est un vaste désert boisé ; que le promontoire sud-ouest, jusqu'au 135° 30' de longit. E. Greenwich, constitue un plateau d'une argile grisâtre, interrompue çà et là par des roches calcaires et quartzeuses. Plus à l'est prédomine un sable blanc mêlé de quartz. Cette composition annonce des terrains jurassiques, mais les bancs de la rivière Timbona sont formés par des couches tertiaires.

A l'occasion de ces détails intéressants, M. J. Crawford a fait remarquer que la Nouvelle-Guinée est, après Bornéo, la plus grande île de l'univers ; l'Australie devant être regardée comme un continent. Et cependant la population en est, à ce qu'il semble, notablement inférieure à celle de l'île Bali, dont la superficie n'en représente que la cent vingtième partie et qui renferme 900 000 âmes. Au reste, le savant voyageur anglais croit que l'exploration de la Nouvelle-Guinée intéresse plus la science que la prospérité matérielle de l'Europe. Il augure peu de son avenir commercial ; car, dit-il, excepté la muscade, cette île ne produit que fort peu d'articles utiles à nos besoins. C'est la patrie par excellence des oiseaux de paradis, dont on y rencontre cinq ou six espèces : c'est celle du pigeon couronné, l'un des hôtes les plus élégants des airs en Asie. M. Crawford est d'opinion qu'il n'existe qu'une seule race d'hommes à la Nouvelle-Guinée, les Papous, ou mieux les *Pouwa-pouwa*, c'est-à-dire les hommes aux cheveux frisés. Mais tel n'est pas l'avis de M. S. Müller, qui distingue la population

des montagnes de celle de la côte : la première énergique , robuste et menant une vie sédentaire ; la seconde essentiellement nomade.

L'expédition hollandaise aura donc à décider plusieurs questions importantes encore en litige. Dans la même région du globe, il est d'autres îles qui ont acquis, depuis quelques années, une triste célébrité ; je veux parler des îles Arrou , repaire d'incorrigibles pirates qu'ont dû plusieurs fois châtier les marins des États européens. Un Anglais déjà connu par un intéressant voyage sur l'Amazone, M. Alfred R. Wallace, a résidé six mois dans ces îles. En dépit des pirates qui infestaient leurs côtes , il a recueilli sur cet archipel intéressant des informations qui ne manquent pas de nouveauté. Le groupe des Arrou est formé, nous dit-il , d'une île centrale, autour de laquelle sont en quelque sorte distribuées un grand nombre de plus petites. Cette île centrale , appelée par les habitants *Tanna Busar*, c'est-à-dire *la grande île*, présente une longueur d'environ 80 milles du nord au sud , et 50 de l'est à l'ouest. Dans cette dernière direction, elle est traversée par trois larges rivières qui la divisent en quatre parties. Tanna Busar est sans doute, comme on l'admet, un pays bas, mais elle est loin, selon M. Wallace, d'être aussi plate et aussi marécageuse qu'on l'avait avancé. La plus grande partie de son sol est au contraire formée de collines rocheuses , présentant des escarpements à pic , et séparées par d'étroits ravins. Le nombre des îles secondaires s'élève à plusieurs centaines. A l'ouest, où elles sont moins multipliées, Wanma et Poulo-Babi forment les principales. A l'extrémité nord-ouest , on

trouve Ougia et Wassia, qui constitue le point le plus avancé au nord-ouest. A l'est et au sud, se déroule, à une distance moyenne de 15 à 20 milles de Tanna-Busar, une chaîne continue d'îlots coralligènes, où se pêche à profusion la nacre de perle. Toutes ces îles sont couvertes de forêts épaisses et élevées. L'origine des Arrou paraît être la même que celle de presque tous les archipels de la Polynésie. Ce sont des pics de volcans, à l'entour desquels des récifs de corail ont, en s'amoncelant, donné naissance à des îlots qui se sont unis au noyau volcanique. Toutefois, la formation de ces îles donne lieu, pour les détails, à des difficultés que M. Wallace examine, mais que nous ne rappellerons pas ici. Ces difficultés mêmes conduisent le voyageur anglais à supposer que les îles Arrou auraient pu avoir été, dans le principe, réunies à la Nouvelle-Guinée, dont deux rivières, l'Utanata et le Wakua, correspondent, quant à leur direction, aux cours d'eau ou larges canaux qui coupent Tanna-Busar. A l'appui de cette hypothèse, M. Wallace fait observer que la faune des Arrou est la même que celle de la Nouvelle-Guinée ; mais il est à remarquer que cette faune étant toute ornithologique, l'identité des espèces devient beaucoup moins significative. Toutefois, quelques-uns de ces oiseaux, tels que le casoar, ne sauraient traverser les airs ; et il est à noter que le grand oiseau de paradis, commun à la Nouvelle-Guinée et aux îles Arrou, ne se retrouve pas aux îles Ké et Goram, beaucoup plus rapprochées de la première île que ces dernières.

L'ensemble de la population des Arrou appartient à la race papoue. Mais il y a eu entre cette race et les Malais de si nombreux mélanges, qu'on y rencontre toutes les

nuances intermédiaires entre les deux populations, d'un type pourtant fort distinct. Les Papous ont la peau noire, la taille élevée, le corps bien découplé; les Malais sont plus petits et ont le teint plus clair. Leur caractère est aussi différent : ils sont plus réservés, plus apathiques que les Malais; mais ils parlent plus haut, rient davantage, et constituent en somme une population plus enjouée que leurs voisins. L'arc est l'arme nationale des insulaires des Arrou; ils le manient avec une incroyable adresse, faisant tomber sous leurs flèches cochons sauvages, kangourous, casoars, et les innombrables oiseaux qui habitent leurs forêts. Ils cultivent les ignames, les patates douces et une foule de racines, d'où ils tirent une fécule nourrissante. La roche coralligène, en se délitant, donne naissance à un terreau abondant, où croît la plus belle espèce de canne à sucre, qui fournit aux indigènes un masticatoire recherché. Le nombre de langues parlées aux îles Arrou est prodigieux, mais ce ne sont que des dialectes d'un même idiôme.

Les Hollandais ont porté en plusieurs points de ces îles un commencement de civilisation. Des écoles sont établies à Wamma, Wokan et Maykor. M. Crawford estime la population de cet archipel à 80 000 âmes. Il fait remarquer que le nom qui lui est donné (Arrou) est en Malais, celui du *Casuarina muricata*. Le climat des Arrou présente des anomalies curieuses, et les moussons ne s'y règlent pas de la même façon qu'aux Moluques : octobre et novembre sont les deux seuls mois de sécheresse, tandis que la même époque est marquée dans les archipels voisins par les changements de mousson.

La nouveauté des faits observés par M. Wallace m'a

entraîné un peu loin et ne me laisse guère d'espace pour vous parler du reste de l'Océanie. Il est vrai que j'ai peu de choses à vous en dire, si j'en excepte les travaux de quelques missionnaires et les informations recueillies par des marins. M. Paul Reina, que son dévouement apostolique avait conduit dans les îles Rook, situées non loin de la Nouvelle-Guinée, a été à même d'étudier les mœurs des insulaires et de recueillir, sur l'archipel et même sur la Nouvelle-Guinée, des notes qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. On retrouve aux îles Rook à peu près les mêmes mœurs que chez les indigènes de la Polynésie. Une sorte de circoncision (1), différente de celle que pratiquent les Arabes et les Juifs, y est en usage, et doit être regardée comme un indice de la parenté qui rattache les indigènes aux populations australiennes.

Une lettre du P. Poupinel, religieux mariste, sur la Nouvelle-Calédonie, a été publiée par les *Annales de la Propagation de la foi* (juillet 1858); je n'y rencontre que peu d'informations nouvelles. Le P. Poupinel a visité les établissements de Port-de-France, de la Conception, de Poëbo et de Balade. Il en a trouvé les missions florissantes. Les habitants de la Nouvelle-Calédonie sont plus laborieux que les autres insulaires des tropiques. Doués d'un vrai talent pour les irrigations, ils savent faire monter l'eau sur les collines, afin d'arroser leurs plantations, et trafiquent déjà avec les étrangers. Le P. Poupinel a assisté à une fête et à un repas funèbre, dont il donne une intéressante des-

(1) *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*. Berlin, mai 1858.

cription. « Lorsqu'une peuplade trouve que son chef est trop vieux, écrit-il, et n'a plus assez d'activité, de force pour la guerre, on le prie de renoncer à son autorité et de la remettre à son fils. Mais comme il pourrait être tenté de ressaisir le pouvoir et troubler ainsi la paix de la tribu, il n'est pas rare qu'on fasse aussitôt les préparatifs de sa *fête* et qu'on lui donne la mort. »

« Les colons français, ajoute ailleurs le P. Poupinel, n'ont guère réussi jusqu'à présent, et plusieurs ont été victimes de la férocité des habitants. Mais les choses paraissent devoir changer, grâce à l'attitude énergique de nos marins. »

Nous trouvons dans la *Revue coloniale* d'autres détails sur les colonies de l'Océanie. M. le lieutenant de vaisseau Jouan a fait paraître dans ce recueil une description complète de l'archipel des Marquises, qui ne laisse presque plus rien à dire aux explorateurs futurs. MM. Plancher et Vieillard ont esquissé dans quelques pages substantielles la géographie physique de la Nouvelle-Calédonie.

Espérons qu'éclairé par ces informations, notre commerce se tournera vers un monde qui peut devenir le théâtre d'un riche mouvement économique, et assurer à nos produits d'innombrables débouchés. Déjà quelques-uns de ces archipels ont cessé de relever de ce qu'on pourrait appeler l'humanité primitive ou barbare. Les îles Sandwich sont aujourd'hui régies par des lois empruntées à l'Europe, et grâce au protectorat français, les Kanaks de Tahiti, il faut l'espérer, suivront l'exemple qui leur est donné par leurs frères des Sandwich.

J'ai hâte d'arriver à l'Asie, où la géographie a fait

une plus riche moisson. Toutefois, avant de quitter ce monde d'îles qui unit l'ancien au nouveau continent, je dois mentionner, en première ligne, le voyage dans la partie orientale de l'archipel indien de Reinwardt. Quoiqu'il date de 1821, la relation vient seulement d'en être publiée par l'Institut des Indes néerlandaises. Ce livre, écrit en hollandais et publié avec une introduction et des notes par M. W. H. de Vriese, renferme des détails qui, malgré leur date, n'ont pas perdu de leur intérêt. Toute la partie d'histoire naturelle, de géologie, y est savamment traitée, d'après des doctrines qui ont malheureusement un peu vieilli.

Je mentionnerai ensuite un voyage exécuté dans l'intérieur de Sumatra, par M. E. Presgrave, et qu'a publié le *Journal de l'archipel indien*. Ce voyageur s'est rendu à Passumiah et à Gunung-Dempo. Je ne puis analyser sa relation. Je dirai seulement qu'elle est riche en informations des plus variées, et donne en particulier, sur la religion des insulaires, des détails pleins d'intérêt. Le vieux paganisme de ce peuple s'est peu à peu pénétré de croyances et d'idées empruntées à l'islamisme. La circoncision est aujourd'hui d'un usage général parmi eux. Une de leurs tribus, les *Anak Semundo*, se fait surtout remarquer par son zèle pour la religion du Coran. Mais partout ailleurs se retrouvent en vigueur à Sumatra les antiques superstitions. On adore, sous le nom d'*Orang-Alous*, des esprits fort analogues aux atonas des Polynésiens : on offre aux âmes des morts un culte fervent, et l'on admet la doctrine de la métempsycose. Le tigre est, par excel-

lence, l'animal dans le corps duquel passe, selon ces insulaires, l'âme humaine. Aussi les habitants de Sumatra ont-ils pour cette bête féroce un respect incroyable, et ne le traitent-ils qu'avec les plus grands égards. On retrouve aussi chez les indigènes de la même île quelques-unes des pratiques ascétiques des Hindous ; il n'est pas rare d'en rencontrer qui, pour s'assurer les faveurs de la divinité, s'imposent de cruelles épreuves, et vont ensuite s'établir dans un temple ou *kramat*, où ils y sacrifient aux dieux leurs ancêtres, et observer pendant quinze jours l'abstinence la plus rigoureuse. Il est difficile, dit M. Presgrave, d'évaluer la population du canton de Passummali-Lébar ; mais elle ne saurait être inférieure à 100 000 âmes.

Un mince détroit nous sépare maintenant de l'Asie. Nous y mettons le pied, en pénétrant dans la presqu'île de Malacca. Là encore nous nous trouvons en présence d'une population de même race que celle qui est répandue de l'autre côté du canal de Singapour. Ce sont des Malais qui habitent Pinang et la province de Wellesley. L'excellent *Journal de l'archipel Indien* a publié sur les indigènes de ces contrées un mémoire modestement intitulé : *Notes*, et où nous aurions beaucoup à prendre si l'espace nous le permettait. L'auteur est M. J.-D. Vaughan, qui a, pendant sept ans, résidé au milieu des Malais, et a pu recueillir d'eux une foule d'informations. Usages relatifs à la naissance et à l'éducation des enfants, au mariage, aux rapports sociaux, aux jeux et aux amusements, aux repas, habillements, armes, croyances, habitations, ma-

ladies, caractères physiques et moraux, M. Vaughan passe tout en revue.

Parmi ces usages, il en est souvent dont l'étude, en apparence frivole, a cependant son importance ethnologique, et fournit certains traits auxquels peut se reconnaître une race ou une tribu. J'en citerai quelques-uns. Jamais un Malais ne marche à côté de son épouse. Quand une compagnie se met en route, les femmes précèdent toujours les hommes. Un enfant est-il encore trop jeune pour marcher ou se traîner seulement sur les mains, on le place dans un panier qui est suspendu aux chevrons de la maison, et à l'aide d'une corde, la mère ou d'autres enfants balancent la petite créature. La mère veut-elle transporter son enfant, elle le suspend sur ses épaules à l'aide d'un sac ou d'une sorte de hamac. Il est rare, en effet, de voir les femmes malaïes passer, comme les femmes hindoues, les jambes du petit sur leurs hanches. Les Malais ne se font point entre eux de visite. Chaque maison est, comme un sanctuaire, fermé à l'étranger, et l'on ne se réunit que pour les fêtes.

Un étroit lien de filiation rattache la population de la presqu'île de Malacca aux tribus indigènes qui sont aujourd'hui confinées dans l'Assam, sorte de *plexus* qui relie à la fois les pays mongols aux pays dravidiens et tibétains. L'étude des races assamaïses préoccupe depuis longtemps les ethnologistes anglais. Quoique les beaux travaux de M. Hodgson aient grandement éclairé ce curieux problème ethnologique, tout n'est pas fait, tout est loin d'être expliqué. Par quel ensemble de caractères les races transgagné-

tiques se rapprochent-elles et s'éloignent-elles de celles du Tibet ? c'est ce qu'il faut maintenant déterminer avec précision. M. J. R. Logan a tenté de le faire dans un savant mémoire sur les populations du Tibet, du Barma et de Pégou, inséré dans le *Journal de l'archipel Indien*. Le nom de M. Logan vous est bien familier, Messieurs. Vous savez que ce savant met une noble ardeur à éclairer l'histoire des nations au milieu desquelles il vit ; en réunissant toutes les informations, il cherche à systématiser les faits. Le travail qu'il vient de publier est indispensable à consulter pour connaître les migrations qui se sont accomplies au sud de l'Asie.

La presqu'île transgangétique voit graduellement s'abaisser les barrières qui en fermaient jadis l'accès aux voyageurs ; elle nous promet pour les années prochaines de riches informations. Le Barma se civilise et appelle à la tête de ses armées des officiers européens. Siam s'est engagé par un traité à recevoir nos voyageurs. Enfin, l'empire annamitique, qui persistait dans son système d'isolement farouche et d'intolérance sanguinaire, va bientôt se trouver contraint, grâce aux efforts réunis de la France et de l'Espagne, à reconnaître les principes du droit des gens. La Cochinchine et le Tonkin ne pourront opposer à l'intrépidité de nos marins qu'une résistance impuissante, vainement déjà tentée par les Chinois contre les deux plus grandes marines militaires du monde.

La Chine, en effet, Messieurs, n'est plus cet empire fermé dont la population préférerait étouffer au sein d'une atmosphère que rien ne venait renouveler, plutôt que de laisser entrer la brise rafraîchissante que

fait souffler le christianisme sur les contrées qu'il civilise. Sans parler des traités qui nous ouvrent maintenant les principaux ports du céleste empire, nous citerons pour preuve les nombreux voyages qu'ont tentés, dans ces derniers temps, des envoyés anglais, des missionnaires catholiques et protestants.

Un horticulteur distingué, M. Robert Fortune, qui s'était déjà fait connaître, il y a dix ans, par la relation de son séjour de trois années au nord de la Chine, a publié, l'an dernier, le voyage qu'il fit dans le même pays, de 1853 à 1856. Spécialement occupé de tout ce qui touche au commerce du thé, M. R. Fortune a recueilli, sur la culture de cette plante, sur les provinces où elle fleurit, des détails d'un grand intérêt géographique et économique. Son livre mérite le même succès que son premier voyage a obtenu.

Un missionnaire protestant, le révérend William C. Milne a, sous le titre de *La Vie réelle en Chine*, publié un ouvrage curieux, récemment traduit en français. Il nous montre à quel degré d'avancement social la Chine, dont il parle la langue en vrai naturel, est arrivée par elle-même. Mais à cette civilisation autochtone pendent toujours, pour ainsi dire, les guenilles de la barbarie; c'est l'inverse de ce qu'a dit Horace :

Et magna professis

Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter

Assuitur pannus.

Ce haillon de la barbarie, l'Europe seule le peut faire disparaître; seule, notre civilisation donne aux peuples un lustre que ne ternissent ni d'absurdes pré-

jugés, ni des lois féroces, ni des institutions ontra-geantes et inhumaines.

En pendant de la relation de M. Milne, je voudrais pouvoir citer le récit impatiemment attendu de l'ambassade de lord Elgin au Japon. Ce pays, d'une civilisation plus étonnante encore que celle de la Chine, s'est montré jaloux à l'excès de ne subir aucune influence étrangère, et cependant, malgré sa fermeture hermétique, il a déjà adopté, avant que nous les lui ayons portées, les découvertes de nos sciences et les merveilles de notre industrie. Le Japon était resté jusqu'à présent pour nous une véritable *terra incognita* ; ce que l'on en racontait n'était emprunté qu'à de vieilles informations, datant d'une époque où son accès était moins difficile. Et d'abord nous ignorions sa langue ; ignorance qui était en grande partie la source de toutes les autres ; car la langue est la clef des esprits, et il faut que les esprits s'ouvrent pour que les relations s'établissent. L'étude du japonais commence à fleurir en Europe, et les difficultés singulières dont elle est entourée, grâce à la persévérance de quelques jeunes travailleurs, disparaissent graduellement. Vous avez entendu le rapport spécial que je vous ai fait, Messieurs, sur l'ouvrage de M. L. de Rosny ; il vous donne la mesure de ce que vous pouvez attendre de ses efforts. Ce n'est pas seulement la philologie à laquelle cette langue fournit des aperçus nouveaux et des particularités curieuses, l'ethnologie puise aussi dans la comparaison du japonais et des autres idiomes, des données précieuses pour l'histoire du peuplement du nouveau monde. On peut s'en convaincre, en lisant la dis-

sertation que M. Hyacinthe de Charencey vient de faire paraître sur les analogies du japonais et des langues américaines (1).

En attendant que le traité de commerce avec l'empire japonais ait porté ses fruits, nous reprenons les vieilles relations, avec l'intention de comparer les informations qu'elles fournissent à celles que nous recevrons bientôt, et de mesurer par là le progrès qui s'est accompli, depuis un siècle, chez ce peuple si intelligent. Ce n'est donc pas sans fruit que vous lirez, Messieurs, l'intéressante publication faite récemment par l'Institut royal des Indes néerlandaises, de la relation inédite d'un voyage accompli au nord et à l'est du Japon, en 1643. L'auteur de ce journal est G. J. Coen, qui montait le navire *le Castricum*, dans l'expédition de Maarten Gerritsz Vries. C'est à M. Leupe que l'on est redevable de l'impression du manuscrit; il l'a enrichi de notes savantes. On trouve à la fin de l'ouvrage une bonne carte et un appendice des plus curieux, tant sous le rapport géographique qu'ethnographique. Cet appendice traite des îles Yeso, Krafto et Kouriles et renferme des détails sur la langue des Aïnos, communiqués par le célèbre orientaliste P. F. de Siebold.

La côte qui fait face au Japon est devenue, depuis l'occupation russe, le théâtre d'une exploration intelligente et circonstanciée. Je vous ai déjà entretenus, l'an dernier, de la grande expédition sibérienne organisée par notre sœur de Saint-Pétersbourg. La science recueille tous les jours les fruits de cette heureuse entreprise.

(1) *Revue américaine et orientale*, 1^{er} numéro, 1858.

La Société impériale de géographie de Russie a donné cette année, dans son *Bulletin*, deux rapports émanés de deux des membres de l'expédition : l'un est dû à l'astronome Schwartz, l'autre au naturaliste Radde. Le même recueil publie en outre de nombreux documents relatifs à la géographie de la Sibérie et des contrées limitrophes de la Chine. M. de Séménow a fait paraître un premier voyage au Thian-Chan, en l'accompagnant d'une carte (1); on y trouve indiquée la topographie de la région peu connue qui s'étend au sud du nouvel établissement russe de Kopal. M. Petermann a reproduit cette carte avec des additions dans ses *Mittheilungen*. Elle comprend le cours de l'Ili et la région du lac Issyk-Koule, entre le 42° et le 45° lat. nord. L'Ili, qui va se jeter dans le lac Balkhasch ou Dengis, sépare les montagnes de la Dzoungarie du bassin de l'Issyk-Koule, et reçoit, entre Hoï-Youan et Ilysk, de nombreux affluents. L'Issyk-Koule, également alimenté par divers cours d'eau, est borné au nord par la chaîne transilienne de l'Alatau, et au sud par les monts Thian-Chan, dont la sépare la vallée de Terskêy. A l'ouest de l'Alatau transilien, s'élève le Talgarnyntal-Tchoukou, haut de 5000 pieds, et sur lequel le Tchilik, un des principaux affluents de l'Ili, prend sa source. Au delà de la rive droite de cette dernière rivière, s'étendent les chaînes de l'Alaman et de Djaugys-Agatch, d'où s'échappent les cours d'eau qui forment le Karatal, dont les ondes vont, comme celles de l'Ili, grossir le lac

(1) *Karta tchasti Vnoutrenney Azii ss khrebtami Djoungarskimmy Zaïliyskim Alatau Tiann Chanem y Ozerom Yssyk Koule*. L'échelle est donnée en milles anglais.

Balkasch. Au nord du Karatal, court la chaîne de Kopal, sur le pied septentrional de laquelle s'élève la ville du même nom, fondée par les Russes en 1847 pour protéger, contre les incursions des Kirghises indépendants, les Kirghises qui reconnaissent le gouvernement du tsar. Bâtie sur la rivière qui lui emprunte son nom et qui se jette dans le Kisyl-Agatch, Kopal, située dans un pays bien cultivé, est déjà une ville florissante.

Les montagnes de la Dzoungarie forment la ligne de partage entre les eaux qui se versent dans le Balkasch et celles qui se rendent au Borotala. Au sud du bassin de cette dernière rivière, le lac Sairam-Koule constitue un vaste réservoir qui reçoit les eaux des monts Iren-Khabirgan, arête de partage entre les affluents de l'Ili et ceux du Borotal.

M. Radde, dont j'ai prononcé tout à l'heure le nom, a publié sur les frontières de la Daourie et les contrées transbaïkaliennes, un aperçu substantiel où sont décrites, sous le rapport topographique et physique, les steppes de cette région. M. le lieutenant Ousoletsow a entrepris, aux sources du Gilioui et sur la rivière Zéa, une exploration qui complétera ce que nous savons du bassin de l'Amour. Déjà les principaux affluents de ce fleuve ont été reconnus, et le bulletin de la Société de Russie nous en fournit une excellente description. Les peuples qui habitent les mêmes régions n'ont pas moins été étudiés que les lieux. M. Orlov, un des membres de l'expédition de Sibérie, a fait paraître, dans le *xxi^e* volume des *Mémoires de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg*, une notice sur les Tongouses de Bauntowsk et de l'Angara, dont le *Journal*

de la *Société de Berlin* nous a donné une version allemande. Les Tongouses forment, comme on sait, un des chaînons intermédiaires entre les races finno-sibériennes ou altaïques et les races mongoles. De là l'intérêt particulier qui s'attache à leur histoire. M. Orlov a réuni des détails sur leurs mœurs, sur le calendrier qui règle ce qu'on pourrait appeler le cycle de leur existence annuelle.

Je voudrais pouvoir extraire de la relation d'un voyageur américain, qui a parcouru les régions sur lesquelles la Russie étend son puissant patronage, quelques-uns des curieux épisodes qui en rendent la lecture si attachante. Le livre de M. Th. W. Atkinson, intitulé : *Oriental and Western Siberia*, est le fruit de sept années d'une exploration hardie et persévérante, telle que les hommes de race anglo-saxonne savent les effectuer. M. Atkinson a visité la Sibérie, la Tartarie chinoise, la steppe des Kirghises, et une partie de l'Asie centrale. Son livre n'est pas une œuvre scientifique, c'est la biographie animée d'un voyageur que la curiosité conduit et que le danger attire. La lecture en est très propre à nous donner une juste idée d'une contrée où l'existence demeure comme le dernier écho de la vie des premiers âges.

Les bords du fleuve Amour ont été visités par un voyageur qui a suivi une direction opposée à celle des expéditions russes. M. Otto Esche, négociant à San-Francisco, s'est rendu en Mandchourie, avec la pensée de nouer des relations commerciales entre l'embouchure de l'Amour et les établissements russes de l'Amérique. Dans ce but, il arma un navire, *l'Oscar*, et gagna, par

le détroit de La Pérouse, la baie de Castries. Il coupa l'archipel des Kouriles, entre les îles Simousir et Ouroup. Dans la première de ces îles, il a partout trouvé es traces de la terrible éruption volcanique dont elle a eu à souffrir, il y a environ huit ans.

Le 14 juillet 1857, l'*Oscar* mouillait dans la baie de Castries, et une marche de quelques heures conduisait M. Esche aux bords de la mer de Kisi, d'où il se rendit, sur une petite embarcation, à Nikolaïewsk, qu'il atteignit le 8 août. C'est aujourd'hui une ville florissante, construite sur un large plateau aussi étendu que San-Francisco. Une belle forêt entoure la ville, et la place du marché peut déjà le disputer en superficie au Washington-Square de la cité californienne. De là rayonnent de larges rues. Quoiqu'on ne rencontre pas encore d'hôtels à Nikolaïewsk, les ressources sont loin d'y manquer à l'Européen. Sans parler d'un restaurant, d'une salle de bal, d'un cabinet de lecture fourni de tous les journaux allemands, français et belges, on y a établi une bibliothèque déjà riche de 4 000 volumes. C'est là, il faut le dire, un fait des plus honorables pour l'armée russe, car il témoigne de ses goûts studieux; Nikolaïewsk n'est guère en effet peuplé que d'officiers, et ne peut être encore regardé que comme une forteresse. Au voisinage de la ville, s'élèvent divers villages où le paysan russe cultive avec succès nos céréales et nos plantes potagères. Le tabac, le chanvre surtout, font, sur les bords de l'Amour, l'objet d'un commerce important, tandis que les flots du fleuve amènent dans la ville des trains de bois des essences les plus variées. Quatre bateaux à vapeur sillonnent l'Amour en tous sens.

Le voyageur californien a été frappé de l'analogie qu'offre ce fleuve avec l'Elbe. A mesure qu'on approche de son embouchure, l'Amour s'agrandit, et à Cap-Pronge, au-dessous de Nikolaïewsk, sa largeur est d'environ 40 milles. Tout annonce que la nouvelle cité russe sera un jour le centre d'armements importants pour la pêche de la baleine, tandis que la présence de riches houillères assure au commerce maritime un avenir que nous ne pouvons encore entrevoir. Les métaux ne font pas non plus défaut dans les environs. Bref, Nikolaïewsk nous apparaît comme devant être un jour un des plus beaux fleurons de la couronne des tsars.

Tandis que la Russie voit grandir chaque année sa puissance en Asie, et son peuple prendre possession du sol par des conquêtes faciles et durables, l'Angleterre sent s'ébranler sous elle les fondements du gigantesque empire qu'elle avait fondé aux Indes. Il ne nous appartient pas de parler ici de la guerre fatale qui fait couler tant de sang, et que déplorent en même temps la civilisation et l'humanité. La Grande Bretagne a rendu à la science des services qu'on ne saurait oublier sans ingratitude; elle nous a ouvert des trésors qu'elle a généreusement mis à la disposition de tous les esprits curieux. Espérons donc que l'avenir de tant de recherches et de travaux n'est pas compromis, et en attendant, applaudissons-nous de rencontrer encore chez les Anglais des publications qui complètent l'ensemble des magnifiques travaux entrepris par eux sur les Indes orientales.

Et d'abord, je dois citer une œuvre capitale, tant pour la géographie que pour la géologie, les *Documents géologiques sur l'Inde occidentale, y compris le Koutch, le*

Sindh et la côte sud-est de l'Arabie. Cet ouvrage, enrichi d'excellentes cartes, de coupes et de plans, est accompagné d'un aperçu de la géologie de l'Inde en général. L'auteur est M. Henri J. Carter. Mais à ce médecin seul ne revient pas tout l'honneur d'un travail si étendu ; il a dû mettre à contribution et reproduire un grand nombre de travaux particuliers. L'espace me manque malheureusement pour en désigner les auteurs ; à plus forte raison me manque-t-il aussi, pour suivre les explorateurs anglais dans la description qu'ils nous donnent d'un sol où l'on rencontre à chaque pas le granite, le trapp et le basalte. La ville de Bombay, qui a donné le jour à cette publication, possède, comme vous le savez, Messieurs, une Société asiatique dont le recueil est d'un haut intérêt. Je signalerai, parmi les mémoires insérés dans les derniers numéros qui nous soient parvenus, une notice historique et archéologique de M. H.-B.-E. Frère sur les anciennes villes du Sindh, travail de nature à répandre quelques lueurs dans cette ténébreuse géographie de l'Inde antique, où notre confrère, M. Vivien de Saint-Martin, a fait de si heureuses découvertes.

La géographie ancienne de l'Inde est un champ tout récemment mis en culture. Des orientalistes éminents, MM. Lassen et Reinand, avaient déjà jeté les fondements de son étude ; mais M. Vivien de Saint-Martin l'a reprise avec les lumières d'un géographe de profession. Les mémoires qu'il a lus à l'Institut, celui qu'il a tout récemment publié sous le titre de *Mémoire analytique sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde, construite d'après le Si-yu-ki*, lui font le plus grand hon-

neur et ne sont pas indignes des travaux des meilleurs critiques en géographie. Le dernier mémoire et la carte qui l'accompagne, ajoutent un nouveau prix à la précieuse publication des *Memoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois en l'an 648*, par Hiouen Thsang, et du chinois en français, par notre célèbre sinologue M. Stanislas Julien. Cet ouvrage, dont le second volume a paru récemment, donne un tableau infiniment curieux de l'Inde, au VII^e siècle de notre ère. Grâce à la carte de notre confrère M. Vivien de Saint-Martin, on peut suivre l'itinéraire du voyageur bouddhiste, et se faire une idée exacte d'une partie de l'Asie, à une époque où les Hindous n'offrent que des récits fabuleux et des rêveries poétiques.

Mais revenons aux publications de la Société de Bombay. Son recueil renferme un autre travail également important pour la géographie de l'Inde antique, c'est un mémoire de M. A.-F. Bellasis sur les restes de Brahminabad, qui fournira un chapitre à l'histoire des cités ruinées de l'Hindoustan.

Je passe à d'autres publications. Sir W.-H. Sleemann, ancien résident britannique à la cour de Lucknow, a fait paraître à Londres, sous le titre de *Journal d'un voyage dans le royaume d'Oude*, un aperçu géographique complet de cet État, auquel l'insurrection de l'Inde, dont l'Oude a été le berceau, donne un intérêt tout particulier.

Les Anglais ne sont pas les seuls à explorer l'Inde. La savante Allemagne, qui s'approprie, pour les féconder, les découvertes de la France et de l'Angleterre, fournit aussi son contingent de voyageurs, et leurs

explorations sont marquées de ce même cachet de profondeur et de sagacité qui est empreint sur toutes ses œuvres. Quand il s'agit de résoudre quelque grand problème géographique et d'embrasser dans une même exploration toutes les branches de la science, c'est aux Allemands qu'on s'adresse. L'Angleterre, qui a reçu d'eux plusieurs de ses meilleurs ethnologistes, leur a demandé Barth, Overweg, Vogel. Trois autres Allemands, les frères Schlagintweit, se sont partagé les contrées les moins explorées de l'Hindoustan et de la haute Asie. Leur mission produira certainement une des œuvres les plus achevées dont cette région du monde ait fourni la matière. Pourquoi faut-il que la nouvelle de la mort de l'un d'eux soit venue attrister tous les amis de la science et faire évanouir quelques-unes de nos espérances. M. Adolphe Schlagintweit a, dit-on, péri au voisinage d'Yarkand! Il serait trop long de tenter même une simple esquisse des voyages des frères Schlagintweit, aussi renverrons-nous à l'excellent tableau qu'en a donné dans les *Annales des Voyages* (1) notre zélé confrère M. Malte-Brun.

Un autre voyageur, qui a visité l'Inde en touriste, mais qui n'en est pas cependant pour cela un observateur moins fin et moins judicieux, a, sous le pseudonyme d'*Onomander*, récemment fait paraître ses impressions. Le premier volume de son ouvrage, intitulé : *L'Ancien et le nouveau dans les contrées de l'Orient* (*Altes und Neues aus den Ländern des Ostens*), est consacré à l'Hindoustan. Le voyageur, dont il nous

(1) *Annales des Voyages*, Février 1858.

a été aisé de percer l'anonyme, et dont nous croyons, pouvoir, sans trop d'indiscrétion, donner ici le nom, M. le prince Frédéric de Schleswig-Holstein-Augustenburg, a visité Madras et Calcutta; il a étudié la condition de l'Hindoustan, précisément au moment où se préparait la grande insurrection, et jugé à un point de vue indépendant ce que nous ne connaissons trop souvent que d'après les relations anglaises. Arrivé par la route de l'Australie, le prince F. de Schleswig a opéré son retour en Europe par l'Égypte et l'Asie Mineure, à l'étude desquelles il consacre son second volume. On reconnaît dans cette relation intéressante un esprit nourri de fortes études et animé des plus nobles sentiments.

Je ne dois pas quitter l'Hindoustan, sans vous parler d'une notice intéressante sur la distribution du cotonnier et sur le commerce du coton. Ce mémoire, publié par le *Journal général de géographie de Berlin* (1), bien que consacré à une industrie qui s'étend sur les deux mondes, a son origine dans l'Inde. On sait que c'est de cette contrée que provient le *gossypium herbaceum*. A une époque fort reculée, les Phéniciens l'y allaient déjà chercher pour teindre les étoffes qu'ils en fabriquaient de leur pourpre magnifique. M. le professeur F. W. Schubert (de Königsberg), en composant cette notice, a écrit une page à joindre à une nouvelle édition du grand ouvrage de Heeren sur le commerce de l'antiquité.

L'Asie centrale et l'Asie occidentale me fournissent cette année, Messieurs, des sujets si nombreux d'ana-

(1) Février 1853.

lyses et d'indications, que je me vois forcé de faire un choix. Et pour ne pas demeurer constamment dans des régions si lointaines, je me transporterai tout de suite à l'extrême occident, dans la Palestine et l'Asie Mineure, où les souvenirs historiques embellissent encore plus le tableau que la nature même. La ferveur religieuse des Anglais et des Anglo-Américains donne tous les jours naissance à des explorations de quelque nouvelle partie de la Terre-Sainte, dont la géographie fait d'ordinaire son profit. Je ne dirai rien de la nouvelle édition des excellentes *Recherches* d'Édouard Robinson et d'Eli Smith qui renferme les documents recueillis en 1852 ; leur réputation est aujourd'hui européenne. Le voyage de M. Cyrille Graham dans le désert oriental d'Hauran, l'ancien pays de Bachan, fournit à la géographie sacrée des documents nouveaux qui ne sont pas sans importance. Le voyageur anglais croit qu'on peut encore retrouver des traces des villes qui existaient dans le pays d'Og, au moment de la conquête des Israélites. Il a découvert des inscriptions en langue inconnue, et dont les caractères, suivant la remarque du docteur Barth, offrent une curieuse ressemblance avec ceux qui sont encore en usage chez les Berbers. Quelques-uns les croient phéniciennes ; la philologie résoudra sans doute bientôt ce curieux problème.

L'étude attentive des textes bibliques faite sur les lieux, a permis à M. le pasteur F. Valentiner, d'éclaircir certains points de la topographie de la tribu de Benjamin. Son travail a été inséré dans le *Journal de la Société orientale de Leipsick*.

M. G. Rosen s'est attaché à faire mieux connaître la

vallée d'Hébron et les contrées environnantes. Son mémoire, publié par le même journal, et rédigé à Jérusalem en 1856, annonce une vaste et solide érudition mise au service d'une parfaite intelligence des lieux.

Édouard Robinson n'est pas le seul voyageur dont la mort ait interrompu les excellents travaux ; nous avons à regretter celle d'un autre explorateur de la Palestine, M. le professeur J. B. Roth, qui a suivi de près l'infortuné baron de Neimans. Ses travaux sur la mer Morte, sur la météorologie de la Palestine, sur l'hypsométrie du Wady-el-Arabat, et sur la géographie des contrées situées à l'est du Jourdain, forment un ensemble de documents du plus haut intérêt. Parmi les résultats curieux dus aux recherches du savant voyageur bavarois, je citerai des études sur l'histoire du commerce de la pourpre en Phénicie, histoire étroitement liée à celle de la géographie. Il a retrouvé, entre l'ancienne Tyr et l'ancienne Sidon, le *murex trunculus*, qui fournissait en abondance une couleur rouge beaucoup plus éclatante que notre pourpre actuelle ; M. Roth y a reconnu la pourpre des Tyriens. Un fait non moins important pour la géographie zoologique, c'est la constatation de l'existence du crocodile dans deux petites rivières de la Palestine, le Zerka et le Difleh, qui coulent entre Jaffa et Césarée. Le voyageur a découvert dans le sable les restes de quelques-uns de ces reptiles dont les anciens nous avaient signalé la présence, confirmant ainsi ce qu'avait déjà rapporté notre confrère M. Victor Guérin, et dissipant les doutes que l'annonce du fait avait soulevés.

La Cilicie est assurément une des provinces de l'Asie

Mineure les plus intéressantes à étudier pour l'histoire et la géologie. Les anciens ne nous ont laissé sur sa géographie que des détails insuffisants. Aussi doit-on remercier le Dr Théodore de Kotschy de la publication de son savant voyage dans le Taurus de Cilicie. L'histoire naturelle trouve, il est vrai, plus à prendre encore que nos études favorites, dans cette relation qu'ont fait connaître les *Annales des voyages*. Mais il n'y a pas de bonne étude d'un pays sans une connaissance du sol, et tout ce que le Dr de Kotschy nous apprend en histoire naturelle, nous donne une vue plus exacte des lieux. M^{me} la princesse Belgiojoso a publié, sous le titre de *Souvenirs de voyage en Asie Mineure et en Syrie*, une relation personnelle qui ne saurait avoir les prétentions d'une œuvre scientifique, mais où l'on retrouve le talent d'écrivain et la finesse d'aperçus qui caractérise cet auteur distingué. C'est l'œuvre d'une touriste, mais un esprit de la trempe de la princesse Belgiojoso ne saurait observer un pays comme tout le monde, et l'on est assuré de trouver dans son livre des détails de mœurs et une appréciation des choses qui ont bien aussi leur valeur scientifique. Il semble qu'il restera bientôt peu à faire aux explorateurs de l'Asie Mineure. Car M. de Tchihatcheff, qui s'est déjà fait connaître par un excellent voyage dans cette région, en prépare un nouveau.

Les contrées situées plus à l'est de la Turquie et sur les confins de la Perse et de cet empire réclament maintenant toute notre attention. C'est là qu'on peut espérer encore de grandes découvertes pour la géographie ancienne et l'archéologie. Les bords du lac Ourmia ont été, en 1856, l'objet d'une exploration intéres-

sante de la part de M. Nicolaï de Seidlitz. Nous en devons la relation à l'excellent journal de M. Petermann. Ourmia se distingue de Tabriz et des autres cités voisines par ses rues larges, ses places élégantes, ses cimetières pittoresques. Toute la contrée qui environne le lac est habitée par des tribus de races diverses, entre lesquelles on est surtout frappé de rencontrer des Tartares de la tribu des Karapapaks. Mais ce sont les Kurdes qui dominent ; la langue de cette population intéressante, dont l'origine est encore un problème pour les ethnologistes, a fourni à M. Lersch le sujet d'un mémoire intéressant. Le Kurdistan paraît d'ailleurs renfermer des populations d'origines différentes, sur lesquelles le mémoire de M. O. Blau est venu jeter un jour précieux. Cet orientaliste a publié, dans le *Journal de la Société orientale de Leipsick*, une notice très substantielle consacrée aux races du nord-est du Kurdistan. Il en distingue quatre principales, les Djélali, les Melanli, les Schakaki et les Haideranli. Les Kurdes forment entre eux de véritables clans, et cette organisation les sépare complètement des Turcomans et des Arméniens. M. Blau estime à 5000 tentes la population des Djélali.

On retrouvera quelques-uns de ces détails, mais accompagnés de beaucoup d'autres informations, dans le *Voyage à Mossoul et à Ourmia*, de M. C. Sandreczki, dont le 3^e volume a paru l'an dernier à Stuttgart. L'auteur a visité, en observateur attentif et instruit, toute la vallée du Tigre et su ajouter beaucoup à ce que nous en savions déjà.

M. de Kotschi, dont je vous entretenais tout à l'heure, ne s'est pas seulement fait connaître par son intéressant

voyage en Cilicie. Il a aussi exploré la Perse et opéré l'ascension du Demawend. La hauteur de ce volcan, situé à environ neuf milles géographiques du littoral sud de la Caspienne, est presque double de celle de l'Etna. Avant M. de Kotschy, on ne connaissait encore qu'un seul européen, M. Thompson, qui eût tenté cette périlleuse ascension.

Une expédition a été envoyée par le gouvernement russe dans le Khorasân. Nous apprenons par le *Bulletin* de la Société de Saint-Pétersbourg, que ses membres étaient arrivés à Tiflis à la fin de janvier dernier, et qu'à cette époque, le capitaine-lieutenant Ristori était même déjà rendu à Bakou, où tous les membres de l'expédition sont arrivés le 15 mars. Le professeur Bunge, dans son trajet de l'une à l'autre de ces villes, avait réuni quelques faits intéressants pour l'histoire naturelle. Des informations précieuses ont été recueillies sur le Mazanderan et les environs d'Astérad. Nous y voyons qu'il existe dans les vallées boisées situées au pied des montagnes de cette province, une population parlant le même dialecte persan (le tate), qui se parle dans les parties méridionales du cercle du Kouban et dans celui de Bakou, population qui a été jadis vraisemblablement transportée par les rois Sassanides dans les parties les plus septentrionales de leur vaste empire. Le dialecte du Mazanderan proprement dit n'apparaît que dans les montagnes plus éloignées (1).

Le Khorasân est appelé à jouer, dans les destinées

(1) *Viestnik imperatorskago rousskago geographicheskago obchestva*, 1858, n° 7, p. 38, 41.

politiques de l'Asie, un rôle important, et les Russes n'ont rien négligé pour que leur expédition tournât au profit de toutes les branches de la science géographique. Sa direction est confiée au savant M. Khanikow, dont le nom vous est déjà bien connu. Un aperçu du plan qu'embrasse l'expédition nous est fourni par le *Bulletin* de la Société impériale de Saint-Pétersbourg.

Cette expédition se rattache au vaste projet d'extension de son influence en Asie nourri par le gouvernement russe. Déjà, depuis longues années, cet empire prépare les voies qui doivent lui ouvrir l'accès de l'Asie méridionale. Nous en avons la preuve dans un voyage fait en 1793 et 1794, à Khiva, par le major Blankennagel, et dont la relation abrégée a paru cette année avec des remarques de M. Grigoriew, dans le *Bulletin* de la Société de Saint-Pétersbourg. Le major russe explora tout le bassin de l'Aral, dans le but de connaître les ressources du pays et les débouchés qu'il pouvait offrir au commerce moscovite. Il fut frappé des richesses minérales de Khiva, de l'abondance des poissons de la mer d'Aral. Les Tartares les savaient alors à peine prendre avec de grossiers engins, et cependant telle était leur profusion sur le marché que, malgré cette négligence des pêcheurs, leur prix demeurait presque nul. M. Blankennagen comprit que Khiva devait devenir pour la Russie un entrepôt important avec l'Inde; il reconnut aussi l'état de faiblesse nationale de la petite horde de Kirghises fixée entre la mer d'Aral et Orenbourg et il apprit à son pays qu'il les rendrait aisément tributaires.

M. Alexis Boutakow a communiqué à la Société de

Berlin un rapport fait sur l'exploration du cours inférieur du Syr-Daryah, à partir du fort Perowski jusqu'à son embouchure. Cette exploration se rattache aux grands travaux entrepris par le gouvernement russe dans le Turkestan; elle complète ce que nous savions déjà sur cette partie de l'Asie centrale, dont M. Boutakow a esquisé l'ensemble de la géographie pllysique.

L'Afrique est un champ toujours ouvert à nos explorations, sans qu'on soit encore parvenu même à mesurer l'étendue de la moisson scientifique qu'elle promet. C'est le rendez-vous des voyageurs les plus hardis et le point de mire de tous les amateurs d'aventures. Aussi, pour vous entretenir de ce qui s'y est fait, éprouvé-je un véritable embarras. Par quelle côte aborder ce vaste continent, où les explorateurs entrent dans toutes les directions? Que choisir des travaux des missionnaires ou des entreprises des marchands? des courses de quelques hardis touristes ou des rapports d'administrateurs et de colons? Afin de tourner la difficulté que je rencontre à coordonner des informations si diverses, je prends le parti de vous parler des peuples mêmes, laissant l'étude du sol et des régions géographiques s'offrir d'elle-même à la suite des questions ethnologiques que ces races nombreuses soulèvent.

Quand on parle d'ethnologie africaine, il faut d'abord s'adresser à l'homme dont l'exploration mémorable a répandu tant de lumière sur l'histoire des peuples africains, au docteur Barth, qui vient d'achever la publication de sa précieuse relation, si riche en informations à ce sujet. Dans un mémoire qu'il a soumis à la Société

géographique de Londres, sur la condition de l'humanité au Soudan, le docteur Barth a présenté un tableau intéressant des principales races africaines. La plus importante est à ses yeux la race berbère, qui constitue comme le chaînon par lequel sont rattachées les races en apparence les plus distantes et les plus éloignées du continent africain. M. Reinand nous a donné sur cette race un mémoire fort savant, dont les *Annales des voyages* ont publié un extrait. Puis viennent les Fulbes ou Foulahs, qui dominent le long du Niger; les Haoussa, distribués dans tout le nord de l'Afrique centrale, et si remarquables par leur intelligence et la vivacité de leur caractère; après eux le docteur Barth place les Yoruba-Noufé, établis aux bouches du Niger, dans une contrée malsaine, mais rachetant ce désavantage par une singulière capacité industrielle. L'ensemble de tous ces peuples forme une masse considérable, et le docteur Barth estime que la population du Soudan est proportionnellement supérieure à celle de l'Algérie et du Maroc. Cette étude conduit le savant voyageur à l'examen d'un problème d'ethnologie générale bien souvent débattu : Quelle est l'influence exercée par le climat sur la coloration de la peau chez ces différentes races? Le docteur Barth a constaté une dépendance remarquable entre la teinte caractéristique des races et leur habitat. Les Wolofs, établis au delta du Niger et de la Gambie, c'est-à-dire dans un climat humide et brûlant, sont les plus noirs de toute l'Afrique occidentale. Les Kanouris, les Nègres par excellence de ces régions, sont fixés autour du lac Tchad, c'est-à-dire dans des conditions climatologiques analogues à celles

es Wolofs. Les Fulbes appartiennent incontestablement à la même souche que ceux-ci ; mais ils habitent des régions plus élevées, et l'on voit en effet que la teinte de leur peau n'est pas si foncée, que leurs formes sont plus sveltes et moins ramassées. Et c'est en général le fait qui s'observe, toutes les fois que l'on compare des tribus d'un bas pays à celles d'un plateau. Néanmoins, le voyageur reconnaît l'influence que les mélanges de races exercent sur la teinte de la peau.

L'intéressante discussion à laquelle cette communication a donné lieu au sein de la Société géographique de Londres, a mis en relief toute la divergence qui existe encore à cet égard dans les opinions des ethnologistes. Et tandis que le docteur Worthington, renchérissant sur les observations du docteur Barth, voit dans le climat comme la mesure de la couleur, nous montre par exemple les Juifs prenant une peau noire dans l'Hindoustan et la Cochinchine, M. Crawford oppose l'éternel argument de la persistance de la coloration du nègre dans l'Amérique habitée auparavant par une race rouge. Les Chinois, ajoute-t-il, ont la peau jaune à toutes les latitudes, et les habitants de Canton ne diffèrent pas physiquement de ceux de Pékin ; les colons espagnols établis au sommet des Andes offrent encore la même peau que les Castillans. C'est qu'il ne faut pas prendre pour l'effet du climat ce qui tient à un croisement interlope des races émigrantes ou indigènes avec les femmes de race différente. Le temps mettra fin à ce grand duel des monogénistes et des polygénistes, dont l'Amérique est

aujourd'hui le théâtre et l'esclavage l'occasion. Les personnes qui voudront approfondir cette brûlante question feront bien de consulter l'intéressant travail de M. Georges Pouchet sur la pluralité des races humaines. Elles y trouveront une exposition habile de la thèse des polygénistes ; et si elles ne sont pas convaincues , elles pourront mesurer du moins la portée des arguments qu'on oppose aux partisans de l'unité.

Mais je reviens aux races africaines, si fort intéressées dans ce débat ; il s'agit, en effet, de décider si elles ont une communauté d'origine avec la grande famille européenne ; devons-nous voir dans les peuples africains, non des esclaves, mais des frères ? ou, comme on l'a récemment soutenu , faut-il reconnaître en eux les descendants de Caïn échappés au déluge et exclus du pacte de réconciliation entre Noé et l'Éternel ? Le beau travail que M. le colonel Faidherbe a joint à son intéressant *Annuaire des établissements français au Sénégal*, fournit à la solution de ce problème des éléments précieux ; la distribution qu'il adopte mettra sur la voie d'une meilleure classification des races longtemps confondues sous le nom de nègres , et abaissées par ce motif sous le niveau commun de la servitude.

Il n'y a pas de bonne ethnologie sans une étude des langues, et la philologie comparée prête à l'anthropologie un auxiliaire qui devient parfois le corps d'armée principal. Je ne crois donc pas hors de propos de vous entretenir des travaux dont les idiomes africains ont été l'objet, puisqu'ils jettent sur l'histoire des races qui les parlent, des clartés moins incertaines que les observations fugitives des voyageurs. D'ailleurs, ces idiomes

sont encore trop peu développés pour qu'on y voie des créations littéraires.

La grammaire de la langue wolofe de M. l'abbé Boilat vous a été offerte récemment, et l'un de nos plus savants confrères, dont le nom personnifie en quelque sorte la Société, M. Jomard vous en a fait connaître les mérites. Il est peu d'ouvrages où l'on rencontre une étude aussi approfondie d'un idiome africain. Fixé longtemps au milieu des populations noires qu'il évangélisait en leur propre langue, uni même à elles par le sang, M. l'abbé Boilat s'est trouvé admirablement placé pour apporter le dernier degré de perfection à une œuvre dont nous ne devons à Dard et au baron Roger que de simples ébauches.

La race berbère s'est avancée, comme nous l'apprend le colonel Faïdherbe, jusque vers les frontières du Sénégal, où elle a porté sa langue et ses traditions. Un même lien ethnologique rattache donc deux populations éloignées auxquelles la France a imposé sa domination : les Tolba ou Marabouts, et les Kabyles, issus les uns et les autres, ainsi que les Touaregs, de la grande famille des Amazigs. La connaissance du kabyle, outre qu'elle nous permettra d'entrer dans des relations plus étroites avec des tribus sujettes aujourd'hui de la France, servira de fil conducteur pour remonter aux origines des Berbers, dont nous pouvons maintenant lire l'histoire, grâce à l'excellente traduction d'Ibn-Khaldoun par le baron de Slane. *L'Essai de grammaire kabyle* qu'a publié cette année M. le commandant du génie Hanoteau, est un travail non moins recommandable que celui de M. l'abbé Boilat. Il est accompagné de divers textes, dont

quelques-uns sont intéressants pour l'histoire ; on y trouve une comparaison des neuf dialectes kabyles de l'Algérie et du Maroc, et une notice sur quelques inscriptions en caractères *tifinagues*. Il a fallu toute la persévérance et toute la sagacité de M. Hanoteau pour reconstruire la grammaire d'une population aussi étrangère que les Kabyles aux habitudes philologiques. Sans doute, l'auteur avait eu des devanciers ; mais que l'on rapproche son *Essai* des principes de grammaire berbère qu'avaient laissés Venture de Paradis et quelques autres, et l'on sera frappé des progrès considérables que cet officier a fait faire à l'étude d'un idiome curieux, le plus ancien peut-être de ceux qui se parlent aujourd'hui en Afrique. On fera bien d'accompagner la lecture de l'*Essai* de M. Hanoteau de celle du mémoire où un orientaliste allemand, M. G.-A. Wallin, fait connaître diverses particularités de la langue des Bédouins (1).

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, des nombreuses publications dont nos possessions africaines font tous les jours le sujet ; elles appartiennent généralement plus à l'économie politique, à la politique, qu'à la géographie proprement dite. L'ère de la colonisation pacifique paraît avoir commencé pour l'Algérie ; ses provinces sont rattachées à la métropole par une administration plus directe, à la tête de laquelle est placé un prince qui a témoigné pour notre science de prédilection un intérêt éclairé. Espérons que ce nou-

(1) *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1858, t. XII, p. 666 et suiv.

vel ordre de choses permettra d'ouvrir avec les populations indigènes, des relations journalières, des rapports de commerce cent fois plus profitables à la géographie que la guerre, qui donne sans doute accès dans les territoires, mais qui ne les féconde pas.

Si je ne vous parle pas des travaux composés en France sur l'Algérie, je veux cependant vous dire un mot de quelques-uns de ceux qui ont paru à l'étranger. Car il nous importe de connaître ce qu'on pense au dehors de notre belle colonie. Le *Journal de Géographie de Berlin* a publié, sur la région orientale du Sahara algérien et les contrées qui s'étendent dans le sud de la province de Constantine, deux notices étendues, dont l'auteur est M. le docteur L. Buvry. Nous y trouvons une description de Batna et de Lambèse, et un aperçu de la géographie physique de cette partie de l'Algérie puisés aux meilleures sources.

L'extension de la domination française en Algérie rendra plus facile pour les voyageurs l'accès de l'Afrique centrale, et c'est de notre colonie que s'apprêtent à partir pour cette région deux explorateurs infatigables, MM. O. Maccarthy et M. le baron de Kraft. Vous avez, dans une de vos séances, conféré avec le premier de ces voyageurs dont l'intelligence et la résolution vous étaient depuis longtemps connues. M. O. Maccarthy, chargé en 1849 d'une mission du ministère de la guerre, s'est préparé par de longues et consciencieuses études à la réalisation du projet qu'il va bientôt effectuer (1). La *Géographie physique, politique et écono-*

(1) Voy. notamment *Algeria romana, recherches sur l'occupation et*

mique de l'Algérie, qu'il a publiée cette année, est un excellent résumé des informations qu'il doit en grande partie à son expérience personnelle. Dans ce livre, fait pour servir de guide à tous ceux qui veulent visiter avec fruit l'Algérie, les documents statistiques se réunissent aux aperçus purement géographiques, pour fournir les éléments d'un tableau complet de nos possessions africaines.

Vous le savez, Messieurs, les missions protestantes semblent avoir plus particulièrement choisi l'Afrique pour le théâtre de leurs travaux apostoliques. C'est à elles que nous devons la plupart des découvertes faites dans la partie australe de ce vaste continent. Le Dr Livingstone, qui a attaché son nom à l'un des plus beaux voyages accomplis dans ces derniers temps, est reparti, nous promettant de grossir encore les richesses géographiques qu'il a, pour ainsi dire, versées à pleines mains en Europe. C'est le 4 mars qu'il a quitté Liverpool, pourvu de tous les instruments propres à faire des observations scientifiques, ayant à sa disposition un petit bateau à vapeur qui lui permettra de remonter la rivière Lambèse. Deux autres missionnaires, MM. Hahn et Rath, ont entrepris l'année dernière un voyage dans le pays d'Ovampo, avec l'intention d'atteindre la rivière de Cunéné. Le *Journal des missions évangéliques* continue à nous donner, sur les établissements de l'Afrique méridionale, et notamment sur celui de Lessouto, des renseignements qui ajoutent peu à peu à ce que nous savions des contrées où ils ont été fondés.

la colonisation romaines en Algérie, par M. O. Mac Carthy. 1^{er} mémoire. Alger, 1857.

Un missionnaire allemand qui s'est acquis une juste célébrité, M. J. L. Krapf a récemment livré à la publicité le tome I de son voyage (1) dont des extraits et des analyses avaient précédemment paru dans divers recueils. M. Krapf a tour à tour, seul ou accompagné de M. Rebmann, visité les parties les moins connues de l'Afrique orientale. Il a parcouru les pays d'Ukambani et d'Usambara, il a fait trois voyages à Djagga. Il a étudié à fond le pays de Wanikala et effectué son retour par l'Abyssinie et la Nubie. Ces circonstances donnent à son livre un extrême intérêt. Plus philologue que géographe, le courageux missionnaire a malheureusement négligé d'approfondir une foule de points, et la préoccupation des intérêts religieux lui a trop souvent inspiré une sorte de dédain pour des informations précieuses que lui seul pouvait vous donner. Toutefois, sa relation n'en est pas moins une des plus importantes qui aient paru cette année.

Les voyageurs que les intérêts de la science seule ont conduits en Afrique, ont rivalisé avec les missionnaires d'intrépidité et de dévouement. Un naturaliste américain d'origine française, M. P. B. du Chaillu, envoyé par l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, a visité le Congo et la côte du Gabon. Ce savant s'est assuré de l'existence d'une triple chaîne de montagnes courant à environ cinquante lieues de la côte ; il a remonté la rivière Mounda jusqu'à sa source et suivi le cours du Mouni, sur les bords duquel il a fait une

(1) *Reisen in Ost Africa ausgeführt in den Jahren 1837-55*, tome I. Stuttgart, 1858.

abondante récolte d'oiseaux ; enfin il a atteint la source de cette rivière à environ cent lieues de la côte. Dans une lettre datée du 17 août 1857, et écrite de la rivière Fernando-Paz, M. de Chaillu annonçait qu'il se proposait de chasser le gorille, ce géant du genre singe, dont il serait si intéressant d'obtenir en Europe des représentants vivants. Les oiseaux qui se sont offerts à lui dans la contrée, lui ont paru identiques à ceux du Cap Lopez. Sanga-Tonga, située dans la baie que forme ce cap, est la capitale du chef ou roi, à l'autorité duquel sont soumis les indigènes. Le sol du Cap Lopez est partout sablonneux et léger, partout il présente des bois entrecoupés de larges prairies dont l'aspect rappelle les environs du Cap de Bonne-Espérance. Les habitants se livrent à la culture de la patate, de la canne à sucre et de diverses autres plantes. Dispersés et en petit nombre, ils n'ont point encore réussi à domestiquer les bestiaux qui vivent autour d'eux à l'état sauvage.

Je ne vous parlerai point du capitaine Burton, dont une lettre du Père des Avanchers vous a récemment donné des nouvelles. Vous les avez accueillies avec d'autant plus de satisfaction que l'annonce de la maladie de cet intrépide voyageur vous avait inspiré, sur le succès de son entreprise, des craintes bien naturelles. Vous avez su d'autre part que son compagnon, le capitaine Speke avait atteint Gujiji par 5° 15' de lat. sud et 31° 22' de long. ouest de Greenwich. Il se trouvait donc à un éloignement de la côte correspondant à celui de Loanda ou du lac Ngami. Une lettre antérieure reçue par une autre voie, nous dit que les deux voyageurs, après s'être rendus par mer de Zanzibar à Bagamoyo,

étaient arrivés le 6 septembre de l'année dernière, vers le 6° 30', 36° 30' long. Greenwich. Ainsi les officiers anglais avaient déjà accompli, d'après ces lettres, plus du tiers du chemin qu'ils devaient parcourir pour se rendre de Bagamoyo au grand lac d'Ukerévé.

Un autre voyageur, enfant, comme le Dr Barth, de la ville de Hambourg, a formé, lui aussi, le projet de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. M. Albert Roscher s'est préparé depuis longtemps à cette difficile entreprise. C'est par Zanzibar qu'il compte aborder le continent africain, pour poursuivre ensuite la résolution des nombreux problèmes que soulèvent les indications cartographiques incomplètes que nous ont fournies ses devanciers.

Tandis que les uns partent, d'autres reviennent chargés de documents et riches d'informations. Un savant hongrois, M. Ladislas Magyar, nous promet la relation de son voyage. Il a visité le pays de Kimbounda, entre le 8° et le 15° degré de lat. sud, celui de Moun-Ganguella entre le 3° et le 11° degré de lat. sud, et le Mombouella, compris, comme le précédent, entre le 19° et le 27° degré de long. or. de Greenwich et qui s'étend jusqu'au 20° degré de lat. australe.

Les *Annales des voyages* ont publié, au mois de janvier dernier, un aperçu des voyages de M. Ladislas Magyar, qui ne nous en fait attendre qu'avec plus d'impatience la relation complète.

Nous lisons dans les *Mittheilungen* de Gotha le rapport fait par M. Fernando da Costa Leal sur l'expédition portugaise envoyée en 1854 de Mossamedes sur le cours inférieur du Cunéné remonté par le voyageur hon-

grois. Ce fleuve, dont l'embouchure est située sur la côte orientale d'Afrique, arrose une contrée dont la fertilité est depuis longtemps vantée par les voyageurs. Mais les informations recueillies à son sujet étaient fort incomplètes; car on les devait en partie aux Mouimbas et aux Mousimbas qui habitent la rive gauche du fleuve. Le rapport de M. da Costa Leal fixe la direction de celui-ci, et donne sur la contrée qu'il parcourt, sur les animaux qui hantent ses bords, des détails pleins d'intérêt.

On a reçu des nouvelles de l'intrépide voyageur Anderson, occupé à explorer la même contrée qu'ont déjà explorée MM. Hahn et Rath. Une partie de la contrée visitée par M. Anderson, l'a été aussi, comme vous le savez, par l'infortuné Wahlberg. On a publié récemment quelques-unes (1) des lettres de ce dernier, où le lecteur trouvera sur la zoologie et les mœurs des indigènes, des détails qui serviront de complément à ceux que nous devons à son compatriote.

La nouvelle expédition sur le Niger, que dirige le docteur Balfour Baikie, s'est vue tout à coup arrêtée par la perte, près de Rabba, du steamer *le Day-Spring*. Heureusement l'amirauté britannique a mis à la disposition de M. Mac-Gregor Laird un autre bâtiment qui permettra à l'expédition de reprendre sa marche. La Société géographique de Londres a publié une lettre de M. Baikie, datée du 28 septembre 1857, qui fait connaître les premiers résultats du voyage. Le 20 juillet, le navire avait jeté l'ancre devant Abo, situé à la pointe extrême du delta du fleuve. Les voyageurs avaient en-

(1) *Mittheilungen*, n° x, p. 414 et iv.

suite visité le pays d'Igbo ou mieux d'Iho, celui d'Igara, et le 10 août ils atteignaient le confluent de la Tchadda et du Niger, à Ghébé ou Ig-Begbé, où M. Baikie, reconnu par les habitants, trouva la réception la plus cordiale. Les explorateurs s'étaient avancés jusqu'à Aigan, l'Egga de nos cartes, dernier point qu'eût atteint, en 1841, le capitaine Trotter. C'est là que commence le grand royaume de Nufi, où régnait dans ces dernières années une complète anarchie. Le roi, alors de retour dans ses états, envoya des messagers aux Anglais pour les inviter à lui faire une visite, et ceux-ci reçurent bientôt près de lui l'accueil le plus gracieux. C'est le 18 septembre que l'expédition a atteint Rabba, où elle attendait l'envoi d'un nouveau steamer.

Le Rev. Sam. Crowther a donné dans le *Church missionary Intelligencer* de cette année, un aperçu de la première partie du voyage du *Dayspring*, auquel je renvoie ceux qui voudront connaître les résultats déjà acquis par l'expédition du Niger.

Aucune difficulté de la part des naturels n'avait encore arrêté les voyageurs. Le pavillon anglais est maintenant, pour toutes ces contrées, une vieille connaissance, et tout annonce que dans peu elles ouvriront un vaste débouché au commerce intelligent de nos voisins. Mais nous aurons nous-mêmes à profiter des relations que la reconnaissance complète du Niger va rendre faciles pour l'Europe. Nos intérêts ne sont ni moins sérieux, ni moins importants que ceux de la Grande-Bretagne, et notre double occupation de l'Algérie et du Sénégal, semble nous appeler à jouir des avantages qui appartiennent d'ailleurs à tous ceux qui savent,

par leur persévérance, ouvrir des marchés nouveaux. Aussi regardons-nous comme un devoir de populariser les découvertes géographiques qui ont marqué depuis vingt-cinq ans et plus la présence des Européens dans le Soudan. Un livre récemment publié par M. Ferdinand de Lannoye, et intitulé *Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale*, atteindra, nous l'espérons, ce but. C'est la même intention qui a dicté à notre zélé et laborieux confrère M. V.-A. Malte-Brun, son *Résumé historique de l'exploration faite dans l'Afrique centrale, de 1853 à 1856, par le docteur Édouard Vogel*. Ce travail, inséré dans les *Annales des voyages*, a le mérite de tracer nettement l'itinéraire suivi par l'illustre et malheureux voyageur. M. Malte-Brun a su tirer de la correspondance de Vogel un ensemble d'indications qu'il a habilement coordonnées.

Puissent des publications de ce genre inspirer pour la géographie un goût qui ne demande en France qu'à être réchauffé. Que les magnifiques travaux de l'Allemagne et de l'Angleterre soient pour nous un noble et puissant sujet d'émulation. La France, la patrie des Sanson, des Danville, des Walckenaer, des Bougainville, des La Pérouse et des Dumont d'Urville, ne doit pas renoncer à ses titres de noblesse géographique et abdiquer des études qui sont une part de sa gloire scientifique. Malheureusement un enseignement qui popularise dans le public des notions dont tout le monde a besoin, manque dans nos lycées et nos facultés. Ni le Collège de France, où sont exposés les résultats les plus élevés de la science ; ni le Conservatoire des arts et métiers, où l'industrie et le commerce apprennent les

ressources qui peuvent accroître les produits , ne possèdent de chaire de géographie. Eh bien ! que notre Société tâche du moins de suppléer à cette lacune dans l'enseignement , que tous les amis de la géographie réunissent leurs efforts pour inspirer le goût des lectures, où l'homme apprend à connaître le monde qu'il habite et le théâtre sur lequel peut s'exercer son activité. Je ne mets pas en doute, Messieurs, que cette supériorité commerciale et colonisatrice qui distingue les Anglais, ne soit due, en partie, à la popularité dont jouissent parmi eux les livres de voyages. Nous, au contraire, contents de notre belle France, moins soucieux de savoir quelles ressources recèlent les autres contrées , nous oublions trop que , quelque riche que soit un pays, son seul territoire ne suffit jamais à son activité, sa population ne saurait s'accroître , son influence se maintenir, qu'à la condition d'agrandir sans cesse ses relations et d'étendre ses entreprises.

Les débouchés que l'Afrique peut nous fournir, s'accroîtront encore par le percement de l'isthme de Suez. Si, comme nous l'espérons, cette grande œuvre est couronnée de succès, on verra s'ouvrir à la curiosité et au commerce des Européens les riches et curieuses contrées qui bordent le littoral de la mer Rouge. Un voyageur bavaïois, prématurément enlevé à la science, le baron Richard de Neimans, nous a donné une idée de tout ce que l'on est en droit d'attendre des relations avec les pays riverains de la mer Rouge, dans un intéressant aperçu publié par le *Journal de la Société orientale de Leipsick* (1). Il y

(1) Tome XII, partie III, p. 394 et suivantes.

passé en revue, sous le rapport économique, les diverses places commerciales de ces parages, donne la statistique de leurs produits, indique les articles que chaque ville ou chaque contrée peut échanger contre les nôtres. Je ne saurais trop recommander au commerce français la lecture de ce travail, qui mériterait d'être traduit dans quelques-uns de nos recueils. Comme complément du travail de M. de Neimans, il faut citer l'ouvrage de M. le docteur M. T. Schleiden, sur l'isthme de Suez, publié cette année à Leipsick, et où des recherches sur la marche des Israélites dans le désert, viennent ajouter à l'intérêt des documents qu'a recueillis ce savant sur le canal projeté.

L'Abyssinie, que ses relations commerciales rattachent au littoral de la mer Rouge, attire tous les jours de nouveaux visiteurs, dont les récits ajoutent des informations nouvelles à celles que nous devons à des relations plus célèbres. M. de Courval a récemment communiqué à notre *Bulletin* une notice intéressante sur le pays de Barka. M. Werner Münzinger a dressé une carte du nord de l'Abyssinie, en l'accompagnant d'une notice importante qui a paru dans les *Annales des voyages*. M. Barbié du Bocage, pour lequel le goût de la géographie est un glorieux héritage de famille, a réuni sur Madagascar un ensemble de documents qui lui ont permis de donner, dans notre *Bulletin*, une monographie complète de cette île. C'est le dernier travail sur l'Afrique qui me reste à vous signaler. L'an prochain, je l'espère, nous aurons aussi à vous parler des résultats du voyage de M. le docteur Cuny. Parti en février dernier de Syout pour le Dâr-Four, bravant toutes les

difficultés et les dangers qui défendent l'accès de ce royaume encore si mal connu, le médecin français a, dès ses premiers pas, fait la triste expérience des perils qui s'attachent à une pareille entreprise. Puisse-t-il être plus heureux que le baron de Neimans, mort au Caire, au moment où il s'apprêtait à explorer la même contrée.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous signale toutes les publications géographiques qui se rapportent à l'Europe ; car il me faudrait passer en revue des milliers d'ouvrages et d'articles de journaux. Quel est en effet aujourd'hui le livre d'histoire, de statistique ou d'économie politique, dans lequel la géographie de l'Europe ne trouve pas son compte ? Je me bornerai donc à vous parler des publications qui se rapportent aux contrées les moins connues parmi nous, ou à des questions qui ont plus particulièrement occupé les géographes.

La Grèce garde, comme je vous le disais l'an dernier, le privilège de nous fournir des sujets toujours nouveaux d'exploration. La Turquie, où les Grecs demeurent encore comme une nation distincte, qui conserve sa langue, sa religion, ses institutions, ses usages, reste pour nous un débris de la Grèce, et participe à l'attrait qu'ont à nos yeux les contrées exclusivement helléniques. Il ne s'agit pas seulement d'étudier l'état présent de tant de peuples divers que l'islamisme s'efforce de retenir sous son joug oppresseur, mais de remonter aux temps anciens, afin de découvrir par quelle série de vicissitudes ont passé les peuples et les territoires. C'est ce qu'a essayé de faire un de nos

plus laborieux confrères, M. G. Lejean, dans deux voyages successifs entrepris au nord et à l'ouest de l'empire ottoman. Il vous a communiqué sur le Balkhan central une notice rédigée sous l'impression même des lieux, et où s'annoncent les qualités d'un véritable géographe. Il s'apprête à publier une carte ethnologique de la Turquie, dressée avec tout le soin et toute la conscience que nous sommes habitués à rencontrer dans ses travaux. Déjà un recueil périodique, la *Revue contemporaine*, a fait paraître des appréciations ethnologiques et géographiques dues à la plume de notre estimable confrère.

M. G. L. Kriegk (de Francfort-sur-le-Mein) a fait de la plaine de la Thessalie, une étude particulière, qui est consignée dans un ouvrage qu'il vous a offert. Bien qu'un assez grand nombre de voyageurs eussent déjà visité, depuis un demi-siècle, cette province de la Grèce, elle est si riche en localités historiques, si féconde en impressions de tout genre, qu'on ne saurait la parcourir, sans rencontrer encore des sujets nouveaux propres à intéresser l'admirateur de la nature et de l'antiquité. Les cloîtres, où se conservent en Turquie les dernières traditions de la civilisation hellénique, ont surtout pour les voyageurs un charme particulier. Il s'exhale du fond de ces retraites un parfum d'antiquité où les souvenirs de la primitive église se mêlent à ceux des âges païens et de la société byzantine. Un voyageur russe, M. P. de Sévastianow (1), mettait, il y a quelques mois,

(1) Voyez un extrait de son excursion au mont Athos, *Revue archéologique*, année 1858, p. 26.

sous vos yeux des vues photographiées du mont Athos, sur les cimes duquel s'élèvent les plus célèbres de ces couvents, dont les dépôts littéraires ont enrichi nos bibliothèques. M. Kriegk a visité les monastères du Pinde, les météores de Stagus, le Kalabak des Turcs : sa relation est consignée en quelques pages intéressantes dans le *Journal général de géographie de Berlin* (1).

Les *Météores*, comme on appelle ces monastères, sont situés à l'extrémité d'une chaîne montagneuse qui court sur la rive gauche du Kachia ou Kratzovo, affluent du Pénée. Ils s'élèvent à deux lieues environ au N.-E. de Stagus, sur des cimes abruptes qui avaient déjà attiré l'attention de Pouqueville et de Holland, de Leake et de Vaudoncourt.

Puisque je suis en ce moment sur un sol antique, je veux vous dire quelques mots d'un autre travail qui a été inspiré par le culte des lettres antiques, et qui traite de la géographie d'une colonie grecque; celui de M. le Dr D. Macpherson sur le Bosphore cimmérien et l'ancienne ville de Panticupée, publié dans le *Rapport de l'Association britannique pour l'avancement des sciences*. Notre Société n'avait point encore reçu cet ouvrage, quand j'ai fait mon dernier rapport, et je n'ai pu vous en parler en son temps. Ce mémoire judicieux sur un point intéressant de l'histoire des établissements grecs, est un des meilleurs du recueil où la géographie et l'ethnologie obtiennent chaque année (2) une place de

(1) Avril 1858, p. 265 et suivantes.

(2) Voyez sur les travaux de cette association mon article dans la *Revue des Sociétés savantes*, mars 1858.

plus en plus honorable. Le *Rapport de l'Association britannique* vient, tous les ans, témoigner du zèle de nos voisins pour les études sérieuses, et de la popularité dont ces études jouissent parmi eux. Notre Société est heureuse d'entretenir avec cette noble Association des échanges de publications. Les réunions de Cheltenham et de Dublin ont tenu, en 1856 et 1857, de savantes assises où nos sciences de prédilection firent l'objet d'importantes communications; et nous avons appris qu'à la réunion de cette année, qui a eu lieu à Leeds, la géographie et l'ethnologie n'ont pas été moins bien traitées.

Je me transporte maintenant dans des montagnes bien éloignées de la Thessalie, dans ces Alpes scandinaves qui nous sont si mal connues, quoique leurs habitants aient depuis longtemps pris place parmi les nations les plus civilisées de l'Europe. Mais en dépit des progrès de l'instruction, de l'avancement des lumières en Scandinavie, ce pays, placé sous des latitudes glacées, s'offre toujours à nous comme une terre inhabitée, comme une sorte d'annexe des régions polaires, où rien n'est semblable à notre nature, où tout nous étonne, c'est-à-dire nous instruit, car l'étonnement, Messieurs, qu'est-ce autre chose que le mobile de la curiosité. Nous recherchons surtout ce qui est étranger à nos habitudes, ce qui ne frappe pas d'ordinaire nos regards, ou ce qui leur échappe au sein de l'immensité des faits dont nous sommes environnés. Ce n'est donc point une injure à faire aux habitants de la Norwège, de mettre leur patrie au nombre des contrées que nous exceptons du silence gardé dans ce rapport sur tout ce qui rappelle trop notre France.

Les Dovre et les File-Fjeld ont été traversés par M. P. A. Siljeström, pour se rendre du Sogn-Fjord au glacier de Justedal. Durant cette excursion, dont M. le Dr Sebald a communiqué la relation au *Journal de géographie de Berlin*, le voyageur scandinave a recueilli une foule de faits intéressants pour la géographie physique. On suit pas à pas l'auteur dans son itinéraire, qui ne manque jamais d'entremêler le récit de ses aventures personnelles à ses observations.

Les File-Fjeld affectent, par leurs cimes élancées, des formes qui rappellent celles des Alpes; tandis que les Dovre-Fjeld constituent des montagnes plus arrondies. Le voyageur a visité le Nystuen et le Moristuen. De là il a atteint le sommet du Suletind, qui domine toute la contrée à une hauteur d'environ 6000 pieds suédois, et figure une tour flanquant un rempart. Ce pic est découpé en un grand nombre d'aiguilles, et de la plus élevée, on aperçoit plusieurs des principales montagnes de la chaîne, notamment le géant de la Scandinavie, le Jotun-Fjeld, l'une des cimes du Song-Fjeld; son altitude est évaluée à 8000 pieds suédois. M. Siljeström a visité, outre les glaciers de Justedal, ceux de Nigard et celui de Lodalskaaben, le plus vaste de tous. Des masses incroyables de glaces sont accumulées dans la Norvège; elles ont cependant diminué depuis un certain nombre d'années. L'auteur cherche à déterminer les causes qui leur ont donné naissance. La neige, en s'accumulant sur les cimes abruptes, détermine de terribles avalanches qui contribuent à entretenir la présence des glaces en ces lieux.

L'établissement des télégraphes électriques a fourni

un moyen nouveau pour déterminer avec précision la différence des longitudes, et l'application de ce procédé a été tentée en divers points de l'Europe. Une opération de ce genre vient d'être faite, grâce à l'établissement du télégraphe allant de Kœnigsberg à Berlin et de Berlin à Bruxelles. Nous en devons l'exposé à M. C. Bruhns qui l'a fait paraître dans le *Journal général de géographie de Berlin* (1).

Dans la Russie d'Europe, la géographie, l'ethnologie, sont cultivées avec une ardeur qui s'accroît chaque jour; et ce mouvement studieux dans un pays si riche en informations, y assure les progrès de nos sciences de prédilection. Je n'en veux pour preuve que la liste étendue que je trouve au cinquième numéro du *Bulletin* de la Société de Saint-Petersbourg, de cette année, de tous les articles relatifs à la géographie, à l'ethnologie et à la statistique, insérés en 1856 dans les différents journaux de la Russie. Assurément, on ne trouverait pas pour la même année, dans les nôtres, une pareille abondance de matières.

La Russie d'Europe, quoique infiniment mieux connue que la Russie d'Asie, présente encore, surtout vers ses frontières orientales, des points qui demandent à être explorés et décrits. Aussi les savants russes cherchent-ils à compléter graduellement la connaissance que nous leur devons déjà des gouvernements qui avoisinent l'Oural. M. Antipow a publié, dans le *Bulletin* de la Société de Saint-Petersbourg, une description du pays qu'arrose la Petchora; elle sera lue avec intérêt

(1) Juillet 1858, p. 1.

par les personnes familiarisées avec l'idiome dans lequel elle est composée.

Je vous ai parlé l'an dernier de la publication du colonel Ernest Hoffmann, relative à l'Oural septentrional et à la chaîne Paï-Khoï; permettez-moi de revenir sur cet ouvrage important. L'expédition dans l'Oural septentrional fut décidée en 1846 par le Conseil de la Société de géographie de Russie, qui en confia le commandement à M. le colonel Hoffmann; elle chargea en outre plus particulièrement cet officier des observations géologiques et minéralogiques. M. Hoffmann joint à des connaissances profondes un courage à toute épreuve et une expérience consommée. Rien n'ayant été négligé, ni quant au choix du personnel de l'expédition, ni quant aux apprêts du voyage, on avait le droit de compter sur d'importants résultats. Cette attente n'a pas été trompée. L'expédition a rempli glorieusement la tâche qui lui avait été imposée. Malgré les nombreuses difficultés et les dangers contre lesquels elle avait à lutter, elle atteignit jusqu'aux parties les plus septentrionales de l'Oural, en reconnut les diverses ramifications, exécuta avec le plus grand soin des déterminations astronomiques et des levés topographiques, au moyen desquels elle dressa une carte exacte des parties nord de la chaîne, à partir du 61° de latitude boréale jusqu'à la mer Glaciale; elle y représenta en outre tout le cours de la Petchora, depuis ses sources jusqu'à son embouchure. Un des principaux résultats du voyage a été la démonstration de ce fait: que l'Oural n'atteint pas le golfe de Kara, mais qu'il descend brusquement dans la toundra par la montagne Constantinow-Kamen, à en-

viron 50 verstes au sud du golfe. Un autre fait non moins important, qu'on a reconnu, c'est que la chaîne peu élevée de Paï-Khoï, qui s'étend vers la côte méridionale du golfe de Kara, est entièrement séparée de l'Oural par une large plaine, et que cette dernière chaîne en diffère, tant par la direction que par le caractère.

Je ne pourrais, sans de longs développements, vous donner une idée des immenses recherches que l'ethnologie, de concert avec la philologie comparée, poursuit sur l'histoire des races qui ont peuplé soit l'Europe soit le reste du monde. D'une part, je rencontre les magnifiques travaux de Castren sur les peuples altaïques dont j'ai rendu compte ailleurs (1); de l'autre, ce sont les recherches de M. le baron Roget de Belloguet sur l'ethnologie gauloise, où les éléments qui nous restent de l'idiome gaulois sont soumis à un examen plus sévère, plus attentif. Citons encore les communications faites à l'Association britannique, dans sa réunion de Dublin, par M. Antoine d'Abbadie sur les caractères ethnologiques et physiques des nègres; celles de M. John Beddoe sur le caractère physique des Allemands anciens et modernes, du docteur Minchin sur les macrocéphales d'Hippocrate, de l'amiral Fitzroy sur la migration des premières races humaines, de M. W. Bollaert sur l'ethnologie des races de l'Amérique du Sud. Un champ sans limites s'étendrait devant moi et j'essayerais vainement de le parcourir, je vous fatiguerais sans profit et n'aurais le temps de rien analyser.

Après vous avoir fait connaître, Messieurs, les tra-

(1) *Revue germanique*, novembre 1858.

vaux et les entreprises auxquels ont donné lieu l'étude des différentes contrées du globe , il me reste à vous parler de ces expéditions plus vastes destinées à l'exploration du globe tout entier, de ces voyages de circumnavigation, qui ont sans doute perdu beaucoup de leur intérêt, depuis que la forme de notre planète est si connue, mais qui sont cependant toujours comme de grands résumés des progrès des sciences géographiques. Je vous avais entretenu, l'an dernier, du voyage de la frégate autrichienne *Novara*, chargée d'une mission scientifique. Le 18 novembre 1857, elle quittait le Cap et faisait route pour Singapour. Avant d'arriver à la pointe de l'Afrique, elle avait atteint Rio-Janeiro, et après un séjour de trois semaines devant la capitale du Brésil, avait été jeter l'ancre, le 2 octobre, à la baie Simon. C'est de là qu'elle se rendit au Cap. Dans son voyage du Cap à Singapour, elle visita les îles Saint-Paul, du Prince Édouard, Marion, Crozet, Kerguelen et Mac-Donald. S'appliquant à bien déterminer les coordonnées géographiques de plusieurs de ces groupes, l'expédition a enrichi d'indications nouvelles nos tables de position. On doit à l'un de ses membres, le docteur Charles Scherzen, un travail spécial sur les îles Saint-Paul et de la Nouvelle-Amsterdam. Ce naturaliste a découvert deux nouvelles espèces d'animaux dans ces parages. A Saint-Paul, il a trouvé des pêcheries dirigées par un Français de l'île de la Réunion, M. Ottovan. Nous attendons prochainement des nouvelles de la marche ultérieure de la frégate.

Ces voyages de circumnavigation fournissent à ceux qui les accomplissent des informations si riches, si

abondantes, qu'il est rare qu'elles puissent toutes avoir leur place dans les relations officielles. Et parfois, bien des années après, les membres de l'expédition, en compulsant leurs notes, y trouvent encore la matière de livres intéressants. Nous en avons la preuve dans les *Souvenirs* que M. F. H. de Kitzlitz vient de publier du voyage qu'il a fait jadis sur le *Séniawin*, commandé par le capitaine Lütke. Ce naturaliste passe en revue Rio-Janeiro, le Chili, la baie de Sitcha, les îles Aléoutiennes, les bords de la rivière Kalachtyrka, les îles Brown, Carolines et Bonin; à chaque page, il donne sur ces contrées, et principalement sur leur faune et leur flore, des détails, sinon toujours neufs, au moins toujours instructifs.

Comme au voisinage des pôles, il suffit de suivre quelque temps le même parallèle, pour avoir accompli le tour du globe, je classerai aussi dans la catégorie des voyages de circumnavigation ceux qui ont été faits dans les régions polaires. Une nouvelle expédition, commandée par le capitaine Mac-Clintock, va explorer les mers arctiques, non plus, hélas! dans l'espoir de retrouver l'infortuné Franklin, mais au moins pour découvrir le lieu précis où il a péri. Les nouvelles qu'on a déjà reçues du chef de l'expédition sont excellentes. Je ne déroulerai pas un itinéraire qui mettrait encore sous vos yeux des contrées dont les noms vous sont familiers. Disons seulement que le 26 juillet, le capitaine Mac-Clintock était au cap York, d'où il comptait se rendre à l'île Beechey pour y procéder à une nouvelle enquête.

Une expédition est partie de Stockholm l'été dernier,

pour le Spitzberg , surtout en vue d'une exploration géologique et minéralogique des îles de ce nom. Nul doute qu'elle n'ajoute encore à nos connaissances sur la constitution des terres boréales et la climatologie des régions polaires. Nous avons déjà été informés que MM. Torell et Nordenskold ont trouvé la carte de visite que lord Dufferin a déposée au Spitzberg en 1856 , comme une invitation à marcher sur ses traces.

Ces voyages de long cours sont plus spécialement organisés en vue des progrès de la physique terrestre ; aussi m'offrent-ils une transition naturelle pour vous entretenir de quelques-uns des travaux qui touchent à cette branche de la science du globe. Un membre de l'Académie de Belgique, M. Houzeau, vous a offert une *Histoire du sol de l'Europe* , savant précis de nos connaissances générales sur la constitution terrestre, où se trouvent réunis les résultats les plus importants de la géologie et de l'orographie appliqués à la partie du monde que nous habitons. Cet ouvrage est un nouveau symptôme du goût qui se répand chez le public pour une science sans laquelle les géographes ne pourront bientôt plus marcher, et qui nous promet quelques-uns des secrets de la création.

Entre les phénomènes physiques dont la géographie doit plus particulièrement s'occuper, je citerai de préférence les tremblements de terre, à raison des travaux dont ils sont devenus dans ces derniers temps l'objet. Un observateur infatigable , M. Andrès Poey, vous a offert un catalogue dressé par lui de ces terribles catastrophes, dont nous commençons à entrevoir la loi. Son travail, intitulé : *Répartition géographique de l'univer-*

salité des météores en zones terrestres, atmosphériques, solaires et lunaires, qu'ont publié les *Annales des voyages*, renferme sur l'ethnologie et plusieurs questions relatives à la physique du globe, des aperçus ingénieux et hardis qui plaisent par leur nouveauté, alors qu'ils ne portent pas encore une entière conviction dans l'esprit. M. Émile Kluge a fait paraître dans le *Recueil* de M. le Dr Petermann (1) le croquis d'une carte où l'on saisit d'un seul coup d'œil les directions suivies, en 1855 et 1856, par ces réactions du foyer intérieur contre le sol. La notice qui accompagne son dessin montre dans quelle étroite relation les éruptions volcaniques sont avec les tremblements de terre.

Toutes les personnes qui ont lu des voyages connaissent la mer de varech, cette prodigieuse accumulation de fucus qui effrayait, en 1492, les compagnons de Christophe Colomb, et leur faisait croire qu'ils étaient arrivés aux dernières limites de l'océan navigable. M. le capitaine Leps a étudié avec une attention particulière cette région maritime. Il croit avoir remarqué que les fucus ne sont pas, comme on l'a dit, arrachés d'un fond rocheux par la violence des eaux, mais qu'ils se propagent d'eux-mêmes à la surface de l'océan. La mer des sargasses n'est pas le réceptacle des plantes qu'apporte le *Gulf-Stream* à sa sortie du golfe du Mexique ; elle est au contraire la source d'où proviennent les varechs isolés qu'on rencontre dans la mer des Antilles. M. Leps, rapprochant les différentes opinions qui ont été émises sur l'étendue de la mer de varech, montre

(1) *Mittheilungen*, 1858, n° 6.

que toutes tendent à lui assigner pour limites le 20° et le 36° de lat. N.; le 30° et le 50° de long. Mais un examen critique le conduit à regarder ce domaine comme trop resserré ; il prouve que cette mer d'herbes s'étend réellement du 17° ou du 18° de lat. N. jusqu'au 38°, et du 30° au 80° de long. C'est particulièrement entre le 81° et le 50° que les varechs sont le plus abondants (1).

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, des nombreux hommages qui vous ont été faits par des officiers de la marine impériale, et qui témoignent de leur intelligente activité. Les uns, comme M. le capitaine E. Tricault (2), s'attachent à faire passer dans notre langue et à populariser parmi nous les beaux travaux hydrographiques de M. le lieutenant Maury, dont le nom est aujourd'hui européen. Les autres, comme notre confrère M. de Kerhallet, composent des traités destinés à faciliter la navigation dans les mers que nous fréquentons. Mais je ne dois pas passer sous silence la *Table des positions géographiques des principaux lieux du globe*, qui vous a été offerte par notre respectable confrère M. Daussy. Son nom nous est un sûr garant de la rigueur scrupuleuse des calculs. M. Daussy nous a depuis longtemps habitués aux travaux consciencieux et de bon aloi. On ne saurait d'ailleurs en recevoir d'autres du corps des ingénieurs hydrographes, dont notre confrère a été longtemps le chef, et dont il demeure une des illustrations. La table en question est extraite de la *Connaissance des temps* pour l'année 1860.

(1) *Annales hydrographiques*, année 1857, tome XIII, p. 565 et suivantes.

(2) *Voyez Annales hydrographiques*, année 1857.

Après vous avoir donné un aperçu, que j'aurais voulu rendre moins incomplet, des principales publications géographiques de cette année, je dois vous signaler les cartes dont s'est enrichi notre dépôt, et quelques-unes de celles qui ont paru à l'étranger. La moisson cartographique a été abondante en 1858 ; elle dénote les progrès remarquables qu'ont faits la topographie et le dessin de la carte, depuis un quart de siècle. Les arts qui sont tout d'imagination et qui ne relèvent que du génie créateur, ne semblent pas susceptibles d'un progrès continu. Ils obéissent à certaines vicissitudes de l'intelligence ; ils ont des moments d'apogée et des périodes d'atonie et de décadence. Les Grecs, les Italiens de la renaissance, si fort au-dessous de nous pour la culture des sciences et le développement de l'industrie, sont encore nos maîtres dans les arts plastiques, et la hauteur à laquelle ils se sont élevés, rien n'annonce qu'on puisse aujourd'hui y atteindre. Il n'en est pas de même des arts où le soin et la précision tiennent lieu du génie, où la rigueur des mesures est préférable à l'invention, où ce n'est pas la nature qu'il faut saisir dans ses manifestations passagères et animées, interpréter et idéaliser, mais où l'on ne cherche qu'à reproduire un relief, qu'à ramener en un cadre étroit ce que l'œil ne pourrait autrement embrasser. Ces arts-là se perfectionnent chaque jour ; la plume et le tire-ligne acquièrent de plus en plus d'habileté ; les teintes plates se distribuent avec une entente plus complète : les hachures et le pointillé rendent avec plus de vérité l'aspect du terrain, le contour des figures géométriques, sans qu'on ait besoin, pour y réussir, du sentiment coloriste de l'école vénitienne, de la puissance

de composition et de la pureté de dessin d'un Michel-Ange ou d'un Raphaël.

La cartographie est donc , à certains égards , plus favorisée que la peinture. Ses ressources ne sont pas aussi vastes, ses moyens aussi puissants, mais elle ne cesse de les accroître et de les compléter. Dans les cartes dont je dois maintenant vous entretenir, j'ai vu avec une vive satisfaction cette science, qui fait l'objet de nos prédilections , guider constamment l'artiste et assurer à son dessin une rigueur et une vérité d'expression géographique qui étaient inconnues auparavant.

Pour me conformer à l'ordre que j'ai précédemment adopté, je commence par l'Amérique. M. le colonel Joaquim Acosta vous a offert une carte de la Nouvelle-Grenade au $\frac{1}{2700000}$, présentant la division de cette république en États (*Estados*) et en territoires. Ainsi que les États-Unis du Nord, la Nouvelle-Grenade reconnaît deux ordres de subdivisions politiques : les provinces et les territoires. Deux États, ceux de Cauca et de Cundinamarca, confinent aux territoires de même nom, territoires que leur surface moins connue et moins habitée n'a point permis au colonel Acosta de représenter avec une égale abondance de détails. Tout, en effet, est indiqué dans la carte des États : mines d'or, d'argent, de cuivre, d'émeraudes, eaux minérales, volcans actifs, chemins et routes, ruines antiques. Depuis le golfe du Mexique jusqu'au rio Mira et au Putumayo, dont le lit sert, au sud, de limites à la Nouvelle-Grenade, se déploie un ensemble d'indications topographiques qui donnent à cette carte un haut intérêt. A l'entour sont disposés dans des cartouches des cartes et des plans

figurés sur une plus petite échelle et destinés à compléter la géographie de la République. C'est d'abord un plan de Bogota, un autre du port de Carthagène, avec l'indication des sondages ; puis un plan particulier du Puerto de Sabanilla, dressé par M. le capitaine Jaime Brun. Dans une coupe de la chaîne des Cordillères, jointe à la carte, des majuscules, distribuées à différentes hauteurs de leurs cimes, indiquent la composition du terrain. La carte de M. le colonel Acosta est un magnifique travail qui fait le plus grand honneur à son auteur.

Je vous ai entretenus tout à l'heure du *Coast-Survey* ; car, malgré le caractère éminemment topographique de cette entreprise, je ne pouvais la séparer de ce qui a été fait pour la géographie de l'Union. J'ai encore à vous signaler un autre travail cartographique des États-Unis, mais moins étendu : le *Track-Survey* du Paraguay, dressé par M. le commandant américain Th.-J. Page, et dont vous avez reçu plusieurs feuilles.

L'un de nos correspondants, le savant M. Kiepert, vous a adressé deux de ses plus belles publications. En premier lieu, une nouvelle carte de l'Amérique tropicale, comprenant la partie équatoriale des Indes occidentales, l'Amérique centrale, le Mexique, la Nouvelle-Grenade et le Venezuela. Dans cette œuvre d'ensemble, l'académicien de Berlin a mis à contribution tous les documents qui ont paru jusqu'à ce jour. Sa carte, dédiée à Alexandre de Humboldt, est digne de ce grand nom, mais elle n'avait pas besoin d'un autre nom que celui de Kiepert, pour inspirer une entière confiance au monde savant. Exécutée par le procédé de la lithographie, elle a toute

la netteté d'une carte gravée; ses six belles feuilles forment un véritable atlas. Une légende développée y indique le nom et la hauteur des montagnes; une échelle croissante, conformément au système de projection de Mercator, permet d'obtenir immédiatement, en milles marins de 60 au degré, les milles géographiques allemands, répondant à 4 milles marins, et donne en pieds anglais les altitudes des montagnes. Dans une notice, jointe à l'une des feuilles, M. Kiepert fait connaître les matériaux dont il s'est servi. Je passe à la seconde carte que nous a offerte l'habile géographe, c'est une carte plus détaillée de l'Amérique centrale. Exécutée par le même procédé, dressée avec une extrême abondance de détails, abondance précieuse surtout pour la connaissance des cours d'eau, qui demeurent en ces contrées les divisions naturelles du pays, et bien souvent les seules voies de communication, cette carte sera reçue avec une vive gratitude par les amis de la géographie. Des légendes non moins développées que dans la carte précédente, et rédigées en français, donnent pour certaines provinces la statistique des terrains, celle de la production des bestiaux et une foule d'autres indications non moins curieuses. L'échelle est de $\frac{1}{800000}$.

Je vous ai fait connaître plus haut la publication du voyage de M. Möllhausen dans la région du Mississipi. Si notre bibliothèque a le regret de ne point posséder ce bel ouvrage, nous avons du moins reçu une de ses cartes; on y peut suivre l'itinéraire du voyageur dans la région du Missouri et dans tout le Far-West. Les rapides progrès de la colonisation rendent indispensable aujourd'hui la construction de cartes nouvelles, desti-

nées à fixer nos idées sur des contrées dont le nom retentit sans cesse dans les journaux. Depuis le Missouri jusqu'à l'océan Pacifique, les villes lèvent, pour ainsi dire, comme l'herbe du sol. Des travaux topographiques importants sont poursuivis depuis quelques années, aux États-Unis, dans le but d'arriver à un figuré complet du terrain. Mais ces œuvres, encore peu connues parmi nous, sont trop fractionnées, trop inégales, pour prendre place dans nos atlas. Il était nécessaire de résumer ces essais partiels, et de les soumettre à un travail de raccordement et de synthèse qui leur servit de contrôle, avant de les livrer à la circulation. C'est ce qu'a fait M. Henri Lange dans une carte dessinée en vue de l'ouvrage de M. Möllhausen, et qu'il vous a gracieusement offerte. Une notice qui y est jointe fait connaître tous les matériaux qu'il a eus à sa disposition, et permet de mesurer les difficultés de la tâche qu'il a accomplie. Cette carte est, il est vrai, dressée sur une assez petite échelle, $\frac{1}{6015000}$; mais comme il s'agit ici simplement de donner une idée générale du pays, et non de figurer toutes les lignes du réseau naturel offert par le terrain, l'échelle est très suffisante. La carte comprend tout le pays qui s'étend depuis le fort Smith, un peu au nord du 35° parallèle sur l'Arkansas, jusqu'à la côte de Californie, dont elle donne la partie située au sud de San-Francisco. La route suivie par le voyageur Möllhausen, du fort Smith au port de San-Pedro, forme, par rapport à la carte, une sorte d'équateur. Une petite carte d'une moindre échelle, $\frac{1}{13620000}$, représente l'état de Kansas, et tous les affluents orientaux du Missouri. Enfin, une coupe générale permet de suivre

l'élévation du sol, depuis le littoral de San-Francisco jusqu'au fort Smith. Cette coupe a son point culminant presque au milieu de la ligne, à la passe de Campbell, sur la Sierra Madre, dont la hauteur est de 7750 pieds anglais, près du Camino del Obispo, qui lui est supérieur en altitude de 500 pieds environ.

L'Asie ne nous a pas fourni, messieurs, un si riche contingent de cartes que le nouveau monde. Il est cependant une carte d'une grande valeur, que je dois signaler à votre attention. Les nombreux voyages dans l'Asie occidentale, dont je vous ai parlé, faisaient sentir la nécessité de cartes meilleures, pour cette région si intéressante au point de vue historique. L'Arménie, le Kurdistan et l'Azerbaïdjan réclamaient, en particulier, un figuré nouveau ; cette carte vient d'être habilement dressée par M. Kiepert, à l'échelle de $\frac{1}{1000000}$. Divisée en 4 feuilles, elle réunit tous les mérites que nous sommes habitués à rencontrer dans les œuvres de son auteur ; et la Société est heureuse d'en devoir un exemplaire à son correspondant berlinois.

La guerre des Indes a fait éclore un grand nombre de cartes ; destinées simplement à représenter les opérations de l'armée anglaise, elles sont d'un intérêt géographique secondaire. Je vous signale encore, entre les cartes des contrées de l'Asie récemment livrées au public, celle du pays d'Israël de M. Van de Velde, qui vous en communiquait, il y a quelques années, les éléments ; celle de la Chine, dressée pour suivre les opérations des Européens sur les côtes de cet empire, et qui vous a été offerte par MM. Erhardet Basset ; enfin la carte de l'empire d'Annam, pour servir à l'histoire

des missions des jésuites, déposée sur votre bureau au nom du R. P. de Montézon, par notre confrère M. d'Avezac.

L'Afrique n'est pas encore assez connue pour qu'on en puisse dresser des cartes aussi riches en indications que celles qui nous ont été fournies, cette année, par l'Amérique. On en est réduit, en bien des points, à des indications provisoires et grossières. Cependant les progrès incessants des découvertes rendent indispensable la rédaction de cartes nouvelles, tant pour suivre l'itinéraire des voyageurs, que pour effacer des esprits les notions erronées que nous devons aux cartes antérieures. Dans ce but, M. E. Desbuissons a dressé, sous la direction d'un de nos confrères, M. Cortambert, une carte complète de l'Afrique, dont le mérite et l'intérêt seront aisément appréciés par vous. M. Desbuissons a en outre placé dans un cartouche une carte réduite, mais plus détaillée, de l'Algérie, allant jusqu'à Ouargla, et comprenant tout le pays situé au nord du 32° de latitude, sous lequel cette ville se trouve située. L'auteur indique dans le Soudan les diverses localités et les populations visitées par les derniers explorateurs; il met à contribution les voyages de Livingstone et les diverses informations dues à ceux qui ont visité l'intérieur de l'Afrique australe. C'est également à vulgariser les progrès de la cartographie, que s'est consacré notre confrère M. Malte-Brun. Des cartes aussi consciencieuses que celles qu'il a dressées du voyage de Vogel, de l'île de Périm, permettront à tous ceux qui s'intéressent aux questions géographiques, politiques et commerciales, de suivre sur le terrain, du fond de leur cabinet, la

marche des événements. M. J. G. Miani a enrichi votre dépôt d'une nouvelle carte du bassin du Nil ; elle est destinée à faire comprendre ses idées sur les sources mystérieuses de ce fleuve, et montre la commune origine qu'il lui suppose avec la rivière de Zanguebar.

Vous devez, messieurs, à M. le docteur Henri Lange, outre la carte du Mississipi, une carte du nord-est de l'Égypte, donnant la partie comprise entre l'isthme et le Nil, jusqu'un peu au sud de Sakkarah. M. Lange a pris le soin, et c'est là ce qui ajoute un intérêt tout particulier à sa carte, de noter les diverses localités où se trouvent des ruines. Exécutée par le même procédé que celle qui sert d'itinéraire aux voyages de M. Möllhausen, cette carte, à l'échelle de $\frac{1}{832000}$, intéressera particulièrement les personnes qui s'apprêtent à suivre la grande opération du percement de l'isthme de Suez.

L'Europe nous fournit naturellement les cartes les plus complètes et les plus détaillées. Le degré de précision avec lequel le terrain a été étudié trouve dans la perfection topographique son miroir fidèle. Vous continuez à recevoir les feuilles de notre magnifique carte de l'état-major, au $\frac{1}{80000}$; cinq feuilles nouvelles ont été déposées sur votre bureau. L'état-major du royaume des Pays-Bas rivalise avec le nôtre, et, il faut le reconnaître, son œuvre soutient noblement la comparaison. Quatre feuilles nouvelles vous ont été envoyées. En jetant les yeux sur les deux dernières que vous avez reçues, les n^{os} 37 et 38 (*Hatten* et *Gorinchen*), j'ai été frappé de l'habileté avec laquelle les officiers néerlandais sont parvenus à rendre dans tous ses détails les divisions infinies du terrain. Vous le savez, messieurs, les Pays-

Bas présentent une succession perpétuelle de marais, de tourbières, de polders, de canaux, de prairies et de jardins. Les routes et les chemins y sont nécessairement plus multipliés, parce que l'état du sol isole en quelque sorte les fonds de terre les uns des autres. Eh bien ! tout cela est rendu, avec une clarté, une vérité de tons et une distribution de lignes que je n'ai encore observées nulle part. L'œil n'y est jamais fatigué ; grâce au figuré, il devine, presque sans légende, la nature du terrain, et se retrouve aisément, au milieu des lignes innombrables qui se croisent ou courent parallèlement. La Société sera heureuse de donner un témoignage de sa haute estime à l'œuvre d'un gouvernement qui s'est toujours fait remarquer par son zèle intelligent et éclairé pour les sciences. Les Hollandais sont un petit peuple, mais si l'on mesure l'étendue des services qu'il a rendus à la civilisation, on trouvera que sa place est une des plus belles et des plus larges sur la carte de l'humanité.

La maison Perthes, qui est aujourd'hui un vaste laboratoire d'où sortent les travaux géographiques les plus divers et les plus consciencieux, vous a offert un atlas des contrées alpestres en neuf feuilles, dressé par M. J. G. Mayr.

Les contrées de montagnes sont, comme vous savez, messieurs, la pierre d'achoppement de la cartographie. Le dessinateur d'une carte doit s'attacher surtout à deux choses : être vrai, être clair. Or, dans une contrée fortement accidentée, cette double condition devient bien difficile à remplir. Quand on tente de figurer le sol avec toutes ses inégalités, l'œil se brouille, et il lui devient

presque aussi difficile de se retrouver, qu'il l'est au voyageur de gravir les pentes abruptes de ce sol tourmenté. M. Mayr a abordé hardiment le problème sur une échelle de $\frac{1}{450000}$. Par un habile ajustement de hachures, tour à tour rapprochées ou écartées, accusées ou légèrement indiquées, il a réussi à nous donner un véritable relief apparent de la partie la plus montagneuse de l'Europe. Et cependant les noms sont inscrits partout, au bord des torrents comme sur la cime des montagnes; toutes les localités sont placées à leurs différentes hauteurs, et, par un heureux artifice, la carte présente une véritable perspective. La Suisse, la Savoie, le Piémont, la Bavière méridionale, le Tyrol, le pays de Salzbourg, l'archiduché d'Autriche, la Styrie, l'Illyrie, la haute Italie, les Vosges, sont compris dans ce bel atlas, œuvre prodigiense de patience et de soin, où, pour ménager notre vue, les yeux des auteurs ont dû, hélas! être soumis à de rudes épreuves.

Le problème qu'a poursuivi M. Mayr, M. le major Auguste Papen a cherché à le résoudre par une autre voie, demandant aux couleurs les indications que M. Mayr ne tire que de l'assemblage des hachures. Il a établi comme une échelle ascendante de teintes correspondantes chacune à une altitude déterminée, depuis le blanc qui donne la surface des eaux, le brun clair qui représente une hauteur de 1 à 100 pieds français, jusqu'au jaune foncé qui correspond à une altitude de 4500 à 5000 pieds. Pour des régions plus élevées, l'emploi de lignes continues sur un fond de couleur supplée à l'insuffisance des teintes. L'atlas de M. Papen, publié par l'Institut géographique de

Frankfort, que dirige M. Ravenstein, a été encouragé, messieurs, spécialement par vous. Vous y avez vu une œuvre sérieuse et originale, un heureux essai d'atlas hypsométrique, digne de la sollicitude des amis de la géographie. M. Papen a adopté la projection de Gauss, et fait exécuter ses cartes par l'emploi de la gravure sur pierre et de l'impression en couleur. Peut-être cet usage nouveau du coloriage en cartographie a-t-il l'inconvénient de contrarier les habitudes de notre œil, accoutumé à ne voir dans la couleur qu'une indication géognostique ou de division politique. Mais la simplicité du procédé justifie la nouveauté du moyen.

Vous devez à la libéralité de M. Alfred Potiquet la carte générale du réseau concédée à la compagnie des chemins de fer de l'Est, indiquant les relations directes avec l'Allemagne, la Suisse et la haute Italie. Cette carte, à l'échelle métrique de $\frac{1}{100000}$ et divisée en quatre feuilles, a été dressée par M. A. Letellier et dessinée par le donateur. Elle doit au petit nombre d'indications qu'elle a pour but de fournir une extrême clarté. Sa grande échelle permet de mieux saisir la complication des enclaves offertes par le territoire de la Confédération germanique.

Je mentionnerai encore, parmi les cartes des contrées européennes qui ont récemment paru, celle de Livonie de M. C. G. Rücker, dressée d'après les dernières observations astronomiques et géodésiques, et publiée par la Société économique de Livonie; la nouvelle carte de Suisse, du Dr H. Kiepert; la carte du cercle de Mersebourg, à l'échelle de $\frac{1}{230000}$, de M. Alb.

Platt, revue par M. T. de Bomsdorff; celle de Poméranie, par M. F. Handtke; la carte du bassin de l'Elbe, par M. D. H. Sebikoh; les cartes de diverses parties du Danemark, par M. L. Both; la continuation de l'Atlas topographique de la Saxe, publié sous la direction de M. Obeirreit; enfin le magnifique ensemble de cartes exécutées par l'état-major russe, dont, grâce à une libérale volonté de S. M. Alexandre II, le public peut maintenant obtenir des exemplaires. La liste de ces cartes a été publiée dans les *Annales des voyages*(1).

MM. Paulin et Lechevalier n'ont pas cessé de vous adresser les feuilles de l'Atlas universel de géographie ancienne et moderne de M. A.-H. Dufour; elles sont parfaitement adaptées aux besoins populaires que cet atlas est destiné à satisfaire. L'une de ces cartes donne le réseau des chemins de fer; une autre présente la division administrative et physique de notre pays; une troisième est consacrée aux États scandinaves, que les dernières explorations ont permis de mieux connaître.

Je ne vous dirai rien des excellentes cartes réduites qui continuent d'accompagner les *Mittheilungen* du docteur Petermann; je ne dois point omettre cependant de les recommander à votre attention, non plus que la bibliographie des cartes que M. H. Ziegenbalg fait paraître dans le même recueil, à la suite d'une bibliographie générale de la géographie.

Tel est l'aperçu des cartes que vous aurez, messieurs, à étudier par vous-mêmes; je ne saurais en entre-

(1) Mai 1858, p. 258 et suivantes.

prendre ici un examen critique et approfondi. J'ai d'ailleurs, en vous entretenant précédemment de certains voyages dans des régions imparfaitement connues, parlé des cartes qui accompagnent leur relation.

C'est un devoir pour la Société de rappeler au public les pertes faites par la géographie, dans l'année dont ce rapport expose les travaux et les découvertes. Sans doute il faut d'abord décerner des lauriers aux vainqueurs, mais on doit aussi compter ses morts et leur rendre les suprêmes devoirs ; car c'est à eux qu'on est redevable en partie de la victoire. J'ai déjà rappelé quelques-unes des pertes que nous avons eu à déplorer. Ai-je besoin de citer, en complétant cette triste énumération, le nom de M. Cochelet, qui vous est si présent à l'esprit, messieurs. Au milieu des fonctions diplomatiques les plus importantes, M. Cochelet trouva des loisirs pour cultiver la géographie, jusqu'au moment où, appelé au conseil d'État, ses occupations administratives absorbèrent tous ses moments et nous privèrent de son concours. Nous avons perdu en lui un confrère aussi estimable que distingué, dont le souvenir demeurera cher à la Commission centrale, au sein de laquelle il occupa longtemps l'une des places les plus honorables.

Je passe aux voyageurs. Et pour commencer par ceux dont les titres sont de plus vieille date et les plus éclatants, je nommerai Aimé Bonpland, ce compagnon de l'illustre patriarche de la géographie. Il est mort sur le sol américain, plein de jours et de renommée, sur ce sol où il s'était naturalisé par ses travaux, et que, comme le colon, il avait fait sien par son labeur. Un

géologue suédois, Keilhau, connu par son voyage en Laponie et au Spitzberg, et par son *Gava norvegica*, a marqué de sa mort le premier jour de cette année. Vous aviez récemment reçu de lui une publication sur les phénomènes d'érosion en Norvège, et vous vous êtes associés au deuil de sa patrie. En Angleterre, l'amiral Beaufort, une des gloires de l'hydrographie, a terminé une carrière illustrée par de grands travaux et par un patriotisme que les Anglais ne séparent jamais des obligations du savant.

En France, l'hydrographie n'a pas reçu de moins fatales atteintes. Deux ingénieurs, sortis de cette école polytechnique dont l'enseignement toujours fécondé par la science ne s'épuise jamais, ont été, dans la force de l'âge, enlevés par des morts imprévues. Vincendon Dumoulin et Lieussou, qui avaient attaché leurs noms à des travaux que vous connaissez tous et que possède votre bibliothèque, ont été effacés du livre de vie; inscrivons-les à celui de l'honneur. Un autre Français, Anne Raffenel, qui avait bravé le climat meurtrier du Sénégal, et, à deux reprises différentes, pénétré au Soudan, a succombé aux atteintes d'un mal qui désole les côtes de l'Afrique orientale. C'est dans les mêmes parages qu'une femme qui étonnait l'Europe par sa résolution, et disputait aux plus intrépides voyageurs la gloire d'affronter les dangers et les privations de toute sorte, M^{me} Ida Pfeiffer, a pris le germe de la maladie dont elle est venue mourir dans sa terre natale. Vous aviez reçu, avant son départ pour Madagascar, l'héroïne des touristes, et admiré en elle cette simplicité et cette modestie qui cachaient tant de qua-

lités viriles. Quelle est donc la puissance des études géographiques, quel est l'attrait que la connaissance du globe offre à notre esprit, pour que des dévouements si nombreux soient, tous les ans, la péroration obligée de ce rapport ? Est-il un mobile qui, après la religion et l'amour de la famille ou de la patrie, ait inspiré tant de résolutions surhumaines, fait braver tant de dégoûts et de périls ? Laissons les détracteurs de la science lui reprocher ses erreurs inévitables et ses illusions passagères. Quand un penchant suggère à l'homme une pareille force et de pareilles résolutions, quand il imprime à ses opinions une énergie qui en fait un héros, peut-on dire que ce penchant, que l'amour de la science, c'est de lui ici que je parle, ne soit qu'une vaine et décevante curiosité ? N'y faut-il pas voir au contraire le reflet de la sagesse infinie qui nous ravit et nous illumine ?

QUELQUES MOTS

SUR LA NOUVELLE-GRENADE.

Trois siècles et demi se sont écoulés depuis la découverte de la Nouvelle-Grenade par Colomb, et plus de trois siècles depuis sa conquête par Alfinger, Quesada, Benalcazar et d'autres ; cependant on peut dire qu'elle est encore inconnue et qu'il s'agit de la découvrir une seconde fois. On sait vaguement que tous les climats, toutes les productions du monde s'y sont donné rendez-vous ; que les deux grands océans viennent s'y effleurer ; que là se trouve un centre commercial autour duquel tous les peuples doivent graviter un jour ; mais il y a loin de ces idées générales à une connaissance réelle. Heureusement que l'attention commence à s'éveiller : les derniers événements de Panama, de l'Amérique centrale, l'attente surtout des grands faits historiques qui se préparent dans le continent du sud, attirent maintenant tous les regards vers cette partie du monde. Peut-être nous saura-t-on gré de parler avec quelque détail de la Nouvelle-Grenade, de son beau climat, de ses productions si diverses, de sa population, de son état social actuel, et des magnifiques destinées que lui réserve l'avenir.

I.

C'est à la structure de ses plateaux et de ses chaînes de montagnes que la Nouvelle-Grenade doit la superposition et la pénétration réciproque de toutes les zones

terrestres dans des limites comparativement étroites. Les Andes, si régulières en apparence dans leur énorme longueur, depuis le cap Horn jusqu'à l'isthme de Panama, affectent en réalité un mode de formation tout particulier qui assure à la Nouvelle-Grenade une grande supériorité climatérique sur toutes les autres contrées de l'Amérique du Sud.

En effet, la Cordillère ne se déroule pas simplement comme une longue suite de vertèbres gigantesques alignées sur le rivage du Pacifique; de distance en distance elle se bifurque, se dédouble pour ainsi dire, et forme deux lignes de hauts sommets qui se longent parallèlement, reviennent l'une vers l'autre, puis se réunissent et se confondent pour se séparer encore. Dans l'espace contenu entre les chaînes parallèles s'étendent des plateaux plus ou moins vastes, véritables boursouflures de l'écorce terrestre, environnées de tous côtés par un rebord de montagnes. La Bolivie, ce Thibet de l'Amérique, se trouve ainsi reléguée sur un plateau, et les sommets neigeux dressés de toutes parts à son horizon l'isolent presque entièrement du reste de la terre.

On compte dans l'Amérique du Sud huit dédoublements de la Cordillère principale, et autant de centres montagneux où viennent se renouer les Cordillères parallèles. On pourrait comparer l'immense chaîne à une corde musicale vibrante dont les doubles ondulations se propagent d'une extrémité à l'autre, en se croisant toujours par des points fixes et immobiles appelés nœuds de vibration.

A quelque distance au nord de l'équateur, là où se

trouvent les frontières méridionales de la Nouvelle-Grenade, les Andes forment un de ces nœuds, remarquable par l'entassement et la hauteur de ses montagnes. Autour de ce plateau, que domine le volcan de Pasto, cinq cours d'eau rayonnent dans tous les sens : au nord, la Madeleine et son noble affluent le Cauca se dirigent vers la mer des Antilles ; à l'ouest, le Patia court se jeter dans l'océan Pacifique ; à l'est et au sud-est, le Japura et le Putumayo descendent vers l'Amazonie, véritable bras de mer projeté par l'Atlantique au centre même du continent. Ainsi l'eau d'un même champ de neige s'écoule vers trois mers. Du haut d'une montagne on voit en même temps les ruisseaux se hâter d'un côté vers la mer du Sud, de l'autre vers l'Amazonie et l'Atlantique ; on peut même plonger son regard sur la plaine du grand Océan, et laisser à la fois tremper ses pieds dans une source dont le mince filet va se perdre à mille lieues de là sur les côtes du Brésil.

Le nœud montagneux de Pasto, au lieu de se bifurquer simplement comme les autres nœuds de la chaîne des Andes, se sépare en trois branches distinctes. De plus, les deux branches extérieures se subdivisent chacune en deux rameaux, de sorte que le système des Andes grenadines comprend cinq chaînes divergentes provenant toutes d'un même plateau, comme cinq tiges sortant d'une même racine. Ainsi les Andes, avant de s'affaïsser dans l'isthme de Panama, s'épanouissent en éventail pour donner une ossature de rocs à toute la région colombienne située le long de la mer des Antilles. La chaîne orientale, plus inflexible que les autres, se

dirige en ligne droite vers l'est , se renfle pour former un rebord montagneux entre la mer et les vastes llanos du Venezuela, et va mourir enfin dans l'île de la Trinité. La Sierra-Nevada de Sainte-Marthe , île de montagnes parfaitement distincte de la chaîne des Andes et environnée de tous côtés par la mer, par des lagunes et des terrains d'alluvion, complète l'ensemble du relief grenadin. Aucun autre groupe de sommets ne s'élève à une aussi grande hauteur comparativement à l'étendue de sa base. La Sierra-Nevada couvre une surface quatre fois moindre que la Suisse, et cependant elle darde ses pics à plus de 6000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La disposition générale des chaînes en forme d'éventail, et la pente graduelle de la contrée vers la mer des Antilles , sont les faits les plus importants de la géographie grenadine. Presque tous les grands plateaux : le Thibet , la Bolivie , le Cobi , complètement isolés par leur élévation et leur barrière de montagnes, sont restés jusqu'ici inaccessibles au commerce. Mais dans la Nouvelle-Grenade, il est facile de remonter graduellement et d'étage en étage depuis la mer jusqu'aux superbes hauteurs de Pasto ou de Cundinamarca. La Madeleine , le Cauca , l'Atrato , tous les fleuves qui occupent le fond des vallées entre les chaînes divergentes, sont les chemins naturels par lesquels s'opère la circulation des hommes et des produits entre les provinces de la côte et les hauts plateaux de l'intérieur. La mer elle-même , sollicitée par les vastes plaines basses, s'arrondit en golfes entre les extrémités septentrionales des chaînes , s'épanche au loin dans l'inté-

rieur, multiplie les lignes de contact entre la terre et l'eau, et par suite augmente la vitalité du pays.

Cependant la partie méridionale de la Nouvelle-Grenade, coupée en trois parties par les trois chaînes de montagnes qui rayonnent comme de gigantesques murailles du nœud central de Pasto, n'a pas une complète homogénéité; et par suite, une grande divergence d'intérêts et de politique, divergence qui vient de se manifester par le partage de la république en huit États fédéralisés, a toujours existé entre Socorro et Bogota, Bogota et Neyva, Neyva et Popayan, Popayan et Antioquia. Mais en attendant les chemins qui abaissent les montagnes et les tunnels qui les percent, il est facile de tourner l'obstacle en passant l'isthme de Panama. Cette langue de terre a tout aussi bien pour mission géographique de relier en une solide nationalité les diverses parties de la Nouvelle-Grenade que de réunir deux océans et deux mondes. Elle met en présence l'un de l'autre l'Orient et l'Occident, New-York et la Californie, Londres et Singapore, et en même temps elle juxtapose dans la Nouvelle-Grenade les bassins de la Madeleine et du Patia, que séparaient des barrières de monts presque infranchissables.

II

A mesure que les chaînes divergentes se dégagent du plateau central et s'éloignent l'une de l'autre, les gorges intermédiaires s'affaissent par degrés et se changent en vallées larges et profondes. Aux sommets couverts de neige, aux rochers nus sur lesquels s'atta-

chent à peine de misérables lichens, succèdent les vallées herbeuses, les grands bois et les forêts impénétrables. Dans ces régions privilégiées, on peut vivre à son gré dans la saison qu'on aime, et dans l'espace de quelques heures descendre de la zone glaciale dans la zone torride. En un jour, on peut s'emparer de la terre entière, pour ainsi dire, avec tous ses phénomènes climatiques, toute l'immense variété de ses produits, et pour cela, il suffit de gravir une montagne ou même de regarder attentivement autour de soi. Car les climats ne sont pas superposés régulièrement comme des stratifications géologiques, mais ils se pénètrent réciproquement, et souvent on peut voir à côté l'une de l'autre des plantes de la zone polaire et de la zone tropicale. Telle liane frileuse dont la brise a porté la semence du fond des plaines inférieures, se cache sous un rocher pour éviter la froidure, tandis que tout près de là des arbrisseaux accoutumés aux neiges se dressent sur les pointes pour recevoir tout l'effort des vents. A 2500 mètres de hauteur au-dessus de la mer, des cactus et des agaves croissent encore dans toute leur majestueuse beauté, et, de même, quelques mousses hardies descendent de leurs plateaux et s'aventurent jusque sur le bord des plaines. En effet, ne suffit-il pas d'une bouffée d'air chaud pour porter l'été jusqu'aux plus hautes cimes, et le vent qui souffle des glaciers ne vient-il pas mélanger ses courants d'air froid à l'atmosphère brûlante?

Ainsi les climats n'ont point de limites rigoureusement définies et subissent l'influence de mille circonstances particulières. Les différences de relief,

d'exposition, de terrain, la durée des pluies et des sécheresses modifient diversement les climats typiques, et réalisent, par leurs contrastes, les plus beaux paysages de l'univers. Pour avoir l'esprit ravi d'admiration, il n'est pas besoin d'aller contempler la cascade de Tequerdama, qui, d'un bond, plonge de la zone tempérée dans la zone torride, ou les rapides du Juarez qui se sont taillés à travers la montagne un lit de 1000 mètres de profondeur : le plus modeste vallon suffit. Vert, légèrement ondulé, tout bruyant d'eaux courantes, il se blottit au pied de quelque géant neigeux, et se penche curieusement sur le vaste horizon des forêts de palmiers.

Les llanos, anciens bassins maritimes aujourd'hui desséchés, ne manquent pas non plus à la Nouvelle-Grenade ; ils s'étendent à l'est des cinq chaînes divergentes et se déroulent en plaines interminables jusque sur les rives de l'Orénoque et de l'Amazone. Des troupeaux de bœufs et de chevaux errent dans ces vastes étendues herbeuses qui n'attendent que des habitants pour acquérir une grande importance agricole. En un mot, il ne manque à la Nouvelle-Grenade que les déserts de sable.

III

La flore de la Colombie ne le cède à aucune autre du monde entier pour la variété des espèces, et celle du Brésil seulement peut lui être comparée. Un Européen non encore initié aux splendeurs de la végétation tropicale éprouve un sentiment de terreur religieuse, quand il pénètre pour la première fois dans une forêt

grenadine. Il avance en hésitant, osant à peine marcher sur les herbes et les racines entrelacées, osant à peine plonger son regard dans l'incompréhensible fouillis de verdure où tout semble confondu, fleurs, branches, arbres sveltes et droits, troncs déracinés. Au-dessus de sa tête, les cimes touffues se superposent aux cimes, et des rameaux brisés, suspendus par des lianes presque invisibles, se balancent avec lenteur; à ses pieds, sur le versant des pentes, s'étend une mer de feuilles de toute espèce, disposées en panaches, en éventails, en bouquets, en guirlandes, en spirales. Autour de lui, les arbres superbes sont à demi cachés par des colonies de parasites en fleurs. Puis, ce sont les lianes qui jettent leur réseau sur la forêt : les unes, fortes comme des câbles, s'enroulent autour des arbres et les étouffent sous une parure de feuilles vertes; d'autres se balancent gracieusement entre deux cimes touffues et les unissent par des guirlandes de fleurs; d'autres encore descendent sur les troncs déracinés, et les font disparaître sous l'éclat de leur végétation, comme pour cacher l'image de la mort au milieu de cette nature si pleine de vie.

Dans ces forêts, les plantes utiles sont innombrables, la famille des palmiers y est représentée par plus de soixante espèces; le cèdre, l'acajou, le bois de fer et d'autres arbres précieux s'y trouvent en abondance; les plantes tinctoriales y croissent en foule, et plusieurs, dont le nom botanique est encore à peine connu, donnent aux Indiens des couleurs parfaitement inaltérables. Dans ces forêts viennent se rencontrer toutes les plantes médicinales des deux hémisphères, la camo-

mille et la salsepareille, la chicorée et le sang-dragon, la bourrache et l'ipécacuanha, et tant d'autres plantes qui ont la propriété de guérir par leur écorce, leurs fruits, leurs fleurs, leurs baumes et leurs gommes.

IV

Malheureusement ce n'est pas cette magnificence de la nature qui attira les conquérants espagnols dans l'intérieur de la Colombie : ils n'avaient traversé l'Océan que dans l'espoir de se gorger d'or. A la recherche d'un Eldorado ou d'une fontaine de Jouvence, ces hommes sans peur avaient traversé sans guide, sans nourriture souvent, de vastes contrées où chaque pas ne se faisait qu'à travers un obstacle. Les premiers mouraient de faim et de fatigue, ils étaient tués par les sauvages ou s'entre-dévorait eux-mêmes. N'importe, d'autres insensés ne craignaient pas de s'enfoncer dans les sombres forêts dont l'aspect mystérieux suffit pour effrayer, passaient les fleuves à la nage en poussant de grands cris pour intimider les crocodiles, dormaient au milieu des marécages dans une atmosphère de miasmes, se précipitaient sur les sauvages dont chaque coup de flèche donnait la mort si la blessure n'était pas immédiatement brûlée au fer rouge. Pour leur faire oublier joyeusement tous les dangers terribles qu'ils avaient encourus, il suffisait à ces héros d'un peu de poudre jaune ou de quelques pierres vertes. Sans eux, sans leur avidité sans frein, les plateaux de Bolivie, de Quito, de Bogota, les bords de l'Amazone seraient encore inconnus, et toute la

population hispano-américaine serait clair-semée sur le pourtour malsain du continent. Ainsi le bien est sorti de crimes inexcusables, et là aussi la soif sacrée de l'or est devenue un puissant agent civilisateur.

Les histoires que nous racontent les chroniqueurs au sujet des immenses richesses possédées par les tribus indiennes du Cundinamarca semblent tenir de la fable ; mais tout en faisant la part de l'exagération, il est évident que l'or était commun parmi certaines peuplades. On sait que le cacique des Muyscas, autrement prodigue que le doge de Venise, ne se contentait pas de jeter une simple bague d'or dans les eaux du lac sacré, mais y plongeait lui-même. après s'être roulé dans la poudre d'or.

Si depuis, la production de l'or a diminué dans la Nouvelle-Grenade, c'est à l'avidité des conquérants eux-mêmes qu'il faut s'en prendre : car, dans leur barbare impatience de s'enrichir, ils faisaient travailler les Indiens sans relâche ; et quand ces pauvres bêtes de somme furent mortes à la tâche, les maîtres espagnols, trop peu nombreux pour exploiter eux-mêmes, furent forcés d'abandonner leurs mines, et bientôt les lianes et les grands arbres eurent caché jusqu'aux dernières traces des excavations antiques. Le monopole que s'était arrogé la cour d'Espagne contribuait aussi à diminuer la production de l'or, car pourquoi travailler quand on ne doit pas jouir du fruit de son travail ?

Cependant depuis la conquête, le produit des mines a dépassé la forte valeur de 2 milliards de francs, ce qui donne une moyenne de 5 millions par an. De

nos jours, la production annuelle est de 20 millions, et, pour obtenir cette augmentation remarquable, il a suffi d'abolir le monopole et de substituer des machines au travail grossier de nos ancêtres. Bientôt, quand les compagnies sauront mieux utiliser les nouvelles ressources que leur offrent la mécanique et la chimie, quand surtout l'immigration fournira des bras et des intelligences, le rendement des mines augmentera indéfiniment, car il est certain que la Nouvelle-Grenade ne le cède à aucun pays du monde pour la richesse métallifère. Des Californies et des Australies inexplorées dorment encore sous les grands pics neigeux de la Cordillère. Mais leur temps viendra bientôt : on évalue qu'en 1860, la seule province de Meutellin produira de 30 à 40 millions.

Cette province, située au centre nord-ouest de la république, est la plus importante pour l'industrie des mines. Là deux chaînes projettent leurs contre-forts au-devant l'un de l'autre et se réunissent dans un désordre apparent. Les montagnes semblent jetées au hasard, et les cours d'eau ont été obligés de se frayer un lit semé d'écueils à travers le vaste massif des rochers. En se rencontrant comme deux courants maritimes, les deux chaînes ont également formé leur tourbillon, et c'est dans ce tourbillon de montagnes que se trouvent les plus riches mines d'or de la Colombie ; des failles innombrables, des ruptures de rochers, des bouleversements de stratification, tous les mouvements désordonnés du sol ont sans doute contribué à la sublimation des métaux dans les veines de la terre.

Les métaux qualifiés de nobles : or, argent, platine,

mercure, et les pierres précieuses, telles que l'émeraude et le saphir, ne constituent pas les seules richesses minières de la Nouvelle-Grenade. La formation salifère s'étend sur une vaste étendue, depuis les bords de la Madeleine jusqu'au milieu des llanos de l'Orénoque. Le charbon de terre se rencontre aussi sur plusieurs points, entre autres sur le plateau même de Bogota et dans les îles de Chiriqui, près d'Aspinwall. Malheureusement il n'y a pas encore assez d'industrie pour rendre nécessaire l'exploitation de toutes ces richesses. Le charbon de terre des îles de Chiriqui est le seul qui ait éveillé l'attention des capitalistes.

Que de trésors inutilement prodigués par la nature dans ce beau pays ! Dans la chaîne du milieu où s'est concentrée toute l'énergie volcanique des Andes, où les monts Puracé, Huila, Ruiz et Tolima témoignent par leurs fumées et leurs laves de l'activité du travail intérieur, la terre peut être considérée comme un immense laboratoire chimique toujours à l'œuvre pour déposer dans ses cavités ou dégager dans l'atmosphère des substances minérales. Que sont les sources thermales de l'Europe, les jets de gaz hydrogène de Fredonia, dans l'État de New-York, comparativement aux sources chimiques de la Nouvelle-Grenade ? D'après Boussingault, le rio Vinagre fournit par jour 38 tonnes d'acide sulfurique et 31 tonnes d'acide chlorhydrique. Depuis, Degendhardt a découvert une autre source qui donne trois fois plus d'acide sulfurique, 40 000 tonnes par an, de quoi charger une plus grande armada que celle de Philippe II. Et combien d'autres sources aussi

importantes pour l'industrie future n'y a-t-il pas dans ces régions volcaniques où une simple pellicule terrestre reconvre des lacs de minéraux en fusion?

V

Ainsi la Nouvelle-Grenade est riche, riche de tous les trésors de la terre; mais est-elle salubre? On ne saurait répondre directement à cette question; car tous les climats s'y rencontrent, depuis le plus vivifiant jusqu'au plus meurtrier. L'insalubrité d'Aspinwall et de Chagres est proverbiale, et si Panama n'a pas 200 000 ou 300 000 habitants, c'est parce que les Européens y respirent la mort.

Presque tout le pourtour maritime de la Nouvelle-Grenade est plus ou moins insalubre, à cause des miasmes paludéens qui vicient l'atmosphère; mais aucune région n'est aussi malsaine que la côte du Pacifique, où les pluies constantes et les forêts impénétrables aux rayons du soleil entretiennent une humidité fatale. C'est pourquoi la province de Choco est comparativement inhabitée, malgré ses richesses minérales : l'or même n'exerce pas assez de fascination pour y attirer les immigrants et leur faire braver les dangers du climat.

Dans la Nouvelle-Grenade, le cours des saisons suit régulièrement le cours du soleil. C'est la saison pluvieuse, quand le soleil est au zénith; mais à l'époque des solstices, quand l'astre est perpendiculaire à l'un des tropiques, règnent les sécheresses. Dans les régions équatoriales, une bande de nuages, semblable à

l'une de celles que nous voyons sur la planète Jupiter, s'interpose directement entre le soleil et la terre, que pourrait dessécher une chaleur trop intense ; ce voile humide oscille du nord au sud de l'équateur en même temps que le soleil, et, laissant tomber des pluies abondantes sur les contrées qu'il ombrage, produit ainsi l'alternative des saisons. Deux fois dans l'année, cette zone de nuages passe sur la Nouvelle-Grenade, avec son cortège de pluie, de grêle et de tonnerre ; deux fois elle s'éloigne en laissant derrière elle une atmosphère pure et dégagée de vapeurs. Dans la province de Ghoco, au contraire, les pluies sont constantes, et le cours des années et des siècles n'amène jamais un changement de saison. D'où vient ce contraste si remarquable entre le versant de la chaîne des Antilles et celui du Pacifique ?

Il est dû à la disposition des montagnes grenadines. Les cinq chaînes s'allongent comme une quintuple barrière pour empêcher les vents alisés de propager leur courant dans la direction de l'ouest, et les forcent à s'engouffrer dans les vallées de la Madeleine et du Cauca. La côte du Pacifique, parfaitement abritée contre les vents frais du nord-est, garde son atmosphère morte, lourde et immobile. Les couches d'air ne se renouvellent que lentement, et maintiennent la contrée dans un bain constant de vapeur. L'immense bassin de la mer du Sud est là pour fournir sans cesse au soleil qui l'aspire des torrents de nuages qui bientôt après retombent en torrents de pluie.

Aussi la région du Pacifique est-elle fertile entre toutes. Des arbres gigantesques, tellement enlacés des

cordages de lianes, que la lumière y circule à peine, absorbent par leurs feuilles avides des courants d'acide carbonique, et par leurs racines entrelacées s'abreuvent d'humidité. Là tout disparaît sous la verdure, les marais eux-mêmes se cachent sous des forêts flottantes. Cette exubérance de végétation est accompagnée d'une exubérance de maladies ; les miasmes absorbés par l'homme germent dans son organisme et se développent aussi rapidement que les autres semences.

Dans certaines vallées de l'intérieur où l'atmosphère ne se renouvelle pas et laisse l'humidité ramper constamment sur le sol, la lèpre, l'éléphantiasis et le goître forment une hideuse trinité de fléaux. La lèpre et les maladies qui lui ressemblent peuvent avoir pour cause les piqûres des insectes, la mauvaise alimentation, les habitudes immondes, et peut-être aussi la dégénérescence des races mélangées au hasard dans une véritable promiscuité. Il est des hameaux où tous les habitants, sans exception, offrent un aspect effrayant avec leurs visages et leurs corps tachetés comme des peaux de panthère ; leurs vêtements en pourriture se détachent par lambeaux, et les cabanes où ils gisent sont fétides et lépreuses comme eux. Leur aspect répugne d'autant plus, qu'ils étalent leur laid au grand air et sous un ciel si beau.

Le goître est une triste infirmité, malheureusement très-commune dans certaines vallées encaissées de l'intérieur, et elle est généralement accompagnée de crétinisme. Au commencement du siècle, le célèbre Caldas, exagérant sans aucun doute, disait que, sur

dix habitants de la Nouvelle-Grenade. il y avait un goîtreux. Ce serait un fait trop déplorable que la décimation d'un peuple par une si laide maladie, pour qu'on puisse en admettre la réalité sans des preuves absolues.

Ces tristes maladies n'affectent nullement la salubrité générale de la Nouvelle-Grenade, pas plus que les fièvres de Marennes ou de la Camargue n'affectent le climat général de la France. Les plateaux et la plupart des vallées n'en restent pas moins des paradis terrestres. Dans certains districts, la vie moyenne dépasse cinquante ans.

Nulle part et à aucune époque de l'année, les chaleurs ne deviennent insupportables. Sur les côtes de la mer des Antilles, la chaleur moyenne est de 27° c.; jamais elle ne dépasse 37° c.; tandis que dans l'intérieur des États-Unis, à Fort-Gibson, on a vu le thermomètre indiquer la chaleur infernale de 47° c. Les oscillations des saisons s'opèrent toujours d'une manière si graduelle, qu'on s'en aperçoit à peine, et les variations subites, qui moissonnent tant de vies aux États-Unis, sont parfaitement inconnues dans la Nouvelle-Grenade.

Cependant on pourrait faire un reproche à ce beau climat, celui d'être trop délicieux. L'énergie physique s'affaiblit dans la suave atmosphère où chaque souffle d'air que l'on aspire produit une douce volupté. Peut-être même l'intelligence perd-elle en vigueur ce qu'elle gagne en étendue; elle devient plus généralisatrice, mais elle est moins incisive; il faut que la volonté réagisse constamment sur elle, pour l'empê-

cher de se livrer paresseusement à la jouissance égoïste de la vie. Dans les régions tempérées, le changement des saisons produit sur l'homme un effet prodigieux : il hâte ou retarde l'élaboration des sucs, augmente ou diminue la combustion intérieure, fait varier du tout au tout le genre de vie, transforme la nature dans l'espace d'une nuit, et, sans que l'homme change de place, fait passer tour à tour devant ses yeux les paysages les plus variés. Ces phénomènes divers secouent l'homme dans son être moral aussi bien que dans son être physique ; ils donnent sans cesse de nouvelles impulsions à l'intelligence, et celle-ci, sollicitée par chaque nouvelle transformation de la nature, pense, et pense sans relâche. Le climat de la Nouvelle-Grenade, incomparablement plus riche et plus beau, donne à l'esprit plus de grandeur, mais aussi le laisse dans un état de contemplation paresseuse : il est trop uniforme. Heureusement que cette uniformité disparaîtra quand les voies de communication permettront de s'élever, dans l'espace de quelques minutes, de l'été des plaines au printemps et à l'hiver des plateaux.

VI

Un si beau pays devrait avoir une grande population, car partout la nature y invite l'homme à multiplier, et lui fournit en abondance tout ce qui peut rendre la vie agréable. En effet, lors de la conquête, les villes et les villages étaient semés par milliers dans les hautes vallées de l'intérieur, et le sol était cultivé jusque dans les gorges les plus étroites ; mais une

poignée d'hommes venus de l'Orient suffit pour exterminer ou replonger dans la barbarie la plus abjecte ces tribus, heureuses. Les Espagnols sortirent tout à coup des forêts de la côte comme des bêtes féroces d'une espèce inconnue, montés sur des animaux superbes, à la crinière flottante, à l'œil de fen, portant des armes terribles d'où jaillissent l'éclair et la mort, faisant avec le doigt, sur leur poitrine et sur leur front, un signe mystérieux qui leur inspirait une rage diabolique. Les Indiens tremblèrent à la vue de ces effrayants demi-dieux, et se laissèrent massacrer par milliers, ou bien enchaîner pour la mort plus lente, mais plus affreuse, de l'esclavage.

Les horreurs de la conquête ont été partout les mêmes : au Mexique, à Saint-Domingue, à la Nouvelle-Grenade, au Pérou. Là où se présente l'Européen avec sa civilisation, il faut que le vide se fasse devant lui comme il se fait devant l'ouragan des tropiques. Ici on attachait par le cou des centaines d'Indiens à une même chaîne, et quand une de ces pauvres bêtes de somme succombait à la fatigue, on lui coupait la tête pour s'épargner la peine de dégager son cou de l'anneau de fer qui l'étreignait. Ailleurs on faisait traquer de pauvres fugitifs par des chiens nourris uniquement de la chair des Peaux rouges, et les chiens féroces se jetaient sur leurs victimes, non pour les déchirer, mais pour les dévorer vivantes. Aussi des tribus entières s'ensevelirent-elles dans les grottes des montagnes, préférant mourir de faim que de revoir le terrible visage des conquérants; d'autres tribus, hommes, enfants et femmes, s'avancèrent sur le rebord des préci-

pices, se donnaient la main pour ressentir une suprême commotion d'amour, levaient les yeux vers le soleil leur père, en le remerciant de son dernier rayon, et plongeaient ensemble dans les profondeurs de l'abîme. On voit encore leurs os brisés au pied des rochers, et parfois les petits-fils de ces mêmes Espagnols qui les firent périr viennent retourner les ossements, dans l'espoir de trouver quelque joyau d'or.

C'est avec horreur que nous lisons l'histoire de l'invasion de l'empire romain par les barbares; mais pour les Indiens, l'invasion des barbares de l'Est fut bien plus que la fin d'un empire, ce fut la fin du monde. Les temples furent saccagés, les villes brûlées, les campagnes redevinrent incultes, et des populations entières furent supprimées. Telle était la mission que le Dieu d'amour avait confiée aux civilisateurs chrétiens.

D'anciennes chroniques, d'une exactitude fort douteuse, il est vrai, affirment que lors de la conquête, le nombre des aborigènes était de 8 millions. De ces 8 millions, il ne resta bientôt plus que les tribus insoumises et de misérables esclaves ensevelis dans les mines; de sorte qu'en 1810, la vaste étendue de la Nouvelle-Grenade, pays trois fois grand comme la France, ne contenait plus que 800 000 habitants, Peaux rouges, Peaux blanches et Peaux noires. Depuis, dans l'espace de moins de cinquante ans, la population a plus que triplé, et 40 000 individus nouveaux ajoutés par an à la masse des habitants témoignent en faveur de la salubrité générale du pays. Quant à l'immigration, elle apporte tout au plus un

contingent de 100 personnes chaque année dans la partie continentale de la Nouvelle-Grenade. Bientôt elle s'y portera par mille et par dizaines de mille.

La population actuelle, de 2 millions et demi d'habitants, est bien peu de chose pour un si vaste pays, où un demi-milliard d'hommes trouverait sans peine à se nourrir. Toutefois la Nouvelle-Grenade est beaucoup moins faiblement peuplée que les autres parties de l'Amérique du Sud : elle peut même se comparer, sans trop de désavantage, aux États-Unis, puisqu'elle contient près de 2 habitants par kilomètre carré, tandis que la république américaine n'en contient guère plus de 3. De plus, il faut remarquer que le pourtour maritime et les vastes llanos du bassin de l'Orénoque sont presque inhabités, et que toute la population s'est massée sur les flancs montagneux et sur les plateaux des Andes. Dans plusieurs provinces, dans celle de Socorro, par exemple, la population est plus dense que celle de l'Espagne, presque autant que celle de la France.

C'est également à la divergence des Andes, à partir du nœud central de Pasto, qu'il faut rapporter la répartition des habitants sur le territoire de la Nouvelle-Grenade. Sur le plateau de Pasto vit une population compacte ; mais au point où les Andes se trifurquent, les villes et les villages se divisent également, et trois Cordillères d'hommes s'allongent sur les trois Cordillères de montagnes. A l'ouest, se développe la ligne de population du Cauca, au centre celle de la chaîne volcanique et de la Madeleine, à l'est celle des hauts plateaux de la chaîne orientale. Plus au nord, là où

cette même chaîne orientale se divise en deux rameaux, il se forme aussi deux rameaux de population, dont l'un se dirige en droite ligne vers la mer des Antilles, tandis que l'autre se recourbe vers l'est, pénètre dans le Venezuela, et comprend, dans son long développement, presque tous les habitants de cette république. Il en est de même dans l'État d'Antioquia : là où se réunissent par leurs contre-forts les deux chaînes principales du centre et de l'ouest, les chaînes de population se rejoignent aussi, et forment une société riche et prospère ; tandis que vers le nord, c'est au point même où les Andes s'affaissent sous les vastes forêts que s'évanouit la population, pour ne reparaitre que sur les bords mêmes de l'Océan, dans les villes maritimes.

Ainsi, la densité de la population est dans un rapport constant avec la hauteur des massifs et des chaînes. C'est entre 1000 et 3000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer que se sont fixés presque tous les habitants de la république : plus bas, la nature est trop puissante et trop riche, le travail ne peut réagir contre elle ; plus haut, l'atmosphère est trop rude et le sol trop ingrat ; c'est donc vers les vallées fertiles épanouies sur le flanc des montagnes que l'homme se sent irrésistiblement entraîné. Si tout d'un coup la mer sortait de son lit et noyait le pays jusqu'à une hauteur de 1000 mètres, presque toute la nation grenadine, épanouie en éventail sur l'éventail des Andes, échapperait au déluge ; mais si l'Océan s'élevait jusqu'à 3000 mètres, quelques pâtres seulement pourraient voir, du haut des sommets, leur patrie disparaître sous le chaos des vagues.

VII

La population se compose de blancs, de noirs, de rouges et de métis de toutes les nuances intermédiaires. Les hommes de race parfaitement pure sont presque introuvables; et, dans chaque province, l'absorption mutuelle des races donne aux habitants une physionomie de plus en plus homogène. Les types originaires se fondent pour reformer de nouveaux types en rapport avec les climats, et déjà la différence de couleur n'est plus un signe certain de la différence d'origine. Quoi qu'il en soit, c'est en raison de la couleur de leur peau que les diverses populations se sont étagées à diverses hauteurs au-dessus du niveau de la mer, de même que les fluides distincts se surnagent l'un l'autre en raison de leur plus ou moins grande densité. Dans les ports de mer et dans les vallées qui pénètrent comme des golfes de verdure entre les chaînes divergentes, prédomine le type noirâtre avec toutes ses variétés, depuis l'athlétique Sambo jusqu'au quarteron mince et délicat. A mesure qu'on s'élève sur les montagnes, on voit le teint de la peau s'éclaircir par dégradations successives : au-dessus de 1000 mètres, la population est blanchâtre; au-dessus de 2000, elle est blanche. Ainsi, la nuance de la peau est un sûr indice de la capacité des organisations pour le calorique, et les races plus ou moins mélangées s'étagent sur les pentes comme un véritable thermomètre d'hommes.

Les anciens maîtres du pays, Chibchas, Tunebos, Motilones et autres, sont parsemés à toutes les hau-

teurs au-dessus du niveau de la mer, mais ils ne sont à l'état de race pure, sans mélange de sang espagnol, que là où la nature du pays qu'ils habitent les a défendus contre l'invasion. Grâce à l'insalubrité de leur climat, les Indiens du Choco ont toujours repoussé les Espagnols ; de même le manque d'eau potable a sauvé les Goajires de l'oppression, et les Indiens de Casanare doivent leur liberté à l'immensité des llanos.

Les indigènes des plateaux qui ont survécu aux massacres et à l'esclavage n'ont pas tardé à s'unir avec les maîtres, et disparaissent l'un après l'autre par suite d'une absorption graduelle. Dans la province de Velez, la population se compose uniquement d'Indiens, au nombre de 200 000. Les anciens auteurs nous rapportent que ces Indiens étaient couleur de brique ; cependant, grâce à leur mélange avec deux ou trois mille blancs, leur peau est devenue semblable à celle des Européens. Ainsi, d'après cette observation, que l'on doit à Ancizar, la race blanche possède une force d'assimilation tellement puissante, qu'il lui suffit de peu d'années pour transformer la race d'hommes rouges avec laquelle elle se mélange. Bientôt les Indiens auront pacifiquement disparu de la Nouvelle-Grenade, et les deux sangs ennemis, celui des bourreaux et celui des victimes, se seront réconciliés dans les mêmes artères. Le Grenadin, tout fier qu'il est de son origine espagnole, se vante aussi d'être fils du soleil.

Les Indiens insoumis sont au nombre d'environ 120 000. Il en est qui sont tout à fait sauvages, et se vêtent d'écorces et de feuilles comme nos premiers pères. Presque tous se servent, à la chasse et dans les

combats, de flèches empoisonnées, dont la pointe se brise dans la plaie et donne irrévocablement la mort. Certaines tribus préparent à cet effet le fameux poison curare, d'autres un mélange de venins, d'autres encore recueillent l'humeur âcre qui suinte de la peau d'une grenouille inoffensive. Heureusement que la plupart des Indiens libres sont francs, généreux et pacifiques ; il est extrêmement rare qu'ils sortent des llanos où les a refoulés la civilisation, et se présentent dans une attitude hostile contre les Grenadins ; quand ils le font, il est certain qu'ils ont été provoqués par une insulte ou par un crime.

De toutes les tribus indomptées, la plus noble est celle des Goajires. Les hommes de cette peuplade sont grands, forts, admirablement proportionnés. Quand ils marchent, on dirait voir des statues de bronze détachées de leur piédestal ; quand, penchés en avant comme avides d'espace, ils lancent leurs chevaux rapides à travers la plaine, et que le vent frémit dans leur couronne de plumes d'aigle, on les prendrait pour des fils de la tempête. Jamais ils ne baissent le regard, et si la foudre gronde, ils jettent vers le ciel des tisons enflammés, comme pour rendre à l'esprit de l'orage éclair pour éclair.

VIII

Tout pays isolé et sans voies de communication est comme un embryon chez lequel le système circulatoire n'est pas encore développé. La Nouvelle-Grenade est un de ces embryons : elle n'a pas encore été engendrée à la vie extérieure, et ne respire qu'à demi dans la

grande atmosphère des peuples. Par un contraste étrange, la nation grenadine peut être considérée par les étrangers comme un organisme presque inactif, tandis qu'en réalité ceux qui en composent la grande masse sont des travailleurs infatigables. C'est que la distance réciproque des centres de population épars sur un vaste territoire, la hauteur des montagnes, le mauvais état des chemins, limitent l'activité nationale dans un cercle très étroit et ne lui permettent de réagir que sur elle-même.

Une autre cause de cet isolement prolongé doit être cherché dans la richesse même du pays : car tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve en abondance dans cette Amérique heureuse. Les fruits d'Europe et ceux de la zone torride, jetés au hasard dans une telle variété que l'œil d'un botaniste ne peut y croire, se vendent à la fois sur les marchés et remplissent l'atmosphère des parfums des deux zones. En certains endroits, les sentiers des forêts sont tellement jonchés de fruits, qu'ils forment sous les pas des hommes et des chevaux comme une boue odorante et savoureuse, sur laquelle se précipiteraient avec avidité les pauvres mendiants d'Europe. Parmi les productions utiles à l'alimentation de l'homme, il ne manque guère aux Grenadins que la vigne et le thé ; or, il ne dépend que d'eux d'acclimater ces plantes étrangères qui, dans les jardins botaniques de Bogota, donnent des produits d'un arôme exquis.

L'abondance universelle est accompagnée d'apathie commerciale ; car ceux qui n'ont jamais été pauvres ne tiennent guère à s'enrichir. N'ayant besoin que de rares

marchandises étrangères, les habitants de la Nouvelle-Grenade ne sont pas tentés non plus d'expédier leurs denrées, et quelques produits surabondants descendus par la Madeleine leur suffisent pour payer les achats de laine, de cotonnades et de quincaillerie faits à l'extérieur. En multipliant les besoins factices, le progrès multipliera d'autant les achats et les ventes, tout cet ensemble d'échanges qu'on pourrait appeler la respiration d'un pays : car dans la société tout est action et réaction, choc et contre-choc.

En général, les exportations d'un pays peuvent toujours donner une idée approximative de son activité. On peut dire qu'une nation est d'autant plus élevée dans la série des nations commerçantes, que ses produits manufacturés dépassent en valeur ses produits agricoles, et que ceux-ci, à leur tour, dépassent les produits naturels donnés gratuitement par le sol. Sous ce rapport, la Nouvelle-Grenade offre une très grande infériorité, puisque ses exportations se rangent dans un ordre exactement contraire, et que ses richesses naturelles forment les deux tiers de la totalité de ses ventes à l'étranger. L'or, l'écorce de quinquina, les cuirs bruts, tous produits plus ou moins spontanés du sol, représentent une valeur de 5 000 000 de piastres : tandis que le café et le tabac figurent seulement pour une somme de 2 000 000, et que les chapeaux de jipijapa, seul article manufacturé qu'achète l'étranger, n'atteignent pas une vente de 400 000 piastres. Chaque Grenadin n'achète et ne vend aux autres peuples que pour une somme de 6 piastres, c'est-à-dire quatre fois moins qu'un Américain, sept fois moins qu'un Anglais.

C'est bien peu pour un si riche pays. La Nouvelle-Grenade a bien fait de choisir pour emblème naturel la corne d'abondance qui traîne paresseusement sur le sol, en laissant échapper des fruits au hasard.

Mais rien ne se perd de la vitalité des peuples, et ces hommes qui passent leurs journées à fabriquer le poncho national, ou bien à cultiver leurs champs de maïs ou d'arracachas; ces femmes qui veillent jusque bien avant dans la nuit pour tisser leurs chapeaux de jipijapa, sauront aussi travailler pour le reste du monde avec autant d'assiduité qu'ils le font aujourd'hui pour eux et leurs familles. Déjà les changements s'opèrent d'année en année avec une rapidité proportionnellement plus grande que parmi les nations les plus avancées. Les montagnes se tournent ou se franchissent; les barques se hasardent au pied des cataractes; les bateaux à vapeur viennent gronder jusqu'à 800 milles dans l'intérieur du continent, sous les rapides de Honda. Le tabac et le café, qui forment aujourd'hui la masse de l'exportation agricole, sont des produits presque nouveaux entrés depuis peu dans la circulation du commerce grenadin, et prenant tous les ans une plus grande importance. Dans l'espace des vingt dernières années, l'exportation du tabac a deux fois centuplé. Sans doute le sucre aussi va bientôt faire concurrence au sucre des Antilles sur les marchés d'Europe et d'Amérique. Maintenant c'est à peine si tous les manèges en mouvement suffisent à l'énorme consommation locale; mais déjà on peut voir en maints endroits la vapeur des usines tourner au-dessus des champs de cannes, et bientôt les machines en foule suppléeront à la rareté des bras.

Tous les progrès des autres nations s'accomplissent graduellement dans la Nouvelle-Grenade et la soulèvent au niveau général. Tel est le privilège des peuples arriérés, ils peuvent d'un bond franchir l'espace qu'ont si douloureusement cheminé les autres peuples à travers le sang et la misère; le poids des siècles ne les accable pas, et, jeunes, vigoureux, ils peuvent, dès le premier jour de leur vie sociale, posséder la science que les autres ont péniblement acquise. C'est ainsi que les Grenadins auront le chemin de fer avant d'avoir eu le sentier vicinal, la locomobile avant d'avoir eu la charrue, le télégraphe électrique avant de savoir déchiffrer l'alphabet. A peine le jeune peuple est-il né, que toutes les vieilles sociétés de la terre viennent déposer leurs trésors dans son berceau.

Du temps de la domination espagnole, tout souffle de vie indépendante était soigneusement étouffé par le monopole, toute industrie était l'objet d'une concession spéciale, et le travail lui-même était un privilège. Carthagène seule avait le droit d'importer les marchandises d'Espagne et d'expédier à la mère patrie les produits du sol grenadin; de même, par suite d'une centralisation funeste, Bogota s'était emparé de tout le commerce intérieur, et toutes les marchandises, avant d'arriver à leur destination, étaient forcées de décrire une ellipse à travers la capitale. Cependant Bogota, loin d'être un centre, est la dernière ville projetée par la civilisation espagnole dans la direction du sud-est, et plus loin on ne trouve que des plateaux déserts et d'immenses llanos plus déserts encore. Heureusement que le commerce va bientôt cesser de faire un absurde

détour par Bogota avant d'alimenter les provinces de l'intérieur : on travaille activement à la construction d'un chemin qui unira les riches plateaux du centre directement à la Madeleine, et alors Bogota, forcément délaissé par le grand mouvement circulatoire du pays, perdra beaucoup de son importance relative, et ne devra plus sa population qu'au centralisme politique. Mais cette période de décadence ne durera qu'un temps et sera suivie d'une période d'accroissement grandiose ; car Bogota se trouve placé au divorce même des eaux, entre les affluents de l'Amazone, de l'Orénoque et de la Madeleine. Quand les bords de ces grands fleuves seront colonisés et que les vapeurs remonteront le Caqueta et le Meta jusqu'à quelques lieues de la capitale, c'est là que se trouvera le point de croisement entre les trois bassins, et que viendront se rencontrer les produits de Carthagène, d'Angostura et de Parà. Toutefois la Madeleine est restée jusqu'à nos jours la grande et presque la seule artère commerciale de la république. C'est un Mississipi modeste, sillonné par une douzaine de timides bateaux à vapeur, et gardé à son embouchure par la petite ville de Baranquilla, New-Orleans en miniature.

Les quatre ports atlantiques de la Nouvelle-Grenade, Rio-Hacha, Santa-Marta, Savanilla, Carthagène, sont admirablement situés par rapport à cette artère centrale de la Madeleine, et peuvent être considérés comme ses quatre embouchures commerciales. L'un des bras ou bayous du fleuve débouche près de Carthagène, un autre à Savanilla, un autre encore se dirige vers le beau port de Santa-Marta. L'examen géologique du

sol démontre qu'autrefois une quatrième embouchure s'ouvrait dans le port même de Rio-Hacha, et, bien que cette embouchure ait été obstruée depuis par le soulèvement graduel de la contrée, cependant le divorce des eaux entre la rivière actuelle de Rio-Hacha et le bassin de la Madeleine est tellement peu prononcé, qu'il suffirait d'une écluse pour rétablir artificiellement l'ancienne bouche du fleuve. Ainsi, les quatre grands ports de la Nouvelle-Grenade, bien qu'espacés sur une longueur de plus de 100 lieues de côtes, sont rattachés ou facilement rattachables au même fleuve par un système d'embouchures et de canaux. Sous le rapport commercial, le delta de la Madeleine est aussi grandiose que celui du Mississipi, et, de plus, il a l'avantage de bons ports et d'une mer sans orages. Chose remarquable et qui peut donner une idée de la beauté pittoresque de la Nouvelle-Grenade ! c'est dans ce delta même, entre ses branches marécageuses, que les cimes de la Sierra-Nevada se dressent à 6000 mètres de hauteur. Pour vous faire une idée de nos paysages grandioses, figurez-vous des montagnes d'une lieue et demie d'élévation sur le bord du Rhône, dans la Camargue.

Savanilla est aujourd'hui le port le plus important de la république, à cause de la proximité de la bouche principale du fleuve et de la ville de Baranquilla. La noble Carthagène des Indes a beaucoup perdu de l'importance que lui avaient autrefois procuré le monopole et son beau port. Ce port est encore très beau, mais, comme frappés de démence, les Espagnols eux-mêmes ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le gâter. Les navires pouvaient y pénétrer jadis par deux entrées. Boca-

Grande et Boca-Chica : la première, large bras de mer, était en outre naturellement draguée et nettoyée par les vagues ; tandis que Boca-Chica, étroit goulot où les navires ne peuvent s'insinuer qu'en faisant des manœuvres périlleuses, s'ensable parfois. Cependant le gouvernement espagnol d'alors (1760) fit semer de récifs artificiels la grande entrée du port pour le défendre contre les Anglais. On dépensa 1 500 000 piastres pour ce travail insensé, et maintenant il s'agit d'en dépenser peut-être davantage pour débayer le chenal.

Quant à l'isthme de Panama, on peut le considérer à part, car c'est un point d'une importance universelle, comme l'isthme de Suez et le détroit de Singapore : c'est un centre de croisement où se rencontrent, en théorie du moins, les lignes commerciales menées de tous les points de la terre. Aussi, par un acte de générosité sans exemple jusqu'à nos jours, le gouvernement grenadin, avant de fédéraliser la république tout entière, a fait de Panama un État presque indépendant, et, renonçant ainsi à ses prérogatives de suzeraineté, a mis ce territoire sous la protection du monde entier, l'a proclamé un nouveau Delphes, dont tous les peuples sont les Amphictyons.

ÉLISÉE RECLUS.

Actes de la Société

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 janvier 1859.

M. G. Pouchet, naturaliste, adresse ses remerciements à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et lui annonce qu'il se dispose à faire un nouveau voyage pour l'avancement des connaissances humaines, surtout en ce qui concerne l'ethnologie.

M. A. de Lewchine, président du Comité central de statistique du ministère de l'intérieur, écrit de Saint-Petersbourg à M. Jomard, pour le prier d'offrir à la Société un exemplaire du *Recueil de tables statistiques sur la Russie pour l'année 1856*, qui vient d'être publié par les soins de ce comité.

M. de La Roquette annonce que M. Robert Schlagintweit, auquel il avait demandé un aperçu du voyage fait dans l'Inde par ses deux frères et par lui, pour être communiqué à la Société, vient de lui transmettre une relation qui a toutefois besoin d'être revue. Lorsque le travail de révision sera terminé, M. de La Roquette s'empressera de le mettre sous les yeux de la Commission centrale, ainsi que les rapports adressés par les trois frères à la Compagnie des Indes. Le même membre ajoute que, quoique MM. Hermann et Robert Schlagintweit soient toujours fort inquiets sur le sort de leur frère Adolphe, ils n'ont pas néanmoins perdu

encore tout espoir à son égard ; M. le prince de Gortschakoff a bien voulu les assurer que toutes les démarches possibles seraient faites par la Russie dans le but d'obtenir des informations positives.

Le même membre communique à la Commission centrale les renseignements qui viennent de lui parvenir des États-Unis sur une proposition faite à la Société américaine géographique et statistique de New-York, et adoptée tant par elle que par la Société philosophique et diverses autres Sociétés scientifiques américaines, d'envoyer en 1859 et 1860 une nouvelle expédition dans les mers polaires.

Cette expédition, dont l'envoi est fortement appuyé par M. Henri Grinnell, M. le professeur Agassiz et plusieurs autres personnages éminents, a pour but de vérifier et de confirmer la découverte d'une mer libre de glaces au nord du Groenland faite par Kane, et que le savant danois Rink a contestée.

La Société admet au nombre de ses membres M. Auguste Himly, professeur suppléant de géographie à la faculté des lettres ; M. Alfred Jacobs, docteur ès lettres, archiviste paléographe, et M. le docteur don Mariano Padilla, professeur de médecine à la faculté de Guatemala.

M. l'abbé Pierre-David Boilat, missionnaire apostolique, est présenté comme candidat par MM. Jomard et Alfred Maury.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau, et plusieurs membres offrent séparément les ouvrages suivants de la part des auteurs : 1° Géographie physique, économique et poli-

tique de l'Algérie, par M. Mac Carthy ; 2° Éléments d'une topographie médicale de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins, thèse pour le doctorat en médecine présentée et soutenue par L. P. Eugène Vinson, de Sainte-Suzanne (île de la Réunion) ; 3° Notice sur la Gazette arabe de Beyrouth, par M. Reinaud, membre de l'Institut ; 4° Relation de l'île de Tabago, en 1666, par le sieur de Rochefort, et carte de l'Asie Mineure, en deux feuilles, publiée en russe par le colonel d'état-major Wrangel, en 1834-35, offertes par M. Constantin de Sabir.

La Commission centrale, conformément aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1859, et elle nomme au scrutin :

Président : M. Jomard.

Vice-présidents : MM. d'Avezac et Daussy.

Secrétaire général : M. Alfred Maury.

Secrétaire adjoint : M. V. A. Malte-Brun.

La composition des trois sections demeure la même que pour l'année précédente : M. de Quatrefages prend seulement, dans la section de publication, la place de M. Daussy, élu vice-président.

Après l'installation du nouveau bureau, M. Jomard adresse au président sortant, M. d'Avezac, les remerciements de la Commission centrale ; il ajoute que, pour sa part, il est vivement touché de la nouvelle marque de sympathie et de confiance que la Commission centrale lui a donnée, mais qu'il craint que son grand âge ne lui permette pas de remplir ses fonctions avec toute l'assiduité nécessaire.

A quoi tous les membres présents ont répondu qu'ils s'estiment heureux que M. Jomard veuille bien continuer à diriger leurs travaux; que si ses occupations et sa santé ne lui permettaient pas toujours une assiduité à laquelle il les a depuis longtemps accoutumés, les vice-présidents s'empresseraient de le suppléer; que d'ailleurs l'ardeur apportée constamment, et jusque dans ces derniers temps, par M. Jomard, au sein de la Commission centrale, est le présage d'une longue durée à sa verte vieillesse.

M. Alfred Maury déclare que, frappé de la nécessité où est le *Bulletin* de recruter d'utiles collaborateurs, il propose d'augmenter le nombre des membres adjoints, qui n'est encore que de quatre. Cette proposition étant jugée contraire à l'article 4 du règlement intérieur qui a fixé ce nombre, est renvoyée à la prochaine séance, afin qu'elle puisse être discutée par la Commission centrale, laquelle sera spécialement convoquée pour cet objet.

M. le président, en rappelant l'article 24 du règlement, relatif aux sujets de prix, engage ses collègues à présenter à la Commission centrale les sujets de nature à être mis au concours dans la prochaine assemblée générale de la Société.

M. d'Avezac donne lecture d'un aperçu des travaux qui ont été entrepris sur l'anonyme de Ravenne.

Séance du 21 janvier 1859.

M. Holst, secrétaire de l'université royale de Christiana, écrit à la Société pour lui offrir plusieurs volumes de la statistique de la Norvège, publiés sous les auspices de cette université, ainsi qu'une carte des royaumes scandinaves au moyen âge, par Gerhard Munthe.

M. le marquis de Blosseville écrit à la Société pour lui faire hommage de la seconde édition de son *Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie*. Si la géographie, dit l'auteur dans sa lettre, ne tient pas le premier rang dans cette étude, et si elle n'arrive qu'après l'économie politique et l'histoire, il a été du moins consacré quelques pages à ses progrès et à la mémoire des découvreurs. — M. Barbié du Bocage est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. Daussy communique à la Société, de la part de M. Antoine d'Abbadie, qui les a reçus du R. P. Léon des Avanchers, des documents et une carte du vicariat apostolique des pays Oromo ou Galla, des pays Saouali et de la côte orientale d'Afrique. Malgré les erreurs manifestes qui, de son avis, déparent la carte des environs immédiats de Kaffa et de l'intérieur de ce pays, et la difficulté de faire concorder ces renseignements avec ceux du savant et zélé missionnaire, M. d'Abbadie pense que la publication de la notice et de la carte ne serait pas sans intérêt pour la géographie de

l'Afrique intérieure. En conséquence, la Commission centrale en décide le renvoi au *Bulletin*.

M. Gabriel Lafond, ministre de Costa-Rica à Paris, communique un exposé fait au congrès de cette république, dans lequel le ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique rend compte des relations de son pays avec les autres contrées de l'Amérique et avec l'Europe, ainsi que de la situation de l'instruction publique, du nombre des écoles, de l'avancement des sciences, etc. Il ajoute que le président, don Juan Rafael Mora, a fait voter un fonds de 45 000 francs pour le levé de la carte de la république depuis le lac Saint-Jean de Nicaragua et le fleuve Saint-Jean jusqu'à la province de Veragua dans la Nouvelle-Grenade.

— Renvoi de ce document au *Bulletin*.

M. l'abbé Boilat, missionnaire apostolique, est admis dans la Société.

M. Édouard-Ernest Saillard, attaché au ministère des affaires étrangères, M. Alphonse Rousseau, consul de France à Djeddah, et M. le docteur C. Poyet, résidant à Routhouk, sont présentés comme candidats, le premier par M. le comte de Cossé-Brissac et M. le baron d'Avril, le second par MM. Jomard et d'Avezac, et le troisième par MM. Bouillet et Jomard.

M. Lefebvre-Durufié fait au nom de la section de comptabilité, dont il est président, un rapport sur les comptes de 1858 et sur le budget de 1859. Ce rapport, d'où il résulte que l'état financier de la Société est des plus satisfaisants, reçoit l'approbation de la Commission centrale.

Il est procédé à l'élection des membres de la com-

mission spéciale du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Sont nommés au scrutin membres de cette commission : MM. Daussy, d'Avezac, Jomard, de La Roquette et Vivien de Saint-Martin.

La Commission centrale passe ensuite à la discussion de la proposition de M. Alfred Maury, relative à l'augmentation du nombre des membres adjoints de la Commission centrale. Cette proposition étant appuyée par cinq membres, conformément au règlement, la Commission décide qu'elle laissera le chiffre des membres adjoints indéterminé, et que, quant au présent, elle élira quatre nouveaux membres. En conséquence, une liste de candidats sera dressée et l'on procédera à l'élection dans la prochaine séance.

M. Emm. Rey, membre de la Société, récemment rentré en France après de longues explorations dans les régions situées à l'est du Jourdain et dans le bassin de la mer Rouge, présente une analyse géographique de la carte de ces contrées, que vient de publier M. Van de Velde. — Renvoi de cette notice au *Bulletin*.

M. d'Avezac poursuit la lecture de son travail sur l'anonyme de Ravenne.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JANVIER ET FÉVRIER 1859.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

EUROPE.

Recueil de tables statistiques sur la Russie, pour l'année 1856, publié en 1858 par le comité central de statistique. 1 vol. in-8.

M. DE LEWCHINE.

Statistiske Tabeller for kongeriget Norge, 1853, 1854, 1855, 1856 et 1846-1855. 5 cah. in-8. — Betaentning og Indstilling fra den ved kongelig Resolution of 5 august 1853 nedfattede Commission angaaende det offentlige Fattigvæsen paa Landet. Christiania, 1856. 1 cah. in-4.

UNIVERSITÉ ROY. DE CHRISTIANIA.

Histoire et description de la haute Albanie ou Guégarie, par Hyacinthe Hecquard, consul de France à Scutari. 1 vol. in-8, avec une carte. Paris, 1859.

M. HECQUARD.

Souvenirs d'Orient. La Dobroutcha, par le D^r Camille Allard. Paris, 1859, broch. in-8. — Mission médicale dans la Tatarie-Dobroutcha, par le D^r Allard. Paris, 1857, br. in-8.

M. le D^r ALLARD.

ASIE.

Documents and faits illustrating the origin of the mission to Japan, authorized by government of the United States, may 10, 1851; and which finally resulted in the treaty concluded by commodore M. C. Perry, U. S. Navy, with the japanese commissioners at Kanagawa, bay of Yedo, on the 31 mars 1854, etc., by Aaron Haight Palmer. Washington, 1857, br. in-8.

M. PALMER.

AFRIQUE.

Géographie physique, économique et politique de l'Algérie, par M. O. Mac Carthy. Alger et Paris, 1858, 1 vol. in-12.

M. O. MAC CARTHY.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Notice sur la Société des missions africaines, par Mgr de Marion-Brésillac, évêque de Pruse, vicaire apostolique de Sierra-Leone. Lyon, 1858, br. in-12. Mgr DE MARION-BRÉSILLAC.

Notice sur la colonie du Sénégal et sur les pays qui sont en relation avec elle, par M. L. Faidherbe, colonel du génie, gouverneur du Sénégal. Paris, 1859, br. in-8. M. le colonel FAIDHERBE.

AMÉRIQUE.

Relation de l'isle de Tabago ou de la Nouvelle-Oualcre, l'une des isles Antilles de l'Amérique, par le sieur de Rochefort. Paris, 1666, 1 vol. in-18. M. C. DE SABIU.

AUSTRALIE.

Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie, par le marquis de Blosseville, membre du corps législatif. Paris, 1859, 2 vol. in-8. M. le marquis de BLOSSEVILLE.

Éléments d'une topographie médicale de la Nouvelle Calédonie et de l'île des Pins. Thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue le 20 mars 1858 par L. P. Eugène Vinson, docteur en médecine. Paris, 1858, in-4. M. EUGÈNE VINSON.

VOYAGES DE CIRCUMNAVIGATION.

Voyage autour du monde sur la frégate suédoise *l'Eugénie*, exécuté pendant les années 1851-1853, sous le commandement de C.A. Virgin, publié par ordre de S. M. le roi Oscar 1^{er}, par l'Académie royale des sciences de Stockholm. Stockholm, 1858, n^{os} 1 à 5.

L'ACADÉMIE ROY. DES SCIENCES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Physikalske meddelelser ved Adam Arndtsen. Efter Foranstaltning af det akademiske Collegium udgivne af Dr. Christopher Hansteen. Christiania, 1858, br. in-4. L'UNIVERSITÉ DE CHRISTIANIA.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Rapport lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans la séance publique du 13 novembre 1858, au nom de la commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'école française d'Athènes, par M. Guigniaut. Br. in-4. M. GUIGNIAUT.

Notice sur la gazette arabe de Beyrouth, par M. Reinaud, membre de l'Institut. Paris, 1858, br. in-8. — Question scientifique et personnelle soulevée au sein de l'Institut par MM. Guigniaut et Stanislas Julien, avec la réponse de M. Reinaud, membre de l'Institut. Paris, 1859, br. in-8. M. REINAUD.

Hints to craniographers, etc., by J. Aitken Meigs, M. D. Philadelphia, 1858, br. in-8. M. A. MEIGS.

Organisation und Fortschritt der militärisch Kartographischen Arbeiten in Oesterreich, von August v. Fligely. Wien, 1859, br. in-8.

SOCIÉTÉ GÉOGR. DE VIENNE.

CARTES.

Noregr, Sviariki, Danmork, historisk oversigtskart ober de tre nordiske Riger i Middelalderen. Til skolebrug udarbejdet af Gerbord Munthe. 1842. 1 feuille. UNIVERSITÉ DE CHRISTIANIA.

Carte de l'Asie Mineure, par Wrangel, en 2 feuilles et publiée en russe. M. C. DE SABIR.

Indes. Colonies anglaises, feuille 25 de l'Atlas universel dressé par Dufour et publié par Paulin et Le Chevalier, 1 feuille. MM. PAULIN ET LE CHEVALIER.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Bulletin de la classe physico-mathématique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, tome XVI. — Proceedings of the Royal Society of Edinburgh. Session 1857-58. — Papers read to the Botanical Society of Edinburgh, by George Lawson, 1858. — Proceedings of the Royal Geographical Society of London, octobre 1858. — Journal of the Franklin Institute of the State of Pennsylvania. Novembre et décembre 1858, janvier 1859. — Mittheilungen

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann, n° X, XI et XII, 1858. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Septembre et octobre 1858. — Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes herausgegeben von der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, vol. I, n° 4. Ueber das Çatrunjaya Mâhâtmyam. — Notizblatt des Vereins für Erdkunde, nos 17 à 20. — Bijdragen tot de Taal-Landen Volkenkunde van Nederlandsch Indie. Amsterdam, 1858. 1 vol in-8. — Bibliothèque universelle, revue suisse et étrangère, mai à décembre 1858. — Annales du commerce extérieur, octobre, novembre et décembre 1858. — Nouvelles Annales des voyages, novembre et décembre 1858, janvier 1859. — Annales hydrographiques, 1857 et 1858. — Revue coloniale, novembre et décembre 1858. — Bulletin de la Société géologique de France, décembre 1858. — Annuaire de la Société météorologique de France, décembre 1858. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies, septembre, octobre, novembre et décembre 1858, et janvier 1859. — Revue américaine et orientale, octobre, novembre et décembre 1858. — Journal asiatique, vol. XII, 1858. — Bulletin mensuel de la Société impériale zoologique d'acclimatation, novembre et décembre 1858. — Annales de la propagation de la foi, janvier 1859. — Journal des Missions évangéliques, novembre et décembre 1858, janvier 1859. — Journal d'éducation populaire, novembre et décembre 1858, janvier 1859. — Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg, vol. III et IV. — Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, année 1858. — Journal des connaissances utiles, décembre 1858, janvier et février 1859. — L'Ingénieur, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'industrie, novembre et décembre 1858. — Journal de l'isthme de Suez, n° 59 à 64. — L'Espérance, journal grec, n° 114 à 126.

LES AUTEURS ET ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1859.

Mémoires, Notices, etc.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE

DES PAYS OROMO OU GALLA, DES PAYS SOOMALI,
ET DE LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE,

Extrait d'une lettre du R. P. Léon des Avanchers, missionnaire apostolique,
à M. Antoine d'Abbadie.

Aden, ce 10 décembre 1858.

J'ai reçu ici, à mon retour de Zanzibar, votre lettre du 22 août; je quittais momentanément la côte pour revenir à Aden, afin d'avoir des nouvelles des missionnaires qui m'avaient été annoncés, et j'ignore encore quand ils seront envoyés, la mission venant d'être confiée à des Pères de l'ordre de la Providence de France.

Il serait trop long de vous détailler dans une lettre les découvertes importantes que j'ai faites dans ce pays, sous le double point de vue géographique et religieux, ayant écrit à ce sujet un long mémoire que j'ai

adressé à l'œuvre de la propagation de la foi. Cependant, comme vous portez un grand intérêt à tout ce qui regarde la diffusion de l'Évangile et les progrès de la géographie, je vous donnerai quelques explications sur la carte que je vous ai promise et que je vous envoie ci-jointe.

D'après les connaissances que vous avez du nord de cette région, vous pourrez la rectifier et corroborer ainsi les découvertes que j'ai faites dans le sud. Pendant tout le temps de mon voyage sur la côte, tout mon temps et tous les moyens qui ont été en mon pouvoir ont été employés à me rendre compte de la géographie de ces pays, non pas tant pour bien mériter de la science que pour réveiller l'attention des supérieurs des missions sur ces pays tout à fait inconnus, et où cependant existent des traces de notre sainte religion, et pour nous ouvrir une voie de communication avec les missionnaires de Kaffa. Dans ce but, je me suis mis en rapport avec tous les chefs de caravanes qui pénètrent dans l'intérieur du continent. Plusieurs d'entre eux m'ont tracé des cartes qui avaient toutes la même forme et qui, à quelques corrections près, ont la plus grande ressemblance avec celles des missionnaires protestants et avec celle de M. Mac Queen jointe à l'ouvrage du capitaine Harris.

Mais le chef le plus intelligent que j'aie rencontré, est certainement *Hadji Abd-el-Nour*, cheikh de Brawa, qui m'a donné de nombreux renseignements; il m'a tracé une carte qui atteste la connaissance de tous les pays qu'il a parcourus : il m'a marqué le

cours des rivières, leurs affluents. J'ai également pu recueillir les distances des divers pays et des positions connues des pays du Gouraque, d'Harar, de Kaffa, des Bèrry et de Kamba, au sud de l'équateur; j'ai procédé à l'inconnu.

Les Soomali comprennent trois grandes divisions : les descendants d'Isaak par des femmes Gallas, qui sont les Habr-Owel, les Habr-Gherajes et les Habr-t-Aljaleh, qui habitent de Zeila à Ras-Meta.

Les Soomali descendants de l'Arabe Tarood par une femme Hawa, à savoir les Ahl-Wursungali, les Mejer-tain, les Dhoolbanti, habitant à l'est des précédents.

Les tribus sud descendants de diverses migrations arabes mélangées avec les aborigènes; la principale tribu est celle des Gidar-Boorsi.

La côte nord du pays des Soomali est bordée par une haute chaîne de montagnes appelée Golés, qui, dans plusieurs localités, est perpendiculaire à la mer, et dont les flancs sont couverts d'arbres à encens et à gomme; toutes les villes, ou mieux les villages, sont composés de huttes de paille protégées par une ou deux maisons de pierre. --- Le principal endroit est Berbera, où il se tient une grande foire, de décembre en avril.

Les environs du cap Gardafui sont de hautes montagnes de 5000 à 6000 pieds : elles sont calcaires et couvertes d'arbres à encens et à gomme. De nombreux villages sont situés au sud de Ras-Fel. La côte Est est entièrement sablonneuse, de Ras-Hafoon à Mogedischa : elle est appelée par les indigènes *Azana*, d'où est venu l'Ajan des Européens.

Mogedischa, appelée par les indigènes *Madischa*

(eau du roi), fut la première et la plus importante ville de la côte; elle est encore la capitale de l'*Azana*, et son emplacement doit correspondre à l'*Essenia* du Periple. L'ancienne ville est en partie ensevelie sous les sables que les vents du S.-E. y amoncellent en grande quantité, et qui forment derrière la ville des montagnes mouvantes. Il y existe encore des monuments qui doivent remonter à une très grande antiquité; ce doit être des tombeaux ou des temples; ils sont maintenant à moitié ensevelis sous les sables. Dans l'intérieur, il y a, dit-on, des inscriptions en langue *abrahamite* ou *himyarite*, en éthiopien et koufique. Ces monuments sont construits avec de larges pierres qui ont dû être apportées d'une grande distance. On y entre maintenant par les fenêtres.

Voici un proverbe arabe sur cette ville : *Madischaras el medina koul ioum, fera na zéna, koul ioum foitena wa Dana*. C'est-à-dire :

« Madischa, la tête des villes, tous les jours joyeuse et bien vêtue, toujours bavarde et batailleuse. » Les *Makida* des cartes sont les habitants de cette ville.

Les principales villes de la côte sont, après Mogadischa, *Merka* et *Brawa*. *Merka* paraît avoir eu une certaine importance dans les temps passés; elle est assez bien bâtie et est entourée d'une muraille. Les *Maracates* des cartes sont les habitantes de cette ville.

Toute cette partie de la côte est très peuplée et a de nombreux villages. *Brawa* est la ville et le port les plus importants de tous les pays soomali. La ville a deux gouverneurs : un arabe, payé par le sultan de Zanzibar, dont le pouvoir est nul, et qui en même temps

perçoit un certain droit sur les marchandises arabes qui y sont importées. Les habitants de cette ville entretiennent un grand commerce avec les Gallas par la voie de Ganana.

Près de Brawa se perd dans les sables le *Webi-Soomala*, par une série de petites lagunes dont les plus grandes sont appelées *Gido* et *Acha*. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de Balli, traverse les pays Soomali du nord au sud. D'après les traditions locales, son embouchure aurait été, dans les temps anciens, au nord de Magadischa ; mais peu à peu les sables rejetés par l'océan lui firent prendre un cours parallèle à l'océan.

Le trajet de Brawa à Ganana par caravane se fait en douze et quatorze jours ; un homme à pied emploie la moitié de ce temps. Les articles de commerce sont les toiles croisées américaines, appelées *mardouf américain*, et les verroteries.

Le pays s'élève graduellement, et on rencontre sur la route trois hautes montagnes de forme conique, qui sont Hakabo, Hebo et Degis. Au nord de ces montagnes, habitent les Rabouin-Soomali, qui sont continuellement en guerre avec les Gallas.

Après avoir passé une autre montagne, on arrive sur les bords du *Webi-Jub*. *Ganana* ou *Ganané* est un village du pays de Louk, presque formée par le *Webi-Jub*. Ce village est composé d'une centaine de maisons. Soomali est entourée d'un mur en terre et pierre de la tribu des *Jirat-Iloglé*. Le sultan porte le nom d'*Omeroanoïé*.

Le *Webi-Jub*, qui se jette dans l'Océan, à quelques

minutes sud de l'équateur, reçoit chez les Soomali le nom de *Webi-Gauaua* ou *Webi-Jub*, et des Européens, celui de fleuve *Jub*, du nom d'un village soomali situé près de son embouchure. L'entrée du fleuve est obstruée par un banc de sable que l'on ne peut franchir qu'à haute marée, mais qui est presque insensible dans la saison des vents du nord.

Dans le centre du fleuve, en face du village *Jub*, est un petit îlot habité par les *Wardai-Gallas*.

Le *Jub* est très large et profond, et navigable pour les grands bateaux jusqu'à Ganana; il forme de nombreux détours; plusieurs branches se dirigent le long de la côte et doivent recevoir les rivières *Maro*, *Tabedo*, *Burguo*, *Auolé*, qui se jettent dans l'océan entre la pointe nord de l'île Pata et *Jub*.

D'après les indigènes, l'Ozi, qui a son embouchure dans la baie *Gormoza*, serait identique au *Jub*, ou mieux il y aurait communication entre les deux fleuves par une branche transversale. Et comme entre ces deux points le pays est très bas et très plat, il est probable que la communication a lieu par des bras de mer, dont plusieurs s'avancent à plus de 14 milles dans l'intérieur des terres. Toute cette partie de la côte est la moins connue des Souahéli, les Gallas qui l'habitent ne laissant pénétrer chez eux aucun étranger. Le *Webi-Jub* sépare les Soomali des Gallas; sur la rive droite il y a de nombreux villages qui entretiennent un commerce assez considérable avec les *Wardai*.

Au nord de ces villages, est la chaîne Koureté, qui, dans sa partie ouest, forme la presqu'île de Louk. De là le fleuve prend une direction N.-O. Sur la rive droite,

à deux jours de Louk, est le village de *Dégréba*, habité par les Gallas. A une journée plus haut, se trouve le confluent du *Wébi-Jub* avec la rivière *Sawa* ou *Daouai*, grand affluent venant du côté de l'ouest, qui, dans son cours supérieur, reçoit l'*Afalata* et l'*Avoita*, et ce dernier le *Sokora*, le *Mormora* et le *Gorjoa*. Ce lieu paraît être le pays de *Daouaro*, célèbre dans les annales éthiopiennes par les victoires du Négus *Ameda-Sion*.

Au confluent du *Wébi* et du *Daoua*, est situé le pays de *Mara*. Il est compris entre les rivières *Daoua* et l'*Avoita*; ce pays porte le nom d'*Odo* le petit. Je crois que le terme *Odo* signifie, en langue *kuafi*, montagne. Celui qui est compris entre le *Daoua* et le *Wébi* porte le nom d'*Odo* le grand, et encore de *Did-al-Liven*. C'est là que, tous les ans, les Gallas se rassemblent pour célébrer la fête de la rivière *Daoua*; elle consiste en danses et courses de chevaux. Il y a encore dans cette région une grande forêt d'arbres *carris*, dont le fruit ressemble au gland du chêne; je lui ai trouvé une grande analogie avec les châtaignes.

Le fleuve *Jub* prend sa source dans le pays de *Kaffa*, traverse un petit lac, au delà duquel sont des catactes; il reçoit deux affluents, l'*Aboulu* et le *Bouchané*. A une journée de distance au nord de *Mara*, il reçoit un autre grand affluent venant du N.-N.-O., appelé *Wébi-Simana*. Dans les pays compris entre ces deux rivières sont les *Koocha*, qui forment un royaume galla; ce sont de grands cavaliers, qui portent des vêtements de couleur rougeâtre; au-dessus sont les *Walamo* ou *Waramoi*.

Tous les pays à droite du *Wébi-Sidama* sont habités

par diverses tribus du nom de *Sidama*; ils paraissent avoir été d'anciennes provinces de l'empire éthiopien. Ces pays sont *Sidama*, *Kurchassi*, *Bahargamo* (la mer fondue), *Balli*, *Suguma*. Ce fleuve reçoit d'autres affluents venant des montagnes sud du Gouragué.

Les *Sidama*, qui habitent à cinq journées de distance de Mara, ont une langue écrite et des livres. Les *Soomali* appellent cette langue *abrahamine* (ils donnent le même nom à la langue himyarite). Peut-être ces peuples auraient-ils conservé les anciens caractères de cette langue; ils paraissent être chrétiens.

Les *Sidama* cultivent les grains et sont représentés comme des tribus très paisibles.

Au midi de Kaffa, est un pays qui paraît également habité par des chrétiens; il est appelé *Sasa*, *Sasous* ou *Sako*. Plus au sud, en est un du nom de *Waragua* ou *Warata*; et quatre jours plus au midi, se trouvent les pays des *Amahara* et des *Konso*.

Les pays situés au sud du *Webi* sont habités par les *Gallas*, qui se donnent le nom d'*Oroma* ou *Orma*. Au dire des *Soomali*, ceux-ci ont occupé anciennement *Berbera*. Dans leur émigration méridionale, ils chassèrent devant eux toutes les petites tribus qui se trouvent maintenant au sud de Monbaça, entre cette île et la rivière Pangani. Au *xv^e* siècle, ils furent repoussés dans le nord par les *Massai* et les *Wa-Kuafi*, et firent irruption en Abyssinie.

On donne pour le père des *Gallas* *Oromo* ou *Orma*, qui eut quatre fils : *Boren*, *Wardai*, *Arousa* et *Jiajan*, de qui descendent, dit-on, toutes les autres tribus *gallas*.

Les Boren habitent l'*Ard-el-Liven* et s'étendent à l'ouest de *Louk*. Leur peau est rougeâtre, ils ont les traits réguliers et laissent croître leurs cheveux; ils portent des pantalons et par-dessus un large manteau qu'ils appellent *woia*, et qui a plusieurs bandes rouges dans le bas. Tous les neuf ans, ils choisissent leurs chefs, à qui ils donnent le nom de *Motti*. Les Boren en ont vingt-quatre qui, en temps de guerre, font cause commune. Ils donnent à Dieu le nom de *Wak*. La personne d'un étranger est, chez eux, sacrée. Leurs richesses consistent en nombreux troupeaux, spécialement en chevaux; ils sont tous nomades. Leur pays, d'une grande salubrité, est un grand plateau qui s'étend jusqu'au pied des montagnes des *Amahara* et des *Konso*. De Brawa chez les Boren, il faut constamment monter. De là chez les Rendilé, il faut au contraire toujours descendre.

Les *Arousi* ou *Arousa* sont des Gallas qui habitent au nord de Louk, à l'est des *Sidama*; leur pays est très montueux, et ils sont en guerre continuelle avec les Soomali.

Les *Jiajan* habitent le haut du *Did-el-Liven*, le cours supérieur de tous les affluents du *Webi-Jub* et du *Daoua*, et le versant des montagnes qui forment la séparation des eaux qui se jettent dans le Bahar-el-Abiad et le Jub. Les principaux pays sont *Sasou* ou *Sakou* et *Waragua*.

Au sud de ces diverses rivières, sur les dernières montagnes, avant d'arriver au lac Böö, se trouvent deux peuples qui doivent être d'origine éthiopienne. Ce sont les *Amahara* et les *Konso*. Ils ont une langue écrite et possèdent des livres. Ils sont à vingt journées

à l'ouest de Ganané. Leur pays est très riche en grains et en café d'une qualité très supérieure à celui de Berbera. Ces indigènes habitent dans de grands villages dont les maisons sont en terre et en pierres. Les chefs portent le nom de *Fagélé*. Ces pays jouissent d'un bien-être et d'une civilisation très supérieure à celle des tribus environnantes. Le coton y abonde, et les habitants fabriquent eux-mêmes leurs toiles.

Les Soomali ne sont point admis chez ces peuples. Les Konso, les Amahara, de même que les Jiajan, les Boren, portent pour vêtements des pantalons, et les Soomali, en se rendant chez ces derniers, sont obligés de disposer leur toile de cette manière. La selle et le harnachement des chevaux des Amahara et des Konso, leurs armes offensives et défensives, sont comme celles des Abyssins. Au delà d'*Amahara*, est un grand fleuve sur lequel il y a de grands bateaux qui viennent du pays de Masser.

A l'ouest des Amahara et des Konso, sont les *Arboré-Gallas*, qui se subdivisent en *Oditou*, *Malmalé*, *Karaïo*. Il y a chez eux beaucoup de doura et de nombreux troupeaux. Ils ont pour tributaires les *Amarakoké*. A l'ouest, sont diverses tribus de nègres, telles que les *Koulé*, les *Meroulé*, les *Galaba*, les *Semidero*. Chez ces derniers, lorsqu'un homme vient à mourir, on ensevelit vivante sa femme avec lui. Les *Semidero* mangent les chiens, les serpents, les ânes et toutes sortes d'animaux immondes.

Le mont Tertalé est habité par les Boren. De là il faut une journée pour descendre au plateau sur lequel est situé le lac Elböö. Au pied de la montagne,

à son extrémité orientale, est un puits de sel natron appelé *Magad*. Les Soomali mélangent ce sel avec du tabac. Il y en a deux autres à *Makaino* et *Koroulé*.

Le lac Böö est le même que le lac *Abbola* marqué dans le bassin du *Bahar-el-Abiad*. Seulement sa position est beaucoup plus sud ; car dans le pays des Boren, il n'y a aucun lac.

J'ai vu des Souahéli qui se sont rendus plusieurs fois en cet endroit. Hadji Abd-el-Nour m'a dit qu'il fallait cinq jours pour le contourner. Il en sort un grand courant d'eau qui va se jeter dans le Nil, et les habitants affirment que l'on peut aller de là en bateau jusqu'à *Masser*.

Les environs du lac sont habités par les *Rendilé-Gallas*, qui sont de couleur rougeâtre, portent de longs cheveux et ont de nombreux troupeaux. A l'est, est le pays de *Did-el-Salmat* et des *Wardai-Gallas*, qui s'étendent jusque près de Monbaça.

Le lac Böö est entouré par de très hautes montagnes coniques, dont les plus hauts pics sont couverts par des neiges. Elles portent les noms d'*Anko*, *Souk*, *Abaio-Dertou*, *Fertito-Merélé*, *Merondadi* et *Soukou* ; ces trois dernières n'ont pas de neiges.

A la montagne *Anko*, prend naissance une autre rivière qui coule dans la direction N.-O. Près de là est un petit peuple, les *Wa-Berikimo*. Cette rivière doit être celle des Pygmées dont parlent les géographes arabes.

A plusieurs journées au sud du lac, est une petite chaîne de montagnes appelée *Obada*, dont quelques sommets ont également des neiges. Dans ces montagnes

est le pays de *Dar-el-Siriani*, ou encore *Ender-Siriani*. Au sud-ouest de la montagne est le pays de Baharingo, près duquel il y a un grand lac.

Au sud de la montagne est un volcan en activité, et à l'extrémité est de la chaîne, une source d'eau chaude.

Tous les pays au midi du lac Elböö sont habités par les Wa-Kuafi (*wa* signifie peuple). Ces tribus sont aborigènes. Le pays d'*Elgog*, au nord de la montagne Kourtaïne, paraît être leur véritable patrie. Ils ont la plus grande ressemblance avec les Gallas, soit par leurs mœurs, soit par la physionomie : ils diffèrent par leur langage. Ils s'appellent eux-mêmes *Eloigob* (hommes libres), et se subdivisent en deux grandes tribus : les *Massai* et les *Kuafi* ; la première est la terreur de toutes les paisibles tribus du bord de la mer, où ils se rendent annuellement pour voler leurs troupeaux.

Au nord de la montagne Kourtaïne est un lac dans lequel prennent leurs sources l'*Ozi*, le *Sabaki* et le *Pengani*, qui, dans leurs cours supérieurs, ne forment qu'un seul cours d'eau, puis se subdivisent en trois grands fleuves qui reçoivent de nombreux affluents et se jettent dans l'océan Indien : l'*Ozi* dans la baie de Formosa, par deux embouchures ; le *Sabaki* près des ruines de Malindi, et le *Pangani* à l'ouest de la pointe nord de l'île de Zanzibar.

A l'est du mont Kourtaïne, est le pays de *Kamba*, et, en redescendant le long du fleuve, sont les *Barra-ratra-Gallas*, qui forment les dernières tribus galla dans le sud de l'équateur. J'ai rencontré plusieurs de ces indigènes à *Takaongo*, près de Malindi ; ils avaient tout le type des Abyssins.

De l'équateur à Monbaça, tout l'intérieur du pays est occupé par les Gallas-Wardai; les bords de la mer le sont par quelques tribus aborigènes. Les Souahéli musulmans habitent les îles Kisamo, Thola, Faza, Sivy, Patta, Lamo. L'île de Patta est très grande, basse et sablonneuse; elle a trois villes à moitié détruites, qui sont Sévy, Patta, Faza. Lamo est aussi sablonneuse et couverte de mauvais cocotiers. Les sables ont enseveli l'ancienne ville, dont on voit encore les ruines. Derrière ces îles, de nombreux bras de mer s'avancent à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. L'île de Manda est également basse, mais couverte d'une très riche végétation.

Les bords du fleuve Ozi sont habités par les *Pokomo*, peuplade aborigène tributaire des *Dana-Gallas*. Le long de la baie Formosa habitent les Dahalo, qui sont tributaires des Bararatra-Gallas. Malindi est située sur le bord d'une mauvaise rade, au sud de l'embouchure du fleuve *Sabaki* (ou *Saba*), sur les rives duquel était située la capitale des pays Zingy, lieu qui doit correspondre au *Rapta-Metropolis* du Périple; je n'y ai trouvé que des restes insignifiants de maisons, de citernes et de mosquées. Cependant, au nord de la ville sont deux beaux tombeaux surmontés de deux colonnes en briques, et au sud, une très haute colonne en maçonnerie, surmontée d'une *croix latine*. Ce monument a été érigé par les Portugais et porte le nom de *Vasco-de-Gama*. Toute cette côte d'Afrique est couverte d'une belle et riche végétation; elle est assez saine; mais plus on s'avance dans le sud, les fleuves devenant plus nombreux et les pluies plus fréquentes, plus

'air est imprégné d'humidité et les fièvres plus fréquentes.

L'île de Monbaça présente de nombreuses ruines portugaises, et principalement un magnifique fort sur la porte duquel est une inscription rappelant les faits d'armes de cette nation jadis si célèbre. Les environs sont habités par les Wanika et autres tribus païennes chez lesquelles les missionnaires protestants ont ouvert une mission qui jusqu'à ce jour n'a pas fait grands progrès.

Le pays compris entre Monbaça et Pangani est d'une grande fertilité et est de toute beauté, étant élevé de 700 à 800 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Il est habité par les débris de tribus qui résidaient anciennement à l'ouest de Lanio, sur les bords du fleuve Ozi, d'où elles ont été chassées par les Gallas.

Au sud du cap Wasin commence le pays de l'Usambara (pays brisé), qui paraît avoir une grande analogie avec l'Abyssinie. Il est formé par de très hautes montagnes de 2000 à 3000 pieds d'altitude, qui courent du sud au nord, comprenant entre elles de larges vallées arrosées par de nombreux torrents. Ce pays est divisé en deux parties par la large vallée de Karengé. La partie littorale porte le nom de *Bandeï*; elle est habitée par les Wa-sinji. La partie ouest porte plus exclusivement le nom d'*Usambara*.

Ce pays est le seul de toute la côte orientale, où il y ait un roi exerçant une véritable autorité sur son peuple; son pouvoir ressemble à celui du roi du *Schoa*. Il y a dans l'Usambara des villes de refuge et un espèce de code, qui semble annoncer les restes d'une ancienne

civilisation. Ces peuples n'ont aucune religion. Il est de même de toutes les autres tribus de la côte qui n'ont point d'ailleurs de gouvernement. Au sud de ces belles et hautes montagnes, coule tranquillement le fleuve Pangani, qui reçoit de nombreux affluents venus des montagnes d'Usambara, de Leite et des *Jagga*. Dans ce dernier pays, est la haute montagne du *Kelimanjaro* dont les sommités sont couvertes de neige, ainsi que l'ont reconnu les missionnaires protestants Krapf et Rebmann.

A l'ouest des *Jagga*, sont les Massai. Tout leur pays est constitué par de vastes plateaux s'élevant insensiblement vers l'intérieur du continent et couverts, de distance en distance, par des petites chaînes de montagnes, isolées les unes des autres.

Le grand lac africain est situé à l'ouest de Zanzibar, à trois mois de distance. Mais les missionnaires protestants ont confondu son prolongement inférieur avec deux grandes rivières qui sortent de ce lac : le *Lafiji*, qui se jette dans l'Océan, près de *Mosia*, et le *Rufama* qui, dans son cours inférieur, forme le lac *Niassa* ou *Maravi*, et de là se partage en deux branches, dont l'une rejoint le fleuve *Zambezi* et l'autre va se jeter à l'Océan, près du cap Delgado.

Il me serait trop long de vous énumérer les nombreux renseignements que j'ai recueillis sur ces pays et que j'ai consignés dans un petit ouvrage que j'envoie en Europe pour être imprimé.

Voici la distance par terre des divers pays que je viens de vous indiquer :

De Brawa à Berbera.	4 mois et demi.
De Brawa à Ganané.	12 jours.

De Ganané à Schabalé.	8 jours.	
De Schabalé à Berbera.	19 »	
De Schabalé à Augadéne.	9 »	
De Ganané à Sidama.	5 »	
De Sidama à Kaffa.	14 »	
De Ganané à Kaffa.	20 »	
De Ganané chez les Jiajan.	12 »	
De Ganané chez les Balli.	14 »	
De Ganané à Odo le grand.	11 »	
D'Odo à Kaffa.	12 »	
De Koocha à Kaffa.	7 »	
De chez les Jiajan à Kaffa.	7 »	allant au N.
De Koocha chez les Jiajan.	7 »	
De Ganané chez les Amhara et les Konso	20 »	allant à l'O.
De Ganané chez les Tertalé.	20 »	
De Tertalé au lac Böö.	7 »	
De Ganané au lac Böö.	27 »	
Du lac Böö au Baharingo.	20 »	
A la montagne Obada.	40 »	
De la montagne Obada à Baharingo. . .	11 »	
D'Elgog à Baharingo.	8 »	
De Baharingo à Lorian.	5 »	
De Böö à Lorian.	20 »	
De Lorian chez les Besegajiou.	9 »	
De Böö chez les Karaoté.	3 »	
De Karaoté à Loujane.	21 »	
De Böö à Loupety.	29 »	
De Loupety chez les Amahara.	18 »	
De Böö chez les Berry.	27 »	
De Loupety chez les Berry.	7 »	
De Böö à Galbo.	5 »	
De Galbo chez les Amahara.	7 »	
De Galbo à Tertalé.	3 »	

De Böö à Did-el-Salmat.	4	»	
De Did-el-Salmat chez les Wardai. . .	8	»	
De Böö à Fertil o Mérélé.	3	»	
De Böö à Ausol Nakouda.	21	»	
D'Ausol Nakouda chez les Wardai. . .	7	»	
D'Ausol Nakouda chez les Pokomo. . .	7	»	
Du lac Böö chez les Kamba.	20	»	au S.
Du lac Böö chez les Wardai.	10	»	
Du lac Böö chez les Tartalé.	7	»	
— chez les Galaba.	1	»	} Tous ces pays sont situés à 5 jours de distance d'Amahara et au N. et N.-E. du lac Böö.
— chez les Semidéro.	5	»	
— chez les Meroulé.	5	»	
— chez les Koulé.	5	»	
— chez les Kira.	6	»	
— chez les Girata.	12	»	
De chez les Semidéro à Malbé.	8	»	
De Malbé chez les Amahara.	8	»	
De Sémidéro à Meroulé.	4	»	
De Meroulé à Koulé.	4	»	1/2.
D'Arboré à Meroulé.	2	»	
Du lac Böö chez les Amahara.	12	»	
De Waraga ou Waratta chez les Amahara.	5	»	
De Waratta à Sokoro.	5	»	
De Sokoro à Kaffa.	5	»	
D'Amahara à Kaffa.	12	»	
De Waraga à Kaffa.	8	»	
D'Amahara chez les Baditou.	2	»	
— chez les Darimou.	8	»	
— chez les Mousata.	9	»	
— chez les Waso.	17	»	
— chez les Wako.	7	»	allant au N.
— chez les Gogela.	6	»	
— chez les Bobélé.	26	»	allant au N.-O

De Bobélé à Kaffa.	44	»	allant à l'E.
Bobélé est sur le versant O. et Kaffa à l'E.			
D'Amahara chez les Wardai.	20	»	
— chez les Testalé.	7	»	
— chez les Konso.	3	»	
— chez les Sémidero.	6	»	

J'envoie mes manuscrits à Turin, ils pourront former deux volumes. La première partie comprend l'histoire des missions et de la religion en Abyssinie ; la seconde traite des pays de la côte orientale de l'Afrique. La carte que je vous envoie ici n'est qu'une partie de celle qui paraîtra avec mon ouvrage. Si vous vouliez entrer en communication avec ces messieurs, vous pourriez aider à la bonne impression de l'ouvrage et surtout de la carte que je désirerais que vous pussiez perfectionner pour la partie nord. A l'ouvrage, il sera annexé un petit vocabulaire de la langue souahéli.

LÉON DES AVANCHERS.

NOTES

SUR LES NÈGRES DE L'ÉTHIOPIE,

Écrites de mémoire et adressées par M. Antoine d'Abbadie,
à M. de Quatrefages, membre de l'Institut.

Avant de partir pour mes voyages, j'avais lu les écrits sur l'anthropologie de Lawrence, Bory-Saint-Vincent, V. de Bomare, Edwards l'ainé et Pritchard. Ce dernier, qui est pour l'unité d'origine, et dont les vues me plaisaient, ne me semblait pas avoir assez

prouvé sa thèse. L'étude de l'origine des nègres fut l'un des trois grands buts qui m'ont poussé en Éthiopie. La transition de la race nègre à la race rouge éthiopienne, qui passait alors et je crois aujourd'hui, mais à tort, pour caucasique, m'avait été indiquée par le Dr Hodgkin (de Londres), qui me montra le crâne d'un nègre sawalily, en remarquant que son angle facial était bien plus ouvert que celui des nègres des côtes occidentales d'Afrique.

En débarquant à Muçawwa, dans la mer Rouge, je fus frappé par la vue d'une race d'esclaves qu'on vend rarement à l'étranger. Ils étaient d'un noir de jais, avaient l'angle facial notablement plus ouvert que les nègres de Guinée, et je remarquai souvent le nez droit et même aquilin, qui est regardé, je crois, comme antipathique aux vrais nègres. Ceux-ci étaient des Guinza qui demeurent sur les pentes inconnues et malsaines qui, sur les rives de la rivière Abbay (dite souvent fleuve Bleu), relie les basses terres du Sennar aux plateaux sains et élevés de l'Éthiopie chrétienne. Le type antinègre était encore plus marqué chez les Barya et les Marga, qui sont, si l'on veut, les nègres de la côte orientale d'Afrique, dont l'habitat s'avance le plus vers le nord. Ils vivent dans ce triangle inconnu et mal défini qui serait borné par le Guang ou Takaze, le Marab et le haut plateau du Tigray. Leur frontière septentrionale dépasserait la ligne qui joint Sawakyn sur la mer Rouge et Kartum, la capitale actuelle de la Nubie. Les gens qui parlent la langue tigray ou kasy, et dont Aqyq ou Badur et Muçawwa sont les ports, m'ont dit expressément que les Barya ne sont

pas des Jangalla ou nègres. Les Tigray, au contraire, affirment que ces mêmes Barya sont des nègres, et ils leur font une guerre continuelle, en descendant du plateau Tigray, dont Aksum est la ville principale. Dans la langue giiz, ou langue sacrée et écrite de l'Éthiopie, de même que dans les langues des Tigray et des Amara, le mot *barya*, qui me paraît être dans l'origine un nom de race, signifie *esclave* et s'applique même aux esclaves de race rouge. Les affirmations contradictoires des Badur et des Tigray proprement dits, relativement à la qualité nègre des Barya, viennent à l'appui de mon idée que cette peuplade est, par ses qualités physiques au moins, intermédiaire entre les nègres et les Éthiopiens à peau rouge. Les Barya m'ont d'ailleurs parlé de gens à peau rouge chez eux, et qu'ils regardent comme étant de pure race barya.

Il me semble que les auteurs ont été trop dominés par une habitude de classification, et qu'ils ne se sont pas arrêtés à l'idée très naturelle et très réelle, à mon sens, que les races humaines, en Éthiopie du moins, passent insensiblement du rouge au noir et, comme diraient les naturalistes, du caucasique au nègre. Je regardais les Guinza comme évidemment nègres et les Barya comme l'étant très probablement. Mon sentiment était basé sur les idées que suggère en Europe la vue d'un nègre de Guinée mis au milieu des blancs. Mais ce classement involontaire en deux types, et je dirais cet échafaudage intellectuel, tombèrent à la vue des Doqqo. C'est le nom de plusieurs peuplades qui vivent au sud du Kullo, dont ils sont séparés par la rivière Uma. Sauf leur couleur, qui est presque noire,

les Doggo me semblaient de la même race que les habitants de Kullo et de Kaffa. Plusieurs de ceux-ci, qu'on disait de pure race, étaient plus noirs que certains Doggo. En un mot, si j'avais la liberté de prendre parmi les individus en Éthiopie, tout en excluant tous les métis entre deux peuplades ou races, je me ferais fort de nuancer tellement mes choix, qu'il serait impossible de dire où commence le nègre et où finit l'homme rouge. J'affirme ce fait de toute la force d'une conviction formée très lentement pendant onze années de voyages en Éthiopie, et d'autant plus sincère que j'avais eu primitivement une opinion opposée.

Mais quelques personnes ne veulent pas croire un fait s'il n'est pas étayé par une explication au moins vraisemblable. Je dirai donc la mienne. Dans le questionnaire que je rédigeai avant de me mettre en voyage, je trouve cette note : « Est-ce que les nègres ont été produits par l'influence combinée du soleil et d'une nourriture végétale ? » Aujourd'hui je réponds que cette double influence me paraît noircir la peau. On a dit en effet que les bouchers, qui consomment leurs restes de viande, ont la peau plus claire que celle de leurs voisins. Quoi qu'il en soit, la tribu des Hazzo attribue son origine à un homme qui aima mieux manger sa vache que de la conserver. Aujourd'hui les Hazzo vivent surtout de viande et de lait : tous les Hazzo que j'ai vus étaient *très* rouges, et tous mes renseignements s'accordent à dire qu'un Hazzo noir est plus rare qu'un Arabe noir. Les Hazzo n'aiment pas à manger des céréales. Les Tigray, au contraire, voisins des Hazzo et vivant dans le même climat brûlant, fourmillent de

gens noirs. Plusieurs d'entre eux se disent issus d'émigrés turcs, portent des noms de famille turques, et ils ont introduit des mots turcs dans la langue tigray, qui est très évidemment sémitique et plus près de l'hébreu que de l'arabe. Les Tigray vivent surtout de céréales et mangent peu de viande; comme les Hazzo, ils ont les formes des races rouges, mais leur teint passe par toutes les nuances du rouge bien franc au noir des nègres. La première fois qu'au milieu des Tigray j'ai vu un Hazzo, je me suis extasié sur la clarté de son teint devant un camarade de route qui me dit : « Cela n'est pas étonnant, tous les Hazzo sont rouges. » Dans la langue de cette tribu, le mot *hazzo* signifie *chair*. Les Saho, leurs voisins, qui parlent la même langue et qui vivent de céréales et de lait, sont tous plus foncés en couleur et plusieurs d'entre eux sont noirs. Et qu'on n'explique pas cette différence de couleur des Hazzo en disant que leur habitat est plus élevé que celui des Tigray, car les Tigray voisins des Hazzo du côté de l'est, et dont plusieurs sont noirs, vivent sur un plateau plus élevé que celui des Hazzo. Les Tigray mangent rarement de la chair.

Bien loin de ces tribus, dans le sud du Jawa, vivent les Gurage : cette race fournit les plus beaux esclaves de l'Éthiopie ; j'en ai vu un grand nombre dans les marchés, et toujours je les ai vus rouges. Un Gurage intelligent m'a dit que les hommes à peau noire sont très rares chez eux ; il m'a dit une autre fois que ses compatriotes mangent beaucoup de chair.

Comme la couleur du nègre vrai frappe le monde bien plus que ses autres caractères, je me permets

d'insister sur ma croyance qu'il y a dans les terres basses de l'Éthiopie quelque influence qui noircit la peau. Près de Muçawwa, j'ai souffert longtemps de la plaie de l'yemen, sorte d'ulcère qui se produit spontanément sur les jambes. J'ai guéri les miens avec peine au milieu de mes courses : les ulcères cicatrisés dans les terres basses laissèrent un contour dessiné par une auréole noire, et une Française, qui demeurait dans ces mêmes terres, me fit la même remarque pour ses plaies. Cette auréole disparut lentement en quelques mois. Ce changement de couleur n'eut pas lieu autour de mes ulcères cicatrisés sur le haut plateau Tigray.

Le noircissement de la peau a lieu journellement en Éthiopie, où les Amara lui donnent le nom de *madyat*. Le madyat se déclare par larges plaques et ordinairement à la suite de la syphilis. Il persiste le plus souvent après que tous les symptômes vénériens ont disparu. J'ai vu le madyat occuper toute la tête et le col, le reste du corps restant rouge. « Comme tu es noirci », dit un voyageur en ma présence à la rencontre inopinée d'un ancien ami. « Je le crois bien, répondit ce dernier, j'ai eu la syphilis. » Je faisais alors subir à cet homme un traitement mercuriel, et comme je le voyais tous les jours, je n'avais pas vu le changement de teinte dans la peau. Je conclus de là que le madyat se développe graduellement. Du reste, il ne fait pas souffrir le sujet qu'il atteint et on ne le regarde pas comme une maladie. On m'a assuré qu'il se développe parfois sans être précédé de syphilis.

Les Éthiopiens au milieu desquels j'ai vécu, et qui se nourrissent habituellement de céréales, distinguent

soigneusement les nuances de leur teint. Ainsi, les Amara, qui sont la race gouvernante, appellent *qay* l'homme à teint d'un rouge clair, c'est-à-dire moins foncé que le cuivre rouge; *dama* la teinte café au lait clair; *tayyins* la nuance entre le dama et le noir; enfin, un homme noir est nommé *tigur*, mot qui n'implique aucunement une origine ou alliance nègre.

Comme nos créoles, les Éthiopiens ont une classification fastidieuse pour les métis de rouges et de nègres. Si un Éthiopien non nègre s'allie avec une négresse et que sa descendance épouse toujours dans la race non nègre, la postérité est successivement nommée Wulaj (mulâtre), Qannaj (quarteron), Fannaj (octavon), Asalat, Amalat, Manbete. L'enfant d'un Manbete et d'un parent rouge se nomme Durbabete, et il jouit dans les tribunaux du privilège de n'être pas regardé comme nègre, quoique ce terme puisse légalement s'appliquer à ses sept ascendants.

On admet partout en Éthiopie la prééminence d'un teint blanc. Je m'en suis bien aperçu aux marchés d'esclaves et ailleurs, et même dans ces tribus où les gens *qay* sont les plus rares. Je nie formellement que les peintres (il y en a) aient jamais songé à donner un teint blanc au diable. Dans toutes les races les enfants parlent avec plus de franchise : ceux d'Éthiopie m'ont toujours dit qu'ils aimeraient à avoir une peau moins noire. Du reste, les nègres comme les gens rouges admettent l'infériorité du nègre.

Comme les Sanjilla ou nègres ont souvent l'angle facial très ouvert, et que la couleur noire de la peau n'appartient pas uniquement au nègre, j'ai demandé à

des Éthiopiens à quoi ils reconnaissaient ce dernier. « Nous le distinguons, me disaient-ils, à son pied plat, à son talon saillant, à la ride transversale sur son orteil, à ce qu'enfin ses cheveux ne s'allongent guère au delà de cinq centimètres. » Ces cheveux-là sont laineux et crépus, et dès leur apparition sur une tête rasée, ils s'agglomèrent en touffes séparées par des taches blanches. Les peuples rouges de l'Éthiopie, dont la majorité est du teint tayyim, ont les cheveux forts, frisés naturellement, et ne descendent jamais au-dessous du coccyx. Les cheveux droits, dits *laza* par les Amara, existent, mais sont très rares en Éthiopie. Quoiqu'il soit par trop systématique de classer les hommes par leurs cheveux, il me semble que la méthode naturelle exige une précision plus grande dans les caractères tirés de la longueur et du diamètre linéaire des cheveux. Dans son grand ouvrage, Pritchard s'est laissé tromper par Fall au point d'avoir écrit que les Éthiopiens rouges ont les cheveux droits. Cet auteur rectifia cette assertion dans son abrégé, d'après une lettre que je lui envoyai d'Égypte en 1839 avec divers échantillons de cheveux. Faute de renseignements dans les ouvrages, j'ai dû m'adresser à des coiffeurs pour avoir sur les cheveux bien des particularités que je recommande aux professeurs d'anthropologie, et qu'il serait peut-être oiseux de relater ici. Ainsi, l'on prétend que les cheveux des Anglais sont devenus successivement plus foncés depuis un siècle, etc.

Ces indications étant un peu vagues, je rappellerai un caractère *commun* aux Éthiopiens rouges et aux nègres, qui est rare dans les races européennes, et

dont il conviendrait de bien constater la non-absence chez nous avant de lui accorder la valeur que je suis tenté de lui attribuer. Je dois dire que les auteurs de chiromancie reconnaissent que cette ligne de la main, qu'ils appellent ligne du foie, manque parfois en Europe ; c'est la ligne qui part du milieu du poignet et se dirige vers le doigt du milieu en traversant la paume de la main. Je n'ai jamais vu cette ligne manquer entièrement dans la main d'un Européen, et par contre je ne l'ai jamais trouvée chez les Éthiopiens, excepté dans les paumes des Borana ou patriciens gallas, dont la tradition attribue leur origine à un étranger rouge. Ladite ligne manque chez tous les nègres et chez tous les Éthiopiens rouges que j'ai examinés, sauf dans les mains de *deux* individus. On sait qu'il y a en Éthiopie un léger mélange de sang portugais, et dans une portion du pays j'ai même trouvé des physionomies portugaises ; j'ai donc cru que ces deux individus, dont les mains étaient pourvues de ladite ligne, devaient avoir du sang européen dans les veines.

Dans le dessein d'étudier au moins le *teint* des Éthiopiens, j'avais porté dans leur pays une sorte de mélanoscope composé d'une trentaine de teintes graduées du rouge au noir. Je ne tardai pas à reconnaître que le ton de la peau varie fréquemment dans ces contrées, et que les Éthiopiens en avaient déjà fait la remarque, en ajoutant que le teint des voyageurs devient plus sombre quand ils passent des terres basses aux terres hautes ou plateaux. Cette opinion assez générale dans ces contrées devint pour moi une certitude, dans un cas du moins.

En 1848, une ophthalmie intermittente, contractée dans une plaine élevée de 1800 mètres, me priva de la vue pendant quelques semaines. J'étais servi alors par un esclave *dama*, âgé de dix à douze ans. Étant allé chercher la santé sur un plateau élevé de 3000 mètres, je trouvai, en recouvrant la vue, que mon serviteur était franchement Tayyin, et je dois ajouter que j'étais seul à m'en étonner. Ce fait milite, je l'avoue, contre mon opinion que la peau noircit surtout dans les basses terres. Mais en Éthiopie du moins, il n'y a pas de nègres vivant sur les plateaux élevés.

Une négresse Suro fort intelligente m'a confirmé l'opinion générale en Éthiopie, que les nègres sont une race qui a dégénéré d'une plus grande beauté antérieure. Cette Suro était païenne comme ses compatriotes, et ne me semblait pas avoir pu être influencée ni par l'Évangile ni par le Koran.

Il ne me semble pas qu'on ait insisté assez sur le caractère intermédiaire des Peuls de l'Afrique occidentale. Ils ne sont ni Caucasiens ni nègres.

On a déjà cité l'absence des mollets en Australie, même chez les Anglais de pure race qui y sont nés. Les Éthiopiens rouges ont peu ou point de mollets ; par contre, ceux des nègres éthiopiens sont ordinairement fort développés, et, comme ils sont plus vigoureux que leurs voisins rouges, il semblerait que leur constitution physique est plus en harmonie avec les influences du climat.

Mon échantillon de la langue guinza commence par une liste de mots désignant d'assez faibles idées de civilisation, et que mon interprète déclarait ne pas

exister dans son pays. Ainsi, la langue parlée vient à l'appui de mon assertion, que les nègres sont inférieurs en intelligence, même aux races rouges. Tous les Éthiopiens, même nègres, disent que le blanc est la couleur naturelle de l'homme, parce qu'il naît avec cette couleur.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la couleur; il reste à expliquer les *formes* des nègres. J'ai à cet égard une théorie au moins plausible, mais n'ayant pas de preuves directes pour l'appuyer, il me faudrait la rendre probable par une longue série de considérations puisées dans l'histoire, les traditions, et dans des analogies qui n'acquerraient de valeur que par leur réunion en faisceau. Le temps me manque complètement pour mettre tout cela par écrit.

ANTOINE D'ABBADIE.

NOTES

DE M. LE CHEVALIER LÉON DE PONTELLI (1),

SUR QUELQUES PARTIES DU CHIAPA

Qu'il a visitées en 1854, 1855, 1856 et 1857.

La région la plus curieuse que j'aie explorée est cette partie du Mexique qui s'étend vers les limites de l'Amérique centrale, et qui comprend le Chiapa (avec son département de Soconusco), le Tabasco, enfin une por-

(1) M. Léon de Pontelli est fils du marquis de Pontelli, qui fut gouverneur de la Toscane sous la domination française.

tion du Yucatan. Ce qui m'intéressa d'abord dans cette contrée, ce sont les ruines nombreuses que j'ai visitées. J'ai déjà signalé aux sociétés géographiques de New-York et de Paris les ruines de *Copanaquista* et d'*Ostuta*. Je pourrais indiquer sept ou huit autres villes antiques et de nombreux *téocali* ou tombeaux des anciennes familles ; d'anciens temples portant des traces hiéroglyphiques et des sculptures curieuses. On voit avec étonnement des tombeaux de rois, des sarcophages, des tours, des débris de palais, de belles mosaïques, des aqueducs bien conservés, mais en partie ensevelis dans le sol ; des tourelles carrées en porphyre ou en jaspé, d'un seul bloc. La beauté de ces ruines surpasse tout ce qu'on en peut dire. Il y a peut-être là, indépendamment de grandes richesses pour la science, des trésors immenses ; ce qui me porte à le croire, c'est qu'à présent encore, dans certains endroits, les Indiens gardent, en se relevant tour à tour, l'entrée des sépultures, ainsi que les grottes, lieux de leurs adorations.

J'appellerai l'attention sur le beau port de Zacapulco, formé par le Grand Océan dans le département de Soconusco. L'entrée, que j'ai mesurée, a 500 varas (450 mètres) ; l'immense bassin qui est à la suite pourrait contenir plusieurs flottes, bien abritées et dérochées à la vue, en mer, par une barre de 500 mètres au moins de largeur ; cette barre est couverte de toute sorte d'arbres d'une belle hauteur et d'une végétation admirable.

J'ai sondé, en temps de grande sécheresse, l'entrée de ce port ; j'ai trouvé de trois à quatre brasses d'eau ; toute cette côte est très saine, l'eau y est très bonne.

Elle a beaucoup d'avantages sur la côte de Tehuantepec, qui est sablonneuse, entourée de salines, où l'eau est mauvaise et dont les abords sont couverts de bas-fonds et n'offrent qu'une rade sans abri.

J'ai parcouru l'espace qui sépare la côte de Tabasco de la côte de Soconusco : il m'a semblé qu'on pourrait y établir un canal inter-océanique. J'ai découvert l'ancienne route indienne qui communiquait des villes aujourd'hui en ruines avec les deux océans.

Les productions de cette contrée sont très riches : dans le quartz des montagnes, comme dans les ravins et les rivières, on rencontre de l'or ; l'argent s'y trouve aussi, et le cuivre, le fer, le plomb pourraient être exploités, mais sont encore négligés. Les Indiens, pour leurs échanges, se contentent de faire fondre un peu de l'or et de l'argent qu'ils recueillent, à mesure de leurs besoins.

Il y a de l'aimant, des marbres, du jaspe, du porphyre, du granit de plusieurs couleurs, de la malachite, du mercure, des pierres précieuses, de magnifiques cristaux de roche, de l'amiante, dont les propriétés ne sont pas ignorées des indigènes.

On remarque un grand nombre d'arbres à gommess précieuses et à baumes, tels que le copahu ; des arbres à cire, à suif, à soie : car une sorte d'araignée file sur une espèce d'arbre une soie abondante et utile. Il y a des acajous, des ébéniers, des bois de rose, de nombreuses espèces de palmiers, le bois de fer, des cèdres, des bois de teinture, des arbres à quinquina, le capulchi, d'innombrables arbres fruitiers, comme les saptiers, les manguiers, les grenadiers, les orangers, les

frangipaniers, dont les fruits s'appellent mamay, les cacaoyers, qui donnent trois récoltes par an ; la canne à sucre et le meilleur indigo sont encore des productions de ce pays, de même que le coton, la salsepareille, la cochenille, la vanille, des fébrifuges excellents, mais aussi des arbres vénéneux très dangereux, dont un, entre autres, procure instantanément la folie.

Dans les blessures ou fractures graves, c'est toujours par les plantes que les Indiens se guérissent : jamais ils ne pratiquent l'amputation ; deux lattes leur servent à maintenir le membre fracturé.

La végétation est d'autant plus variée, qu'en peu d'heures on peut franchir toutes les zones de température : la plus chaude, la plus froide et la plus agréablement tempérée.

Les serpents sont très multipliés. Il y a trois espèces de sangliers : le rouge, le brun et le noir ; le rouge est le plus redoutable. Les jaguars, les conguars, les chatstigres, les tapirs, l'ours noir et le gris, beaucoup d'espèces de singes, dont un à peau soyeuse et offrant une belle fourrure, des cerfs, des chevreuils, un mouton indigène d'une laine très longue, des tortues, dont quelques-unes sont d'une grosseur extraordinaire et ont une belle écaille, des vautours, des aigles, mille oiseaux aux riches couleurs, entre autres le quezal, les colibris, les oiseaux-mouches, plusieurs espèces de faisans qu'on pourrait facilement acclimater en Europe, tels sont quelques-uns des traits qui m'ont frappé dans la zoologie de cette belle partie de l'Amérique.

Un mot sur les mœurs des habitants. Les côtes sont peuplées d'Espagnols et d'autres Européens dont les

habitudes ne sont pas sans reproche : le jeu et l'usage des boissons se partagent presque uniquement leur temps. Les Indiens Mayos et Sapotèques habitent l'intérieur ; pour pénétrer avec fruit chez eux, il est important d'avoir des connaissances approfondies en chimie, en botanique, en minéralogie ; c'est le moyen d'acquérir de la considération et de l'estime auprès des chefs et des anciens, et de recueillir les nombreux secrets des vertus des plantes et les renseignements sur la nature du sol. L'Indien, excellent observateur, doué d'un regard aussi sûr que pénétrant, honore un étranger s'il reconnaît en lui des capacités supérieures ; mais il ne faut pas que les étrangers se présentent, ainsi que l'ont fait plusieurs voyageurs, comme des dominateurs et des hommes fiers de leur origine ; ils doivent avoir l'apparence simple, des goûts sobres, mais un caractère énergique, qui commande tout à la fois l'estime et la confiance ; estime et confiance que l'Indien n'accorde d'ailleurs qu'après que l'étranger a bien des fois fait ses preuves.

L'Indien est fort laconique, et parle fréquemment par signes. S'il est abordé par un voyageur, il lui demande ce qu'il vient faire chez lui ; pour l'éprouver, il lui présente soit du quartz contenant des métaux, soit des mamay ou des sapotes, ou des mangues ; voit-il que le nouveau venu ne reconnaît pas le métal caché dans la pierre, ou le parfum délicieux du fruit, il le voue au mépris ; dans le cas contraire, et surtout s'il remarque que l'étranger le surpasse en connaissances, il lui témoigne une admiration sans bornes.

Ces populations sont frugales et sobres, et d'une

rigidité de mœurs extraordinaire. Quelqu'un de la tribu se rend-il coupable d'un crime, il est aussitôt jugé par le conseil des anciens : non-seulement il est châtié selon son crime, mais ses parents jusqu'au degré le plus éloigné sont obligés de s'expatrier avec lui; il n'y a plus de place pour eux dans la peuplade.

Le moyen qu'ont les Indiens de se transmettre des avis de tribu à tribu est très simple : ils embouchent un cor qui, par des sons particuliers, indique à la tribu voisine telle ou telle nouvelle. Qu'un étranger apparaisse chez eux, sa présence est signalée à 25 lieues de là en moins d'une heure; s'il est hostile à la nation, des embûches sont dressées sous ses pas, et il y tombe bientôt.

Ces Indiens montagnards, d'un tempérament très robuste, ne se nourrissent, dans leurs voyages, que de *pousol*, mais trempé pendant vingt-quatre heures, écrasé, mis en motte; au premier rocher donnant de l'eau, ils cassent un morceau de cette motte, ils le délayent dans l'eau froide, dans une sorte de calebasse, et boivent cette pâte délayée; avec le pignol, mais grillé, réduit en poudre, mélangé d'une espèce d'amande amère, voilà leur nourriture. Plusieurs d'entre eux portaient mes bagages, parce que souvent ni les chevaux ni les mules ne pouvaient gravir des hauteurs presque inaccessibles; chacun d'eux n'était pas chargé de moins de dix à douze arrobas (deux à trois cents livres), faisant neuf à dix lieues par jour, et cela par monts et par vaux, ruisselant de sueur, traversant avec cette charge beaucoup de rivières, et en mettant de longues perches en travers, pour empêcher de laisser mouiller les bagages.

Les femmes de ces mêmes peuplades sont fort belles, elles portent les cheveux très longs, elles se drapent comme les Romaines, elles sont d'un tempérament robuste, il semble que la nature les ait privilégiées; lorsqu'elles sont sur le point de faire leurs couches, elles n'emploient ni médecin, ni sage-femme, elles n'en ont pas besoin; elle vont près d'une rivière, déposent leur enfant sur la berge, après l'avoir lavé et enduit d'une certaine graisse; puis elles se jettent à l'eau, se lavent, nagent pendant quelques instants; elles sortent de l'eau, reprennent leur enfant, l'enveloppent, s'enveloppent elles-mêmes, et s'en retournent avec leur précieux fardeau dans leur tribu, sans jamais s'aliter.

Je ne quitterai pas cette intéressante contrée, sans rappeler le vénérable et vertueux évêque Bartholomeo de Las Casas, défenseur des Indiens. J'ai eu le bonheur de faire bâtir une chapelle en mémoire de ce grand prélat, dont les bienfaits sont restés gravés dans le cœur des indigènes.

LÉON DE PONTELLI.

NOTICE

SUR LE VOYAGE DE M. DE HAHN, CONSUL AUTRICHIEN A SYRA,
A TRAVERS LE CENTRE DE LA TURQUIE,
DE BELGRADE A SALONIQUE.

Par M. AMI BOUÉ.

(Extrait d'une lettre de M. Ami Boué à M. Viquesnel; communiqué
à la Société par M. Cortambert.)

Février 1859.

..... Ayant eu confiance en nos renseignements,
M. de Hahn n'a pas été trompé dans son attente.

Ce savant voyageur a constaté qu'on pouvait se rendre en voiture ou calèche légère de Belgrade à Salonique par plusieurs routes, savoir :

1^o Route par la vallée de la grande Morava, Alexinitza, Nisch, la vallée de la Toplitza, Pristina, Katchanik, Uskup, Keuprili, et de là probablement plus loin, le long du Vardar ;

2^o Route par Nisch, la vallée de la Morava bulgare, Leskovatz, Vranïa, Guilan, Katchanik, etc. ;

3^o Route par Nisch et la vallée de la Morava bulgare, la vallée de la Moravitza, Komanova, Uskup, Keuprili, Babouna, Monastir et Vodéna ;

4^o Route par Nisch et la vallée de la Morava bulgare, la vallée de la Moravitza, Komanova, Keuprili, Istib et le long du Vardar.

Il a partout pu rester en voiture et n'a versé nulle part, excepté au passage du col de Babouna, entre Keuprili et Prilip, où, vu l'état de la route et la saison de novembre, il a fallu le secours de vingt personnes pour faire franchir ce point à sa voiture.

Quant à l'établissement possible d'un *chemin de fer* proposé par nous, il confirme encore tout ce que nous avons publié à cet égard sur celui qui irait de Belgrade à Salonique par la vallée de la Morava bulgare, la Moravitza, le Ptchinïa, le Vélika et le long du Vardar. Il n'y trouve que des plans très peu inclinés. Or, comme cette ligne fait partie de celle qui est la plus courte pour se rendre de l'Angleterre en Égypte, elle aurait une grande importance, soit comme chemin de fer, soit comme ligne télégraphique.

Outre ces deux points capitaux pour la civilisation,

il a aussi reconnu que j'avais eu raison de placer au sud du milieu de la Serbie, ou plus exactement entre le mont Kopaonik et le cours du Lépénatz (qui passe à Katchanik et se jette dans le Vardar), au nord, et la Macédoine, au sud, *un pays montagneux occupé par des Albanais*, qui se relie au sud-ouest par le Karadagh au Schar et à la haute Albanie. Ils s'avancent jusqu'à une heure au nord de Komanova. A l'est, ils se tiennent toujours à deux ou trois lieues de la Morava, la plaine ou le fond cultivable de la vallée étant occupé par de laborieux *Bulgares*. A l'ouest de ce district des Lab-Golak, se trouvent le bassin élevé de Kosovo, et plus à l'ouest, celui de la Metoïa, où il y a un mélange de villages albanais, slaves et serbes.

M. de Hahn estime que les Albanais occupent dans cette partie de l'ancienne Dardanie 80 milles carrés allemands, et, d'après le nombre des recrues, dans la proportion de 5 pour 100, c'est-à-dire d'après 413 recrues (39 pour Kourchoumlié, 84 pour Leskovatz, 80 pour Vranïa, 45 pour Prokop (Prékoplié), 82 pour Pristina et le Lab-Golak, et 83 pour Guilan), il calcule qu'il y a là une population albanaise de 82 000 âmes.

Ces habitants actuels sont venus positivement de l'Albanie, à l'époque où les Serbes ont évacué en masse le territoire montueux, au temps de Piccolomini, pour venir se fixer en Syrie. Les Albanais savent encore par tradition de quels endroits de l'Albanie leurs ancêtres sont venus. Ils ont tous les usages des Albanais d'Albanie. Ils avancent et s'étendent encore dans le pays, tandis que les *Bulgares* reculent et le quittent.

M. de Hahn, parlant la langue schkipétare, pouvait

mieux que personne nous faire connaître cette fraction intéressante de la population de la Turquie d'Europe. Les Turcs ont eu la finesse diplomatique de faire occuper le centre du pays par une race antipathique aux Slaves, tant Bulgares que Serbes, et de constituer, pour ainsi dire, ces intrus en qualité de portiers de la seule route militaire de Bosnie s'ouvrant à Mitrovitz et allant à Séraïévo et à la Save. Voilà pourquoi les Serbes n'ont jamais pu pousser jusqu'à la Macédoine ; et si cela avait pu avoir lieu, le régime turc aurait cessé depuis longtemps en Europe.

M. de Hahn a fait porter par le major serbe M. Zach, son compagnon de voyage, toutes ses annotations topographiques sur une carte à une échelle quatre fois plus grande que celle de Kiepert. Son mémoire complet ne sera achevé que dans trois à quatre mois.

En attendant, il nous détaille ses excursions, savoir : de Nisch, par le défilé très ouvert de Kurvingrad, à Prokop, et, le long de la Toplitza, à Kourchoumlié. De là au sud-ouest, par la vallée du Pousta-Riéka, affluent de la Morava bulgare, au sud de la Toplitza.

De Leskovatz, en remontant la Iablontza, autre affluent occidental de la Morava, et retour à Leskovatz par la vallée du Vétérnitza, placée plus au sud ; et qui fournit un quatrième affluent à la Morava de ce côté. De Leskovatz à Vranïa, par un défilé à deux heures au sud de Leskovatz, et durant huit heures de parcours ; route sur la rive droite.

De Vranïa, descente à Uskup par la vallée de la Moravitz, montée et descente insensibles, *partage des eaux imperceptible* et situé dans une longue gaine ouverte, marécageuse, et courant du nord au sud ; Komanova ;

vallée du Ptchinïa, terrasse et descente au Vardar, à Uskup ou Skopia. De Skopia à Pristina par Katchanik, le ruisseau de Lab-Golak, et la Sitniza, qui reçoit ce dernier. Les montagnes à l'est de Pristina et au nord de Guilan s'appellent aussi Lab-Golak.

De Pristina, M. de Hahn a visité le village *catholique* de Ianiévo, sur la route de Guilan, et a été dans ce dernier lieu, tandis que le major Zach a visité Novo-Bzdo, que j'avais vu aussi perché sur le haut d'une crête de montagne peu élevée, à l'est de la route de Ianiévo à Guilan. Novo-Bzdo est une ancienne forteresse serbe ayant encore ses murailles crénelées.

Revenu à Skopia (Uskup), M. de Hahn a visité, entre Uskup et Keuprili, Taor, le *Taurinium* des anciens, et Bader, le *Béderïana*, lieu de naissance de Justinien. Taor est à quatre heures sud de Skopia ou *Justiniana prima*, sur la gauche du Vardar et sur le premier mamelon du défilé de ce fleuve, encaissé sur ce point. Ce lieu dominait l'entrée du défilé. Bader est à une heure et demie plus au sud, non loin du débouché du Ptchinïa dans le Vardar. Il y a là un couvent grec dont la fondation remonterait, d'après l'inscription slave, à Justinien ?

M. de Hahn a eu le malheur de partir trop tard de Vienne, et de voyager pendant une année où il est survenu en novembre un froid inaccoutumé. Cela l'a empêché d'exécuter son projet de visiter les vallées inconnues entre Uskup et Kritchovo, comme aussi tout le cours du Tzerna-Riéka ou Karason, c'est-à-dire le Vardar qui arrose la plaine de Monastir. Stobi l'attirait là. Il aurait voulu, plus tard, se rendre de Keuprili à Salonique en descendant le Vardar, qui passe à Uskup et reçoit, en aval de Keuprili, le Vardar de

Monastir. L'homme fait des plans, les éléments en empêchent la réalisation. Espérons qu'il tiendra sa parole de retourner sur les lieux, et même de compléter nos connaissances sur la moyenne Albanie, le pays de Mat, celui des Myrdites, etc. Il a aussi le projet si important de descendre en bateau le Drin noir depuis le lac d'Ochrida, par Dibre, jusqu'à la mer. Voilà une partie que votre consul Hecquard devrait bien lui enlever : c'est un morceau de *dessert en géographie*, et il n'y en a plus beaucoup de cette taille en Europe.

Je ne crois pas qu'il y ait là aucune cascade, ni même de rapides à craindre, et il y a des bateaux en abondance à Ochrida.

Pour les trouvailles archéologiques, elles ont été très minces ; mais M. Kreil, dans son voyage en Turquie, a trouvé Outchitzé (Oujitzé), en Servie, intéressant sous le rapport d'antiquités romaines. Ce pays élevé a été, dans les ^x^e et ^{xii}^e siècles, le refuge de savants moines grecs ; on y a imprimé des livres d'église slaves, etc. Il m'a parlé d'un pont romain.

Les cours d'eau près de *Novibazar*, dont ni vous ni moi ne savions les noms, sont le *Stavitza* et le *Graovo*. La vallée du *Stavitza* conduit de *Novibazar* au S.-S.-O. au mont *Vrénié* et à l'*Ibar* ; et, à l'ouest de cette dernière, court parallèlement, du N.-N.-E. au S.-S.-O., celle de *Graovo*. (Voy. mes *Itinéraires*, Vienne, 1854, vol. II, p. 183.) Les autres, à l'est du *Stavitza*, sont la *Rnava* et l'*Ilidja*. Ces détails viennent de M. *Gavrilovitch*, l'auteur de la *Géographie statistique de Serbie*, ou dictionnaire topographique de ce pays.

Analyses, Rapports, etc.

CARTE

DE L'AMÉRIQUE TROPICALE AU NORD DE L'ÉQUATEUR,

Par M. H. KIEPERT,

Membre de l'Académie royale des Sciences de Berlin, et membre correspondant
de la Société de Géographie de Paris.

Rapport lu à la séance de la Commission centrale du 17 décembre 1858.

Je viens, messieurs, vous entretenir d'une des nouvelles cartes qui vous ont été adressées par notre honorable confrère M. H. Kiepert, dont le zèle infatigable pour la science géographique nous vaut chaque année quelque nouvelle production cartographique, expression judicieuse et critique des plus récentes acquisitions de la science ; je veux parler de sa carte de l'Amérique Tropicale au nord de l'Équateur (1).

Cette carte, publiée à Berlin en 1858, est en 6 feuilles in-folio. Dressée d'après la projection de Mercator, elle est à l'échelle de 1/4 000 000 et s'étend du 58° au 112° degré de longitude occidentale du méridien de Paris, et du 1^{er} au 31° degré de latitude septentrionale. Elle comprend les Indes occidentales (grandes et

(1) New-Map of Tropical-America, north of the Equator comprising the West-Indies, Central-America, Mexico, New-Granada, and Venezuela, dedicated by permission, H. Exc. baron Alexander von Humboldt, by Dr Kiepert. — Berlin, 1858, Just Reimer.

petites Antilles), l'Amérique Centrale, le Mexique, la Nouvelle-Grenade et le Vénézuéla, c'est-à-dire cette partie de l'Amérique sur laquelle l'attention publique se trouve plus particulièrement fixée depuis quelque temps; elle vient donc fort à propos pour répondre à un besoin de curiosité générale, non-seulement relativement aux événements politiques, mais encore pour suivre les grands projets de communication inter-océanique de l'Atlantique au Pacifique.

Nous avons dit que la projection adoptée par M. H. Kiepert était la projection de Mercator, celle de nos cartes marines; une telle projection est en effet préférable lorsqu'il s'agit de contrées voisines de l'Équateur; elle permet de mieux se rendre compte des positions relatives des lieux et de leurs distances. La graduation qu'il a adoptée pour ses longitudes est celle du méridien de Greenwich (55° à 109°), mais il a pris soin d'indiquer par des amorces, dans la partie supérieure du cadre, la graduation du méridien de Paris (58° à 112°). Par une ingénieuse et nouvelle disposition, les degrés de longitude et de latitude sont plus fortement tracés de cinq en cinq; il en résulte que, sur le carroiement compliqué formé par les nombreux degrés qui couvrent cette grande carte, on en distingue un second qui offre à l'œil des divisions plus générales et qui permet de se guider plus facilement sur une carte dont le développement n'est pas moindre de $1^{\text{m}},60$ de largeur sur $0^{\text{m}},95$ de hauteur.

La carte de l'Amérique Tropicale du nord comprend dans l'angle nord-ouest les États confédérés du Mexique, moins une partie de la Sonora et de la basse Californie

qui restent en dehors du cadre. M. H. Kiepert a fait usage pour les États du nord : ceux de Nuevo-Leon, Cohahuila, Chihuahua, de la carte dressée par A. Wislizenus, qui avait fait, en 1846-1847, partie de l'expédition du colonel Doniphans, chargé d'une exploration scientifique et militaire de ces contrées.

Pour les États du centre du Mexique, ceux de Mexico, Michoacan, Queretaro, Guanaxato, et partie de ceux de Jalisco, de Zacatecas et de San-Luis, les travaux de MM. de Humboldt, Gerolt et Berghaus ont été mis à contribution, ainsi que les itinéraires de Joseph Burkart, et le *Bulletin de statistique et de géographie* publié à Mexico depuis 1839. On trouve dans ce dernier des cartes particulières des États et Territoires de Tamaulipas, Tlascala, Michoacan, Colima, qui renferment des renseignements géographiques importants, principalement sur le gisement des mines.

La carte du naturaliste autrichien C.-B. Heller, publiée en 1853 en langue espagnole, a servi pour les États du sud, ceux de Vera-Cruz, Tabasco et Yucatan.

Pour l'Amérique Centrale l'auteur a eu entre les mains les cartes et les livres de MM. Thompson, Dunn, Leigh-Page, Montgomery, Stephens, Galindo, Dunlop, Alexandre de Bulow, Wagner, Scherzer, et principalement les cartes nouvellement corrigées de Baily, de Squier, la carte du Honduras, publiée par Well à New-York en 1857, et le levé de l'isthme de Tehuantepec, fait en 1851 par le colonel Barnard (1).

(1) M. Gabriel Lafond de Lurcy, membre de la Commission centrale et Ministre plénipotentiaire de Costa-Rica près de S. M. I., nous ap-

La partie de l'Amérique du Sud comprise dans le cadre de la carte de M. H. Kiepert, n'a pas été l'objet de moins de recherches que celle de l'Amérique du Nord, dont nous venons de nous occuper. En outre des travaux de Humboldt et de Bonpland, auxquels il faudra toujours revenir lorsque l'on voudra s'occuper de la géographie de l'Amérique espagnole, l'auteur a eu sous les yeux la carte de la Nouvelle-Grenade de M. le colonel Joaquim Acosta, avec les corrections et les annotations qui y ont été faites par MM. Raulin, Ristrepo et Anguiana. Il a aussi profité de quelques notes et additions fournies, pour cette carte de la Nouvelle-Grenade, par l'ancien président Mosquera, et des résultats du dernier voyage de M. le professeur Holton dans ce pays (1857), qui y avaient été consignés. Enfin, le consul général de Prusse à Bogota a fourni à notre savant confrère l'indication précise des nouvelles divisions administratives en huit États adoptés par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade depuis le 15 juin 1857.

Le beau travail du colonel Augustin Codazzi a servi de base à M. H. Kiepert pour son tracé de la république vénézuélienne; il a même profité de quelques corrections relatives aux déterminations des positions

prend que le gouvernement de cette République vient de voter les fonds nécessaires pour le levé général d'une carte topographique de Costa-Rica. Déjà le gouvernement de la République de la Nouvelle-Grenade venait d'en entreprendre une à l'instar de la grande carte topographique du Vénézuéla; ce sont là d'heureux indices qui nous font espérer que, dans un avenir prochain, l'Amérique n'aura plus rien à envier à l'Europe sous le rapport des levés topographiques.

faites par M. Boussingault. La carte de la Guyane anglaise de Schomburgk, celle de la Guyane hollandaise de M. Melvill de Carnbee, ont également été mises à contribution pour les parties de ces pays qui restent dans le cadre de la carte. Quant aux Antilles, nos cartes de la marine, celles de l'Amirauté anglaise, ont fourni de nombreux et précieux documents. L'auteur a également eu sous les yeux les travaux de M. Francesco Goello sur les îles espagnoles, la carte de Cuba du général Tomas O'Ryan (1853), celle de l'île de Porto-Rico, publiée en 1851.

On peut juger, par cette longue énumération de documents mis en œuvre par M. H. Kiepert, du soin qu'il a apporté à sa carte de l'Amérique Tropicale du nord. Ce n'est qu'en s'appuyant sur un choix judicieux et critique de tels travaux originaux que l'on peut espérer dresser de bonnes cartes ; et ce n'est pas sans intention que j'ai cité les sources auxquelles M. H. Kiepert avait puisé. Il donne ici un exemple que tout géographe ou cartographe consciencieux devra s'empresse de suivre.

L'exécution de ce beau travail ne laisse rien à désirer ; il est gravé sur pierre avec cette netteté, cette sûreté de burin que nous retrouvons chez les artistes allemands ; la lettre est claire et bien disposée ; les montagnes n'écrasent pas le texte, et, chose à noter dans une carte allemande, les encaissements y ont été ménagés avec réserve et sobriété.

Nous signalerons bien quelques légères corrections de détail à faire, mais elles sont rares et ne sauraient porter préjudice à l'ensemble de la carte : ainsi, le gra-

veur a eu tort d'écrire *Santo-Domingo-del-Palenquin* pour *Santo-Domingo-Palenqué*; et dans la Vera-Paz, il faut lire *San-Augustin-Lanquin*, ou plutôt *Yanquin*, au lieu de *San-Augustin-Palenquin*. M. H. Kiepert ignorait sans doute encore, au moment où il dressait sa carte, que la capitale de la république de San-Salvador venait d'être transportée à trois lieues environ plus au sud-ouest de l'ancienne, à l'hacienda de *Santa-Tecla*, après la presque entière destruction de l'ancienne, à la suite du tremblement de terre de 1854. La nouvelle capitale, *Nuevo-San-Salvador*, a été inaugurée le jour de Noël 1855 : le président et l'évêque, avec le gouvernement civil et ecclésiastique, qui, depuis la ruine de l'ancienne ville, habitait Cojutepec, s'y sont officiellement installés.

L'angle sud-est de la carte de l'Amérique Tropicale du nord, présente dans un cartouche, à une plus grande échelle, au millionième, la partie centrale de la république mexicaine, d'après les levés de MM. de Humboldt, de Gerolt, Heller et Smith ; l'auteur y a laissé en blanc les parties qui n'avaient pas été l'objet de levés officiels.

Une note sur les documents et les matériaux employés, une liste des principales abréviations et de leur synonymie en espagnol et en anglais, des échelles proportionnelles pour les différentes mesures itinéraires des pays représentés, complètent cette belle et importante carte, destinée certainement à combler un grand vide dans la cartographie américaine. Le nom de l'auteur, la réputation méritée qu'il s'est acquise par ses nombreux travaux géographiques, nous dispensent ici de tout

éloge, nous nous bornerons donc à remercier notre honorable confrère de l'envoi des belles cartes dont il vient d'enrichir les collections de notre Société.

V. A. MALTE-BRUN.

EXAMEN
DE QUELQUES PARTIES
DE LA CARTE DE LA PALESTINE
DE M. VAN DE VELDE,
PAR M. G. REY.

De retour en France après de longues et pénibles explorations dans les régions situées à l'est du Jourdain et dans le bassin de la mer Morte, je me propose de publier prochainement le résultat de mes observations ; ce qui me conduira naturellement à faire la part des travaux de mes devanciers. Pour cette fois je désire uniquement attirer votre attention, d'une manière spéciale, sur une carte de la Terre-Sainte, récemment publiée par M. Van de Velde, et c'est l'examen de quelques sections de cette carte que je demande à la Société la permission de lui soumettre (1).

(1) Map of the Holy Land constructed by C. W. M. Van de Velde late lieut. Dutch R. N. from his own surveys in 1851 and 1852, from those made in 1841 by majors Robe and Rochfort Scott, lieut. Symonds and others officers of their Majesty's corps of Royal Engineers and from the Results of researches made by Lynch, Robinson, Wilson, Burekhardt, Seetzen, etc., etc., Maassstab : 1 : 315000. 8 feuilles gravées sur cuivre, avec un mémoire à l'appui formant 1 vol. in-8° de 22 feuilles 1/2. Gotha, à l'établissement géographique de Justus Perthes.

La carte de la Terre-Sainte est composée de 8 feuilles gravées sur cuivre; elle a été publiée chez Justus Perthes, le savant éditeur de Gotha, au zèle bien connu duquel la science géographique est redevable de tant de publications du plus haut intérêt. Mon examen critique portera plus particulièrement sur quelques-unes des feuilles de la carte représentant les contrées que j'ai parcourues depuis le retour de M. Van de Velde en Europe. Si nous jetons les yeux sur la section IV du travail de M. Van de Velde, nous devons le féliciter des renseignements qu'il a empruntés au Dr Porter sur la plaine qui s'étend à l'est de Damas, et où se trouvent les trois lacs Baharet-esch-Shurkiyeh, Baharet-el-Kibliyeh et Baharet-Hijaneh.

En descendant vers le Hauran, nous trouvons qu'il a été assez heureux pour sa première chaîne de montagnes le Djebel-Kessoué, qu'il nomme Djebel-Assouad, et dont il a emprunté la configuration à l'excellent travail topographique de mon savant ami le docteur Gaillardot. Il a aussi emprunté le Djebel-Mania au Dr Porter, pour qui j'ai la plus haute estime quand il s'agit de l'identification d'une localité, mais dont l'échelle trop réduite laisse fort à désirer.

Vient ensuite le Djebel-Khiyârah. Le Dr Gaillardot, mes compagnons de voyage et moi, avons constaté, par nos travaux topographiques, que cette chaîne se dirigeait du nord-est au sud-ouest pour se terminer au Telloulli-Haïchâ, montagne d'une assez grande élévation, et dont le sommet principal est juste en face de Missemieh. J'ai donc lieu d'être étonné de la trouver indiquée dans la carte de M. Van de Velde comme se

dirigeant de l'est à l'ouest. Quant au Telloulli-Haïchâ, il n'en a fait aucune mention.

Si maintenant nous contournons la pointe nord du Ledja, un peu au delà de Bourak, nous rencontrons un beau ouady, c'est le Lowa. Mais remontons son cours et cherchons la ligne des Tells, qui doit commencer au Tell-Khaldyeh et s'étendre jusqu'au Tell-Hazzan. Qu'a fait l'auteur des Tells-Hâ, Hôzzâl, Amre, il les a complètement passés sous silence.

Le Dr Porter, à qui la science est redevable de la découverte des ruines de Bathanyeh, les indique dans sa carte comme étant en plaine; c'est bien là en effet que je les ai vues; mais M. Van de Velde les a placées sur un monticule qui fait partie, toujours d'après lui, d'un contre-fort du Djebel-Hauran, dont je soupçonnais si peu l'existence que, dans mon levé topographique, j'ai indiqué là une plaine où s'élèvent les Tells-Maaz, Alia, OEileïan, Ardemeli et Arragetani.

Si de là nous reportons les yeux sur Shobba, nous trouvons d'abord le Tell-Scheihan, que contourne le ouady Lowa : il est très convenablement placé, et l'auteur indique même le petit *ouady* qui est au sommet. Mais après cela nous trouvons un Tell-Eszub et un Tell-Shobba. Je me hâte d'avertir M. Van de Velde qu'aucun des Tells de Shobba ne porte le nom de Eszub; les trois Tells sont désignés sous les noms de Garrara I^{er}, Djemal et Garrara II; c'est ce dernier qui, quelquefois, est appelé Tell-Shobba par les gens étrangers au pays. Ce sont autant de puits volcaniques dont les cratères sont encore béants; il y a donc en tout quatre Tells, quoique M. Van de Velde n'en indique

que trois, le Scheihân compris. Toutefois, si plusieurs montagnes d'une certaine importance ont été omises, nous voyons en revanche apparaître un Tell-Abou-Tenur, que nous n'avons jamais rencontré.

Je dirai aussi que mes compagnons de voyage et moi n'avons point constaté l'avancée des pentes du Djebel-Hauran indiquée par l'auteur entre le village de Murduk et Sleim, l'ancienne Néapolis.

Nous n'examinerons pas le Djebel-Hauran proprement dit, car il serait trop long de demander à l'auteur ce qu'il a fait des Tells el Arf, Berga, Esserawieh, Immersbeb, Abou-Hez, Aïoun-el-Oroun, Tarba, el Rhessé, Schah-Nasarah, Mousphan, Djefne, Om-el-Hauran.... et tant d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, sans compter le Tell-el-Akmar. Je ne parlerai pas non plus des montagnes qu'il hasarde au sud-ouest du Kleib, là où il y a une plaine dans laquelle s'élèvent seulement trois ou quatre misérables tertres : le Tell-Hebran et les Telloulli-Tahouahine.

Dans le mémoire annexé à sa carte, M. Van de Velde nous paraît fixer un peu arbitrairement la longitude et la latitude de Missemieh, de Kennaouat, du Kleib, de Bozra, d'Ezra et autres points du Hauran, sur des données fort incomplètes.

Passons maintenant à l'examen de la partie inférieure du Rhor, du Jourdain et du bassin de la mer Morte, qui occupent les sections V et VII de M. Van de Velde. Je me bornerai à dire un mot relativement à la vallée du Jourdain. Il indique Beit-Haran et Er-Ramia comme des ruines différentes. Je lui ferai observer qu'il n'y a qu'une seule et même localité qui se nomme

Kharbet-el-Ram, dont j'ai visité les ruines et que j'espère identifier avec Livias. Kefrein, qu'il n'indique que comme ruines, est un lieu de campement où les Arabes Edouants passent l'hiver. Les environs de ce point forment le Rhor-Kefrein aussi étendu que le Rhor-Safieh. J'en ai cherché en vain la trace dans sa carte.

Dans la description de la mer Morte proprement dite, nous croyons que le graveur aurait pu accentuer davantage les falaises à pic qui constituent la plus grande partie du bassin du lac Asphaltite. En partant de la pointe nord, pour suivre la rive occidentale, nous trouvons d'abord les ruines de Goumran, signalées par M. de Sauley. M. Van de Velde indique bien des ruines, mais en omettant leurs noms, car les Arabes les nomment Karbet-Goumran, Karbet-Fechkiah, et une petite partie plus proche de la Grève, Redjoum-el-Bahar, ce qui veut dire monceau de mer ou situé au bord de la mer.

Quant aux environs du Birket-el-Khalil, je demanderai à l'auteur ce qu'il a fait de la plaine mame-lonnée qui s'étend de la grève de la mer Morte jusqu'au pied du Djebel-Khabarah, sur quatre kilomètres de long à peu près et environ deux de large à sa partie la plus resserrée entre le Ouady-el-Khabarah d'une part, et le Ouady-el-Khalil de l'autre. Dans la carte que nous avons sous les yeux, je trouve à la place de cette plaine une montagne en tous points semblable à celles qui constituent les escarpements de cette rive. Mais nous voici à Zouera, l'antique cité biblique de *Zoar*, que M. Van de Velde nomme Zuweirah; et nous touchons enfin à Sdoum, qui va

devenir le point principal de mes observations. M. Van de Velde, qui a visité les lieux, prétend que ces ruines sont l'invention d'un voyageur français, M. de Saulcy. Il s'appuie, pour nier leur existence et pour corroborer son opinion, de celle de M. Poole.

Malheureusement pour lui, tous ceux qui, avec moi, ont visité ces lieux, en ont reconnu l'existence, et je suis heureux de profiter de la circonstance pour déclarer hautement que toutes les ruines signalées par M. de Saulcy et ses compagnons, je les ai également retrouvées : celles de Sodome aussi bien que celles de Goumran ou de Zoar. Mais continuons le tour de la mer Morte, et voyons sur la rive orientale quels pas aura fait faire à la science le travail de M. Van de Velde. D'abord, au sud d'el Liçan, le capitaine Lynch a indiqué une petite presqu'île à laquelle il a donné le nom de pointe Molyneux. L'auteur de la carte de la Terre-Sainte en indique bien le nom, mais il nous semble qu'il aurait dû l'accuser davantage, ainsi que l'a fait M. de Saulcy dans sa carte d'assemblage, qui, pourtant, n'est qu'à l'échelle d'un millionième.

L'auteur annonce ensuite que, pour les environs de Karak et de Rabbah-Moab, il s'est servi des itinéraires de M. de Saulcy. Nous aurions peine à le croire, car ses directions ne coïncident nullement avec celles de notre savant confrère. Il dit, dans son mémoire, avoir déterminé la position de Karak par une triangulation dont il ne nous fait pas connaître les autres points. M. de Saulcy a placé Rabbah au nord-nord-est de Karak ; l'auteur a jugé à propos de placer ces ruines au nord-ouest. Si, pour cette partie de la carte, nous exami-

nous le dessin topographique, la première chose qui nous frappe, c'est l'extrême disproportion qui existe entre le monticule de Schihan et les montagnes dominant les Karbet-Fouquoua, qui, dans l'itinéraire de M. de Saulcy, sont indiquées comme plus escarpées et plus considérables que le Tell et Schihan.

M. Van de Velde passe encore sous silence les localités bibliques reconnues sur le plateau de Moab par M. de Saulcy. D'ailleurs, ici comme dans le reste de la carte, les noms sont encore défigurés : ainsi, pour Beit-el-Kerm, qui signifie *la maison de la vigne*, il a écrit Beit-el-Kürm, ce qui n'a aucune signification.

En terminant cet examen, il ne me reste qu'à exprimer mes regrets à M. Van de Velde d'avoir dû critiquer autant de points de détail dans un travail qui paraît lui avoir coûté tant de recherches ; mais le résultat de mes explorations ne m'obligeait-il pas à témoigner ici de l'exactitude des faits avancés par M. de Saulcy, dont les récentes découvertes avaient soulevé tant de critiques peu justifiées, ainsi qu'on commence aujourd'hui à le reconnaître.

E. GUILLAUME REY.

Nouvelles et communications.

NOUVELLES DES CAPITAINES BURTON ET SPEKE,

Reçues à Londres au mois de janvier 1859.

Le lac Ujiji existe à l'ouest de Zanzibar, il a été exploré entièrement par les deux voyageurs ; son étendue est d'environ deux cents milles de long sur vingt-sept milles de large. Les voyageurs ont eu à combattre d'extrêmes difficultés provenant de l'état malsain du pays et des attaques des insectes mortifères ; le capitaine Burton a eu l'oreille percée par un petit insecte qui l'a fait cruellement souffrir, et, par cette cause, ajoutée à l'insalubrité du climat, il a été affecté de surdité et de cécité, ce qui cependant ne l'a pas empêché de continuer son voyage, mais en se faisant porter ; le capitaine Speke a souffert presque autant. Tous les ânes de l'expédition sont morts, et beaucoup des natifs qui accompagnaient les voyageurs les ont abandonnés.

Sans le secours qu'ils ont reçu du consul de France, après la mort du consul anglais à Zanzibar, ils n'auraient pas pu continuer leur course. Malgré toutes ces difficultés, ils sont arrivés au lac ; ils ont passé beaucoup de temps pour en faire le tour, et ils en ont rapporté une grande carte, qui en fait voir l'étendue et les directions. Non contents de ce succès, ils ont été à la recherche du grand lac central dont on parle beaucoup, et ils en ont reçu des informations dignes de foi qui le représentent comme situé à la distance de seize journées dans le nord.

A la date de ces nouvelles (juin dernier), le capi-

taine Burton, étant trop mal pour accompagner le capitaine Speke, était resté à moitié chemin environ entre le lac Ujiji et Zanzibar, attendant son retour avec impatience et inquiétude.

A l'occasion de ces nouvelles, sir Murchison a dit à la Société royale géographique que cette exploration lui paraissait la seconde en importance après celle du Dr Livingstone, le lieu jusqu'où ont pénétré les voyageurs étant à cinq cents milles de la côte orientale, et une grande partie de ce pays n'ayant jamais été visitée par les Européens. Leurs découvertes, a-t-il dit, confirment celles du Dr Livingstone et font voir que dans la partie centrale de l'Afrique, il y a un immense plateau couvert d'eaux (*plateau of water*) ; elles tendent aussi, selon lui, à montrer que les prétendues *montagnes de la lune* n'existent pas ; car il n'y en a aucune apparence dans la route qu'ont suivie les voyageurs, bien que cette route ne fût pas éloignée de la latitude supposée de ces montagnes. Une coupe du pays a été tracée sur leur carte : la plus haute montagne qu'ils ont traversée n'a pas plus de cinq milles pieds de haut, et le lac Ujiji est élevé de dix-huit cents pieds seulement.

M. Mac Queen a répondu qu'il croyait à l'existence de ces montagnes, d'après les missionnaires qui les ont vues couvertes de neige.

A la mort du consul anglais à Zanzibar, on a nommé à sa place M. Rigby, et on l'a chargé de donner toute l'assistance possible à l'expédition des capitaines Burton et Speke, qui sont des officiers de l'armée indienne, et qui ne souffriront pas des changements survenus dans le gouvernement de l'Inde.

LA CONFÉDÉRATION GRENADINE.

SON TERRITOIRE ET SA POPULATION A LA FIN DE 1858.

ÉTATS FÉDÉRAUX.	TERRITOIRE peuplé. Hectares.	TERRITOIRE non peuplé. Hectares.	TERRITOIRE total. Hectares.	POPULATION blanche.	POPULATION mêlée d'Africains, d'Indiens et de blancs.	POPULATION totale utile.	INDIENS non soumis.
ANTIOQUIA.	3,675,000	2,177,500	5,852,500	234,652	58,688	293,340	
BOLIVAR.	3,685,000	315,000	4,000,000	72,864	145,724	218,588	
BOYACA.	2,922,500	5,470,000	8,392,500	455,618	(V. les notes.)	455,618	30,000
CAÛCA.	7,185,000	56,800,000	63,985,000	264,267	132,133	396,400	45,000
CUNDINAMARCA. . . .	6,850,000	13,220,000	20,070,000	604,677	16,500	621,177	
MAGDALENA.	4,245,000	755,000	5,000,000	24,927	65,784	87,711	50,000
PANAMA.	3,855,000	4,442,500	8,267,500	33,146	432,583	465,729	1,000
SANTANDER.	2,262,500	2,872,500	5,135,000	450,784	3,270	454,054	
TOTAUX GÉNÉRAUX. .	34,680,000	86,022,500	120,702,500	2,437,932	554,682	2,692,614	126,000

Notes.

I^{re} NOTE. — La population de la Confédération grenadine s'est groupée par des nuances de castes, selon les climats, c'est-à-dire selon l'élévation et l'exposition des lieux. Ainsi, la population blanche couvre les plateaux de *Pasto* et de *Popayan*, dans la grande Cordillère des Andes et le faisceau générateur des trois chaînes de montagnes, ainsi que les plateaux de *Medellin* (chaîne centrale) et de *Bogota*, *Funja*, *Vélèz*, *Pamplona* et *Ocana* (chaîne orientale).

La population noire ou africaine et ses métis est disséminée sur les côtes des deux Océans, et au fond des vallées brûlées de la Magdalena, du Cauca, de l'Atrato et du Patia; régions où les travaux des mines et de la navigation exigent le concours d'une race fort vigoureuse.

Dans ces mêmes vallées, sur les côtes, ainsi que sur les premières pentes des chaînes de montagnes, se trouve la population mêlée de blancs, d'Indiens et de mulâtres, dans laquelle prédominent la couleur, la physionomie et l'intelligence des Européens, et la force et l'indolence des nègres.

Sur les plateaux de *Pasto* et *Popayan*, de *Bogota* et *Funja*, de *Velez* et *Pamplona*, la majorité des habitants des campagnes est issue du croisement de la race européenne avec les Indiens. Mais l'élément indien y a tellement disparu aujourd'hui que l'on ne peut reconnaître les descendants de ces métis indiens, lesquels d'ailleurs sont entièrement blancs, qu'à leur taille,

généralement moyenne, et qu'à un certain accent fortement guttural ou *profond*. Cet accent est bien remarquable dans leur manière de prononcer l'espagnol, qui est la seule langue de la population utile.

D'après les données les plus approximatives, on peut classer la population totale utile, de la manière suivante :

Race européenne pure.....	1,357,000
Race européenne et indienne mêlées (<i>blanche</i> aussi)....	600,000
Africaine pure.....	90,000
Divers mélanges.....	465,614
	2,692,614

Il faut encore signaler une autre espèce singulière de race mêlée : c'est la partie blanche de la population de l'État d'Antioquia, issue du croisement de la pure race espagnole avec une colonie nombreuse de juifs venus d'Espagne pour s'établir, avec la permission de Philippe III, dans la province d'Antioquia.

11^e NOTE. — Il ne reste aujourd'hui d'autres groupes d'Indiens purs que les suivants :

1^o Celui des *Goajiros*, qui peuplent la péninsule de Goajira (État du Magdalena). Ils sont encore insoumis ; mais ils sont en général inoffensifs et entretiennent avec les créoles des relations commerciales très fréquentes.

2^o Les *Goajibos*, tribu quelquefois agressive, qui habite dans les forêts du Meta et du Sarare (État de Boyaca) ; et les *Funèbos*, peuplade intelligente et pacifique habitant les montagnes de la grande chaîne orientale vers les sources du Sarare.

3^o La famille considérable des *Andaquiès*, établie

sur les fleuves Caguan et Yupura ou Caquèta, dans l'État du Càuca.

4° Les *Indiens du Darien*, peuplade très peu nombreuse aujourd'hui, qui habite entre le golfe de San-Miguel, du Pacifique et celui d'Uraba, de l'Atlantique.

Ainsi donc, soit par destruction, soit par absorption, les 8 ou 9 millions d'Indiens que les conquérants trouvèrent dans la Nouvelle-Grenade, sont réduits maintenant à 126,000!

III^e NOTE. — Abstraction faite de la population insoumise et du territoire non occupé, la densité de la population est la suivante :

Dans l'État de	<i>Antioquia</i>	8 habitants par kil. carré.	
—	<i>Bolivar</i>	6	—
—	<i>Boyaca</i>	13 1/2	—
—	<i>Cauca</i>	5 1/2	—
—	<i>Cundinamarca</i>	9 1/8	—
—	<i>Magdalena</i>	2 1/13	—
—	<i>Panama</i>	4 1/3	—
—	<i>Santander</i>	20 1/2	—
Dans toute la	<i>Confédération</i>	7 6/8	—

IV^e NOTE. — Les races primitives (ou divisions de la grande race sud-américaine), d'où est issue la population actuelle mélangée de blancs et d'Indiens, étaient :

1° Sur les plateaux de Pasto et de Popayan, divers groupes appartenant à la grande famille péruvienne des *Quichuas* ;

2° Dans la chaîne centrale des Andes grenadines, la famille guerrière, très nombreuse et puissante des *Pantagoros*, qui peuplait aussi les flancs des mon-

tagnes et s'étendait sur l'un et l'autre versant, sur quelques parties des vallées du haut Magdalena et du haut Cauca ;

3° Dans le fond de la même vallée du haut Magdalena, les familles très nombreuses des *Paëzès*, des *Marquètonès*, etc., issue peut-être du croisement des Pantagoros avec les *Panchès* ;

4° Sur les flancs du rameau intérieur de la chaîne orientale, et à ses bases dans la vallée du haut Magdalena (rive droite), la famille fort belliqueuse des *Panchès*, dérivation évidente des *Chibchas* ;

5° Sur les plateaux de Bogota et de Funja, la race *Chibcha*, qui était la plus civilisée de toute l'Amérique du Sud après celle du *Cuzco* (Pérou) ;

6° Dans les contrées de Velez et de Socorro (entre la chaîne orientale et le bas Magdalena), les familles des *Muzos* et *Guanès* qui étaient extrêmement belliqueuses ;

7° Sur les plateaux de Pamplona (chaîne orientale), les familles des *Funèbos*, des *Motilonès*, etc.

V° NOTE. — Dans la Nouvelle-Grenade, la population double tous les vingt-cinq ans, d'une manière persistante, par le seul fait de sa situation climatérique, l'immigration étrangère étant tout à fait nulle.

J. M. SAMPER.

Actes de la Société

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 février 1859.

M. le ministre de l'instruction publique informe la Société qu'il vient de lui attribuer, à titre de subvention pour l'année 1859, une somme de 600 francs en échange de 50 exemplaires de son *Bulletin*. Des remerciements seront adressés à S. Exc. pour ce nouveau témoignage d'intérêt.

M. Wahlberg, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Stockholm, adresse à la Société les cinq premières livraisons de la relation du voyage de la frégate royale suédoise *l'Eugénie*.

M. L. de Rosny adresse un numéro de la *Revue américaine orientale*, et en demande l'échange avec le *Bulletin* de la Société. — Renvoi à la section de comptabilité.

M. Jomard communique les nouvelles qu'il a reçues de Londres concernant le voyage des capitaines Burton et Speke aux lacs de l'Afrique centrale. Le lac Ujiji a été exploré dans une partie de son étendue. — Voir au *Bulletin*.

M. Malte-Brun lit un passage d'une lettre à lui adressée par le Dr Barth, duquel il résulte que le célèbre voyageur, pour se remettre de ses fatigues littéraires, vient de faire une excursion dans l'Asie

Mineure ; ce nouveau voyage fait espérer que le Dr Barth reprendra les travaux géographiques et ethnographiques qu'il avait d'abord entrepris sur l'Asie, et que son départ pour sa grande exploration de l'Afrique centrale l'avait forcé d'ajourner.

M. le secrétaire donne lecture de la liste des ouvrages déposés sur le bureau. M. Arthus Bertrand fait hommage, au nom de M. Hecquard, consul de France à Scutari, de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Histoire et description de la haute Albanie ou Guégarie*, avec une carte. — M. Lejean est prié d'en rendre compte.

M. Guigniaut présente le Rapport qu'il a fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de la Commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'école française d'Athènes.

La Société admet au nombre de ses membres M. Saillard, attaché au ministère des affaires étrangères ; M. Rousseau, consul de France à Djeddah, et M. le Dr C. Poyet, résidant à Routhouck.

M. le professeur Parlatore, directeur du Musée d'histoire naturelle de Florence, est présenté comme candidat par M. Jomard et M. le comte d'Escayrac.

La Commission centrale procède à l'élection de quatre membres adjoints, et elle nomme au scrutin MM. Jules Duval, Auguste Himly, Alfred Jacobs et Élisée Reclus.

M. Vivien de Saint-Martin lit en communication une Note sur les découvertes du Rév. Rebmman et du Dr Krapf dans la région orientale de l'Afrique australe. Les rapports généraux qui existent évidemment entre

la région des montagnes neigeuses, reconnues par les deux missionnaires, et les sources du Nil ont été déjà signalées plus d'une fois, notamment par M. Jomard, le savant et vénérable président de la Société ; mais M. Vivien de Saint-Martin s'attache à préciser davantage ces rapports, tant par les indications arabes que par le rapprochement d'informations concordantes recueillies, d'une part, par le Dr Krapf, et de l'autre, par M. Werne, qui accompagnait l'expédition de M. d'Arnaud, en 1840, pour l'exploration du fleuve Blanc, et il arrive à cette conclusion que la source principale du fleuve Blanc, celle qui a été regardée de tout temps par les indigènes comme la vraie source du Nil, est au mont Kénia, à une très petite distance au sud de l'Équateur. Le domaine général des sources du fleuve, c'est-à-dire de ses branches affluentes, doit occuper une zone d'une étendue considérable à l'ouest du mont Kénia ; mais M. Vivien ne croit pas, d'après les données actuellement acquises, et les inductions qu'on en peut tirer, qu'aucune de ces sources descende beaucoup au midi de la ligne équatoriale.

L'auteur de la Note signale aussi le très grand intérêt, pour l'ethnologie générale, des notions que l'on possède aujourd'hui sur la distribution des peuples et des langues de l'Afrique australe. Ces notions reposent sur les recherches de plusieurs savants, et, en particulier, sur celles de M. Eugène de Frobenius ; les travaux philologiques du Dr Krapf les ont confirmées et en ont encore étendu l'application.

M. Jomard ajoute, après cette lecture, qu'il se félicite de voir sa conjecture sur l'emplacement probable

d'une des sources principales du Nil-Blanc, embrassée et confirmée par l'opinion d'un géographe aussi éclairé que M. Vivien de Saint-Martin, conjecture émise dès le premier moment de la découverte des montagnes neigeuses par le Dr Krapf et le Rév. Rebmann, et qu'il a corroborée par le témoignage d'un capitaine de vaisseau anglais naviguant au service du sultan de Zanzibar.

M. Élisée Reclus lit une Notice sur la Nouvelle-Grenade. — Renvoi au *Bulletin*.

Séance du 18 février 1859.

MM. Duval, Jacobs et Reclus adressent leurs remerciements à la Commission centrale qui vient de leur accorder le titre de membres adjoints, et promettent de prendre une part active à ses travaux.

M. Jomard annonce, d'après une communication de M. Delessert, qu'une nouvelle Société de géographie est sur le point de se constituer à Genève, et qu'on sollicite les documents ou les renseignements qui peuvent faciliter l'exécution de ce projet. Cette Société est la neuvième qui se sera formée à l'instar de la Société de Paris, qui a donné l'impulsion en 1821. Ces Sociétés sont celles de Londres, de Bombay, de Francfort, de Berlin, de Russie, de Darmstadt, de New-York et de Vienne, sans parler de plusieurs Sociétés qui s'occupent de statistique ou d'autres branches de la science géographique.

M. le président annonce que, sur sa recommandation, M. le docteur Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, a fait un accueil des plus sympathiques à M. Lejean, membre de la Commission centrale, pendant son séjour dans cette ville.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau. M. Cortambert y ajoute deux opuscules de M. le docteur Allard sur la Dobroutcha, et M. Malte-Brun, une Notice de M. le colonel Faidherbe sur le Sénégal.

M. le professeur Parlatore, directeur du Musée d'histoire naturelle de Florence, est admis au nombre des membres de la Société.

M. Élisée Reclus lit la suite de son travail sur la Nouvelle-Grenade, et M. Bouillet, une Notice de M. le docteur Poyet sur les Zeibeks de l'Anatolie. — Ces deux communications sont renvoyées au *Bulletin*.

Séance du 4 mars 1859.

M. Jomard dépose sur le bureau un Mémoire adressé à la Société par M. le docteur Cuny, avec prière de le communiquer d'abord à M. le comte d'Escayrac. M. le ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, qui a transmis ce Mémoire à la Société, annonce qu'il a fait prendre pour son département un extrait des renseignements utiles que renferme ce travail sur les productions, les échanges et les usages

commerciaux de plusieurs des tribus de l'Afrique intérieure.

M. Jomard annonce ensuite le départ de M. le Dr Cuny pour le Darfour, où il paraît être appelé par le sultan : il a quitté le Kordofan en compagnie de plusieurs Foriens vers la fin de l'année dernière.

Le même membre annonce une perte bien sensible que vient de faire la Société dans un de ses plus anciens membres, le colonel Corabœuf, ancien chef de section au dépôt de la guerre, et qui a attaché son nom à la publication de la nouvelle carte de France. Ce savant officier, sorti de l'École polytechnique en 1796, était parti en qualité de capitaine, en 1798, pour l'expédition d'Égypte, et, pendant tout le cours de l'expédition, il avait été attaché à l'astronome Nouet. De retour en France, il s'était successivement occupé des travaux géodésiques en Piémont, en Italie et sur la frontière d'Espagne. Son travail sur la chaîne des Pyrénées avait reçu une haute approbation de l'Académie des sciences.

M. Malte-Brun communique une lettre qu'il a reçue de Londres, dans laquelle il est rendu compte du résultat des démarches faites par le gouvernement anglais des Indes, pour connaître la destinée du voyageur Adolphe Schlagintweit, dont on n'a plus de nouvelles depuis son entrée dans le Tibet en mai 1857. On pense qu'il se sera vu fermer le chemin du retour vers l'Inde, et se sera dirigé, en traversant le Turkestan (khanat de Kokand), sur les possessions russes de la mer Caspienne.

M. Cortambert annonce que M. de Hahn, consul

autrichien à Syra, a fait récemment un voyage à travers la Turquie d'Europe, depuis Belgrade jusqu'à Salonique; il a communiqué ses notes à M. Ami Boué, qui les adresse à son tour à la Société par l'intermédiaire de M. Viquesnel. M. Cortambert donne lecture d'une partie de ces notes, qui indiquent plusieurs positions nouvelles, et où se trouvent des détails sur des populations albanaises qui occupent d'importants défilés de la grande chaîne de la Turquie centrale. — Cette communication est renvoyée au *Bulletin*.

M. Vivien de Saint-Martin lit en communication des extraits d'un travail historique sur la recherche des sources du Nil. Il s'attache principalement à la fin de son Mémoire, comme il l'a déjà fait dans une communication précédente, à montrer quels doivent être désormais le point de départ et la direction à donner aux explorations de cette région de l'Afrique centrale:

Séance du 18 mars 1859.

M. Justus Perthes, directeur de l'établissement géographique de Gotha, écrit à la Société pour lui faire don de carte de la Palestine de M. Van de Velde, ainsi que du Mémoire qui l'accompagne.

M. le secrétaire communique la liste des autres ouvrages offerts à la Société.

M. de Quatrefages dépose sur le bureau des Notes qu'il a reçues de M. Antoine d'Abbadie sur les nègres de l'Éthiopie. — Renvoi au *Bulletin*.

M. le comte d'Escayrac annonce qu'il a reçu de la

Société le Mémoire et la lettre qu'elle a bien voulu lui transmettre de la part de M. le docteur Cuny, ancien médecin en chef dans la haute Égypte.

Cette lettre, à la date du 25 mai 1858, lui apprend l'arrivée de ce voyageur dans le Kordofan. M. Cuny allait se rendre dans le Darfour, et il doit y être depuis longtemps; il a rencontré quelques obstacles et couru quelques dangers de la part des autorités du pays peu désireuses de voir les Européens pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et le secret avait dû être gardé d'une manière à peu près complète sur son voyage jusqu'au moment où, pénétrant enfin dans le Darfour, il s'est vu à l'abri d'un péril que la publicité donnée en Europe à son entreprise eût notablement accru.

M. d'Escayrac ajoute que, d'après le désir de M. Cuny, il reverra son Mémoire relatif à la première partie de son voyage dans la Nubie et le Kordofan, et qu'il le publiera dans le *Bulletin*, si la Société l'en juge digne.

M. Jomard lit une Notice qui lui a été adressée par M. le chevalier Léon de Pontelli, voyageur dans l'Amérique centrale; ses observations portent principalement sur les productions du pays et sur les antiquités.

Le même membre donne connaissance d'une lettre par lui écrite, après la découverte de la montagne neigeuse de Kénia, par MM. Krapf et Rebmann, et dans laquelle il avance que la source de la branche la plus orientale du Bahr-el-Abyad doit être peu éloignée de cette montagne, de manière qu'il faudrait plutôt se diriger de ce côté que de remonter le Nil-Blanc, à

partir du poste de la mission autrichienne, route plus longue et probablement plus difficile.

M. Vivien de Saint-Martin ajoute quelques mots à cette communication. Il apprend avec un vif intérêt qu'il y a trois ans déjà, dans l'intimité de sa correspondance privée, M. Jomard avait eu, sur la nouvelle direction et le point de départ nouveau qu'il importerait de donner aux explorations de la région des sources du Nil, les mêmes idées que lui-même, M. Vivien de Saint-Martin, a émises et développées dans une communication récente qu'il a faite à la Société. Il se félicite de s'être ainsi rencontré avec un homme qui a acquis sur ce sujet une si grande et si légitime autorité. Il y a là une question dont la Société appréciera l'importance.

M. d'Avezac signale à l'attention de la Société deux cartes manuscrites du moyen âge, dont la vente prochaine est annoncée à la suite de celle des livres de M. Boissonade. Ce sont deux portulans de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les côtes voisines sur l'Océan, dessinés sur peau de vélin par deux cosmographes mayorquins. Pour l'un et pour l'autre, il y a, quant à leur âge, erreur évidente dans les indications du catalogue : la plus récente des deux cartes a été exécutée par Barthélemy Olives, à Messine, en l'année 1575, comme on peut le lire avec assurance sur l'original, et non en 1675, comme cela est imprimé dans le catalogue. L'autre carte, non datée, et désignée simplement comme antérieure au milieu du xv^e siècle, est beaucoup plus ancienne, et M. d'Avezac, qui l'a examinée, signale diverses indications héraldi-

ques qui font remonter avec certitude la date probable de la rédaction à une époque antérieure à la conquête de la Bulgarie par les Tartares, c'est-à-dire à l'année 1391, tout en restant en deçà de l'année 1375, où la petite Arménie fut envahie par les Musulmans. Cette carte appartient ainsi à une période dont les monuments ont une valeur historique bien supérieure à celle des productions plus récentes ; et malgré d'assez graves atteintes qu'elle a subies à sa marge inférieure de la part des rats qui l'ont dentelée, elle offre, pour le surplus, un des échantillons les mieux conservés de la cartographie du moyen âge.

Le nom de Soleri, dont elle est signée, est déjà connu par une carte de 1385 qui se trouve aux archives diplomatiques de Florence.

M. d'Avezac annonce qu'au surplus il communiquera ultérieurement à la Société une Notice spéciale de ce beau portulan.

M. José Maria Samper lit une Note sur la statistique de la Confédération grenadine à la fin de 1858. — Cet intéressant document est renvoyé au *Bulletin*.

La Commission centrale accepte l'échange de la *Revue américaine et orientale* avec son *Bulletin*.

La première assemblée générale de 1859 est fixée au 8 avril prochain.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE MARS 1859.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

ASIE.

Memoir to accompany the map of the Holy Land, by C.-W. M. Van de Velde. Gotha, 1858, 1 vol. in-8. M. JUSTUS PERTHES.

AMÉRIQUE.

Peregrinacion de Alpha por las provincias del Norte de la Nueva Granada en 1850-1851. Bogota, 1853, 1 vol. in-12. M. ANCIZAR.

A statistical view of american agriculture, its home resources and foreign markets, with suggestions for the schedules of the federal census in 1860, by John Jay, esq. New-York, 1859, br. in-8.

M. JOHN JAY.

Canal de Nicaragua. Notice sur la navigation transatlantique des paquebots interocéaniques, ou Recherches sur les routes de plus court trajet d'Europe à Saint-Jean de Nicaragua et retour, et sur le régime des courants, des vents et des tempêtes dans l'océan Atlantique septentrional, par M. Keller, ingénieur hydrographe de la marine. Paris, 1859, 1 vol. in-8.

COMPAGNIE DU CANAL DE NICARAGUA.

CARTES.

Map of the Holy Land, by C.-W. M. Van de Velde. Gotha, 1858, 8 feuilles. M. JUSTUS PERTHES.

Carte de l'Allemagne occidentale, avec Notice dressée par M. Dufour et publiée par MM. Paulin et Le Chevalier, 1 feuille.

MM. PAULIN ET LE CHEVALIER.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Annales de l'observatoire physique central de Russie, publiées par ordre de S. M. I., sous les auspices de S. Exc. M. de Brock, ministre

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

des finances et chef du corps des ingénieurs des mines, par A.-T. Kupffer, directeur de l'observatoire physique central. Année 1855. Saint-Petersbourg, 1857, 2 vol. in-4.

S. Exc. M. DE BROCK.

Almanaque nautico para 1860, calculado de orden de S. M. en el observatorio de marina de la ciudad de San Fernando. Cadix, 1858, 1 vol in-8.

L'OBSERVATOIRE DE SAN FERNANDO.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Proceedings of the royal geographical Society of London, vol. III, n° 1, 1859. — Mittheilungen du D^r A. Petermann, n° 1, de 1859. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, novembre et décembre 1858. — Journal of the Franklin Institute, février. — Archives des missions scientifiques et littéraires, tome VIII, 1858. — Nouvelles Annales des voyages, février. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, février. — Bulletin de la Société géologique de France, février. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimation, janvier et février. — Annuaire de la Société météorologique de France, février. — Nouveau journal des connaissances utiles, mars. — Journal des Missions évangéliques, février. — Journal d'éducation populaire, février. — Bulletin de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, cahiers d'octobre 1858 à février 1859. — L'Isthme de Suez, n° 66.

LES AUTEURS ET ÉDITEURS.

Erratum des cahiers de janvier-février.

Page 151, ligne 20, au lieu de : Carte de l'Asie Mineure, par Wrangel, lisez : Carte de l'Asie Mineure, par Wrontchenko.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1859.

Mémoires, Notices, etc.

Assemblée générale du 8 avril 1859.

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. DE LA ROQUETTE,
v. président de la Société.

Messieurs,

L'absence prolongée de M. le général de division Daumas, que les hautes fonctions qui lui ont été confiées par l'empereur retiennent encore au camp de Lunéville, m'appelle pour la seconde fois dans cette session à l'honneur de présider votre assemblée.

Je regrette, Messieurs, de ne pas voir votre honorable président assis aujourd'hui sur ce fauteuil qu'il eût si dignement occupé ; et j'ose espérer que vous accorderez à celui qui le remplace la même bienveillance qu'il a obtenue de vous en 1858 (1).

(1) Voir le procès-verbal de l'Assemblée générale, p. 309.

RAPPORT SUR LE PRIX ANNUEL
POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE
PENDANT LE COURS DE L'ANNÉE 1856.

Commissaires : MM. Daussy, d'Avezac, Jomard, Vivien de Saint-Martin,
et de La Roquette, *rapporteur*.

MESSIEURS,

Tous les ans, la Société de géographie offre, sur le Rapport d'une Commission spéciale, un grand prix au voyageur qui, pendant le cours d'une année déterminée, a fait la découverte la plus importante.

La Commission spéciale élue en 1859 par votre Commission centrale, à l'effet d'examiner la question du prix pour l'année 1856, s'est trouvée composée de MM. Daussy, d'Avezac, Jomard, Vivien de Saint-Martin et de la Roquette, que ses collègues ont bien voulu désigner comme rapporteur.

C'est le résultat des délibérations de votre Commission spéciale que je viens mettre sous vos yeux ; elle s'est accordée à l'unanimité, après un examen long et consciencieux, pour décerner votre grande médaille d'or à MM. Adolphe, Hermann et Robert Schlagintweit, voyageurs, géologues, naturalistes et physiiciens bavarois, pour leurs explorations du Tibet et du Turkestan oriental, et pour les découvertes qu'ils ont faites à l'ouest, au nord et au nord-ouest des monts Himalaya.

Ces trois frères vous étaient déjà fort avantageusement connus, Messieurs, par les beaux travaux exécutés par eux, de 1846 à 1848 et de 1850 à 1854, sur la géographie physique et la géologie des Alpes, travaux qui leur avaient acquis une place distinguée parmi les géographes et les naturalistes, dont notre Académie des sciences apprécia le mérite, et dont votre *Bulletin* a fait plusieurs fois mention, lorsque s'offrit une occasion unique d'étendre leurs explorations sur le plus vaste des théâtres!

La mort du capitaine William Elliot, arrivée à Masulipatam le 4 août 1852, ayant laissé inachevé le levé magnétique de l'Inde (*The magnetic Survey of India*), la Compagnie anglaise des Indes orientales cherchait à lui donner un digne successeur. Informé de cette circonstance, M. Bunsen, ambassadeur de Prusse à Londres, la fit connaître à M. le baron Alexandre de Humboldt, et ce vénérable et illustre doyen de la science, qui avait conçu une haute idée des talents, du zèle et de l'activité des frères Schlagintweit, les recommanda à M. le colonel William Sykes, membre de la Chambre des communes, l'un des directeurs influents de la Compagnie des Indes, lui-même savant distingué, connu par d'excellents ouvrages, en état, par conséquent, d'apprécier le mérite des autres. Adolphe Schlagintweit fut invité à se rendre à Londres, et dans les premiers mois de 1854 il entra au service de la Compagnie des Indes (1).

Cette puissante Compagnie, qui, dans une multitude

(1) Le brevet portait : « ou lui, ou l'un de ses frères. »

d'occasions, s'est montrée la protectrice éclairée et généreuse des plus importantes entreprises scientifiques en faisant abstraction des nationalités, se montra encore en cette occasion on ne peut plus libérale. Outre une importante allocation annuelle accordée à Adolphe Schlagintweit, elle consacra une somme d'environ trente mille francs à l'acquisition des instruments de toute nature dont il manifesta le besoin, et se chargea, de plus, de tous les frais.

C'était Adolphe Schlagintweit seul, le second des trois frères, qui avait d'abord traité avec la Compagnie, mais Hermann et Robert avaient été, sur sa demande, autorisés à l'accompagner. A peine eurent-ils touché le sol indien que lord Dalhousie, alors gouverneur général, chargea ces deux derniers de concourir aux travaux d'Adolphe; ils devinrent ainsi, comme lui, attachés à la Compagnie, qui leur alloua le même traitement et leur accorda les mêmes avantages.

Embarqués à Southampton le 20 septembre 1854 à bord du navire à vapeur l'*Indus*, MM. Schlagintweit se dirigèrent d'abord sur Bombay, par la voie de l'Égypte. De Bombay, où ils étaient arrivés le 16 octobre, les trois frères, après avoir terminé quelques préparatifs préliminaires, firent, chacun de leur côté, l'exploration des parties intérieures du pays, étudièrent successivement le Dekkan et d'autres provinces méridionales de l'Inde et se réunirent à Madras. De cette ville, ils se rendirent par mer à Calcutta, où ils séjournèrent environ trois semaines.

MM. Schlagintweit se séparant alors pour la seconde fois, Hermann visita pendant l'année qui s'écoula du

mois de mars 1855 au mois de mars 1856, le Bengale, la région de l'Himalaya comprise dans le Sikkim, la frontière orientale du Népal, les terrains montagneux des Nagas et des Khassias, le Bouthan, l'Assam, le delta du Gange et du Brahmapoutre, l'Oude, etc. Ce fut de la crête Singalila qui sépare le Népal du Sikkim qu'Hermann mesura le pic de *Gaurisankar*, qu'il considère comme la plus haute sommité du globe. C'est évidemment le mont *Everest* dont le colonel Waugh, qui, ne l'ayant vu que des plaines et à une assez grande distance, n'avait pu apprendre le nom que lui donnaient les habitants, évalue l'élévation à 8840 mètres (1) au-dessus du niveau de la mer.

Peu de temps après, Hermann mesura aussi dans le *Sikkim*, parmi un grand nombre de pics très élevés, le *Kanchinjanga*, voisin et rival du Gaurisankar, auquel le colonel Waugh avait donné 8582 mètres de hauteur (2). Deux magnifiques aquarelles de ces deux pics gigantesques, œuvre d'Hermann, qu'il a bien voulu me communiquer, sont déposées sur le bureau.

MM. Schlagintweit n'ayant point calculé encore les hauteurs de ces deux pics, ont cru devoir adopter provisoirement celles du colonel Waugh, qui, par un excès de modestie vraiment scientifique, écrivait dans une lettre du 5 août 1857, insérée dans les *Proceedings* de la Société géographique de Londres (vol II, n° 2) : « Nous ne savons pas d'une manière certaine que le » mont *Everest* est le point le plus élevé : tout ce que

(1) 29 002 pieds anglais.

(2) 28 136 pieds anglais.

» nous savons, c'est qu'il est le point le plus élevé *que nous avons mesuré.* »

A la station anglaise de Simla, placée au sud-est de Lahore, Hermann rencontra Adolphe et Robert, qui, dans le mois d'avril 1855, s'étaient rendus de Calcutta à l'Himalaya, occidental par Bénarès, Allahabad, Agra et Fatilgarh, et avaient franchi la frontière du Tibet.

Quoique complètement déguisés en Bouthias (c'est le nom des habitants des parties les plus élevées de l'Himalaya), les inspecteurs chinois reconnurent néanmoins qu'ils étaient Européens et voulurent les forcer de retourner sur leurs pas. Mais après une résistance opiniâtre, nos intrépides, et peut-être imprudents explorateurs, persistèrent dans leur résolution, menaçant d'employer la force si cela devenait nécessaire. Leur attitude résolue, et surtout quelques sommes offertes par eux aux inspecteurs, levèrent tous les obstacles. Ils purent continuer leur voyage dans le Tibet, mais avec une escorte chinoise dont ils parvinrent à obtenir bientôt le dévouement, probablement par le même moyen. Ils visitèrent alors sans difficultés les sources de l'Indus et du Sutlej, les environs des lacs sacrés de Mansaraur et de Rakus, ainsi que Gartok, ville de commerce la plus importante de cette contrée.

En se rendant de Gartok dans le Gerhval, ils reconnurent un vaste groupe de glaciers qui entourent l'Ibi-Gamin, montagne élevée de plus de 7 700 mètres (1). Après être restés dans ces régions

(1) 25 300 pieds anglais.

glaciales une huitaine de jours qu'ils employèrent à l'examen des glaciers, à dresser des cartes, et à faire des observations physiques, nos deux voyageurs continuèrent leur route, et ce ne fut qu'au bout de six mois, qu'avait duré leur excursion, qu'ils revirent des arbres.

Pendant qu'Adolphe retournait du Gerhival dans le Tibet, et descendait ensuite à Massuri, situé au pied de l'Himalaya, par le col de Nelong et la vallée du Gange supérieur, Robert visitait les vallées étroites et peu connues situées entre la Jumna et le Gange, et séparées entre elles par des défilés quelquefois de plus de 400 mètres (1).

Le 17 octobre, Adolphe et Robert se trouvèrent réunis à Massuri, qu'ils ne tardèrent pas à quitter pour continuer ensemble leur voyage en traversant Dehli, Agra et Sager. Adolphe, marchant ensuite vers le sud, parvint à Madras vers le milieu de février 1856. Il explora alors la contrée située entre Trichinapoli et le cap Comorin, la chaîne des Nilgheris ou montagnes Bleues ; il se rendit plus tard, à Calcutta, et ensuite par la route déjà connue le long de la vallée du Gange, de Calcutta à Simla, qu'il atteignit au mois d'avril suivant.

Pendant l'hiver de 1855, Robert avait examiné les parties centrales de l'Inde, et spécialement les monts Vindhya, qu'on en doit regarder comme le nœud. Les forêts épaisses et malsaines et l'état sauvage des habitants appartenant aux races primitives de cette vaste

(1) 1300 à 1400 pieds anglais.

contrée, ont jusqu'à présent fermé presque entièrement ces intéressantes montagnes et leurs vallées aux voyageurs étrangers; aussi les notions géographiques qu'on est parvenu à recueillir à leur sujet n'étant fondées que sur les vagues rapports des habitants, n'offraient, pour la plupart, que des erreurs. On avait cru, par exemple, d'après ces rapports, pouvoir donner une très grande élévation moyenne à l'Amarkantak, plateau dans les environs duquel plusieurs des principaux fleuves de l'Inde prennent leur source, tandis que, d'après la détermination de Robert, cette élévation ne dépasse pas neuf cents et quelques mètres (1).

Les différentes races primitives, celles des Bhils, des Kols, etc., dont on ne connaissait, pour plusieurs du moins, que les noms, ont été étudiées par lui avec le plus grand soin; et il a eu occasion de mesurer plusieurs individus, de faire leurs photographies, ainsi que des moules plastiques de leurs figures, et de recueillir des vocabulaires de la langue parlée par ces races, idiomes qui lui semblent près de s'éteindre. Ces observations ont d'autant plus d'importance que ces tribus, autrefois très nombreuses, mais réduites en ce moment à un très petit nombre d'individus, ne tarderont probablement pas, suivant notre voyageur, à disparaître complètement, ainsi que cela a eu lieu pour plusieurs tribus indigènes de l'Amérique.

En quittant l'Amarkantak, Robert se dirigea sur

(2) 3000 pieds anglais.

Allahabad, visita Agra et Dehli, d'où il se rendit à Simla ; là il ne tarda pas à être rejoint par Hermann et Adolphe.

Pendant les quatre semaines de leur séjour dans cette station, les trois frères employèrent leur temps à vérifier et à comparer les différentes observations faites par eux, ainsi que les instruments dont ils s'étaient servis, à se préparer enfin pour le prochain voyage qu'ils se proposaient de faire dans le Ladak, le Cachemire et au Balti. Ils furent secondés de la manière la plus amicale et la plus active par lord William Hay, à cette époque premier officier civil de la Compagnie à Simla, dont ils reconnaissent que les conseils leur furent d'une grande utilité, et avec lequel ils discutèrent le plan d'une nouvelle excursion, dont la réalisation leur promettait les résultats les plus brillants.

Dans le nouveau plan qu'ils s'étaient tracé, de nouvelles découvertes purement géographiques ne devaient, nous le reconnaissons, figurer qu'en seconde ligne ; c'était principalement sur les découvertes strictement scientifiques, sur le magnétisme terrestre, sur la géologie et sur la physique générale de la terre qu'ils devaient fixer, et qu'ils ont, en effet, fixé plus spécialement leur attention. Mais on apprend néanmoins, par leurs rapports officiels adressés mensuellement à la cour des directeurs de la Compagnie des Indes, dont plusieurs datés d'Agra, de Simla, de Leh, de Rawull-Pindee, de Bhooj dans le Kutch, ont été imprimés par ordre de la Compagnie, soit à Lahore, soit à Agra, soit à Calcutta ; qu'en explorant des contrées peu ou point connues, surtout dans l'Himalaya,

ainsi qu'au nord et à l'ouest du Tibet, les frères Schlagintweit ont constamment cherché et sont parvenus à faire faire des progrès remarquables à la géographie du globe. Des informations tout à fait neuves sur la configuration des pays qu'ils ont visités les premiers, sur la direction et la hauteur de plusieurs chaînes de montagnes et des vallées qu'elles enserrent, sur les races et les idiomes de leurs habitants, enfin les cartes dressées par eux, d'après des observations astronomiques sur lesquelles la situation de plusieurs localités inconnues jusqu'alors a été placée, tandis que d'autres ont été rectifiées, démontrent suffisamment quelle part de reconnaissance les géographes doivent aux trois savants bavaois.

L'un des rapports officiels dont nous avons déjà parlé, portant le n° 8 et daté de Leh, 26 septembre 1856, où ils avaient établi un observatoire magnétique et le dépôt de leurs instruments, nous fait connaître qu'Hermann et Robert ayant quitté, le 24 juillet, cette capitale du Ladak, où ils s'étaient rendus déguisés, suivant leur habitude, par des routes différentes, explorèrent le Turkestan proprement dit. En traversant et en contournant le Karakorum et le Kuen-Lun, qu'on avait représentés jusqu'à eux comme une seule et même chaîne (1), ils reconnurent qu'ils

(1) En effet, la chaîne de montagnes que le major Alex. Cunningham appelle *Karakoram-Range*, dans la carte qui accompagne son voyage au *Ladak* (Londres, 1854), est nommée *Mustagh* ou *Kuen-Lun* par le Dr Thomas Thomson, dans la carte jointe à son voyage « *Western Himalaya and Tibet*, » publié à Londres en 1852. Ces deux chaînes ont la même forme, sont situées à la même latitude,

en formaient réellement deux tout à fait distinctes et ayant une orientation différente. Ce fut après avoir passé la chaîne plus septentrionale du Kuen-Lun, que nos explorateurs descendirent dans la grande vallée de Yarkand, vaste dépression de 900 à 1200 mètres, qui sépare le Kuen-Lun du Saïan-Shan, ou plus généralement, ainsi que le disent MM. Schlagintweit, les montagnes de la haute Asie au nord de l'Inde, des montagnes de l'Asie centrale au sud de la Russie. Ils visitèrent cette région, d'autant plus intéressante à explorer, qu'elle n'avait été traversée par aucun Européen, et qu'en outre des observations de magnétisme terrestre, de température, etc., on pouvait y étudier la formation, l'âge et les directions de chaînes de montagnes que les voyageurs modernes considèrent comme complètement, ou en grande partie inconnues (1).

entre les mêmes degrés de longitude, et offrent toutes deux à leur centre le col « *Karakoram-Pass* » que nous appelons, avec presque tous les voyageurs et géographes, M. le baron de Humboldt entre autres, *Karakorum*. Il nous paraît, utile de citer textuellement à cette occasion une phrase de la préface du voyage du D^r Thomas Thomson dans l'Himalaya occidental et le Tibet : « The orthography of oriental names « is a question of great difficulty, and grave objections may be urged » against any system which has been proposed... »

(1) « The *Karàkorum*, or *Trans-Tibetan* chain, dit le major Alexander Cunningham, p. 45 de sa description du Ladak, imprimée à Londres en 1854, « forms the natural boundary of Ladak, and the small » Musulman districts of Balti, Hunza-Nager, and Gilgit on the north. » *Nothing whatever is known of this range to the eastward of the » upper Shayok river, and of the northern portion we know but little. »*

Et je vois dans une lettre que M. le baron de Humboldt m'a fait honneur de m'écrire de Berlin, le 15 mars dernier, la citation sui-

Revenus au point de départ de Leh, les deux frères gagnèrent le Penjab par des chemins différents à travers le Cachemire.

Presque pendant le même temps, c'est-à-dire de mai à novembre 1856, Adolphe, qui avait quitté Simla le 28 mai, arriva, le 26 juin, en se dirigeant par Kulu et Lahoul, à Zanskar, dans le Tibet, et s'occupa particulièrement de l'examen des parties occidentales de cette région et d'une portion considérable de la chaîne du Kuen-Lun, située plus au nord. Le 19 octobre, il se trouvait dans le Cachemire, et le 17 novembre suivant à Rawull-Pundee, dans le Penjab, d'où son rapport officiel portant le n° 9 est daté, et où il rencontra ses deux frères.

Robert, parti de Rawull-Pundee le 18 décembre 1856, explora le Chakowal en traversant la chaîne des *montagnes de sel*, et arriva à Moultan le 4 janvier 1857. Parvenu ensuite, le 14 mars, à Bhooj, capitale du Kutch, il se dirigea sur Bombay, où il s'embarqua au mois d'avril pour l'Europe; son frère Hermann, après avoir visité le Nepal, partit de Calcutta et retourna dans sa patrie.

vante, extraite par lui de l'introduction de la *Flora indica* de Joseph Hooker et Thomas Thomsou, ouvrage imprimé à Londres en 1855, que je n'ai pu trouver dans aucune de nos grandes bibliothèques : « The » chain of the Kuenlun where it forms the boundary of western Tibet » is not less elevated than the Himalaya and is covered throughout a great » part of its length with perpetual snow. Its axis has not been crossed » by any European traveller, but was reached by Dr Thomson who visited the Karakoram Pass elevated 18 300 feet. This chain has been » called the Mustagh, Karakoram, Hindu-kush and Tsungling. »

Quant à Adolphe, que nous avons laissé dans le Penjab, il manifesta l'intention de séjourner encore une année dans le Tibet et le Turkestan, pour visiter de nouveau ces deux contrées, et en particulier la chaîne du Kuen-Lun et celle du Karakorum, à l'effet de compléter les observations de ses deux frères et les siennes propres sur ces intéressantes régions qu'ils avaient, on doit le reconnaître, traversées et décrites exactement les premiers; il se proposait de rentrer ensuite en Europe par le Penjab et Bombay.

On sait que le 16 décembre 1856 il quitta Rawull-Pundee, que, dans les premiers jours de juillet 1857, il passa la chaîne du Karakorum par le col d'Aksae-Chin, situé à trois marches au sud-est du col de Karakorum, route nouvelle et non fréquentée, et le 20 du même mois, le Kuen-Lun, près de Karon-gatak.

Au commencement du mois d'août (1857), Adolphe était aux environs de Yarkand, et quelques jours plus tard à Kashgar. Depuis on n'a plus reçu de nouvelles positives sur son sort.

Mais il paraît aujourd'hui (1859) malheureusement certain, d'après un document officiel parvenu par le dernier courrier à la Compagnie des Indes, et qui nous a été communiqué, le 17 mars dernier, par M. le colonel Sykes, qu'Adolphe Schlagintweit a été assassiné à Kashgar par un fanatique *Synd* ou *Sayad*, appelé Wullee-Khan, et qu'on n'a trouvé auprès du malheureux et si regrettable voyageur que quelques fragments de papiers et un télescope brisé, tristes reliques

qu'on s'est empressé de faire parvenir à sa famille (1).

Essayer d'exposer, même d'une manière sommaire, les immenses travaux si variés des frères Schlagintweit et les services qu'ils ont rendus à presque toutes les branches des connaissances humaines pendant les trois années consacrées par ces savants à l'exploration de l'Inde entière et des parties septentrionales et occidentales du Tibet et des pays voisins, c'est-à-dire de contrées s'étendant en ligne directe sur plus de 30 degrés de latitude et sur une moyenne de près de vingt en longitude, qu'ils ont sillonnées dans tous les sens, serait une œuvre impossible en ce moment, et que, dans aucun cas, votre rapporteur n'aurait osé entreprendre.

Nous dirons seulement pour en donner une faible idée, en nous restreignant même à ce qui a le plus de rapport à la géographie, que, sur les quarante-trois volumes manuscrits déposés à l'*India-House*, siège de la Compagnie des Indes, que MM. Hermann et Robert Schlagintweit sont au moment de publier, et dont ils nous ont fait connaître en détail le contenu, plus de huit traitent de topographie, de mesures trigonométriques, d'observations astronomiques, d'hydrographie, des races humaines, de vocabulaires géographiques, etc., et que, parmi les nombreux atlas qui ac-

(1) MM. H. et R. Schlagintweit préparent un résumé sommaire des informations parvenues sur le meurtre d'Adolphe. Le nom de l'assassin et les détails qui accompagnent son crime diffèrent en quelques points, mais le lieu et l'époque où il s'est accompli ne s'accordent que trop bien.

compagneront leur publication, figurera un grand atlas géographique.

Pour nous résumer, et ne parler ici que d'une seule de leurs principales découvertes géographiques, sur laquelle nous avons obtenu des renseignements plus étendus, nous croyons pouvoir dire que les frères Schlagintweit sont les premiers Européens qui ont franchi la crête du Karakorum et celle du Kuen-Lun, qui ont déterminé exactement la position géographique, l'élévation et la direction de ces deux chaînes de montagnes de la haute Asie, que l'illustre baron de Humboldt, avec sa sagacité instinctive, avait pour ainsi dire devinées et tracées en partie, d'après quelques indications de voyageurs chinois, dans une carte de 1843 jointe à son bel ouvrage sur l'Asie centrale, et que les autres voyageurs ont confondues ensemble (1);

Que les frères Schlagintweit sont les premiers qui ont pénétré dans plusieurs des vallées voisines de ces chaînes, dont ils ont étudié les populations, sous différents aspects, en faisant des observations astronomiques et magnétiques combinées avec leurs observations générales de géologie et de physique terrestre; et qui, en passant la chaîne du Kuen-Lun par le col de Bushia, élevé de 5250 mètres (2) au-dessus du niveau de la mer, ont constaté que sa direction était de l'ouest à l'est, tandis que celle de Karakorum avait une direction parallèle à l'Himalaya, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est;

(1) Voir les notes pages 234 et 235.

(2) 17 200 pieds anglais.

Que c'est enfin en longeant la chaîne du Kuen-Lun qu'ils se sont convaincus que cette chaîne ne forme point la ligne de séparation des eaux, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'alors, puisqu'elle est traversée par la rivière de Yarkand qui passe à son extrémité occidentale, et par deux autres grands cours d'eau, le Karakash et le Keria qui s'unissent au Yurunkash et au Khotan et disparaissent entièrement au lac Lop.

Ces découvertes des trois frères Schlagintweit sont constatées par les rapports officiels adressés par eux à la Compagnie des Indes orientales; elles résultent des explications écrites que MM. Hermann et Robert nous ont transmises, sur notre demande spéciale, en les accompagnant d'une carte comprenant l'Inde, la chaîne de l'Himalaya, le Tibet occidental et une portion du Turkestan, sur laquelle leurs itinéraires sont tracés, et, de plus, d'un croquis des systèmes des chaînes de montagnes et des rivières de la haute Asie, d'après leurs voyages (1), et d'une table générale des castes et des tribus représentées dans leur collection de deux cent soixante-et-dix photographies, et des moules plastiques des figures de naturels de l'Inde et de la haute Asie, pour servir aux recherches ethnographiques.

Nous appuyons, en outre, les conclusions prises par nous sur des explications de même nature que nous devons à l'extrême bienveillance de M. le baron de Humboldt et de M. le colonel William Sykes, l'un des directeurs de la compagnie des Indes, vice-président

(1) Ce croquis, ainsi que la table générale des castes et tribus, accompagnent ce rapport.

de la Société géographique de Londres, ou que nous avons puisées dans les rapports présentés aux deux dernières réunions générales de la même Société géographique, par sir Roderick Murchison, son président.

Après avoir comblé d'éloges les travaux gigantesques de MM. Schlagintweit pendant leurs dernières explorations, les hommes si distingués que nous venons de citer s'accordent à reconnaître que ces trois frères sont les premiers Européens qui ont visité une partie des localités signalées dans notre rapport, et leur témoignage, confirmé *indirectement* par de célèbres voyageurs anglais, tels que le docteur Thomas Thomson et le major Alexandre Cunningham, qui signalent plusieurs des points explorés par nos voyageurs comme pays inconnus (1), a d'autant plus de poids qu'outre leur caractère éminent et leur connaissance approfondie de l'Inde et de la haute Asie, MM. de Humboldt, Sykes et sir R. Murchison ont eu à leur disposition tous les rapports manuscrits, ainsi que la correspondance officielle des savants bavares, dont quelques portions seulement ont pu passer sous nos yeux.

C'est par tous ces motifs que nous avons accordé, en votre nom, Messieurs, la grande médaille d'or de la Société de géographie aux trois frères Schlagintweit pour leurs explorations dans le Tibet et le Turkestan oriental, et plus spécialement pour les découvertes qu'ils ont faites dans les parties ouest et nord-ouest des monts Himalaya.

Nous dirons en terminant que la Commission, en

(1) Voir la note 1, p. 234 et suivantes.

adjugeant le prix aux trois frères Schlagintweit, réserve les droits de M. Vogel et du capitaine Burton pour leurs dernières explorations en Afrique, et, en général, ceux de tous les voyageurs dont on pourrait connaître les travaux postérieurement.

DE LA ROQUETTE.

TABLE GÉNÉRALE

DES

CASTES ET TRIBUS REPRÉSENTÉES PAR MM. SCHLAGINTWEIT

Dans leur collection des têtes ethnographiques
de l'Inde et de la Haute-Asie.

BRAHMANES.

De Calcutta,	Bengale.
» Nepál,	Himalaya.
» Gerhval,	Himalaya.

RAJPUTS.

De Náddea,	Bengale.
» Kāmáon	Himalaya (Thákur).
» Jóhar,	Himalaya (Bhot-Rajpút).
» Gerhval	Himalaya (Thákur).
» Gerhval,	Himalaya (Bhot-Rajpút).
» Chámha,	Himalaya.
» Símla,	Himalaya (Thákur).
» Kúlu,	Himalaya.

BAIS OR VHAYSIAS.

De	Sattára,	Dekkan.
»	Audh,	Hindoustan.
»	Chámba,	Himalaya.

SUDRAS.

De	Calcutta,	Bengale.
»	Pátna,	Bengale.
»	Káttak,	Bengale.
»	Amarkántak,	Inde centrale.
»	Agra,	Hindoustan.
»	Sattára,	Dekkan (Maharáta).

ABORIGÈNES.

Gōds	de	l'Inde centrale.
Bhils	»	Inde centrale.
Kols	»	Inde centrale.
Sántals		des Montagnes Rajmahál.
Nágas	}	des provinces voisines de
Khássias		la frontière nord-est de
Assamése		l'Inde.

MUSULMANS DE L'INDE.

De	Calcutta,	Bengale.
»	Jassár,	Bengale.
»	Agra.	Hindoustan,
»	Málva,	Inde centrale.
»	Bellári,	Mysore.
»	Shikarpour,	Sindh.
»	Beluchistán,	

MUSULMANS DE L'INDE.

De	Hazára,	Penjab.
»	Multán,	Penjab.
»	Pesháur,	Penjab.

PARSIS.

De Bombay.

SIKHS.

De Lahore, Penjab.

INDO-PORTUGUAIS.

De Bombay.

SINGHALAIS.

De Ceylan.

MUSULMANS DE LA HAUTE ASIE.

De	Cachemire,	Himalaya.
»	Candahár,	Cábul (Afghán).
»	Hazáreh,	Cábul.
»	Bálti,	Tibet.
»	Hazóra,	Tibet.
»	Badakshán,	Asie centrale.
»	Kókand,	Asie centrale.
»	Khótan,	Turkestan (Mogols).
»	Yárkand,	Turkestan (Mogols).

GORKHAS.

De Nepál, Himalaya.

BUDDHISTES.

De	Bhután,	Himalaya.
»	Sikkim,	Himalaya { Lépchas. Bhútias.

BUDDHISTES.

De	Nepál,	Himalaya.
»	Spíti,	Himalaya.
»	Guarikórsum,	Tibet.
»	Ladáq,	Tibet.
»	Rúkchu,	Tibet.
»	Núbra,	Tibet.
»	Ava,	Birmanie.

RACES MÊLÉES DE LA HAUTE ASIE.

a) *Argons.*

(Races mêlées entre les Cachemiriens, les Tibétains et les Turkestanien.)

De	Cachemire,	Himalaya.
»	Yarkand,	Turkestan.

b) *Kanéts.*

(Race mêlée entre les tribus Himalayènes et Tibétaines.)

De	Kúlu,	Himalaya.
»	Lahól,	Himalaya.
»	Bissér,	Himalaya.
»	Kānāur,	Himalaya.

JUIFS.

De	Bokhára.
----	----------

CHINOIS.

De	Canton.
----	---------

SIDI.

De	Zánzibar,	Afrique.
----	-----------	----------

La totalité de la collection devait se composer d'environ 300 têtes ;
mais, dans leur correspondance, MM. Schlagintweit m'ont fait con-
naître qu'elle serait de 270.

D. L. R.

LA RECHERCHE
DES SOURCES DU NIL.

La recherche des sources du Nil, dont je me propose d'esquisser l'histoire, est tout à la fois la question la plus ancienne et la plus récente qui ait été soulevée dans le domaine des découvertes géographiques.

L'origine inconnue de ce fleuve majestueux qui féconde l'Égypte a excité la curiosité et occupé l'attention de l'antiquité tout entière depuis les temps pharaoniques ; et de nos jours, après une interruption de dix-huit siècles, plusieurs expéditions successives ont tout à coup ramené la pensée de l'Europe vers le vieux problème. En ce moment encore, diverses entreprises plus ou moins sérieuses, plus ou moins entourées de garanties scientifiques, tiennent en éveil l'intérêt général. Il n'est donc pas hors de propos de résumer depuis son origine l'historique de cette recherche, de dire quels résultats on y a jusqu'à présent obtenus, et aussi d'exposer quelques vues qui pourront avoir leur utilité pour la direction et le succès des futures explorations.

Ces explorations ont d'autant plus droit à notre intérêt, que c'est à la France qu'en appartiennent la pensée première et l'impulsion la plus active. Notre expédition d'Égypte en a été la première occasion. En reportant l'attention vers la terre des Pharaons, ce grand événement de la fin du dernier siècle rappela aussi l'intérêt

sur les parties supérieures de la vallée où les anciens souverains de l'Égypte avaient étendu leur domination et qu'ils couvrirent de leurs monuments; en même temps que le nom même du Nil a fait remonter la pensée vers la région inexplorée où sont situées les sources du fleuve.

Me sera-t-il permis, sans blesser les sentiments de discrétion et de retenue d'un de nos propres collègues qui appartient à cette mémorable expédition de 1798, de rappeler tout ce qu'il a fait, dans le cours de sa longue carrière si fructueusement remplie, pour l'avancement des découvertes africaines? Nul, assurément, n'a servi d'une manière plus efficace et avec une activité plus soutenue, par ses avis, par ses directions, par son intervention incessante, la cause de la régénération égyptienne, qui intéresse à un si haut point la science et l'humanité; personne, peut-être, n'a plus utilement et plus directement contribué aux entreprises qui, depuis vingt ans, ont eu pour objet la recherche des sources du Nil. Vous avez tous nommé M. Jomard, notre savant et honoré président. Rappeler de tels services, dont la Société a droit d'être fière, c'est faire acte tout à la fois de reconnaissance et de patriotisme.

Les droits de la France ne datent pas seulement de l'expédition d'Égypte. Les premières informations que l'on ait eues sur la Nubie, ce sont aussi des Français qui les ont données.

Un médecin nommé Charles Poncet, attaché à l'ambassade française résidant au Caire, se rendit à Gondar en 1698 avec la caravane du Sennâr, et publia sur l'Abyssinie quelques détails auxquels leur nouveauté donnait alors beaucoup d'intérêt.

Bientôt après (en 1703), des informations plus curieuses et plus circonstanciées furent recueillies au Caire par M. du Roule, que Louis XIV avait chargé d'une mission près du Négous, le voyage de Poncet ayant paru présenter une ouverture favorable pour renouer des relations avec l'Abyssinie. On connaît la triste fin de M. du Roule, que le roi du Sennâr fit massacrer avec toute sa suite ; mais les informations qu'il avait rassemblées ne furent pas perdues pour la géographie. Elles avaient été communiquées à Guillaume Delisle, qui en fit usage pour son mémoire sur l'île de Méroé (1708) ; et plus tard, d'Anville s'en servit également pour son mémoire sur les sources du Nil (1745).

Ces notes de l'envoyé français confirmaient, avec des circonstances nouvelles, les notions fournies par le géographe Ératosthène dans le III^e siècle avant notre ère, et ensuite par quelques auteurs arabes, sur les grands affluents dont se forme le fleuve d'Égypte dans sa partie supérieure ; elles révélaient ce fait important, que la rivière qui traverse l'Abyssinie sous le nom de Takazzé prend en Nubie le nom d'Atbara, sous lequel elle va se joindre à la droite du Nil, ce qui conduisit Delisle et d'Anville à l'identification certaine de l'*As-taboras* des anciens, et leur fit reconnaître la vraie situation de l'île de Méroé, dont Ptolémée lui-même s'était fait une fausse idée. La sagacité de d'Anville alla plus loin. Rapprochant de ce renseignement sur le confluent de l'Atbara une indication sur l'emplacement de Méroé donnée, sous le règne de Néron, par des explorateurs romains, l'habile géographe marqua le site

de la vieille métropole éthiopienne au point précis où soixante-sept ans plus tard M. Cailliaud en a retrouvé les ruines. Pour la première fois aussi les informations transmises par M. du Roule firent connaître le nom de *Bahr-el-Abyad* ou fleuve Blanc, nom que les tribus arabes de la haute Nubie donnent à la branche occidentale du Nil au-dessus de son confluent avec le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, qui vient d'Abyssinie.

Le XVIII^e siècle et les douze premières années du XIX^e n'ajoutèrent rien aux informations fournies par Poncet et par M. du Roule ; mais à partir de 1813, la Nubie et la région du haut Nil ont reconquis tout à coup une importance extrême dans la reprise, devenue alors si active, des explorations de l'Afrique. Des voyageurs d'un mérite éminent se portèrent vers les pays si longtemps négligés que le Nil arrose avant d'entrer en Égypte. Burckhardt, un des noms illustres parmi les explorateurs des temps modernes, y pénétra le premier de 1813 à 1814. L'architecte Gau en 1817. notre compatriote Cailliaud en 1820, le docteur Rüppell en 1823, Champollion en 1828, M. Joseph Rüssegger en 1836, ont tour à tour porté leurs recherches sur l'archéologie et l'histoire naturelle, sur l'étude du pays et celle des populations. Tous ont beaucoup ajouté à la somme de nos connaissances sur ces contrées intérieures ; plusieurs, et au premier rang Cailliaud et Rüssegger, en ont considérablement reculé les limites.

Jusque-là l'étude des explorateurs ou s'était exclusivement renfermée dans les limites propres de la Nubie, ou s'était portée vers le Bahr-el-Azrak (le

fleuve Bleu), à cause de la région aurifère que cette rivière traverse immédiatement après avoir franchi la frontière occidentale de l'Abyssinie.

Nous touchons au moment où les investigations, prenant une nouvelle direction, vont se porter sur la branche occidentale du fleuve, celle qui en fut regardée de tout temps comme le bras principal, ou pour mieux dire comme le vrai Nil, dont le fleuve Bleu n'est qu'une branche secondaire.

Si nous avons à retracer le détail historique de la recherche des sources du Nil dans l'antiquité et à rappeler les spéculations des philosophes sur l'origine de ce grand fleuve, dont la renommée franchit de bonne heure les limites de l'Égypte, nous montrerions, par l'autorité directe ou par l'interprétation naturelle des textes et des monuments, que, dès une époque reculée, les Pharaons poussèrent leur domination jusqu'au pays des Nègres, très-haut, conséquemment, dans le bassin du fleuve. Ni alors, ni plus tard, on ne sut précisément d'où venait le Nil ; mais on savait que parmi les grands affluents dont il se forme dans sa partie supérieure, le courant principal, celui qui avait droit à être regardé comme la tête du fleuve d'Égypte, était la branche la plus occidentale, celle qui vient directement du Sud. Plus tard, au temps des Ptolémées, on retrouve les mêmes informations, plus précises peut-être et mieux définies, mais renfermées dans les mêmes limites ; plus tard encore, au temps des Romains, on fit pour les dépasser une tentative qui resta sans résultat. C'est dans l'ouvrage du géographe Ptolémée, vers le milieu du II^e siècle, qu'on trouve pour la première fois l'in-

dice de notions nouvelles sur l'origine du fleuve. On voit chez lui les sources marquées directement au sud, très avant dans l'intérieur du continent, où les eaux qui descendent des montagnes, après s'être réunies dans de grands lacs, s'épanchent en deux courants principaux, qui, réunis, forment le Nil. De plus, cette branche du Sud, à laquelle est spécialement appliqué le nom de Nil, est bien distinguée d'un affluent oriental appelé l'*Astapus*, qui sort d'un autre lac d'Éthiopie, situé très loin des précédents vers le nord-est : c'est le Bahr-el-Azrak ou fleuve Bleu, qui traverse, près de sa source dans l'intérieur de l'Abyssinie, le grand lac Tzana; de même que l'*Astaboras*, second affluent qui vient aussi se joindre au Nil après l'*Astapus*, est l'Atbara ou Takazzé, seule rivière que reçoive le Nil après le fleuve Bleu. Abstraction faite de la précision des détails, les grands traits de cette disposition hydrographique sont indiqués de manière à ce qu'on ne peut les méconnaître.

Ces remarquables informations que Ptolémée nous donne ne provenaient, du reste, ni d'une expédition nouvelle à la recherche des sources, comme il y en avait eu une sous le règne de Néron, ni d'aucune découverte proprement dite; elles étaient le résultat, le géographe lui-même nous l'apprend, de renseignements fournis par les indigènes à des marchands qui fréquentaient par mer les contrées du Sud. Elles ont d'autant plus d'intérêt, qu'elles s'accordent de tout point avec celles que rapportèrent de l'Afrique australe les premiers Portugais qui en fréquentèrent les parages maritimes au commencement du xvi^e siècle, et que les

recherches aussi bien que les découvertes récentes les confirment dans leur généralité. Elles sont également conformes à celles que répétèrent les auteurs arabes, non-seulement les géographes compilateurs qui ont suivi l'ouvrage même de Ptolémée, traduit de bonne heure dans la langue du Coran, mais aussi des écrivains et des voyageurs plus anciens, qui s'appuient évidemment d'informations personnelles. Depuis le siècle de Ptolémée et le temps des Arabes, les notions acquises sur les parties supérieures du bassin du Nil, loin d'avoir gagné quelque chose, avaient plutôt rétrogradé par l'oubli ou la confusion des anciennes informations ; et l'erreur des missionnaires portugais du xvi^e siècle qui visitèrent en Abyssinie les sources du Bahr-el-Azrak (l'*Astapus* des anciens), et qui crurent, sur la foi des Abyssins, avoir vu les sources du Nil, cette erreur, répétée au xviii^e siècle par l'Écossais Bruce, et qui n'a été clairement reconnue que de notre temps, contribua davantage encore à obscurcir une question qui, du moins chez les anciens, était clairement posée, si elle était incomplètement résolue.

Voilà où en étaient les choses il y a vingt ans, à l'époque du voyage de M. Rüssegger ; depuis lors elles ont grandement changé de face.

Cailliaud, en 1821, avait essayé, sans résultat, d'appeler sur le fleuve Blanc l'attention d'Ismaïl-Pacha, le chef de l'expédition égyptienne envoyée par Mohammed-Ali dans la haute Nubie ; on fut plus heureux en 1838 près de Mohammed-Ali lui-même.

Le vice-roi, dont l'âge n'avait amorti ni l'énergie ni l'activité, avait voulu voir de ses propres yeux ce

pays aurifère de Fazokl, qu'on lui avait si souvent dépeint comme un nouvel Eldorado, et d'où le trésor n'avait tiré jusque-là qu'un produit insignifiant. A l'âge de près de quatre-vingts ans, il ne craignit pas d'entreprendre ce voyage de plus de sept cents lieues. Pendant son séjour à Khartoum, au retour du Fazokl, la vue du Bahr-el-Abyad reporta sa pensée vers la mystérieuse origine de ce grand fleuve dans les profondeurs inconnues de l'Afrique; plus d'une fois d'ailleurs, les Européens, dont il aimait à s'entourer, lui avaient parlé de la gloire qu'il y aurait pour lui à effectuer une découverte que plusieurs princes de l'antiquité avaient inutilement tentée. Mohammed était sensible à tout ce qui pouvait grandir son nom en Europe : l'exploration du fleuve Blanc fut résolue.

Le vice-roi avait voulu que cette expédition fût tout égyptienne. Quatre cents soldats montaient la flottille; un capitaine de la marine égyptienne, Sélim Bimbachi, en eut le commandement. Un seul Européen, M. Thibaut, était du voyage, mais sans fonctions ni autorité.

Il est clair que l'expédition ne pouvait avoir aucun caractère scientifique. Il ne paraît pas même que des relèvements de hauteur solaire aient été pris pour jalonner l'itinéraire (peut-être faute d'instruments); la détermination de la route reposa uniquement sur l'estime, et ces estimés aboutirent à une erreur considérable. Sélim croyait être arrivé au 3° degré 1/2 de latitude nord, tandis qu'il a été reconnu depuis que le point où s'arrêta l'expédition se trouve au plus bas sous le 6° parallèle.

Si peu précis qu'en fussent les résultats, le voyage

fut cependant loin d'être inutile. Ce fut une première reconnaissance qui prépara les voies à des expéditions plus fructueuses.

Dans la route de plus de quatre cents lieues qu'on avait parcourue depuis Khartoum, on avait pu déjà constater plusieurs faits importants. On avait pris une connaissance générale des peuples et des tribus qui bordent en très-grand nombre les deux rives du Nil ; on avait pu reconnaître que la direction générale de la rivière, nonobstant un grand coude qu'elle pousse à l'ouest vers le 9^e parallèle, est au sud ; enfin, on n'avait rencontré aucune montagne un peu considérable dans l'intervalle qui avait été parcouru. C'est un pays plat et d'une faible inclinaison (ce qu'on reconnaît aisément à la lenteur du courant) ; d'où l'on pouvait conclure que la région élevée où les sources d'un aussi grand fleuve sont nécessairement situées devait être encore à une bien grande distance. Le voyage avait employé près de quatre mois et demi, depuis le milieu de novembre 1839 jusqu'aux derniers jours de mars 1840.

Le journal de Sélim était donc de nature à faire désirer une suite plus complète d'observations ; il importait surtout d'avoir une carte du fleuve. Il fut décidé au Caire qu'une seconde expédition aurait lieu. Cette fois on comprit le besoin de confier à des Européens le soin des observations scientifiques. Sélim, dont l'expérience pouvait être utile, conserva le commandement de la flottille ; mais deux des ingénieurs français au service de l'Égypte, M. d'Arnaud et M. Sabatier, furent principalement chargés des relèvements

et des observations astronomiques. M. Thibaut leur fut adjoit comme naturaliste. Un médecin allemand, le Dr Werne, qui avait déjà fait une intéressante excursion dans les plaines de l'Atbara, obtint l'autorisation de se joindre au voyage comme simple passager. Cette adjonction accidentelle s'est trouvée, en définitive, d'un très grand intérêt pour la science, car c'est à M. Werne que l'Europe a dû la seule relation circonstanciée que l'on possède encore de l'expédition (1).

Poursuivons l'historique des explorations du fleuve. A peine de retour à Khartoum, la flottille remit à la voile, dans les derniers jours de septembre 1841, pour une troisième expédition dont M. d'Arnaud eut encore la direction scientifique.

Rien n'a été publié de cette troisième expédition, sauf deux ou trois notes très courtes de M. d'Arnaud, imprimées au *Bulletin de la Société de Géographie*. Il n'est dit nulle part jusqu'à quel point elle s'avança; il ne semble pas qu'elle ait remonté aussi loin que la seconde.

Dès 1843, immédiatement après le retour de M. d'Arnaud au Caire, le gouvernement égyptien songea à une expédition nouvelle au fleuve Blanc, vou-

(1) Le chef de l'expédition, M. d'Arnaud, en a écrit aussi une ample relation, avec le détail de ses observations. Des considérations qui nous sont inconnues en ont empêché jusqu'à présent la publication; on ne désespère cependant pas encore que cette publication puisse avoir lieu. Bien qu'après un intervalle de vingt ans elle doive perdre quelque chose de l'intérêt qu'elle aurait eu dans sa nouveauté, il n'en est pas moins fort à désirer qu'un document de cette importance soit livré à la science.

lant avoir enfin le dernier mot de cette difficile énigme. Diverses circonstances, et surtout la mort de Mohammed-Ali, ont entravé la réalisation de ce projet ; mais il n'a jamais été abandonné. L'organisation d'une grande expédition scientifique qui devait avoir lieu en 1856 a retenti dans toute l'Europe. La conduite en était confiée à un voyageur savant, M. d'Escayrac de Lauture, familiarisé depuis longtemps avec l'Afrique et la vie de l'Orient ; un pareil choix, et la libéralité que le gouvernement égyptien apportait dans les subsides de l'entreprise, devaient en garantir la réussite. La fatalité qui semble s'attacher à la recherche des sources du Nil a fait échouer ce nouveau projet, avant même que l'exécution en ait été sérieusement commencée.

Sur ces entrefaites, la région du fleuve Blanc n'a pas été sans s'enrichir de notions nouvelles.

Ces notions proviennent de deux sources.

Les unes ont été fournies par des Européens que le trafic de la gomme et de l'ivoire a conduits depuis quinze ans jusqu'aux dernières limites des reconnaissances effectuées par les expéditions égyptiennes ; on doit les autres aux missions que le zèle religieux a portées jusque dans ces contrées extrêmes.

M. Brun-Rollet, sujet sarde d'origine savoisiennne, appartient à la première catégorie. Sans être un homme de science, M. Brun-Rollet est loin d'être illettré ; aussi les notes détachées qu'on a de lui, et finalement le volume qu'il a donné sur cette haute région du fleuve, contiennent-ils des renseignements d'un très grand intérêt. La plupart se rapportent à des tri-

bus avec lesquelles le voyageur s'est trouvé en relation, ou dont il a eu connaissance par les rapports indigènes. Les informations recueillies par les missionnaires étendent plus loin encore le cercle des notions nouvelles. Cette mission de l'Afrique centrale fut fondée il y a dix ans par le gouvernement pontifical de Pie IX; un savant religieux autrichien, le Révérend Ignaz Knoblecher, en eut la direction. Don Knoblecher arriva à Balénia, point extrême des reconnaissances égyptiennes, vers le milieu de janvier 1850; c'est là qu'il fonda un établissement d'où la Parole devait rayonner dans les contrées environnantes. On a imprimé, d'après les lettres de M. Knoblecher, une courte notice de son voyage, qui renferme, sur le tracé du fleuve et les populations riveraines, des aperçus et des données d'une importance capitale; malheureusement les matériaux plus considérables que le missionnaire avait réunis n'ont pas jusqu'à présent été livrés à la publicité, non plus que le détail de ses observations astronomiques, détail d'autant plus nécessaire que les notations du savant missionnaire sont, nous le verrons tout à l'heure, très différentes de celles qui ont été données par l'expédition égyptienne de 1840. Un des Pères de la mission de Balénia, Angelo Vinco, a pu réunir, durant un séjour de plusieurs années, nombre d'informations précieuses sur les pays et les populations situées plus au sud, dans la direction de l'Équateur. Le P. Angelo, ainsi que le Rév. Knoblecher et M. Brun-Rollet, ont tous les trois, à peu d'intervalle, payé le tribut fatal auquel peu d'Européens échappent sous le climat des tropiques.

Pénétrons maintenant dans ces terres inconnues que nous ont ouvertes les expéditions égyptiennes et le zèle des missionnaires. Esquissons à grands traits la physionomie de la région du fleuve Blanc et des races qui l'habitent ; disons à quel point précis sont arrivées les notions acquises, quels doutes restent encore à éclaircir, quelles incertitudes à résoudre, quelles lacunes à remplir pour achever la découverte que l'on poursuit depuis vingt ans, et inscrire enfin sur la carte de l'Afrique ces mots sacramentels qui couronneront les efforts de tant de générations : ICI EST LA SOURCE DU NIL.

Quand on embrasse du regard le bassin du Nil dans son immense étendue, on voit que le domaine de ce roi des fleuves de l'Afrique se partage en deux grandes régions bien distinctes, parfaitement tranchées, et presque de longueur égale : au sud, depuis l'équateur jusqu'aux environs du 17° degré de latitude, la région des pluies périodiques ; au nord, depuis le 17° parallèle jusqu'à la Méditerranée, sous le 32°, la région privée de pluies. Ceci est une démarcation frappante, parce qu'à cette grande division climatologique que produit la marche annuelle du soleil d'un tropique à l'autre correspond exactement la division physique du bassin du Nil. La zone des pluies est aussi la région des affluents supérieurs du fleuve ; tandis que dans la zone sans pluie, durant un parcours de plus de cinq cents lieues, le Nil ne reçoit pas une seule rivière, pas un seul ruisseau. Dans la moitié supérieure du bassin, sur une étendue de quatre à cinq cents lieues de l'est à l'ouest, se déploie comme un immense éventail le

vaste réseau des rivières affluentes, les unes descendant des hauteurs inconnues qui avoisinent l'équateur, les autres roulant à travers les profondes coupures du plateau abyssin, toutes arrosant des contrées où la vie animale et végétale déborde dans une exubérance inouïe ; dans la moitié inférieure, au contraire, les eaux du Nil, resserrées en un canal unique, s'écoulent silencieusement à travers les solitudes arides de la Nubie et de l'Égypte, et la vie s'y est concentrée sur les rives mêmes du fleuve, là seulement où il porte avec lui la fécondité. Le dernier affluent du Nil supérieur, l'Atbara ou *Astabaras*, se réunit au fleuve entre le 17° et le 18° degré, à peu près à la limite extrême de la zone des pluies tropicales.

Ici l'aridité des plaines sablonneuses touche encore et se mêle à la végétation verdoyante des premiers pâturages.

Mais que l'on remonte de deux ou trois degrés plus au sud, jusqu'aux plaines où viennent se joindre le fleuve Blanc et le fleuve Bleu, ces deux grands bras supérieurs du Nil, on voit déjà se déployer la splendide végétation des tropiques. M. Rüssegger, remontant de Khartoum à Elaïs, dépeint ainsi les magnificences de cette nature vigoureuse : « L'aspect que présente le fleuve aux approches d'Elaïs est le type de la beauté tropicale : une immense étendue d'eau toute remplie d'îles couvertes de bois, et des bois sur les deux rives. On ne voit rien que de l'eau, et le vert sombre des forêts de mimosas que la hache n'a jamais touchées. Des plantes grimpantes aux fleurs éclatantes courent et s'enlacent de manière à rendre les bois im-

pénétrables; les arbres, qui étendent au loin leurs rameaux au-dessus du courant, couvrent entièrement la plage, et c'est dans le fleuve même que tombent les oiseaux que le plomb atteint sur les branches extrêmes. Nulle part encore je n'ai vu une pareille multitude de crocodiles et d'hippopotames..... »

Toute cette première partie de la vallée du fleuve Blanc, sur une longueur de plus de cent lieues (1) à partir de Khartoum, est occupée par des tribus pastorales de sang arabe. Ce sont, de ce côté, les derniers rameaux de cette race féconde, qui, non-seulement depuis les premiers temps de l'islam, mais bien plus anciennement, depuis des époques inconnues (2), a partagé avec la race éthiopienne proprement dite, qui appartient indubitablement à la famille berbère, la possession de la Nubie et des oasis orientaux du désert libyque. La limite extrême des tribus arabes est entre le x^e et le xii^e degré de latitude; c'est là que commence le domaine des peuples noirs.

Les premiers que l'on rencontre en remontant ainsi le fleuve sont les Chillouks et les Dinkas, deux nations populeuses qui occupent parallèlement les bords du Bahr-el-Abyad, sur une étendue de près de quatre-vingts lieues, les premiers à l'ouest sur la rive gauche, les seconds à l'orient sur la rive opposée. Le nom des Chillouks est connu au loin et très redouté dans cette partie de l'Afrique. C'est un peuple belliqueux et pillard, dont les Arabes limitrophes ont beaucoup à

(1) Quatre degrés en ligne directe.

(2) *Sinum (arabicum) undique Arabes incingunt*, a dit Méla.

souffrir. Ils possèdent de nombreux canots qui leur fournissent à la fois un moyen d'attaque rapide et une retraite assurée. Les Dinkas, dont le pays est plus découvert, ne montrent pas des dispositions aussi agressives.

Depuis Khartoum, la direction générale du fleuve Blanc a été au sud, sauf une déviation au sud-ouest chez les Chillouks; mais à partir du confluent du Sobat, au 9° degré de latitude, le courant tourne droit à l'ouest et garde assez longtemps cette direction, formant la séparation de deux nouveaux peuples noirs : au nord les Yèngchèh, au sud les Nouehrs. A un degré environ du Sobat, celui qui remonte le fleuve arrive à une grande expansion d'eau qui forme un véritable lac, auquel les Noirs donnent le nom de Noû, et que les Arabes appellent Bahr-el-Ghazal, le lac des Gazelles. Ce lac reçoit du sud-ouest une autre rivière, le Keïlak, qui apporte au fleuve un volume d'eau considérable.

Ici, ou pour mieux dire depuis la jonction du Sobat, le Nil Blanc a pris un nouvel aspect. Aux rives boisées et pittoresques de la terre des Chillouks ont succédé des bords plats, monotones, cachés sous des forêts de hautes herbes, et où les inondations annuelles laissent d'innombrables lagunes. C'est le commencement d'une véritable région de marais qui borde le fleuve sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues. Rien de plus tristement accablant que cette partie de la navigation. L'eau, imprégnée d'une vase fétide et couverte de végétations spongieuses ou de plantes en décomposition, a pris une couleur noirâtre qui fait songer au Styx

l'ancienne mythologie. Des forêts de roseaux gigantesques ne laissent pas reconnaître où finissent les eaux terreuses du courant, où commencent les terres détrempées de la plage. L'hippopotame et le crocodile infestent la rivière, les reptiles pullulent dans les îles à fleur d'eau, et des myriades d'insectes avides, qui semblent sortir du sol, sont le fléau des hommes et des animaux. On peut se figurer combien est pernicieux le voisinage de ces hideux réceptacles, et l'on comprend pourquoi cette partie marécageuse de la vallée fut le terme où s'arrêtèrent les notions positives des anciens sur le haut Nil. Naturellement, on ne trouve plus ici les indices d'une population exubérante dont on a été frappé au nord du Sobat ; au lieu des villages pressés qui se succèdent sans interruption chez les Chillouks, on n'aperçoit plus que des huttes isolées, toutes placées à distance du fleuve. Ajoutons qu'au temps des inondations annuelles, quand le soleil remonte de l'équateur vers le tropique d'été, les eaux mal encaissées couvrent la vallée sur une très grande étendue, et que toute cette partie du fleuve doit alors présenter l'aspect d'un lac sans limites. Les Nouehrs occupent les deux côtés de la vallée au-dessus du Bahr-el-Ghazal, presque jusqu'au point où finissent les marais.

A la région pestilentielle succède la région des montagnes. Pour ce que l'on y connaît jusqu'à présent de la vallée du fleuve, depuis le 7° degré jusqu'au 4° environ au nord de l'équateur, cette qualification de région montagneuse ne peut néanmoins se prendre encore que dans un sens relatif. Le pays s'élève et

devient plus accidenté ; çà et là des collines surgissent du milieu des plaines, ou dessinent à l'horizon de faibles ondulations : mais c'est là seulement où se sont arrêtées les explorations, que l'on voit apparaître dans le lointain des signes de hauteurs plus marquées, d'où se détachent sur plusieurs points des pics très élevés. On peut pressentir déjà la nature alpestre de la contrée encore inconnue que la rivière remonte de ce point jusqu'à ses sources. Différentes peuplades de la même famille que les Chillouks et les Nouehrs bordent les deux rives entre le 5° et le 7° degré, les Keks ou Kièks d'abord, puis les Boundourials et les Toutouïs, les Bohrs et les Elliâbs, les Tchîrs et les Lièns, outre un assez grand nombre de tribus moins notables ; après ceux-là vient un autre peuple supérieur aux précédents à plusieurs égards, et dont la langue différente semble dénoter une autre origine, les Baris. C'est chez eux que se sont arrêtées les explorations effectuées jusqu'à cette heure ; mais leur territoire remonte beaucoup plus haut.

Essaierons-nous maintenant de résumer en quelques points essentiels les notions les plus générales, tant géographiques qu'ethnographiques, qui ressortent des relations jusqu'à présent publiées sur le fleuve Blanc ?

A partir du territoire des Chillouks, qui commence seulement, nous l'avons vu, à quatre-vingts lieues et plus au-dessus de Khartoum, les différents peuples des bords du fleuve sont tous rangés par les voyageurs dans la classe si nettement tranchée des populations *nègres*. Cette dénomination convient à une partie d'entre

eux, mais non pas à tous; il en est plusieurs qu'il sera plus exact de qualifier seulement de peuples *noirs* (1).

Il est bien expressément parlé des Chillouks et des Dinkas, les premiers en venant du nord, comme de véritables nègres (2). Les Nouehrs, qui leur succèdent, et qui possèdent toute la partie marécageuse de la val-

(1) Nous ne voulons pas affliger nos lecteurs d'une dissertation en forme sur la distinction fondamentale des peuples nègres et des peuples noirs. La langue commune confond habituellement les deux expressions, et cela n'a pas un grand inconvénient; mais la langue scientifique ne doit pas tomber dans cette confusion. Les populations nègres de l'Afrique et de l'Océanie, bien qu'au premier aspect on ne mette pas une bien grande différence entre elles, présentent à l'observateur des particularités de conformation, et même de nuances dans la couleur de la peau (sans parler de la division et de l'agroupement des langues), qui établissent dans cette classe de populations des races non moins distinctes et non moins nombreuses que celles qui ont été reconnues dans la grande et noble famille des peuples blancs; mais au-dessus de ces distinctions secondaires il y a un trait général qui les domine toutes et leur sert de lien commun, c'est la nature laineuse des cheveux. C'est là le véritable cachet du Nègre. Tout peuple qui n'en est pas marqué, quelque foncée que puisse être d'ailleurs la teinte de son épiderme, quelle que soit même la coupe de sa physionomie, n'appartient pas à cette classe inférieure de la famille humaine. Ce pourra être un peuple noir; ce ne sera pas un peuple *nègre*. Les Cafres sont des Noirs; ce ne sont pas des Nègres. Les Fellatas ou Foullas, cette grande nation qui domine aujourd'hui la moitié du Soudan, sont un peuple noir; ce n'est pas un peuple nègre. On en peut dire autant des Tiboûs, branche adultérée de la race berbère, aussi bien que des Bicharîs et des autres tribus nubiennes, qui sont les Éthiopiens des Grecs; on peut étendre également cette distinction aux Abyssins et à bien d'autres tribus de l'Afrique orientale.

(2) Particulièrement par M. Rüssegger, qui apporte dans ses observations et dans ses classifications d'ethnographie toute la rigueur

lée, semblent aussi devoir être rangés dans la même classe ; mais à partir de ces derniers, depuis le 7°, peut-être même depuis le 8° degré de latitude, les peuples qui occupent les parties plus hautes jusqu'au 4° degré appartiennent à une autre classe, du moins au point de vue physique.

A une autre classe, disons-nous, mais non à une autre race. Toutes ces populations indistinctement, depuis les Chillouks jusqu'aux Baris, sont certainement de souche nègre : l'analogie fondamentale des idiomes atteste ici l'unité d'origine ; mais chez les peuples les plus méridionaux de la vallée, chez les Keks, chez les Bohrs, chez les Tchirs, chez les Baris et chez d'autres, il s'est introduit un élément étranger, un élément d'une nature supérieure, qui a profondément modifié le type primordial et a créé un type intermédiaire. M. Thibaut, M. Werne, les missionnaires, tous ceux qui ont apporté quelque attention à ce point important d'observation, ont remarqué que la chevelure de ces peuples du sud est non plus laineuse, mais presque lisse. La physionomie a éprouvé un changement analogue. Ce ne sont plus les pommettes saillantes, le nez épaté, les lèvres épaisses, toute la physionomie simique des Chillouks et de leurs voisins les Noubas : le nez s'est relevé, la bouche s'est amincie, la coupe du visage s'est régularisée, la physionomie tout entière s'est ennoblée. Le changement est général, nonobstant les nuances ; il est

scientifique. Néanmoins, comme M. Rüssegger ne les a vus que sur quelques points extrêmes, il pourrait bien y avoir, et nous croyons qu'il y a, en effet, quelques réserves à faire cet égard.

surtout frappant chez les chefs. « Leur chef, comme celui des Boundourials, dit M. Werne en parlant des Bohrs, avait le nez arqué et la physionomie plus noble que les autres, ainsi que j'en avais déjà fait la remarque générale. La noirceur de la peau est surtout ce dont on est frappé pour les rattacher à la race nègre, bien que dans son ensemble la physionomie de ces hommes ne soit pas précisément la physionomie nègre. La plupart des Européens, s'ils étaient enduits d'une couleur noire, ressembleraient à ces peuples. »

Le même observateur nous trace en ces termes le portrait du chef des Baris et de son fils : « La beauté de ces deux hommes est frappante, quoique, dans la multitude même du peuple, il n'y en a pas un seul qu'on puisse vraiment appeler laid. Ils sont grands et fortement charpentés. Le nez est un peu large, à la vérité, mais non pas écrasé ; sa forme, doucement arrondie, rappelle la tête de Ramsès. La bouche est marquée, sans avoir cependant rien du nègre, précisément comme dans les tableaux égyptiens. Le front est large et arrondi, l'œil expressif et franc. » Enfin dans un autre passage, parlant du peuple bari, le Dr Werne dit encore : « La figure et la tête sont chez eux tout à fait régulières ; nos propres soldats noirs, bien qu'on ne puisse pas dire qu'ils soient laids, ont des traits plus nègres qui contrastent fortement avec ceux des Baris... La figure est ovale, le front arrondi, le nez droit ou arqué, les narines un peu ouvertes, la bouche forte comme chez les anciens Égyptiens, et, comme chez ceux-ci également, l'ouverture de l'oreille large et les tempes déprimées. »

Dans l'ensemble de cette conformation, qui se détache d'une manière si frappante du fond des populations nègres, on ne peut méconnaître une formation mixte, une race métis. Nous sommes étonné que personne n'en ait fait la remarque. Ceci est d'autant plus digne d'attention, qu'un grand ensemble de faits analogues se révèle dans toute l'Afrique orientale. Une suite ininterrompue de peuples de sang mêlé, très probablement un élément galla sur un fond nègre, couvre, sous les deux appellations générales de Cafres et de Souahélis, toute la zone littérale qui borde la mer des Indes depuis le canal de Mozambique jusqu'aux environs de l'équateur. Ici, dans la haute vallée du fleuve Blanc, nous retrouvons le même phénomène ethnographique, probablement depuis l'équateur jusqu'au 8^e degré de latitude nord. S'il pouvait encore y avoir quelque doute quant à la nationalité de l'élément extérieur, qui, dans le Sud, à des époques inconnues, est venu greffer le type caucasien (1) sur un fond nègre, ce doute même, ou plutôt ce scrupule (auquel nous ne voyons pas de raison légitime), ne peut guère exister en ce qui se rapporte aux populations supérieures du fleuve Blanc. Là, en effet, nous voyons les nègres du haut Nil en contact immédiat avec les peuples gallas (de type caucasien) qui enveloppent tout le pourtour méridional de l'Abyssinie; et la fusion partielle de deux races limitrophes est un fait à peu près général dans l'histoire des races humaines. Les Founghis, qui

(1) Nous employons ici ce mot, très-impropre en ethnologie, dans un sens purement physique qui laisse intactes les questions de race et d'origine.

ont joué autrefois un grand rôle dans la haute Nubie, où ils avaient élevé une domination comparable, au moins pour l'étendue, à celle de l'antique Méroé, les Fonnghis sont, comme les Baris, un peuple de race mixte.

Une autre particularité de la constitution physique des populations noires du Balr-el-Abyad est leur taille élevée. Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point. Tous en parlent comme de véritables géants, chez lesquels une taille de six pieds n'est qu'une mesure très ordinaire. On sait que chez les anciens également, chez les Grecs comme chez les Égyptiens et chez les Sémites, la haute taille des Éthiopiens du Sud était passée en adage. Nous en avons ici une confirmation remarquable.

La vigueur et la beauté physique d'une partie au moins de ces tribus ne rendent que plus sensible leur affaissement intellectuel et moral. Nulle part en Afrique on n'a trouvé des peuples moins avancés dans la civilisation. A certains égards, ce sont de vrais enfants, bien que chez plusieurs d'entre eux, chez les Chillouks notamment, les mauvais instincts de ce qu'on a quelquefois nommé les fils de la nature, les instincts de guerre et de destruction, soient très développés. La notion religieuse est à peu près nulle. Ils semblent n'avoir aucune idée d'une intelligence supérieure qui préside à l'ordre du monde. « Qui a créé le ciel, le soleil, les étoiles ? demandait Dom Angelo à quelques Keks. — Nous avons toujours vu ces choses comme elles sont, répondent-ils ; nous n'en savons pas davantage. — Qui a créé l'homme ? — C'est l'élé-

phant, le plus grand des animaux. L'homme est devenu petit en devenant méchant. » Ils montrent une sorte de vénération pour la lune, sans doute parce que sa douce clarté les repose de la dévorante ardeur du soleil. Ils semblent aussi adorer les arbres et la vache, peut-être parce qu'ils trouvent sous les uns une ombre bienfaisante, et que l'autre les nourrit de son lait. Ce naturalisme tout à fait primitif est général chez les peuples sauvages; on l'a trouvé également chez les Agaous, qui sont les aborigènes du plateau abyssin. Quant au culte de la vache, on sait combien il a été répandu dans l'ancien monde; il suffit de rappeler l'Égypte et l'Inde.

Il y a toujours chez ces tribus un personnage qui a su s'entourer d'une sorte de vénération superstitieuse, c'est le *faiseur de pluie*, — le roi de la pluie, comme on le nomme. Il peut paraître singulier qu'une telle fonction soit en honneur dans une contrée où il pleut régulièrement pendant huit ou neuf mois de l'année. Cette singularité s'explique quand on a vu le pays. Sous le soleil presque vertical de ces régions, deux mois de sécheresse suffisent pour tout détruire. L'herbe des plaines se dessèche, les troupeaux dépérissent, et si cet état de l'atmosphère se prolonge de quelques jours seulement au delà du terme rigoureux, c'est une désolation générale. C'est alors qu'on vient implorer l'intervention de celui qui a su faire croire à l'efficacité de ses évocations. Les présents de bestiaux lui arrivent de toutes parts. C'est le moment des grands profits. Mais si le rôle a ses avantages, il a aussi ses périls. Si, après deux demandes successives, la pluie

n'est pas venue, on saisit le prophète impuissant, et on lui ouvre le ventre, ni plus ni moins. Cela ne laisse pas d'arriver assez fréquemment. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour trouver, toute proportion gardée, quelque chose d'analogue. On raconte que dans certaines contrées du midi de l'Europe, quand un saint populaire n'a pas exaucé les vœux qu'on lui adressait, la statue est arrachée de sa niche avec force injures. L'ignorance nivelle tous les hommes.

Dans la plupart des contrées qui avoisinent l'équateur ou les tropiques, les mêmes causes ont produit des résultats semblables. Comme la pluie est la condition vitale de ces régions, elle est aussi l'objet des plus fréquentes invocations que l'on adresse aux puissances supérieures. Chez les Aryâs de l'Inde, cette invocation suprême revient dans une foule d'hymnes du Véda; de toutes les fonctions dont Indra, le grand dieu des Aryâs védiques, est investi, la première est d'entr'ouvrir les nuages qui recèlent les eaux du ciel, et d'en abreuver la terre. Les Romains avaient aussi leur Jupiter Pluvius. La même aspiration, épurée par la notion chrétienne, se traduit dans nos Rogations. C'est partout le même besoin et le même sentiment, différemment exprimés selon les temps, les races et les civilisations.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre qu'il ne faut s'attendre à trouver chez les peuples du haut Nil rien qui ressemble à une industrie quelconque. L'agriculture même leur est à peu près étrangère; ils vivent presque entièrement du lait de leurs troupeaux et du produit de leur pêche ou de leur chasse. Dans

la plupart des tribus, les hommes vont entièrement nus ; mais les femmes s'attachent à la ceinture ou une étroite lanière de peau, ou quelques minces pendeloques d'écorce ou de verroterie, qui témoignent au moins de leur pudeur instinctive. Une meilleure défense est leur saleté repoussante ; les couches de beurre ou de graisse dont ils s'enduisent le corps, hommes et femmes, l'ocre dont ils se peignent, la cendre et la fiente de vache dans lesquelles ils se roulent pour se garantir de la piqure des insectes, tout cela, on le conçoit, non-seulement leur donne un aspect peu engageant, mais les environne d'une atmosphère qui tient à distance l'Européen le plus intrépide. Il est rare qu'une ablution complète mette en relief la beauté naturelle de leur corps.

Une singulière coutume qui chez eux est universelle, et qui se retrouve, diversement modifiée, chez beaucoup d'autres peuples africains, est de s'arracher les quatre dents incisives de la rangée supérieure. Leur seule raison pour expliquer cet usage barbare, est qu'ils ne veulent pas ressembler aux animaux. Aussi leur mépris est grand pour les tribus des contrées voisines qui n'ont pas adopté cette pratique. En parlant d'une de ces tribus des montagnes du sud, qu'ils appelaient les Chiens, les Baris affirmaient très sérieusement que ces hommes avaient bien réellement une tête de chien, et même qu'ils marchaient à quatre pattes. Ce n'est qu'à force de questions et d'explications qu'on arriva au vrai sens de cette qualification. Ce sont des rapports de ce genre, répandus de proche en proche et propagés par des voyageurs crédules, qui ont donné

naissance à ces monstres multiformes dont les anciens peuplaient l'intérieur de l'Afrique, ainsi qu'à des créations hors nature, qui, même de nos jours, ont encore trouvé des défenseurs.

Quelques mots maintenant du résultat purement géographique des expéditions.

Un des premiers dont on soit frappé est le peu de pente de l'ensemble du fleuve. On n'a pas jusqu'à présent une série continue d'observations de hauteurs qui permette de déterminer en chiffres précis la quantité exacte de l'inclinaison de la rivière au-dessus de Khartoum; mais la faiblesse de cette inclinaison se fait assez connaître par la lenteur même du courant, par sa nature extrêmement sinueuse au-dessus du lac Nou, et surtout par l'existence de ces eaux stagnantes qui changent en marais une si longue étendue des rives du fleuve. Les observations d'altitude de M. Rüssegger, faites au moyen du baromètre, lui ont donné pour l'élévation de Khartoum au-dessus de la mer 1431 pieds, et pour la position d'Elaïs, à environ soixante-cinq lieues au-dessus de Khartoum sur le fleuve Blanc, 1667 pieds. Il en résulte, pour la pente du fleuve dans cet intervalle, une moyenne d'un peu moins de 4 pieds par lieue, moyenne qui s'accorde bien avec la pente générale du Nil à travers la Nubie, depuis Khartoum jusqu'à Assouân ou Syène, à l'entrée de l'Égypte (1). On

(1) Voici les chiffres de M. Rüssegger, déduits de l'observation du baromètre (*Reise*, t. II, 3^e partie, p. 142, et 1^{re} partie, p. 544) :

Khartoum.....	1431 pieds.
Métémeh.....	1354
Méraoui (près du M. Barkal).....	830

peut poser en fait qu'au-dessus d'Elaïs jusqu'au pays des Baris, la pente générale ne dépasse pas, si elle l'égale, la moyenne observée entre Elaïs et Khartoum, et qu'en adoptant, pour la hauteur absolue du point extrême où se sont arrêtées les reconnaissances du fleuve, une altitude absolue de 3000 pieds en nombre rond, on est plutôt au-dessus qu'au-dessous du chiffre vrai.

Ces approximations et ces calculs, malgré leur sécheresse, ont cela de particulièrement intéressant que jusqu'à un certain point ils permettent de se former une première idée de la hauteur à laquelle peut atteindre la région centrale où se trouvent les sources du fleuve. Les Baris donnent à la partie du Bahr-el-Abyad qui leur est connue le nom de Toubirih; et dans les informations que l'expédition de 1840 put obtenir du chef même de ce peuple, on apprit que depuis le point extrême qu'avait atteint l'expédition, il y avait encore une *lune*, c'est-à-dire un mois de chemin, pour arriver aux lieux où la rivière se partage en plusieurs bras

Dongola.....	757
Solib.....	560
Korosko.....	450
Assouân	342

De Khartoum à Assouân, la différence est de 1089 pieds, pour une étendue d'environ 400 lieues, en suivant le cours du fleuve, ce qui donne 2 pieds $\frac{3}{4}$ en moyenne par lieue pour la pente générale.

Bien que ces chiffres ne doivent être pris que comme une approximation, venant d'un observateur aussi exact que M. Rüssegger ils ne peuvent s'éloigner beaucoup de la vérité, surtout pour la moyenne qui s'en déduit.

« que l'on traverse en n'ayant de l'eau que jusqu'à la cheville, » disaient les gens du Bari. D'un autre côté, le Dr Krapf apprit des indigènes, lors de son voyage de Mombaz au pays d'Oukambâni, que les eaux qui descendent de la montagne neigeuse de Kénia se portent au nord-est vers un grand lac, et que de ce lac s'écoulent plusieurs rivières, dont l'une lui fut désignée sous le nom de *Toumbiri*.

On est amené nécessairement à conclure de cette remarquable coïncidence, aussi bien que de plusieurs autres rapports non moins significatifs, que la source principale du Bahr-el-Abyad est au mont Kénia, point qui doit se trouver à une très faible distance au sud de l'équateur, et à 300 milles anglais environ de Mombaz dans la direction du nord-ouest.

Dès 1851, dans la préface qu'il a mise en tête de la relation arabe du Ouadây par le cheikh Mohiammed-el-Tounsy, traduite par le Dr Perron, M. Jomard signalait le mont Kénia, d'après les rapports alors tout récents du Rév. Krapf, comme devant renfermer une des sources principales de la tête du fleuve Blanc. Ce qui n'était alors qu'une présomption basée sur des considérations purement physiques, reçoit presque le caractère d'une démonstration par le rapprochement que nous venons de signaler entre le *Toubirih* des Baris du nord et la *Toumbiri* du mont Kénia.

Diverses circonstances des relations du Dr Krapf et de son compagnon de travaux apostoliques, le Révérend Rebmman, montrent d'ailleurs que la région que dominent les montagnes neigeuses du Kilimandjâro et du Kénia est un plateau d'une élévation considérable. Il

y a toute apparence que ce plateau s'abaisse vers le nord en gradins successifs et rapprochés ; car il résulte encore des renseignements obtenus parmi les Baris, et consignés dans la précieuse relation du Dr Werne, que la Toubirih, au-dessus de l'île Tchankèr (non loin du point extrême de nos reconnaissances), est remplie d'un grand nombre de chutes et de rapides qui ne permettent plus d'y conduire aisément les barques. On sait que l'obstacle qui arrêta l'expédition égyptienne de 1840, un peu au-dessus de l'île de Tchankèr (à 4 degrés et quelques minutes de latitude nord, selon la détermination de M. d'Arnaud), est une barre de rochers qui forme en cet endroit, dans le lit de la rivière, un ressaut qu'on ne peut franchir qu'au temps des hautes eaux.

L'expression *une lune*, employée par les Baris, implique une distance considérable, car ces peuples sont bons marcheurs. Il n'est cependant pas encore possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de déterminer cet espace d'une manière un peu précise. Cette détermination doit résulter de la position relative du mont Kénia et de l'île Tchankèr ; or, nous n'avons encore, surtout pour le second point, que des données très incertaines. La position assignée au mont Kénia est déduite uniquement de l'estime des marches du Dr Krapf depuis Mombaz, tant pour la distance que pour la direction ; néanmoins, comme ces estimes ont été prises par un observateur attentif, habitué de longue date aux pays de montagnes par ses courses en Abyssinie, il ne semble pas que les observations directes des futurs explorateurs doivent apporter un

changement notable dans l'emplacement provisoire donné au mont Kénia, — environ un demi-degré de latitude sud, et 35° de longitude orientale comptée du méridien de Paris. Mais, chose assez étrange, le point extrême des reconnaissances du fleuve Blanc chez les Baris est bien loin d'être fixé d'une manière aussi satisfaisante, quoiqu'on y ait fait à plusieurs reprises des observations astronomiques. C'est que précisément ces observations, un peu pour la latitude et beaucoup pour la longitude, présentent des divergences presque incroyables. On en jugera par les rapprochements suivants :

	LATIT. N.	LONG. E. DE PARIS.
La petite île Tchankèr, terme extrême de l'expédition de 1840, est, selon M. d'Arnaud, par	4° 42'	29° 18'
Ou selon une première <i>estime</i> (1) du même voyageur.....		29° 42'
Selon Sélim Bimbachi, le commandant égyptien de la même expédition (Werne, p. 311)...	4° 35'	30°
Selon la carte à grand point de M. Werne...	4° 04'	30° 05'
Mais selon le Rév. Knoblecher (<i>Bulletin de la Société de géographie</i> , 1852, III, page 27), le même point se trouverait par.....	4° 37'	26° 20'

(1) Selon la longitude *estimée*, dit expressément M. d'Arnaud dans une première lettre adressée à M. Jomard, et imprimée au *Bulletin de la Société de géographie*, t. XVII, 1842, p. 377. Si, comme on l'a pensé, et comme semblerait l'indiquer cette expression, les déterminations de longitude faites par l'expédition de 1840 sont principalement déduites des directions journalières données par la boussole, en s'appuyant sur la position de Khartoum qui fut le point de départ de l'expédition, un moyen aussi incertain pour une navigation extrêmement sinueuse, suffisait bien à expliquer la grande différence des chiffres de M. d'Arnaud et de ceux de M. Knoblecher.

Pour la latitude, les divergences extrêmes se montent à près de 40 minutes, les deux tiers d'un degré ; mais c'est bien autre chose pour la longitude. Entre la détermination de M. d'Arnaud (soit par observation directe, soit par estime, nous ne savons), et les observations du Révérend Knoblecher, la différence est de *trois degrés* et plus ; cette différence s'augmente encore de 45 minutes, ou des trois quarts d'un degré, si on prend pour point de comparaison la carte de M. Werne, dont M. Kiepert, le savant géographe de Berlin, a suivi les données. Il est bien clair que l'état actuel de l'astronomie pratique n'admet pas de telles anomalies. Un des deux chiffres au moins est entaché d'une grave erreur. Lequel ? c'est ce qu'on ne saurait dire ; car aucun des voyageurs n'a rendu public le détail de ses observations, ce qui aurait permis aux astronomes d'en vérifier les éléments. La nature même de ces observations n'est pas indiquée. En cet état, on ne peut que suspendre son jugement ; mais aussi, quelle que soit celle des deux déterminations vers laquelle on penche, on ne peut l'accepter que comme provisoire.

Cette divergence est d'autant plus grave, qu'elle change du tout au tout l'aspect et le tracé du fleuve Blanc. Avec les chiffres de M. d'Arnaud et de Sélim, le fleuve, depuis le lac marécageux du Bahr-el-Ghazal, se porte droit au sud-est jusqu'à l'île Tchankèr ; selon les données de M. Knoblecher, la vallée, sauf de légères déviations, remonte directement au sud. Il y a aussi une différence considérable, tout à la fois pour la direction et pour la distance, dans la position relative de l'île Tchankèr et du mont Kénia, selon qu'on

se base sur les indications de l'expédition de 1840 ou sur celles du missionnaire autrichien. Dans le premier cas, l'intervalle d'un point à l'autre est de sept degrés équatoriaux à l'ouverture du compas, sur une ligne inclinée du nord-ouest au sud-est; dans le second cas, l'intervalle est de dix degrés, et l'inclinaison va presque de l'ouest à l'est. On peut remarquer, sans rien préjuger au fond, que, d'après le dire des indigènes, la route de ceux qui remontent la Toubirih se dirige principalement vers le soleil levant, ce qui serait bien en accord avec les données du Rév. Knoblecher.

Ce qui ressort de tout ceci, c'est que dans ces parties extrêmes de la région du haut Nil, vers laquelle se portent depuis si longtemps les regards du monde, bien des recherches de détail, bien des vérifications, et aussi bien des découvertes importantes restent encore à faire, mais que désormais le champ des investigations y est bien délimité. On ne marche plus à l'aveugle et dans l'inconnu. Le but est nettement désigné, il est en quelque sorte sous les yeux de l'explorateur, et la route pour l'atteindre est déjà éclairée à demi. Que l'on remonte de l'île Tchankèr, là où se terminent les reconnaissances actuelles du fleuve Blanc, à la région du mont Kénia, ou que, reprenant les traces du Dr Krapf, on parte de la côte orientale pour gagner le mont Kénia, et du mont Kénia pour rejoindre l'île Tchankèr, ce n'est plus, on peut dire, qu'une entreprise ordinaire parmi celles qui ont marqué dans l'histoire des explorations africaines, une entreprise maintenant moins difficile et moins hasardeuse que celle des Mungo Park, des Barth et des Livingstone. Et

pourtant elle n'en sera pas moins couronnée d'une gloire immortelle.

Nous n'avons à ajouter qu'une seule remarque, mais elle est importante.

Il est sans doute fort à désirer qu'un voyageur savant, un nouveau Rüssegger, reprenne bientôt l'exploration tout entière du Bahr-el-Abyad, qu'il en remonte le cours à partir de Khartoum, et que, marquant ses stations principales par de bonnes observations astronomiques et barométriques, il lève enfin d'une manière définitive les doutes qui planent encore sur la vraie direction du fleuve et sur le relief du pays. Mais il nous paraît évident, à la seule inspection de la carte, que là n'est plus maintenant la route des grandes découvertes. Les grandes découvertes qui restent à faire en Afrique, c'est de la côte orientale qu'il faut les entreprendre. Les voyages du Rév. Rebmann au Djagga et du D^r Krapf à l'Oukambâni en ont ouvert la voie et montré la direction. C'est de la région même du mont Kénia qu'elles doivent désormais partir (1).

Les lignes d'exploration qui rayonnent de là dans

(1) A l'occasion de la communication actuelle, qui avait été faite dans une des séances particulières de la Société avant d'être lue en séance publique, M. Jomard, président de la Commission centrale, a donné connaissance de lettres privées écrites il y a trois ans à un officier de marine qui avait dessein d'explorer ces parages, et où la côte de Mombaz est également signalée comme le meilleur point de départ à donner désormais aux explorations intérieures de la région des sources du Nil. Nous n'avons pas besoin d'ajouter combien nous nous félicitons de nous être rencontré en ceci avec un savant à qui les travaux de sa vie entière ont acquis sur ce sujet une si haute et si légitime autorité.

toutes les directions conduiront toutes à des découvertes décisives. Au nord et au nord-est, elles iront se relier aux reconnaissances du fleuve Blanc ; ou bien, à travers la contrée des Gallas, elles iront rejoindre les explorations de M. d'Abbadie dans l'Enaréa, et celles de M. Burton chez les Somâl. Au nord-ouest, elles viendront se rattacher, à travers toute l'étendue de la région équatoriale, aux découvertes de Barth et de Baikie, dans le bassin de la Bénoué, après avoir coupé probablement tout le réseau des affluents encore inconnus de la gauche du Bahr-el-Abyad. Au sud-ouest enfin, elles pénétrèrent au cœur même du continent austral, coupent la région des grands lacs, et viennent aboutir au Zaïre inférieur ou au bassin du Zambézi, se rattachant ainsi aux voyages récents de Burton et de Livingstone. Il y a là de quoi alimenter largement l'activité des explorateurs ; et cependant telle est l'ardeur actuelle pour les découvertes africaines, que l'on peut prévoir déjà le moment où ces grandes et difficiles traversées seront accomplies, et où nous verrons ainsi disparaître les dernières lacunes qui restent à combler sur la carte de l'Afrique et du monde.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

NOTICE SUR LE DARFOUR

ET SUR LE VOYAGE DE M. LE DOCTEUR GUNY
DANS CETTE CONTRÉE,

Par M. le comte D'Escayrac de Lauture.

Il y a près de dix-huit mois, lorsque je quittai l'Égypte pour revenir en France, je cherchai s'il ne se trouverait pas dans le pays même quelque Européen désireux et capable d'entreprendre une exploration et de faire des découvertes géographiques, c'est-à-dire intelligent, éclairé, actif, courageux, et en même temps acclimaté dans les pays chauds, fait aux usages de l'orient, parlant la langue arabe avec facilité. Je voulais engager cet Européen à visiter le Darfour et le Waday. L'exploration de ces deux États me paraissait présenter le plus vif intérêt ; en même temps qu'elle devait être plus facile et moins dispendieuse que la recherche des sources d'un grand fleuve, recherche qui nécessite l'emploi de moyens de transport toujours difficiles à se procurer dans des contrées que la civilisation n'éclaire pas encore. Il faut observer, de plus, que les populations du haut Nil vivant entièrement à l'état sauvage, il n'est pas sans danger de pénétrer au milieu d'elles ; tandis que les peuples du Darfour et du Waday, comme ceux du Bornou, étant soumis à des gouvernements à peu près réguliers, le voyageur a peu de chose à en redouter dès qu'il s'est mis en règle avec l'autorité qu'ils reconnaissent, et dès lors

peut voyager sans escorte et presque sans armes.

La partie occidentale du Soudan a été visitée depuis Denham et Clapperton par un grand nombre de voyageurs : le Niger et la Tchadda ont même été déjà remontés sur une partie notable de leur cours par des bateaux à vapeur, et tout porte à croire que d'ici à peu d'années, un commerce important se fera entre l'Europe et le Soudan par le Niger.

Le Soudan oriental, au contraire, nous est encore bien peu connu. Le voyageur Vogel, qui avait récemment pénétré dans le Waday, paraît y avoir été mis à mort, et les résultats de son exploration semblent être perdus pour la science. Le Darfour a été visité par Browne, qui y passa même trois ans, de 1793 à 1796. Mais Browne, dénoncé au roi de Darfour comme espion, emprisonné ou gardé à vue, longtemps malade, n'a pu donner que peu de renseignements sur un pays dont il n'avait vu qu'un district, et sur un peuple avec lequel il n'avait pu nouer de relations. Fresnel, consul à Djeddah, écrivit il y a quelques années un mémoire très remarquable sur le Waday. J'ai moi-même plus tard, sur des indications obtenues au Caire, traité du Darfour, du Waday et des autres États du centre de l'Afrique. Je citerai aussi les voyages du cheikh Mohammed el Tounsy, traduits par M. le docteur Perron; on y rencontre quelques faits assez curieux à côté de beaucoup de ces fables auxquelles se laisse entraîner l'esprit crédule et borné des Arabes.

Le grand capitaine qui commandait l'expédition d'Égypte avait songé à nouer avec le Darfour quelques relations. Il avait écrit même au roi de ce pays pour

lui demander des esclaves dont il eût probablement formé un corps militaire : c'eût été un renfort très utile pour l'armée française privée de communications avec la mère-patrie, et qui ne pouvait sans imprudence armer les vaincus ; le peu de durée de l'occupation de l'Égypte fit échouer le projet.

Le Darfour a toujours entretenu avec l'Égypte un certain commerce. La caravane du Darfour arrive à Siout chaque année vers le mois de rhamadan, amenant avec elle les dévots qui veulent entreprendre le pèlerinage de la Mecque. Les marchands de la caravane passent trois mois à Siout pour les attendre, et pendant ce temps, se répandent dans la ville et font leurs ventes et leurs achats par l'entremise du chef de la caravane, qui est un grand personnage, souvent même un parent du roi de Darfour.

M. Cuny, docteur en médecine de la faculté de Paris, longtemps médecin en chef de la province de Siout, avait eu l'occasion d'entretenir des rapports très longs et assez intimes avec les chefs et les marchands de plusieurs de ces caravanes. Il avait eu l'occasion de faire vacciner plusieurs milliers d'esclaves amenés par ces caravanes ; il avait donné ses soins à bon nombre d'hommes importants du Darfour ; et curieux de visiter cette contrée, qui n'est éloignée de Siout que de 45 journées, ce qui, en Afrique, est regardé comme peu de chose, il avait il y a quelques années fait proposer au roi de Darfour d'aller le voir et de lui donner les soins que réclamait une maladie dont il était atteint. Le roi de Darfour accepta cette ouverture avec joie ; mais les marchands de la caravane, craignant que le

D^r Cuny ne voulût se livrer au commerce et ne leur fit une concurrence redoutable, refusèrent de l'emmener avec eux. Loin de se décourager, M. Cuny s'affermir plus que jamais dans sa résolution de visiter le Darfour et de passer de là au Waday, si cela était possible. Je l'y engageai beaucoup moi-même lorsque je le vis au Caire peu de temps avant mon départ, et nous en parlâmes longuement, discutant toutes les chances, et traitant de ce voyage comme d'une conspiration. Il fallait, en effet, échapper à une triple surveillance, celle des marchands dont nous avons parlé, celle des autorités égyptiennes qui éprouvent naturellement quelque jalousie des progrès que les Européens peuvent faire dans l'Afrique centrale; enfin, celle d'ambassadeurs que le roi de Darfour avait envoyés en Égypte, et dont la présence au Caire, tenue assez secrète, avait été éventée par nous. Nous allâmes toutefois voir ces ambassadeurs; mais sans leur rien dire qui pût faire soupçonner le projet de M. Cuny. Ils me rendirent cette visite; mais là se bornèrent nos relations, on ne leur permit plus de voir des étrangers.

Son long séjour à Siont avait initié M. Cuny à tous les usages et à tous les petits secrets du Darfour. Il fait partie, de plus, du petit nombre d'Européens qui parlent bien la langue arabe, et du nombre, moindre encore, de ceux qui l'écrivent facilement. Il fut convenu qu'il ne chercherait plus à se joindre à la caravane; qu'au lieu de cela, il remonterait le Nil jusqu'en Nubie, se rendrait au Kordofan et à Lobeïdh, c'est-à-dire à sept journées du Darfour, et attendrait une occasion favorable.

J'ai reçu il y a peu de jours des lettres et un mémoire de lui datés de Lobeïdh et du 25 mai 1858. Il partait le lendemain pour le Darfour où il doit être en ce moment depuis près d'une année. M. Cuny s'était adjoint quelques Européens qui ont reculé devant la grandeur de la tâche ou ont renoncé à l'entreprise par quelque autre raison. Leur concours ne lui était pas indispensable, et leur présence eût pu être gênante en bien des occasions. Le secret le plus grand fut gardé jusqu'au dernier moment, et c'est à ce secret qu'est dû le commencement de succès dont nous avons à nous féliciter aujourd'hui. Toutefois un vague soupçon des intentions de M. Cuny a pu le précéder quelquefois. Ainsi à Derr en Nubie, il a été retenu plusieurs semaines par un gouvernement peut-être plus rusé que fanatique.

On ne se fait pas en général une idée bien exacte de ces régions africaines au sein desquelles M. Cuny va se hasarder. Il me sera donc permis de placer ici quelques mots sur l'Afrique en général, et sur le Darfour en particulier. En géographie comme en toute science, il faut arriver à des idées générales, à quelques grands faits qui sont comme la somme et le résumé des autres, et qui, servant de jalons, permettent à l'esprit de poursuivre utilement sa marche. Relativement à la géographie de cette partie de l'Afrique, située au nord de l'équateur et la plus rapprochée de nous, assez de faits particuliers ont été recueillis, commentés, comparés, pour qu'il soit aujourd'hui possible de tracer, en n'employant que peu de mots, une esquisse assez fidèle, et en même temps assez nette et assez

simple pour que l'esprit en soit satisfait et s'y attache.

De l'autre côté de cette Méditerranée que bordent nos rivages, et sur laquelle se projettent les trois plus belles péninsules de l'univers, s'étend une côte stérile, à peu près dépourvue de ports, l'un des derniers refuges de la barbarie turque ou arabe, du fanatisme musulman, du brigandage même et de la piraterie, jusqu'au jour où le drapeau de la France sut en triompher en Égypte d'abord, et en Algérie plus tard.

Cette région méditerranéenne de l'Afrique, sans être bien fertile, n'est pas entièrement inculte. La zone cultivée n'y a pas partout la même étendue ; elle y acquiert d'autant plus de largeur et d'autant plus de fécondité, que la côte s'avance plus loin vers le nord : le Maroc, l'Algérie, Tunis, ont des champs et des forêts ; Tripoli, placé plus au sud, n'a que des oasis. En effet, dès que, parti de la Méditerranée et marchant vers le Sud, on a franchi une certaine limite que marquent en Algérie les derniers contre-forts de l'Atlas, on aperçoit au loin devant soi cette région vaste et désolée, ce désert dont des portions diverses ont reçu des noms divers, mais qui partout semblable à lui-même, sablonneux ou hérissé de rochers volcaniques, coupé de collines calcaires ou d'arêtes granitiques, est partout privé, à peu près entièrement, des pluies du ciel, et n'accueille la vie que dans quelques oasis bien rares, sortes d'îles groupées en archipels, ou dessinant de longues chaînes, formant sur le fond morne et désolé du Désert, ainsi que l'a dit un ancien, comme les mouchetures de la peau d'un léopard. Les eaux descendues de l'Atlas et des chaînes voisines de la Méditerranée,

égarées sous le sol et reparaissant tout à coup au sein de quelque vallée, ou au milieu d'une vaste plaine sous la forme d'un maigre ruisseau ou d'un lac saumâtre, ont donné naissance à ces oasis, ont permis la culture de quelques parcelles de terre, et, en échange de leur industrie, fourni à quelques familles humaines les premières nécessités de la vie.

L'Égypte n'est réellement qu'une immense oasis, car en Égypte comme dans les oasis, ce n'est point sur l'eau du ciel que compte le cultivateur, et l'Égypte est, comme les autres oasis, étroitement emprisonnée entre un double désert.

Quelques tribus arabes, restes de ces pillards que l'islamisme amena jusqu'en Europe, se montrent encore dans la partie septentrionale du grand Désert; mais ces grandes solitudes sont parcourues par des peuples de races différentes : les Tibous à l'est et vers le Nil, les Touaregs à l'ouest et vers l'Océan. Ces derniers poussent toutefois encore quelques ramifications jusqu'à Audjelah et jusqu'à Siwah, c'est-à-dire bien près de l'Égypte.

Mais le Désert a dans le sud comme dans le nord ses limites naturelles, et au delà de Portendick au Sénégal, au delà de Tombouctou et de Bilma, vers le centre de l'Afrique, au delà de Dongolah en Nubie, c'est-à-dire à peu près par le 17° degré de latitude nord, les pluies intertropicales commencent à se faire sentir. C'est à ces pluies abondantes, dont la chute coïncide avec la saison chaude, qu'est due la richesse de toutes les colonies où se cultivent le sucre, le café, les épices. Elles doteraient l'Afrique centrale d'une

fécondité pareille, si les Africains étaient d'autres hommes, ou si l'Europe, exerçant sur eux une utile domination, venait à diriger leurs efforts.

Cette région centrale de l'Afrique a été appelée par les anciens Nigritie; les Africains modernes l'appellent le Soudan, dénomination qui a le même sens que l'autre. Le Soudan est, en effet, peuplé de races nègres dans le voisinage desquelles errent quelques tribus arabes répandues depuis l'Abyssinie jusqu'au Sénégal sur la lisière du Désert et du Soudan, et qui paraissent avoir gagné l'Afrique, en traversant la mer Rouge, pour se soustraire au joug de l'islamisme, que d'autres Arabes portaient avec eux, et que ceux-mêmes du Soudan ont fini par subir.

Une portion de la Nigritie, celle qui avoisine le plus le Désert, sur une largeur variable, mais qui souvent atteint cent cinquante lieues, a reçu l'islamisme. Quelques-unes des peuplades ainsi converties, le sont depuis quelques siècles; d'autres depuis quelques années à peine. Les Nègres plus méridionaux sont encore fétichistes ou idolâtres, ou dépourvus de tout culte et peut-être de toute idée religieuse. Les Nègres musulmans leur font la guerre, moins pour acquérir des âmes au Prophète que pour se procurer des esclaves qu'ils emploient auprès d'eux ou qu'ils vendent aux Musulmans Turcs ou Arabes de la côte. Je n'ai pas besoin de le dire. En effet, l'esclavage et la traite ne peuvent pas plus être abolis de fait par les Musulmans, que la justice ou la tolérance ne peuvent être mises en pratique par eux, quelque fréquemment d'ailleurs qu'ils aient l'audace d'en prononcer les noms.

Le Soudan musulman compte plusieurs vastes États soumis à la jurisprudence du Coran, gouvernés par des princes héréditaires; le régime féodal existe dans quelques-uns d'entre eux, et n'existe point encore ou a cessé d'exister dans d'autres; quelques-uns ont un rudiment d'organisation militaire et mettent en campagne des armées assez nombreuses.

La plupart n'ont point encore d'impôts proprement dits et de trésor public; barbares, ils ont du moins ce privilège de la barbarie, de ne pas payer cher pour être mal gouvernés; ils sont en cela plus heureux que la généralité des autres musulmans.

Le Darfour est le plus oriental des États musulmans de l'Afrique centrale; il est limité au sud par l'Omm et Timan ou Keilak, vaste affluent du Nil, a pour voisin à l'ouest le royaume de Waday, et à l'est la province égyptienne de Cordofan, conquise ou plutôt dévastée et saccagée en 1821 par le gendre de Méhémet-Ali, homme d'une férocité digne de sa race. Depuis l'occupation du Cordofan par les Égyptiens, le Darfour se sent menacé et montre quelque inquiétude. J'ai même lieu de croire qu'il accueillerait avec joie des instructeurs européens, qu'il achèterait à l'Europe beaucoup d'armes à feu, si les pachas turcs, qui gardent Tripoli et l'Égypte, laissaient parvenir jusqu'au Darfour ce gage de l'indépendance et de la sécurité des peuples qu'ils ont toujours convoités. Les Musulmans les plus perspicaces commencent aujourd'hui à tourner leurs regards vers l'Asie centrale et vers l'Afrique centrale, berceau de leur race barbare, dernier asile de la barbarie; ils y voient un refuge; ils prévoient un dernier

combat, dont l'Europe indécise retarde seule l'instant, et leur esprit découragé ne prévoit plus que des défaites. Les Soudaniens acceptent volontiers en théorie la prééminence du sultan des Turcs, comme chef de l'islamisme; ils le croient le maître du monde, tant les illusions sont faciles à la dévotion ignorante. Ainsi, dans ces régions éloignées, le prestige de l'empire d'Osman survit à cette puissance que depuis la bataille de Lépante l'Europe a vue décliner sans cesse.

Le Darfour, comme les États voisins, comme le Cordofan, que j'ai eu l'occasion de visiter moi-même, est couvert sur une partie notable de son étendue, et surtout vers le sud, de forêts principalement composées d'arbustes épineux et de gommiers. Le Baobab domine les forêts que coupent çà et là de vastes clairières, quelquefois cultivées, et au milieu desquelles s'élèvent alors des villages ou des villes qui, à une seule exception près, ne diffèrent que par leur étendue. Ces agglomérations, comme celles des Germains que Tacite nous décrit, occupent toujours une surface très étendue. Chaque habitation est entourée d'un enclos formé par une haie épineuse; au milieu de cette enceinte, de forme souvent carrée, se dressent quelques huttes à base cylindrique, et dont le toit conique est à l'épreuve des grandes pluies. Ces huttes sont appelées des tukkoli. Des huttes plus légères et simplement en paille et à toits plats, appelées recouba, servent pendant les beaux jours. Chacun de ces tukkoli a, comme chaque pièce de nos maisons, une affectation différente : l'une est le harem, l'autre la cuisine, l'autre la salle de réception; il y en a aussi une affectée à la mouture du

Dokhn, grain jaune et amer qui fournit aux Fouriens leur principal aliment et leur principale boisson, la bousa, sorte de bière épaisse et d'un goût douceâtre.

La ville de Caubé, qui n'est point la capitale, mais la ville de commerce et comme le port du Darfour, a seule des rues et des maisons qui ressemblent un peu à celles que l'on voit dans les villes égyptiennes, à Siout particulièrement; ce sont même les maisons de Siout qui ont servi de modèles à celles de Caubé, car c'est à Siout que se rend chaque année la caravane du Darfour, et c'est par cette ville que les produits du Darfour pénètrent en Égypte et s'écoulent dans tout l'Orient. La capitale ou facher du Darfour est Fendelly. Le Darfour a eu d'autres capitales et en changera peut-être encore. On comprend qu'il en soit ainsi dans une contrée barbare où la résidence royale n'est déterminée ni par l'existence de monuments et de palais somptueux, ni par celle d'un mouvement intellectuel qui ne se déplace pas facilement.

Le souverain actuel du Darfour s'appelle Hossein. Il règne depuis dix-sept ans environ. Il est, d'après une liste royale que j'ai publiée il y a trois ans, le onzième successeur de Soliman Solôn, ou de Soliman le Bédouin, apôtre musulman et premier roi du Darfour.

L'organisation du Darfour est féodale, et le pays est divisé en quatre grands gouvernements habituellement héréditaires. Les gouverneurs se révoltent quelquefois; s'ils sont défaits et faits prisonniers, il est rare que le roi ose les faire mettre à mort; il se contente de les exiler dans les monts Marrab, berceau de sa famille, et dont la population a toujours été d'autant plus

fidèle, qu'on l'a toujours laissée se gouverner à sa guise. Le Darfour a dans les monts Marrah ses forteresses naturelles ; il y existe, m'a-t-on dit, une vallée entourée de toute part de sommets inaccessibles, que les indigènes regardent comme leur place forte, et dont ils ne laissent pas même approcher les étrangers.

Le roi a une garde assez nombreuse composée de cavaliers armés d'épées droites à pommeaux en croix et de masses d'armes. Ces cavaliers sont protégés contre la lance et la flèche par des casques de la forme des anciens casques normands, des cuirasses et surtout des sayes ou gambesons ouatés.

Lorsque la guerre éclate, le ban et l'arrière-ban sont convoqués à son de trompe dans chaque village pour un nombre de jours déterminé par l'usage. Les Fouriens sont armés de lances, de javelots, et portent un bouclier ovale. Il y a au Darfour quelques archers provenant des peuplades idolâtres.

Le Darfour n'a que très peu d'armes à feu ; il a cependant, à ce que j'ai entendu dire, un ou deux canons.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur le Darfour. Je n'ai voulu qu'en indiquer les principaux traits ; j'en ai parlé plus longuement dans le mémoire sur le Soudan que j'ai publié en 1856. Mais les renseignements que je donnais, résultat d'une simple enquête faite à distance, n'avaient pas une grande valeur. C'est à M. Cuny de nous faire connaître ce pays, qu'il visite en ce moment. En attendant qu'il ait eu le temps de le faire, je demanderai la permission de vous entretenir de son travail actuel. J'aurais voulu en lire ici

quelques passages ; mais outre que M. Cuny est trop Africain, c'est-à-dire trop technique pour être facilement entendu par ceux qui n'ont point pratiqué l'Afrique, il a adopté la forme du journal, forme excellente en elle-même, mais qui a l'inconvénient de ne point traiter avec méthode les questions diverses qui se présentent, d'éparpiller, au contraire, les faits ou les idées de même nature, sur une étendue trop vaste pour qu'il soit facile de les réunir et de les coordonner. Le travail de M. Cuny, d'ailleurs, sera prochainement publié *in extenso* dans le *Bulletin de la Société de géographie*. Les personnes qu'intéresse soit l'étude de l'Afrique, soit à un point de vue philosophique l'étude de la Barbarie, y trouveront un véritable attrait. Les physiciens liront avec curiosité la description donnée par M. Cuny du mirage auquel il a si souvent assisté dans les plaines brûlantes de la Nubie ; les naturalistes et les médecins trouveront dans son travail un grand nombre de renseignements et d'indications précieuses relativement aux végétaux des pays qu'il a traversés et aux médicaments employés avec plus ou moins de succès par les populations de ces pays. On sait que l'Abyssinie nous a donné déjà le Cousso ; espérons que le Darfour, visité par un médecin instruit et intelligent, fournira quelque moyen nouveau à notre thérapeutique.

Notre voyageur décrit minutieusement, à mesure qu'il les observe, les coutumes, les habitudes, les vêtements des Arabes, des Nubiens, des Nègres. Chose remarquable ! les premières institutions, les premières armes, les premiers sentiments de tous les peuples sont pareils.

Animal que l'instinct gouverne, l'homme barbare, d'un bout du monde à l'autre, ressemble à l'homme barbare, comme la fourmi ressemble à la fourmi, l'abeille à l'abeille. Profonds sujets d'étude pour le philosophe, les faits de cet ordre sont comme des germes féconds d'où peut naître toute une nouvelle philosophie de l'histoire.

M. Cuny ne se borne pas à enregistrer les noms des villages ou des puits dont il a connaissance ; il donne le sens de chacun de ces noms dans un idiome arabe qui n'est point l'idiome corrompu de l'Égypte ou de l'Algérie, et qui n'est pas tout à fait non plus le langage si pur du Coran.

Peut-être cette langue des Arabes du Soudan est-elle la langue même que parlaient les contemporains et les compatriotes de Mohammed, car il y a peu de pays où le même langage se parle par le peuple et s'écrive dans les livres.

Enfin M. Cuny nomme et décrit avec détail les oasis du Gab. Il indique, d'après le rapport des indigènes, un volcan qui aurait eu quelques éruptions encore dans ce siècle, et qui serait situé à Wadi-Hadjjar, à l'est d'un point appelé Morrad, dans la haute Nubie, à une grande distance de la mer, mais non point de toute eau saline ou saumâtre. L'existence de ce volcan serait intéressante à constater. Notre voyageur indique aussi un prolongement de la vallée appelée Bahar-el-Ghzal, qu'il appelle le Wadi-el-Mek, et par lequel le Soudan central, à l'époque des grandes pluies, non peut-être chaque année, mais lorsque les pluies atteignent une grande intensité, déverse ses eaux dans le Nil à une faible distance de Dongolah.

Telles sont les principales questions abordées dans le journal de M. Cuny. Ceux qui voudront lire ce travail y trouveront cet intérêt vif et profond qui s'attache à tous les tableaux vrais et à tous les récits naïfs et fidèles. Espérons que bientôt M. Cuny nous enverra de nouvelles pages, remplies cette fois de faits entièrement nouveaux, car jusqu'à présent M. Cuny n'a traversé que la Nubie et le Cordofan. Le voilà dans le Darfour, le Darfour qu'il connaît déjà, qu'il verra mieux que personne, et sur lequel il ne peut manquer de nous fournir les plus précieux renseignements.

M. Cuny n'a malheureusement pu emporter que quelques instruments assez imparfaits; je désirerais vivement lui en faire parvenir d'autres. Entre Paris et le Darfour, les communications ne sont ni fréquentes ni faciles; peut-être cependant arriverai-je à établir quelque communication avec mon intrépide et lointain correspondant.

Faisons des vœux, Messieurs, pour que son entreprise réussisse, et qu'après avoir accompli sa tâche, il puisse revenir au milieu de nous. Cette tâche est glorieuse, elle mérite toutes nos sympathies, car tout Européen qui pénètre dans ces régions y porte avec lui comme un reflet et comme un germe de notre civilisation et du christianisme. C'est un pionnier de l'Europe; il lui ouvre des routes dans lesquelles elle entrera demain.

Comte D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

Nouvelles et communications.

NOTE

SUR LA NOUVELLE DIRECTION A DONNER A LA RECHERCHE

DES SOURCES DU NIL.

(Extrait d'une lettre adressée à la Commission centrale par M. Jomard.)

A la séance du 4 mars, un de nos savants collègues lut une intéressante dissertation ayant pour objet de retracer les efforts tentés depuis les temps les plus reculés, pour découvrir la source du Nil ; sa conclusion était qu'il fallait la chercher au mont Kénia, sans remonter le cours du fleuve Blanc, à partir du point atteint par M. d'Arnaud et la mission autrichienne.

Aussitôt la lecture achevée, je pris la parole pour rappeler que depuis longtemps cette conjecture avait été émise, et que je me félicitais de voir un habile géographe comme M. Vivien Saint-Martin confirmer une opinion que j'avais déjà eu l'occasion d'énoncer à diverses reprises.

En effet, dans une lettre que j'avais écrite en 1857 sur le même sujet à un savant étranger, et dont j'ai donné communication à la séance du 18 mars, se trouve le paragraphe suivant :

« Quant au Nil Blanc, tout annonce que sa source, ou du moins l'une de ses sources *orientales*, n'est pas loin du mont Kénia, peut-être *entre* le mont

Kénia et le Kilimandjaró, si heureusement découverts par les révérends Krapf et Rebmann. Vous savez que depuis cette découverte j'ai toujours professé cette opinion, que c'est là qu'on doit chercher cette tête du fleuve, dont les Latins ont dit :

Nec contigit ulli
Hoc vidisse caput.

» Bien plus, j'ai renoncé à recommander la voie du Nil même, pour gagner, pour atteindre la source ; c'est la plus longue, la plus dangereuse, la plus difficile. J'ai donné des instructions dans ce sens à des voyageurs partant pour l'Afrique orientale ; je les ai engagés à prendre la voie de la mer Rouge, et à remonter l'un des affluents de la mer des Indes entre le 1^{er} et le 4^e degré de latitude sud : peu de jours suffiraient pour atteindre le point cherché. Ce qui m'a engagé à changer d'opinion pour cette recherche (qui m'a occupé depuis l'expédition française), à abandonner le plan que j'avais recommandé pendant près d'un demi-siècle au gouvernement égyptien, avec lequel vous connaissez mes relations, c'est-à-dire remonter le Bahr-el-Abyad jusqu'à sa tête : ce qui m'y a engagé, dis-je, c'est la découverte du mont Kénia.

» Si cette montagne, placée à 1 degré 1/2 sud environ, est, en effet, couronnée de neiges perpétuelles (comme je n'en doute pas, malgré les dénégations de plusieurs savants distingués), il faut bien que les eaux provenant de la *fonte* des neiges inférieures à la limite connue, s'écoulent en divers sens selon la configuration du terrain. Or, celles qui s'écoulent vers le nord et le

nord-ouest ne peuvent tomber que dans le *bassin du Nil*; cela est incontestable. Se joignant aux pluies tropicales, ces eaux forment une masse qui explique l'accroissement périodique du Nil, du *fleuve béni*. J'ignore s'il existe à cette latitude une *chaîne de montagnes*, une chaîne proprement dite; l'existence en a été contestée; on peut admettre le pour et le contre; il y a des raisons pour en douter, il y en a de plus fortes peut-être pour les supposer; mais quand il n'y aurait que des montagnes isolées, si elles étaient d'une altitude suffisante, elles pourraient néanmoins donner naissance à de grands cours d'eau.

» Si l'on m'objecte que les eaux descendant du mont Kénia ne peuvent pas expliquer l'immense crue du Nil en Égypte, je répondrai qu'il ne faut pas oublier le Bahr-el-Azraq, ni surtout le grand affluent que d'Arnaud a découvert en 1839, entre le 9° et le 16° degré nord, le Keïlak, mal à propos appelé par quelques-uns Bahr-el-Ghazal.

» En résumé, je ne serai nullement étonné d'apprendre qu'un voyageur sera bientôt, ou est déjà parvenu à une des sources du grand fleuve, en atteignant le mont Kénia, ou le Kilimandjaro; c'est mon espérance et ma conviction depuis plusieurs années..... »

J'ai également communiqué à la Société, dans la séance du 1^{er} avril, une copie des instructions que j'avais données, en mon privé nom, le 12 août 1858, à un officier de la marine impériale française partant pour la mer Rouge, lequel m'avait demandé de lui poser certaines questions au sujet des sources du Nil, pour le cas où il pourrait aborder en Afrique.

Voici ce que je lui disais sur le point spécial en question :

« L'Europe, et la France surtout, ne sauraient trop tourner leurs regards du côté de ce continent mystérieux, qui leur tient en réserve bien des surprises et la solution de biens graves questions. Les hommes qui ont étudié la matière travaillent depuis soixante ans à provoquer, de ce côté-là, des excursions scientifiques et économiques, dans l'intérêt de l'humanité tout entière : Réussirons-nous dans nos efforts ? C'est ce que le temps nous apprendra.

» Depuis que je vois, à partir du 3^e et du 4^e degré de latitude nord, le Nil se rétrécir de plus en plus et devenir presque innavigable, ma pensée s'est tournée d'un autre côté que le 30^e méridien. Les derniers voyageurs ont constaté que des marchands venus de Mombaz (mer des Indes, comme on dit) échangeaient des verroteries contre l'ivoire des Barry ; ces hommes sont dits de couleur rouge, ce qui veut dire tout simplement qu'ils ne sont pas des nègres. Il n'est pas sûr qu'un voyageur européen pourrait suivre la *même route*, et arriver ainsi chez les Barry ; mais il me semble, d'après les récits de Rebmann, que l'on pourrait, sans de grandes difficultés, remonter en canot, ou de pied, l'une des rivières qui arrivent à la mer des Indes, vers le 1^{er} et le 2^e degré de latitude sud ; on arriverait à la vue du mont Kénia par 1 degré 30' de latitude sud ; et qui pourrait bien réellement porter à la cime des *neiges perpétuelles*. La visite du mont Kénia serait, à elle seule, une grande découverte de physique, de météorologie et de géographie ; surtout si de là on

pouvait rejoindre le mont Kilimandjarò, qui est à deux degrés plus au sud, et qui offre la même apparence que le mont Kénia. Il faudrait s'assurer qu'il y a là une chaîne continue à deux versants opposés.

» Je ne doute pas que la source la plus importante du Nil ne soit de ce côté : on la cherche où elle n'est pas.

» Le mont Kénia est la clef du problème, où bien le Kilimandjarò. Comme on connaît la position exacte du point de Combiran sur le Nil blanc, il est facile de reconnaître que les eaux qui s'écoulent au nord-nord-ouest par suite de la fonte des neiges et par les pluies tropicales, vers le mois d'avril, doivent se diriger de ce côté. Voilà en peu de mots les raisons qui me font croire qu'il faut se diriger par la mer Rouge et sur Mombaz, pour la solution du problème, et je m'y suis attaché de plus en plus ; c'est ce que j'ai indiqué en termes généraux dans une lettre à M. de Lesseps, sur l'avantage que présentera le canal maritime de Suez aux voyageurs qui voudront pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par l'Orient.

» J'ai lieu de penser que mon opinion sera goûtée et partagée, et que les explorateurs profiteront ainsi des découvertes des PP. Rebmann et Krapf. Depuis qu'elles ont été publiées dans le *Church-Missionary*, etc., j'ai constamment pensé et poussé à cette nouvelle voie comme la plus courte et la meilleure.

» J'oubliais de dire qu'un capitaine anglais au service du sultan de Mascate (aujourd'hui de Zanzibar) déclarait, il y a quelque temps, qu'il avait vu, étant en pleine mer, une longue *ligne blanche* au loin dans

l'ouest. Serait-ce là cette chaîne couverte de neiges dont je parlais plus haut ? »

Outre ces indications, qui demeuraient renfermées dans le cercle de correspondances privées, j'avais aussi fait part au public d'une opinion qui me semblait mériter son attention : il me sera permis de rappeler la préface du *Voyage au Ouáday*, relation traduite de l'arabe du cheyhk Mohammed-el-Tounsy par le savant Dr Perron.

Dans cette préface, § VI, intitulé *Du haut Nil*, on lit le passage ci-après (pages XLIV à XLVI) :

« Je crois superflu de parler ici du mont Kilimandjarò, situé à 4° sud, qu'ont aperçu les révérends Rebmann et Krapf, et qui est couronné de neiges perpétuelles, attendu qu'il n'est pas certain que la montagne ait un versant du côté du nord-ouest ou de la région du Nil. La distance est, d'ailleurs, bien considérable. Il n'en est pas tout à fait de même du *mont Kénia*, qui n'est qu'à 1° sud environ, et qui est également couvert de neiges persistantes : il paraît être aussi plus occidental que le mont Kilimandjarò. Le fait de la neige perpétuelle sur cette montagne suppose une très grande élévation, d'au moins 4400 mètres (1). Or, au-dessous de ce niveau, les neiges accumulées doivent fondre en totalité à une certaine époque, et ajouter beaucoup à l'effet des pluies périodiques. La régularité du phénomène des crues ne saurait en être dérangée, puisque l'époque de la fonte des neiges est la même

(1) Voir *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1851, t. XXXII, p. 221.

que celle à laquelle tombent les pluies tropicales. S'il en est ainsi, comme on peut le présumer, si le bassin du Nil se prolonge jusqu'au mont Kénia, le revers septentrional de cette montagne et de la chaîne dont il fait peut-être partie, doit alimenter les sources supérieures et leurs affluents, et ce fait expliquera l'immense accroissement que prend le Nil moyen comme le bas Nil, après le solstice d'été.

» J'ai toujours soupçonné un lac dans ces parages, c'est-à-dire là où l'on place le mont Kénia, ou un peu plus à l'ouest. Pourquoi ne serait-ce pas le lac même que les écrivains arabes mettent sous l'équateur (Edrici, climat. I, section iv, etc.). Un grand lac a été signalé au voyageur anglais Tuckey vers cette latitude, à la vérité plus à l'ouest. Or, les pluies et les neiges fondues qui descendent du mont Kénia, arrêtées dans leur marche par un obstacle quelconque, suffisent pour expliquer la présence d'un grand lac dans cette région; maintenant que ces eaux en sortent et se dirigent vers le nord, *elles n'ont plus d'issue que par la vallée du Nil.* »

L'ouvrage sur le Ouâday a été mis à l'impression en 1850; le volume a paru en 1851; il s'agit, non plus de correspondances privées, mais d'un livre publié il y a environ neuf ans, livre qui a obtenu l'attention du public français et étranger. C'était la première relation importante d'un voyage fait au royaume du Ouâday (un volume in-8°, LXXV, et 755 pages), pleine de renseignements sur la topographie, sur l'histoire du pays, sur les mœurs et les lois, les productions du sol, le langage, le commerce, l'industrie, les cérémonies, les costumes et une multitude d'autres sujets,

sans parler des rapports de ce royaume avec les royaumes voisins du Darfour et le Kordofan. Il paraît donc évident que l'auteur de la préface du voyage au Ouâday est le premier qui ait émis l'opinion qu'une des sources principales du Nil Blanc (c'est-à-dire de la maîtresse branche du grand fleuve) doit se trouver vers le mont Kénia. Et il ne s'est pas borné à avancer cette opinion : il l'a fondée sur des considérations physiques et géographiques dont la base est à peu près incontestable.

Mes collègues me pardonneront d'avoir cru nécessaire cette revendication de priorité ; il m'a semblé que je ne pouvais me dispenser de garder pour moi la responsabilité entière de mon opinion pour le cas où elle viendrait à être démontrée inexacte par la future découverte ; et, si elle venait à se confirmer, je ne veux m'en prévaloir que comme d'une conjecture un peu hardie et sans autre prétention.

JOMARD.

PROCEEDINGS

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Le numéro 2 du volume III de ces *Proceedings* vient de paraître ; il contient l'analyse des séances du 22 novembre et du 23 décembre 1858.

Dans la séance du 22 novembre, la Société a entendu la lecture d'un mémoire intitulé :

Notes géographiques et commerciales recueillies pendant le voyage du bâtiment de S. M. B. *Furious*, de Shanghai au golfe de Petcheli et retour, par le capitaine Sherard Osborn, avec des instructions nautiques par M. S. Court.

Ce mémoire donne des détails extrêmement intéressants sur cette partie de la côte de Chine, sur ses produits, sa population, le commerce que l'on pourrait y faire, etc. On y trouve une description détaillée de la rivière de Peiho et de la ville de Tientsin.

Un fait assez curieux, cité dans ce mémoire, est celui du déplacement de l'embouchure de la rivière Jaune (Hoang-ho), qui se jetait autrefois dans la mer Jaune, et qui, s'étant portée au nord du cap Shantung, se jette aujourd'hui dans le golfe de Petcheli.

On a lu ensuite un mémoire du révérend W. B. Clarke de Sydney sur les recherches entreprises pour retrouver le voyageur Leichardt qui, parti en 1848 pour une expédition dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, n'a pas reparu depuis cette époque. Deux expéditions ont été envoyées à sa recherche, en 1852 et 1856. M. Clarke pense que les indices que l'on avait cru reconnaître du passage de Leichardt ne peuvent pas se rapporter à lui, et qu'on doit le chercher à l'est du 148^e méridien (de Greenwich).

Cette lecture a donné lieu à une discussion à laquelle ont pris part, le capitaine Byron-Drury, l'amiral Fitz-Roy, lord Churchill et d'autres membres, sur les moyens à prendre pour explorer la Nouvelle-Hollande, sur la salubrité du pays et la possibilité de son exploitation par des Européens.

Dans la séance du 23 décembre, il a été donné lecture d'un mémoire sur la rivière Amur et les pays adjacents, par MM. Peschurof, Vasilief, Radde, etc.

Ce mémoire est un extrait des rapports faits à la Société de Géographie de Russie sur les différentes expéditions qui ont été envoyées pour explorer ces contrées.

Le capitaine Collinson, qui a pris la parole après cette lecture, a cru devoir exprimer son admiration du soin avec lequel cette exploration a été faite. « Quoique, » dit-il, je puisse ressentir quelque jalousie nationale » de voir l'acquisition d'un si vaste territoire faite par » une puissance dont les possessions en Europe et en » Asie sont déjà si étendues, en qualité de géographe » je ne puis que me réjouir de voir ces contrées ou- » vertes aujourd'hui à la civilisation : et bien qu'il ne » nous soit pas échu d'y remplir les fonctions gouver- » nementales, cependant je suis persuadé que cette » route ouverte jusqu'au centre de l'Asie présentera un » nouveau débouché au commerce anglais. »

On a lu ensuite un mémoire intitulé :

Explorations dans la république de l'Équateur, exécutées en 1856 et 1857, par M. G. J. Pritchett.

La route actuellement suivie pour se rendre de Quito, capitale de la république de l'Équateur à l'océan Pacifique, traverse les Andes auprès du Chimborazo, et aboutit à Guayaquil ; elle offre à l'œil une suite de vues magnifiques, mais elle présente, comme route commerciale, des difficultés énormes. M. Pritchett a cherché une autre route plus directe pour aboutir à l'Océan ; il a suivi pour cet effet la rivière Mira et est arrivé au

port de Tola situé près de Pailon (1). Le plan de ce dernier point avait été levé il y a quelques années, et sa position trouvée très favorable ; une route avait même été commencée, mais elle a été abandonnée.

M. Pritchett parcourut ensuite en canot la province de Cuença et la rivière des Amazones, et enfin il suivit la rive nord de la rivière Pastaza, un des tributaires de l'Amazone et qui est navigable pour des navires de 300 tonneaux jusqu'à une distance de moins de 150 milles de Quito ; « en sorte que l'on pourrait dire, » fait-il observer, que cette capitale est plus facilement » accessible du côté de l'Océan atlantique que de celui » de l'Océan Pacifique. »

Cette lecture a été suivie d'une discussion qui a roulé principalement sur les limites des républiques de l'Équateur et du Pérou, et de l'empire brésilien ; ainsi que sur la nécessité que le vaste fleuve des Amazones soit considéré comme un long port dont la navigation ouverte à toutes les nations ne soit pas restreinte aux seuls bâtiments brésiliens et péruviens.

DAUSSY.

(1) Ce point est situé par 1° 7' de latitude nord et 76° 45' de longitude ouest.

Actes de la Société

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 1^{er} avril 1859.

M. le professeur Parlatore, de Florence, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements et promet de concourir à ses travaux.

M. Alex. Keith Johnston, membre de la Société, à Édimbourg, lui fait don de la première livraison de son atlas royal de géographie moderne, et lui annonce la suite de cette publication.

M. le D^r Wappäus, correspondant de la Société à Göttingue, lui fait hommage du premier volume de son *Allgemeine Bevölkerungs Statistik*.

M. Élie de Beaumont, sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, est admis dans la Société sur la proposition de MM. Jomard et Daussy.

M. de la Roquette annonce qu'une lettre datée de Londres, 17 mars 1859, lui apprend que des renseignements officiels parvenus par le dernier courrier (*the last mail*) à la Compagnie des Indes orientales, font connaître en ces termes le meurtre d'Adolphe Schlagintweit, l'un des trois frères qui viennent de terminer avec tant de succès l'exploration de l'Inde et des régions de la haute Asie au nord et à l'ouest de l'Himalaya : « Le sort de M. Adolphe Schlagintweit

» est confirmé, et il paraît maintenant qu'il a été assassiné de la manière la plus barbare à Kashkar par un Sindy fanatique appelé Wollee-Khan. Ce qu'on a pu recueillir de lui consiste en quelques fragments de papiers et un télescope de poche brisé qui ont été transmis à sa famille. »

M. Jomard donne communication : 1° D'une lettre qu'il a écrite, il y a plusieurs années, à un savant anglais, membre de la Société royale géographique de Londres, relativement à la nouvelle direction à donner aux recherches des sources du Nil ; 2° De questions sur le même sujet qu'il a adressées, le 12 août 1858, à un officier de la marine impériale partant pour l'Arabie par la mer des Indes. — Ces deux pièces sont déposées sur le bureau.

M. de la Roquette annonce que la Commission du concours au prix annuel, dont il est rapporteur, a accordé la grande médaille d'or destinée par la Société à récompenser la découverte la plus importante en géographie, à MM. Adolphe, Hermann et Robert Schlagintweit, voyageurs, naturalistes et physiciens bava-rois, pour leurs explorations du Tibet et du Turkestan oriental, et pour les découvertes qu'ils ont faites à l'ouest, au nord et au nord-ouest des monts Himalaya.

Le rapport sera lu à la séance générale.'

M. Jomard annonce que l'on vient de traduire en anglais et de publier le premier voyage des Français en Chine en 1698. Cette relation avait, au commencement du XVIII^e siècle, paru en français dans un volume devenu assez rare aujourd'hui. La traduction anglaise a été faite à Londres d'après un manuscrit du temps par les

soins de M. Saxe-Bannister. Une édition allemande doit paraître à Berlin sous les auspices du baron de Humboldt. Enfin, l'on s'occupe d'une nouvelle édition française, précédée des documents qui se rapportent à la mission ordonnée par Louis XIV, sur le vaisseau *l'Amphitrite*, commandé par le chevalier de Laroque. Le voyage dura trois ans. L'empereur de la Chine accueillit parfaitement le Père Bouvet, M. de Laroque et tous les Français de l'expédition, ainsi que le peintre Gherardini qui était à bord.

M. Daussy présente une analyse succincte des principaux documents insérés dans le n° 2 du volume III des *Proceedings* de la Société royale géographique de Londres.

M. le secrétaire général exprime, à cette occasion, dans l'intérêt du *Bulletin*, le désir de voir ses collègues suivre l'exemple de M. Daussy.

Procès-verbal de la séance générale du 8 avril 1859.

A huit heures et un quart, M. de la Roquette, vice-président de la Société, en l'absence de M. le général Daumas, président, commandant le camp de Lunéville, ouvre la séance.

M. Buisson, secrétaire, lit le procès-verbal de la dernière séance générale.

M. de la Roquette offre à la Société une notice bibliographique sur le professeur et voyageur norvégien Keilhau. Un ouvrage ayant pour titre : *Madagascar*,

possession française depuis 1642, par M. Barbié du Bocage, membre de la Commission centrale, et une *Carte de l'île de Madagascar*, par M. Malte-Brun, secrétaire adjoint de cette même Commission, sont ensuite déposés sur le bureau au nom de leurs auteurs.

M. Jomard, président de la Commission centrale, lit une courte notice sur la fondation récente d'une Société de Géographie à Genève. Il rappelle que la Société de Géographie de Paris fut la première établie, en 1821, dans l'intention de provoquer et encourager les découvertes ; en 1829 fut créée la Société géographique de Londres ; puis, successivement, celles de Francfort, Berlin, Bombay, Saint-Petersbourg, Darmstadt, Vienne, New-York, et enfin celle de Genève. La Société de Paris appelait au même titre les étrangers et les nationaux, pour l'aider dans son entreprise. Aujourd'hui que la plupart des nations civilisées ont adopté le même plan, notre Société, tout en continuant d'être cosmopolite, et de distribuer ses prix aux étrangers comme aux Français, doit moins compter sur les associés du dehors et faire surtout appel à nos compatriotes. Les Sociétés de Russie et d'Angleterre, jouissant d'une grande prospérité, hautement protégées, richement dotées par les princes, ont pu récompenser de la manière la plus éclatante les voyages de découvertes, entretenir des explorateurs, leur fournir des instruments, publier leurs cartes et relations de voyages. Ce n'est pas, dit en terminant M. Jomard, le patriotisme français qui restera en arrière dans cette entreprise de bien public : personne n'ignore quels fruits peut produire pour le

commerce et les sciences, l'extension des découvertes et des connaissances géographiques.

M. le président lit les noms des membres admis dans la Société depuis la dernière séance générale. Ce sont :

MM. Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ;

Himly, professeur suppléant de géographie à la Faculté des lettres ;

Alfred Jacobs, docteur ès lettres, archiviste-paléographe ;

Le D^r Padilla, professeur à l'Université de Guatemala ;

Le professeur Parlatore, directeur du Musée d'histoire naturelle de Florence ;

Le D^r Poyet, médecin à Routschouk ;

Alfred Rousseau, consul de France à Djeddah ;

Ernest Saillard, attaché au ministère des Affaires Étrangères.

M. Ed. Charton, ancien conseiller d'État, est présenté par MM. d'Avezac et G. d'Eichthal pour faire partie de la Société.

M. de la Roquette, comme rapporteur de la Commission du prix annuel, fait connaître que cette Commission a décerné la grande médaille d'or de la Société, pour l'année 1856, à MM. Schlagintweit. Il lit un aperçu de leurs explorations dans l'Hindoustan, le Tibet et le Turkestan oriental, et annonce que des renseignements officiels, récemment parvenus en Angleterre, ont malheureusement confirmé la nouvelle de la mort de l'un d'eux, M. Adolphe Schlagintweit, assassiné par un fana-

tique, à Kashkar. La Commission, tout en décernant la grande médaille à MM. Schlagintweit, réserve les droits du Dr Vogel et du capitaine Burton.

M. Vivien de Saint-Martin, membre de la Commission centrale, donne ensuite lecture d'un travail ayant pour titre : *La Recherche des sources du Nil*. Après avoir rappelé les connaissances des anciens et des Arabes, et fait l'historique des nombreuses explorations dont la région parcourue par ce fleuve a été l'objet, tant de la part des voyageurs que de celle des missionnaires et des commerçants, M. Vivien de Saint-Martin constate qu'il est heureux de s'être rencontré avec M. Jomard, pour conseiller de tenter la recherche des sources du Nil, non plus en remontant le fleuve, mais bien en partant de la côte d'Afrique sur l'Océan indien, pour de là gagner la chaîne neigeuse découverte par les révérends Krapf et Rebmann, et qui, selon toute probabilité, renferme les sources cherchées.

M. le comte d'Escayrac de Lauture, membre de la Commission centrale, lit une notice sur le Dar-Four, et le voyage que fait présentement en ce pays M. le Dr Cuny. Longtemps médecin en chef de la province de Siout, en communication continuelle avec des Fouriens, M. Cuny avait fait proposer au sultan du Dar-Four, de l'aller voir ; mais les marchands refusèrent de l'emmener. Loin de se décourager, M. Cuny s'affirma dans la résolution de visiter ce pays, et M. d'Escayrac, lorsqu'il quitta l'Égypte, l'engagea fortement à y persévérer. Il fut convenu qu'au lieu de se joindre à la caravane, il remonterait le Nil jusqu'en Nubie, se rendrait de là à L'obeïdh, à sept journées du Dar-Four, et

y attendrait une occasion favorable. Des lettres de lui, datées de L'obeïdh, 25 mai 1858, reçues il y a peu de jours, annoncent qu'il partait le lendemain. Dans un long mémoire également adressé par M. Cuny, outre des observations de toute nature, l'on trouve la description des oasis du Gab, et l'indication, d'après les rapports des indigènes, d'un volcan situé à Wadi Hadjar dans la haute Nubie, et qui aurait eu quelques éruptions jusque dans ce siècle ; il mentionne aussi un prolongement de la vallée appelée Bahar-el-Ghzal qu'il nomme Wadi-el-Mek, et par lequel le Soudan oriental, à l'époque de pluies exceptionnelles, déverse ses eaux dans le Nil à une faible distance de Dongolah. Espérons, dit M. d'Escayrac, que M. Cuny nous enverra de nouvelles pages, faisons des vœux pour que son entreprise réussisse et qu'il puisse revenir au milieu de nous.

M. le président procède ensuite au dépouillement du scrutin qui a eu lieu au commencement de la séance, et proclame élus membres du bureau de la Société pour 1859 :

Président : M. Élie de Beaumont.

Vice-présidents : MM. De Quatrefages.

Vivien de Saint-Martin.

Scrutateurs : MM. Demersay.

Jacobs.

Secrétaire : M. Barbié du Bocage.

Séance du 15 avril 1859.

M. d'Avezac, vice-président, occupe le fauteuil en l'absence de M. Jomard, qui s'est excusé de ne pouvoir assister à la séance.

Il est donné communication du procès-verbal de l'assemblée générale du 8 avril, qui doit être imprimé dans le *Bulletin*.

M. Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, adresse ses remerciements à la Société qui vient de l'élire son président ; il fera, écrit-il, tous ses efforts pour justifier cette distinction, et prêtera aux travaux de la Société le concours le plus empressé.

M. le docteur Mariano Padilla, de Guatemala, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements pour cette nomination et promet de lui communiquer tous les documents qui pourront l'intéresser sur le pays qu'il habite.

M. Malte-Brun annonce à cette occasion que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg vient de partir pour l'Amérique centrale, et qu'il se propose de demander à M. Padilla la communication de ses travaux statistiques sur le Guatemala.

Le même membre communique, d'après le compte rendu d'une des séances de la Société géographique de Berlin, quelques détails sur la dernière excursion du Dr Barth en Asie Mineure, et il dépose sur le bureau une note de M. Jules Laroche, de Clermont-Ferrand,

Sur les communications à établir entre l'Algérie et le Sénégal.

M. d'Avezac donne lecture d'une note que lui a remise M. Jomard, et dans laquelle l'honorable président de la Commission centrale rappelle qu'il a le premier émis l'idée développée récemment par M. Vivien de Saint-Martin dans une intéressante lecture sur la nouvelle direction à donner à la recherche des sources du Nil. Cette idée, il l'a énoncée, il y a neuf ans, dans la préface du voyage au Ouâday du cheikh El Tounsy.

M. Vivien de Saint-Martin s'empresse de déclarer que loin de méconnaître, pour sa part, la priorité de M. Jomard sur le point dont il s'agit, il l'a, au contraire, formellement rappelée dans son mémoire sur la *Recherche des sources du Nil*, lu à l'assemblée générale du 8 avril, et que ce passage, compris dans les coupures que nécessite la brièveté d'une lecture à haute voix, sera naturellement imprimé avec le mémoire dont il fait partie. La seule part que M. Vivien tient à revendiquer comme sienne dans cette question, c'est le rapprochement des indices concordants recueillis en deux points opposés par les voyageurs Verne et Krapf, et qui lui paraissent amener à l'état de démonstration ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une conjecture.

Après diverses observations échangées entre MM. Poullain de Bossay, Maury, d'Avezac, de la Roquette et Albert Montémont, la Commission centrale reconnaît que le sujet est assez intéressant pour justifier l'impression au *Bulletin* des divers passages que M. Jomard désire y voir insérés, cette insertion n'impliquant d'ailleurs,

ni au fond ni en la forme, aucune idée de controverse.

M. le chevalier de Paravey adresse à la Société un mémoire sur quelques points de la géographie de l'Asie centrale.

M. le secrétaire lit la liste des ouvrages déposés sur le bureau. D'autres dons faits par divers membres, dans le cours de la séance, sont ajoutés à cette liste.

M. Édouard Charton, ancien conseiller d'État, est admis dans la Société.

M. Vivien de Saint-Martin donne lecture d'une note de M. Ami Boué, adressée à M. Viquesnel, et contenant l'analyse d'un livre allemand sur la constitution sociale des peuples slaves. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Henri Duveyrier, présent à la séance, entretient la Société de son projet de voyage en Afrique. Ce jeune voyageur, muni d'instruments, et préparé à cette grande entreprise par de précédentes excursions aussi bien que par des études spéciales, se propose de pénétrer dans le centre du Sahara, de visiter plusieurs contrées intérieures de l'Afrique, et d'opérer son retour soit par le Maroc, soit par Tunis ou l'Algérie.

La Société entend cette communication avec beaucoup d'intérêt, adresse quelques conseils à M. Duveyrier, en lui souhaitant tout le succès dont son entreprise lui paraît digne.

e s e r e

L. Lep

M a r k h i t

i)

Nota: On a laissé aux noms de lieux
L'orthographe donnée par M. M
Schlagintweit

L. Lep

35



ESQUISSE
des chaînes de montagnes
et des systèmes de rivières
DE L'HIMALAYA
III
SAYAN-SHAN

von Hermann et Robert Schlagintweit

Berlin, Mai 1859

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES D'AVRIL 1859.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

EUROPE.

Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique : Mémoires de Claude Haton contenant le récit des événements accomplis de 1553 à 1582 principalement dans la Champagne et la Brie, publiés par M. Félix Bourquelot, Paris, 1857, tome I et II, in-4. — Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, publié par M. Guérard, membre de l'Institut, tomes I et II, in-4, Paris, 1857. — Recueil des lettres missives de Henri IV, publié par M. Berger de Xivrey, membre de l'Institut, tome VII, in-4, Paris, 1858. — Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu, recueillis et publiés par M. Avenel, tome III, in-4, Paris, 1858. — Histoire de la guerre de Navarre en 1276 et 1277, par Guillaume Anelier, de Toulouse, publiée avec une traduction, une introduction et des notes par Francisque Michel. Paris, 1856, 1 vol. in-4.

M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Géographie historique de la France. — Le Pagus aux différentes époques de notre histoire, par M. Alfred Jacobs, docteur ès lettres, archiviste paléographe. Paris, 1859, br. in-8. M. A. JACOBS.

ASIE.

Description de l'Amour, observations hydrographiques et ethnographiques, par M. Peschtschuroff. Extrait, in-8.

M. le capitaine LE GRAS.

AFRIQUE.

Madagascar, possession française depuis 1642, par V.-A. Barbié du Bocage. Ouvrage accompagné d'une grande carte dressée par M. V.-A. Malte-Brun. Paris, 1859, 1 vol. in-8.

M. BARBIÉ DU BOCAGE.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Allgemeine Bevölkerungs Statistik. Vorlesungen von D^r J.-E. Wappäus, 1^{re} vol. Leipzig, 1859, in-8

M. le D^r WAPPÄUS.

Explanations and sailing directions to accompany the wind and current charts, approved by captain D. N. Ingraham, chief of the bureau of ordnance and hydrography, and published by authority of hon. Isaac Toucey, secretary of the navy, by M.-F. Maury, superintendent of the U. S. observatory and hydrographical office, vol. I, 8^e édit. Washington, 1858.

M. F. MAURY.

Mer du Nord. 1^{re} partie, Les îles Shetland et les îles Orcades. Traduction du pilote publié par ordre de l'Amirauté anglaise, par M. A. Le Gras, capitaine de frégate. Paris, 1858, 1 vol. in-8.

M. A. LE GRAS.

Étude des isthmes de Suez et de Panama. Réduction au quart du temps et des dépenses de leur ouverture, par F.-N. Mellet, ingénieur civil. Paris, 1859, br. in-8.

M. MELLET.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1855, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises. Paris, 1858.

MINISTÈRE DES COLONIES.

Fragment d'un mémoire sur l'histoire de l'astrologie et de la magie dans l'antiquité et au moyen âge, par M. Alfred Maury, membre de l'Institut. (Extrait de la *Revue archéologique*.) Paris, 1859, br. in-8.

M. A. MAURY.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

Notice biographique sur la vie et les travaux du professeur norvégien
Keilhau, par M. de la Roquette, br. in-8, 1858.

M. DE LA ROQUETTE.

ATLAS ET CARTES.

Royal Atlas of modern geography exhibiting, in a series, of entirely
original and authentic maps, the present condition of geographical
discovery and research in the several countries, empires, and states
of the world with a special index to each map, by Alexander Keith
Johnston. Edinburgh and London, 1859, 1^{re} partie, 5 feuilles avec
texte.

M. Alex. KEITH JOHNSTON.

Carte de la Gaule ancienne, dressée par Dufour, feuille 5 de l'Atlas
universel de géographie ancienne et moderne.

MM. PAULIN et LE CHEVALIER.

Carte de l'île de Madagascar, par V.-A. Malte-Brun. Paris, 1859,
1 feuille.

M. V.-A. MALTE-BRUN.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mittheilungen der Geographie von D^r A. Petermann, n° 13 de 1858
et n° 2 de 1859. — Mittheilungen der kaiserlich-königlichen geo-
graphischen Gesellschaft, von Franz Foetterle, n° 2 et 3 de 1858.
— Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, janvier et février. — Pro-
ceedings of the royal geographical Society of London, n° 2. — Journal
of the Franklin institute, mars. — Annales du commerce extérieur,
janvier et février. — Nouvelles annales des voyages, mars. — Bul-
letin de la Société géologique de France, mars. — Bulletin de la
Société impériale zoologique d'acclimatation, mars. — Revue de
l'Orient, de l'Algérie et des colonies, mars. — Revue américaine et
orientale, janvier, février et mars. — Nouvelles annales de la ma-
rine et revue coloniale, janvier. — L'investigateur, journal de
l'Institut historique, janvier et février. — Annales de la propaga-

Titres des ouvrages.

Donateurs.

tion de la foi, mars. — Journal des missions évangéliques, mars.
— Journal d'éducation populaire, mars. — Extrait des travaux de
la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Infé-
rieure, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1858. — L'Isthme de Suez, n° 67. —
L'Espérance, journal grec.

LES AUTEURS ET LES ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI ET JUIN 1859.

Mémoires, Notices, etc.

ÉTUDES

SUR L'ETHNOGRAPHIE, LA PHYSIOLOGIE, L'ANATOMIE

ET LES MALADIES

DES RACES DU SOUDAN.

En réponse à diverses questions posées par l'Académie des sciences,

Par M. PENEY,

Médecin en chef de l'armée du Soudan.

Sous la dénomination de Beled-el-Soudan ou pays des Noirs je désigne ici les contrées comprises entre la première cataracte et le 4° degré de latitude nord, contrées seules connues des voyageurs européens et dans lesquelles ont pénétré les armées égyptiennes; entre la *mer Rouge*, l'Abyssinie et les provinces *Galla*, à l'ouest; le royaume de *Four* et le *Fertitt*, à l'est. Cette vaste étendue de terrain constitue le Soudan égyptien.

Elle est habitée par une population variée, qui, par

ses mélanges et ses croisemens, a donné lieu à de nouvelles races, offrant une variété de types infinis. Cependant, au milieu de ce mélange, on distingue encore les origines primitives des habitants du Soudan. moins il est vrai par les caractères anatomiques que par le langage et les traditions qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui.

En classant les populations du Soudan d'après leurs origines, on les distingue d'abord en deux grandes catégories : 1^o indigènes ou africaines ; 2^o étrangères ou asiatiques. Parmi les premières on compte, en commençant par la basse Nubie, et en remontant les rives du Nil :

- 1^o Les *Chellaly*, riverains du Chellal ou cataractes ;
- Les *Mahass*, habitant la province du même nom ;
- Les *Danagla*, résidant dans le Dongolah ;

Les *Ababdah*, échelonnés au-dessous d'Assouan, sur les rives du Nil, et remontant jusqu'à la province de Berber. Bien qu'ils se prétendent d'origine égyptienne, les Ababdah semblent moulés sur le type des Nubiens, et doivent être classés avec eux, à cause des nombreux points de ressemblance qu'ils ont avec ces peuples. Ces différentes peuplades possèdent des idiomes, variant suivant les localités, mais qui dérivent d'une langue unique, dont on retrouve encore les restes non-seulement dans la Nubie, mais dans toute la province de Taka, ancienne île de Meroë ;

Les *Bycharyun*, anciens Blémieh, qu'on rencontre avec leurs dromadaires, dans toutes les vallées entre le Nil et la mer Rouge, depuis la hauteur d'Assouan jusqu'à celle de Khartoum ;

Les *Adendah* ;

Les *Halanga* ;

Les *Mitkinah*, les *Soukinah*, qui sont fixés également la province de Taka font partie de la population indigène du Soudan. Ils ont conservé un des idiomes dont je viens de parler, et quoique convertis depuis plusieurs siècles à l'islamisme, la plupart d'entre eux ignorent complètement la langue arabe.

Toutes ces peuplades indigènes offrent entre elles, au physique comme au moral, des traits de ressemblance, qui les font reconnaître au premier abord, et les distinguent des autres races qui les avoisinent. Différents des Égyptiens, dont cependant on les prétend les ancêtres, bien distincts de la race nègre avec laquelle ils n'ont de commun qu'une coloration plus ou moins foncée du derme, les Nubiens offrent le plus de points de similitude avec la race arabe émigrée dans le Soudan : aussi est-ce avec cette race qu'il est plus facile de les confondre.

2° La race arabe transfuge, à diverses époques, des montagnes du *Yémen*, du *Téhama* et des immenses vallées qui avoisinent Médine, occupe au Soudan, sur les rives du Nil, sur celles de l'*Atbara*, du *Diuder* et du *Rahat* ses affluents, de vastes plaines, où paissent de nombreux troupeaux de dromadaires, de bœufs, de moutons et de chèvres. Cette race a conservé, dans la vie nomade, ses habitudes primitives, et n'a emprunté aux populations avec lesquelles elle s'est trouvée en contact que les coutumes qui s'adaptaient le mieux à son genre de vie, aux exigences du climat, aux productions du sol. Ainsi l'Arabe a conservé et conserve en-

core après l'émigration, la langue de ses pères, sans daigner emprunter les idiomes des peuples avec lesquels il est venu cohabiter. Évitant soigneusement de contracter des alliances de famille avec les indigènes, il n'a pas voulu soumettre ses filles à la pratique barbare et ridicule de l'infibulation qu'il a trouvée établie à son arrivée dans le pays. Plein de mépris pour l'existence sédentaire des gens des villes, il dédaigne le travail, qu'il trouve contraire à la liberté de l'homme, il passe sa vie à errer au milieu des bois et des vallées, contemplant ses troupeaux qui paissent, et cherche de nouveaux pâturages pour remplacer ceux qu'ont brouillés ses troupeaux.

Habillements. — Comme l'indigène nubien, l'Arabe du Soudan n'a pour vêtement qu'un large caleçon avec une chemise plus large encore, faite comme le précédent en coton tissé, le tout recouvert d'une vaste pièce d'étoffe blanche, qui sert à cacher chemise et caleçon, et à former une draperie plus ou moins gracieuse autour du corps. La tête généralement nue est préservée des ardeurs du soleil par une chevelure épaisse et longue, tressée de diverses manières suivant le goût de la tribu. La chaussure, quand elle existe, est représentée par des sandales. Tel est, dans sa composition la plus ordinaire, le vêtement des hommes arabes et nubiens.

Celui des femmes est aussi simple et n'offre avec celui des hommes que de légères modifications. La jeune fille, dans son bas âge, est nue comme l'enfant mâle. Libres de tout vêtement et, par conséquent, de toute entrave, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, les

enfants se développent comme les petits des animaux, exempts de ces difformités qui ne sont que trop souvent le résultat de l'emploi des maillots. Vers sa quatrième année, la jeune fille ceint le *raat*. C'est une espèce de pagne, fait en cuir, qui s'attache au-dessus des hanches, fait le tour du corps et vient retomber en lanières sur la partie supérieure des cuisses. Cet ornement de la jeune fille, quelquefois surmonté d'une large pièce d'étoffe blanche, qui forme draperie, est porté par les Arabes et les Nubiennes jusqu'à l'époque de leur mariage. A ce moment, le *raat* est mis en lambeaux et remplacé par une large ceinture en étoffe, de couleur foncée, qui fait autour des reins l'office du pagne. Comme les hommes, les femmes ont la tête nue, mais la chevelure tressée avec plus de soin, et ornée de morceaux d'ambre, de fragments de corail et de grains de verroteries. Hommes et femmes s'oignent la tête de graisse ou d'huile ; tous pratiquent également des frictions graisseuses sur la surface du corps, et ont souvent recours à une opération connue au Soudan sous le nom de *delkà*. Comme cette opération joue un rôle important dans les habitudes et dans la santé des Soudaniens, Nubiens et Arabes, qu'elle a ses avantages comme ses inconvénients, je crois utile d'en parler avec quelques détails, pour mieux faire apprécier les conséquences qui en découlent.

Octions delkà. — Les ingrédients qui entrent dans la composition de la *delkà* sont le *mahleb* (semences du *Prunus mahleb*) ; le *defn*, substance cartilagineuse provenant d'une espèce de mollusque, et les fleurs non épanouies du *géroflier*, pulvérisées et mêlées à de la

farine torréfiée de *doura* (*holchus sorgho*). Ce mélange, auquel on ajoute une certaine quantité d'huile aromatique, et qui offre la consistance d'une pâte ordinaire, s'applique et s'étend sur toute la surface du corps, à l'aide de la main, et au moyen de frictions pratiquées dans tous les sens. C'est surtout le soir, avant de se livrer au repos de la nuit, que les Soudaniens ont l'habitude de se faire pratiquer la *delkà*. Cette préparation, en vertu des ingrédients qui la composent, adoucit la peau, ralentit l'intensité de la transpiration, et, de la sorte, diminue considérablement les affections cutanées qui, sans cela, ne manqueraient pas de se développer à cause de l'activité considérable dont la peau est le siège dans des climats tels que ceux du Soudan. Aussi c'est grâce aux frictions graisseuses que les habitants du Soudan sont redevables d'échapper à ces éruptions si désagréables et si fréquentes en Égypte et dans tout l'intérieur de l'Afrique, éruptions qu'on a désignées mal à propos sous le nom de *Boutons du Nil* (car le Nil n'a qu'y faire), et qui se développent en Égypte pendant l'été, à l'époque où la chaleur est le plus intense et la sueur la plus abondante, époque aussi qui coïncide avec celle de l'inondation. C'est grâce aux onctions, comme je le dirai plus tard en parlant des maladies, que les Nubiens et les Arabes du Soudan se trouvent exempts de la gale, des maladies herpétiques et autres affections si fréquentes en Égypte, en Abyssinie, et dans les contrées où les frictions huileuses ne sont point en usage. Quant à l'immunité dont jouissent les parties graissées, corps ou tête, à l'égard de certains insectes parasites, c'est une propriété attri-

buée gratuitement à la graisse et à l'huile, et qu'on rencontre, si elle existe, bien souvent en défaut.

Si les onctions ont leurs avantages, il faut dire aussi qu'elles sont loin d'être exemptes d'inconvénients. La suppression et même une diminution sensible de la transpiration dans des climats tels que ceux dont il s'agit, n'ont lieu qu'à la condition de détourner et de porter sur d'autres parties internes l'activité qui était mise en jeu à l'extérieur. Aussi les organes abdominaux et les articulations subissent-ils souvent, à leur détriment, l'influence du déplacement d'une fonction physiologique aussi importante que celle dont je viens de parler. Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Nourriture. — Comparée à l'art culinaire des Européens, la cuisine des Soudaniens en est encore aux premiers éléments ; et la variété des mets est, pour l'Arabe comme pour le Nubien, un luxe qu'ils ne soupçonnent pas. Je ne dis rien du Nègre, chez lequel la nourriture, comme tout le reste, se ressent encore de l'état de nature, dans lequel il vit. Ce sera le sujet d'un article à part.

La base du régime alimentaire des Soudaniens, Nubiens et Arabes est le *doura* (*holcus sorgho*), dont il existe sept ou huit variétés au Soudan, et le *dokn*, une espèce de millet connu en botanique sous la dénomination de..... C'est avec ces deux graminées que se confectionne le pain, ou du moins l'aliment qui passe pour tel au Soudan. C'est une espèce de pâte très acide, plus ou moins épaisse, quelquefois aussi mince qu'une feuille de papier : cette dernière forme est la plus délicate, et celle adoptée par la classe riche. On

l'expose au feu sur de larges plaques de fer ou de terre cuite, pendant quelques minutes, et de façon à l'échauffer plutôt qu'à la cuire. La portion de pain la plus mince peut seule se durcir par l'action si peu prolongée du contact du feu. Le pain plus épais n'est, à proprement parler, que de la bouillie, sous une forme aplatie. On conçoit que cet aliment qui, en raison de son degré avancé de fermentation, serait d'une digestion facile, le soit beaucoup moins, à cause de son degré de cuisson.

La pâte de *doura* et de *dokn*, après avoir subi la cuisson, sous forme de feuillets amincis, est quelquefois soumise à l'action du soleil et de l'air pour se dessécher complètement. Sous cette forme, et sous le nom d'*abräy*, elle sert à préparer avec de l'eau du bouillon de viande, du lait, une espèce de panade très usitée en voyage. On prépare également une boisson légèrement acide, et assez agréable avec le même *abräy*, sur lequel on déverse alors une plus grande quantité d'eau, quelques instants avant de s'en servir. Le pain ordinaire, désigné sous le nom de *kisrèh*, se mange en Nubie comme l'*abräy*, assaisonné d'eau simplement, de beurre fondu ou de lait, ou bien encore d'une sauce préparée avec de la viande desséchée et pilée, de la *bamiéh* (hibiscus esculentus), des oignons, du *cousbare* (coriandre), et une forte quantité de piment de la petite et de la plus forte espèce (*capsicum minimum*). On ajoute quelquefois à ces ingrédients de l'*assa fœtida*, qui jouit, chez les Arabes, d'une grande réputation comme stomachique, mais qui donne à la sauce un goût et une saveur fort peu agréables pour les étrangers. La sauce en question porte le nom de *mélah*. C'est le mets

vraiment national de la basse et de la haute Nubie, comme aussi d'une partie du Soudan.

Diverses variétés de haricots, quelques espèces de potirons, de pastèques, la *mouloukhieh* (*corchorus olitorius*), le tamalék (*cleome pentaphylla*), sont à peu près les seuls végétaux employés par les Soudaniens, avec ceux dont j'ai parlé précédemment. Quant au froment et aux différentes plantes potagères introduites dans l'intérieur de l'Afrique par les Européens et les Turcs, ces substances n'ont jusqu'à présent joui d'aucune faveur aux yeux ni aux appétits soudaniens. En revanche, ceux-ci sont allés chercher des aliments dans d'autres substances, où la partie alimentaire est assez pauvre sous le double rapport de la quantité et de la qualité. Certains tubercules appartenant aux familles des Aroïdées et des Convolvulacées, diverses racines et rhizomes d'espèces végétales non cultivées et qu'on trouve attenantes aux parties radicales de certains *acacias*, sont employés par les Soudaniens comme aliments. D'autres fois ce sont des champignons qui fournissent à l'alimentation, pendant une partie de l'année, de quelques populations, chez lesquelles les Agarics et les Bolets se trouvent en grande abondance, et sans offrir d'espèces vénéneuses.

Usage de la gomme. — Enfin, je ne puis passer sous silence une des dernières ressources alimentaires du Soudan, mais à laquelle on n'a recours qu'au pis aller aux époques de disette, quand, par l'effet de la sécheresse ou par tout autre accident, les récoltes de sorgho et de dokn ont fait défaut. Dans ces circonstances malheureuses, on s'adresse à la gomme, qu'on trouve dans toutes les provinces du Soudan, et surtout dans celle

du Kordofan. Par une coïncidence assez heureuse en apparence, et qui semblerait providentielle si elle produisait d'autres résultats, c'est toujours pendant les années de sécheresse, alors que les récoltes des céréales ont manqué par le défaut des pluies, c'est alors, dis-je, que la sécrétion gommeuse se produit avec plus d'activité, et que la gomme usurpe la place d'aliment. Mais, hélas, quel triste aliment ! Au bout de quelques jours de régime à la gomme, les malheureux qui n'ont que cette substance pour toute alimentation commencent à maigrir ; la coloration du derme s'altère chez eux ; l'estomac se refuse à digérer la matière gommeuse, et les individus ne tardent pas à tomber dans le marasme et à périr d'inanition. J'ai vu souvent de pauvres gens succomber de la sorte à la suite d'un régime pareil ; et ces faits n'ont pas peu contribué à me prouver (si déjà je n'eusse été prévenu contre les qualités nutritives attribuées à cette substance) que, si la gomme suffit seule à la nourriture de certains quadrumanes, elle est impropre à l'alimentation de l'espèce humaine.

Puisque le sujet m'a conduit à parler d'une substance si abondante au Soudan, et, malgré son importation journalière en Europe, si peu connue dans ce pays sous le rapport des végétaux qui la produisent, je crois qu'il n'est pas inutile de fournir ici quelques renseignements à son égard.

La gomme est sécrétée dans tout le Soudan par différents *acacias* assez peu connus des botanistes, et que je désignerai par leurs noms indigènes pour éviter toute confusion à ce sujet.

Arbres à gomme. — Ce sont, en commençant par les

espèces les plus nombreuses : 1° l'*acacia talah*, à fleurs jaune foncé, sphéroïdales, à écorce rougeâtre, à bois blanc. Cet arbre, de taille moyenne se trouve dans tout le Soudan ; il habite de préférence les terrains arides et rocaillieux ; 2° l'*acacia hachab*, désigné par quelques botanistes sous le nom d'*acacia alba* ; à fleurs blanches cylindriques, à écorce grisâtre, à bois blanc. Il est un peu plus développé que le précédent, et habite de préférence les endroits sablonneux. Très commun dans la province de Kordofan, c'est lui qui fournit la belle gomme blanche, désignée sous le nom de gomme arabe non colorée ; 3° l'*acacia kakamarett*, gros arbre à fleurs cylindriques, en forme de panaches blanches, qui croît généralement sur les rivages des fleuves ; 4° l'*acacia séyal*, moins gros que le précédent, à fleurs sphéroïdes, d'un jaune pâle, croissant dans les terrains humides ; 5° l'*acacia nilotica*, désigné en arabe sous le nom de *sontt*, croissant, comme le précédent, dans les lieux humides et sur les bords des fleuves ; 6° enfin, différents arbustes à tiges multiples, connus sous les noms de *A. Aoudl*, *A. Ketr*, *A. Fass*, etc. Telles sont les principales espèces de gommiers.

Le printemps et l'automne, mais principalement ce dernier, sont les deux saisons pendant lesquelles s'opère la sécrétion de la gomme. On a dit que, pour faciliter l'excrétion de cette substance, les indigènes avaient l'habitude de faire des incisions à l'écorce des arbres. J'ignore si la chose se pratique de la sorte dans quelques contrées ; mais dans le Soudan égyptien, où l'on ramasse chaque année plus de cent mille quintaux de gomme, les indigènes ne se donnent pas

tant de fatigue pour faire une opération que la nature pratique d'elle-même et sans avoir besoin de leur intervention. Ils se donnent tout au plus la peine, quand ils veulent obtenir la gomme pure et nette, de la détacher des arbres : celle qui se trouve à terre étant toujours plus ou moins salié par les substances étrangères avec lesquelles elle s'est trouvée en contact.

Usage de la chair crue, du sang, etc. — Dans les grandes occasions, quand il s'agit, par exemple, de fêtes, de la venue d'un hôte important, de circoncire un garçon, de marier ou d'enterrer un des membres de la famille, on tue ordinairement une chamelle, un taureau ou un mouton, et alors on se repaît de viande. En Nubie, et chez les populations du Soudan autres que les Nègres, la chair des animaux se mange cuite, bouillie ou rôtie. On ne mange, à l'état de crudité, que le foie des animaux, celui de la chamelle surtout, qui est le plus estimé à cause de sa consistance et du *craquement* qu'il produit sous la dent. Le foie cru s'assaisonne avec des tranches d'oignons également crues, du sel et une forte quantité de petit piment nommé *chité-tah* (*capsicum minimum*). Les indigènes ajoutent, en outre, aux condiments indiqués précédemment, le fiel de l'animal, ce qui a fait désigner le mets en question sous le nom de *marara*, c'est-à-dire amer.

Les Abyssins et les Galla, comme on le sait, font usage, non pas du foie des animaux à l'état de crudité, à l'instar des gens du Soudan, mais de toute la partie musculaire de ces mêmes animaux ; semblables en cela aux Nègres, qui se passent souvent de feu pour préparer leurs aliments. Il faut dire, cependant, que les

Abyssins ne mangent crue que la chair des animaux qu'ils ont abattus pour cet objet : tandis que les Nègres fort avarés de leurs troupeaux, ne sacrifient jamais une bête à leur appétit, et ne se régalent de viande que lorsqu'un accident, une maladie ou les progrès de l'âge ont occasionné le trépas de la bête. Ajoutons encore que la chair de ces animaux crevés, se décomposant rapidement par l'effet de la chaleur et de l'humidité qui règnent dans ces contrées, les Nègres, quand il leur arrive de manger de la viande, ne la mangent généralement que pourrie. Et cependant ce genre d'alimentation, qui semblerait convenir davantage à l'estomac d'une hyène qu'à celui d'une créature humaine, n'indispose nullement le Nègre. J'indiquerai encore, en passant, et pour montrer quels effets l'habitude produit sur l'organisme, un genre d'alimentation assez réfractaire à l'action de nos estomacs, et qui pourtant est fréquent chez certaines peuplades de l'intérieur de l'Afrique : c'est l'alimentation par le *sang*. Chez les *Adjeba*, tribu nègre qui habite un des affluents de la rivière *Sobatt*, on a l'habitude de pratiquer des saignées sur les troupeaux pour boire le sang, soit pur, soit mélangé avec le lait des femelles. Cet aliment se prend indifféremment à l'état de crudité ou bien bouilli, et il est la principale nourriture de cette peuplade, qui méprise l'agriculture, ne possède aucune céréale, et qui, à l'exemple de toutes les autres tribus nègres, ne sacrifie jamais d'animal domestique dans le but de s'en repaître. (Chaque saignée peut se répéter impunément et durant plusieurs années sur le même animal, à sept ou huit jours d'intervalle.)

Outre les troupeaux d'animaux domestiques dont je viens de parler, les forêts du Soudan, les eaux des fleuves qui le parcourent, les marécages si nombreux dans certaines localités fournissent aux indigènes de nombreuses pâtures, auxquelles l'homme dresse des embûches pour les faire tomber entre ses mains. Il n'est guère d'espèces animales, terrestres ou aquatiques, carnassières ou herbivores, pas d'oiseaux rapaces, échassiers ou palmipèdes, pas de poissons et même de reptiles qui ne servent à repaître les Nègres et même certains Arabes du Soudan, en dépit du Coran, qui permet seulement l'usage des ruminants, de quelques poissons, et de certaines gallinacées. Mais, je le répète, ce genre de nourriture n'est pas général et ne peut être habituel. Car les indigènes sont trop mal armés, trop mal équipés, pour pouvoir se livrer fréquemment aux plaisirs et aux dangers de la chasse et de la pêche, et compter sur leur produit pour leur nourriture journalière. L'hippopotame, comme le crocodile, la grue comme le vautour ou la pintade, l'âne sauvage comme la panthère, sont des mets qu'on ne se procure qu'à de rares occasions; le reste du temps c'est le lait, le douira et quelquefois le *mélah* qui font tous les frais du festin.

Succédanées du sel. — J'ai parlé précédemment des condiments de haut goût dont usent les Soudaniens pour assaisonner leurs aliments, et qui leur sont fournis par les végétaux, dont la nature a abondamment pourvu les contrées tropicales. Cependant le plus nécessaire de ces condiments, le sel, fait souvent défaut; et en raison du peu de communications établies entre

elles, certaines tribus manquent souvent de cet assaisonnement de première nécessité, et même n'en connaissent pas l'usage ; de ce nombre sont la plupart des tribus nègres, qui habitent les rives du fleuve Blanc. Le sel, qu'on trouve en abondance dans les terrains de la basse et de la haute Nubié, dans la province de Berber, les presqu'îles de Méroë et de Semar, où il est le plus souvent mélangé dans la terre végétale avec du natron et du sulfate de magnésie, et qui se rencontre également à l'état de sel gemme dans la province de Dongolah, ne se retrouve plus, ou du moins n'a jamais été exploité dans une grande étendue des provinces riveraines du fleuve Blanc. Mais comme il paraît que la saveur salée est autant dans les goûts et les besoins des Nègres que dans ceux des autres races, ceux-là, ne pouvant se procurer l'élément salin dans les conditions ordinaires, sont allés lui chercher des *succédanées* dans les substances dont la saveur se rapproche plus ou moins de celle qui leur manque. C'est ainsi qu'ils ont eu recours aux cendres de certains végétaux, surtout à celles du *doura* (*holcus sorgho*), pour mélanger avec leurs aliments : mais ce dont les Nègres usent le plus fréquemment, c'est de l'urine de vache. Chez les *Dinka*, les *Schlouk*, les *Nouair*, et parmi tous les riverains du fleuve Blanc, compris entre le 11° et le 4° degré de latitude nord, l'urine de vache se trouve mêlée à toutes les substances qui servent à l'alimentation de ces peuples. Le beurre, le lait, le miel lui-même sont infectés de cette odeur d'urine ; et ce fut une surprise assez désagréable pour les premiers Européens qui visitèrent ces populations, et qui voulurent se procurer

chez elles des provisions fraîches, de rencontrer, dans tous les produits alimentaires qu'on leur offrit, cette odeur particulière qui ne se dissimule jamais.

Usage des boissons fermentées. — Toutes les peuplades de l'Afrique connaissent le mode de préparation des boissons fermentées, et en font un usage journalier. Les musulmans eux-mêmes, malgré les préceptes du Coran, suivent les pratiques indigènes, et ne sont pas les moins partisans du fruit défendu. Ces boissons se préparent, suivant les localités, avec les matières fermentescibles qu'on a sous la main. Ainsi, dans les contrées où se trouve le dattier, les indigènes font avec la datte une boisson qui ressemble plus ou moins au vin ; ils en distillent aussi de l'eau-de-vie. En Abyssinie, c'est le raisin sauvage et le miel, unis à d'autres substances amères, qui servent à fabriquer une espèce de piquette avec le premier produit, et, avec le second, un hydromel très capiteux, connu sous le nom de *tedj*.

Mais la boisson la plus commune dans tout l'intérieur de l'Afrique est une espèce de bière confectionnée avec le *doura* ou le *dokn*, et qui, suivant son degré de fermentation et de cuisson, est connue sous les noms de *mérissa* et *onbilbil*. Ces boissons, toujours troubles et plus ou moins épaisses, contiennent à l'état de suspension une grande quantité de fécule, ce qui les rend très nourrissantes. Aussi les grands buveurs de *mérissa* consomment-ils très peu d'aliments.

En résumant ce que j'ai dit sur le régime alimentaire des Soudaniens, on a pu voir que son caractère distinctif est sa grande simplicité. Généralement végétal ou lacté, il est adapté au climat et à la vie peu labo-

rieuse des habitants. Les substances excitantes qui entrent dans la composition du *mélah*, ce mets national dont j'ai parlé, les boissons fermentées qui sont d'un usage habituel, sont probablement une nécessité de ces contrées, où, pendant une grande partie de l'année, les organes en général, et le système digestif en particulier, se trouvent, en raison de la chaleur humide, dans un état de langueur et d'inertie qui réclame l'usage des excitants. Il est vrai que la nécessité d'un régime alimentaire comme celui dont je parle n'est pas exempt d'inconvénients. Ainsi l'usage continuel des condiments tels que la *chitetah* (*capsicum minimum*) doit favoriser le développement des maladies du foie, maintenir une irritation permanente dans l'estomac, et, plus tard, donner naissance à des affections graves de cet organe. Je ne parle pas des hémorroïdes, sur le développement desquelles, comme on le sait, les substances irritantes ont tant d'action. Mais je citerai encore les excès vénériens, auxquels la vie inoccupée des Soudaniens et la pluralité des femmes prédisposent singulièrement, et qui trouvent un aliment nouveau dans les excitants dont je viens de parler. L'abus des boissons fermentées offre peut-être moins d'inconvénients que celui des substances épicées. Par l'effet des sueurs si abondantes qu'on éprouve au Soudan, les liqueurs alcooliques, de même que toutes les autres boissons, séjournent peu de temps dans l'économie : l'irritation qu'elles procurent est moins prolongée que celle qui est produite par les excitants sous forme solide ; et l'excitation générale, qui résulte de l'absorption de ces liquides, dure beaucoup moins longtemps au Soudan

que dans d'autres climats moins chauds, où la transpiration a beaucoup moins d'activité. Je ne dirai rien de l'usage du café dans les contrées dont je m'occupe ici, car c'est à peine s'il est connu. Quelques musulmans étrangers à l'Afrique, et un certain nombre d'Égyptiens établis au Soudan usent seuls de cette liqueur. Quant aux Abyssins et aux Galla, dans les provinces desquels le café croît à l'état sauvage, ils en boivent quelquefois, mais à la manière des Arabes de l'*Émémen*, c'est-à-dire sans faire torréfier la graine, et en se contentant de la faire bouillir avec son enveloppe dans une certaine quantité d'eau, qu'ils édulcorent avant de la boire.

Infibulation. — Après avoir parlé de l'habillement et de la nourriture des Soudaniens, il me reste à faire connaître quelques usages qui ont un cachet particulier, et qu'on ne retrouve que chez ces peuples, et d'abord je commencerai par l'*infibulation*. Sous ce nom on désigne une pratique qui consiste à fermer presque hermétiquement, au moyen d'une opération chirurgicale, les organes génitaux de la jeune fille jusqu'au moment où elle deviendra en possession du mari.

Cette opération, très ancienne, à ce qu'il paraît, puisque les Arabes l'ont trouvée établie au Soudan, à l'époque où ils vinrent s'y fixer, semble avoir pris naissance en Nubie et s'être répandue de là dans la province de Taka, et jusqu'à la mer Rouge, à l'est; au Kordofan et au Darfour à l'ouest, et au sud jusqu'aux confins des provinces habitées par les Nègres. Expliquer les motifs qui ont donné lieu à une coutume aussi barbare est chose très difficile; car les traditions du pays n'ont laissé aucun renseignement à cet égard.

Quoi qu'il en soit de son origine, voici comment se pratique cette opération. C'est vers l'âge de sept ou huit ans que la jeune fille est livrée à la matrone chargée de l'opérer. Quelques jours avant l'époque fixée pour cet objet, la mère de famille invite les parents et connaissances du sexe féminin à se réunir chez elle, et c'est par des fêtes qu'on prélude à la cérémonie sanglante. Le moment arrivé, la victime, environnée de toutes les femmes présentes, est couchée sur un lit où elle est maintenue par les assistantes, tandis que la matrone, armée d'un rasoir et agenouillée entre les cuisses de la patiente, procède à l'opération. Celle-ci commence par l'ablation d'une partie du clitoris et des nymphes ; de là le rasoir descendant sur le rebord des grandes lèvres, enlève sur leur bord interne et en contourant la vulve une languette de chair, large de deux centimètres environ. Cette opération dure quatre ou cinq minutes ; et, pour empêcher les cris de la patiente de se faire entendre, les assistantes ont soin de pousser des clameurs sur le diapason le plus aigu, tant que durent les manœuvres opératoires. L'ablation des parties achevée et le sang étanché, la jeune fille est couchée sur le dos, les jambes étendues et liées fortement l'une à l'autre, de façon à leur interdire tout mouvement. Cette précaution est nécessaire pour ménager la formation de la cicatrice. Avant d'abandonner l'opérée aux soins de la nature, la matrone introduit dans la partie inférieure du vagin, entre les lèvres saignantes de la plaie, un petit cylindre de bois, de la grosseur d'une plume d'oie. L'office de ce cylindre qui doit rester en place jusqu'au moment où le travail de la cicatrisa-

tion sera achevé, est de ménager une issue aux urines et plus tard aux menstrues. C'est tout ce qui reste de perméable dans le vagin.

Quand la jeune Nubienne prend un époux, c'est encore à la matrone qu'elle s'adresse pour que celle-ci rende aux parties sexuelles les dimensions nécessaires à l'accomplissement du mariage. Car l'ouverture existante est trop étroite et trop peu dilatable (à cause de la cicatrice dont elle est entourée) pour que le mari le plus vigoureux puisse compter sur ses seuls efforts pour pénétrer dans la place. La matrone intervient alors, et, par une incision longitudinale, elle produit une plaie par laquelle s'accomplira la copulation. Mais comme cette plaie nouvelle tendrait à se refermer, si les parties saignantes restaient en contact, la matrone introduit entre les lèvres de la plaie, et à deux ou trois pouces de profondeur dans le vagin, un nouveau cylindre végétal, beaucoup plus volumineux que le premier : car ce dernier doit figurer les dimensions du pénis du mari. Ce deuxième cylindre reste en place une quarantaine de jours, époque où la cicatrisation est complète et où sa présence devient inutile.

Mais tout n'est pas dit pour la malheureuse qui s'est une première et une deuxième fois soumise à l'opération. Si elle conçoit, ce qui arrive ordinairement, elle ne pourra pas accoucher sans subir encore les épreuves de l'instrument tranchant ; car la même bride résistante qui entoure la vulve et qui s'opposait à la copulation, s'opposera encore à la dilatation de cette partie par où doit passer l'enfant. Il faudra donc encore débrider, au moyen de larges et profondes incisions, les

parties qui refusent de se dilater. Souvent au moment où l'enfant, en sortant du bassin, vient s'appuyer sur la cloison interne des parties génitales, souvent, dis-je, il arrive alors que la matrone, qui doit saisir cet instant pour inciser profondément les grandes lèvres, blesse grièvement le produit qui cherche à s'échapper au-dehors. J'ai vu moi-même, dans des cas semblables, des coups de rasoir, portés mal habilement, produire chez l'enfant des blessures mortelles. Et cependant, malgré les douleurs qui accompagnent toujours cette horrible pratique de l'infibulation, malgré les dangers qu'elle fait courir à la femme et à l'enfant qui va naître, malgré toutes les tentatives essayées par les agents du gouvernement égyptien pour bannir cette affreuse coutume, les Soudaniens n'en persistent pas moins dans leurs idées à cet égard ; quant aux jeunes filles, elles y semblent encore plus attachées que les hommes, car elles prétendent que sans l'infibulation elles ne trouveraient aucun mari.

Extraction des dents chez les enfants. — Si la pratique de l'infibulation est aussi cruelle qu'absurde, il en est une autre qui ne l'est guère moins, mais qui cependant s'explique si on se place au point de vue des Soudaniens et qu'on veuille faire, pour un moment, la part des idées qui ont donné naissance à cette pratique. Je veux parler de l'évulsion des dents chez les enfants. L'époque de la première dentition, celle qui s'accomplit depuis l'âge de six mois environ jusqu'à celui de deux années, s'accompagne de la plupart des phénomènes pathologiques qu'on observe généralement partout, et qui, dans les régions brûlantes dont je

parle, se développent encore avec plus d'intensité qu'ailleurs, surtout à l'égard des organes encéphaliques. Quand les accidents qui accompagnent cette période de la formation dentaire deviennent intenses, on a recours alors à l'évulsion d'une, deux, trois et jusqu'à quatre des dents qui annoncent par ces signes ordinaires leur prochaine sortie. Le *chirurgien* indigène (car c'est lui qui remplace la matrone dans cette opération), muni pour unique instrument d'un clou ou d'un morceau de fer affilé à une de ses extrémités, introduit dans la gencive et au-dessous de la racine de la dent qu'il veut enlever, la pointe de cet instrument. Celle-ci étant en place au fond de l'alvéole, l'extrémité libre décrit à l'aide de la main un mouvement de bascule qui, déchirant la gencive, entraîne après elle la dent, souvent accompagnée de sa matrice ou follicule. L'opération se répète autant de fois que le chirurgien suppose de germes dentaires susceptibles d'entretenir les germes morbides. Cette opération, on le comprend, s'accompagne d'une forte hémorrhagie et d'un déchirement de la gencive, d'autant plus considérable que l'opération s'est renouvelée sur un plus grand nombre de points. Mais ce qu'il y a de plus horrible encore dans cette manœuvre, c'est la position dans laquelle l'opérateur ou pour mieux dire l'exécuteur place la pauvre créature. Celle-ci est couchée sur le dos, la tête inclinée, et celle-ci est saisie et comprimée par les genoux du bourreau faisant office d'étau, pour prévenir tout mouvement de cette partie. Aussi arrive-t-il souvent que, par l'effet de cette position, le sang qui s'écoule suivant la ligne la plus déclive suit la direction de

l'isthme du gosier, et pénètre souvent, au milieu des cris de l'enfant, dans le larynx, où il occasionne des accidents si violents que la mort par suffocation en est quelquefois la conséquence. Dans les cas plus heureux et qui sont, il faut le dire, en majorité, l'opération se termine sans accidents majeurs, et les symptômes d'excitation encéphalique s'apaisent à la suite du dégorgement procuré par l'opération. Il est donc inutile de dire que, quand la vésicule membraneuse dans laquelle se forme la dent a été arrachée avec elle, aucune autre dent ne se reproduit à l'avenir dans ce point mutilé.

Les Soudaniens, pour motiver la cruelle opération à laquelle ils soumettent leurs enfants, prétendent que les accidents morbides qui se développent à l'époque de la dentition sont dus à la formation d'un *ver* dans la racine dentaire; et que c'est en arrachant le germe de la dent qu'on enlève avec lui l'entozoaire cause de tout le mal. Or, ce *ver*, que vous montre l'opérateur à la suite de l'extraction de la partie, n'est autre chose que le follicule dentaire qui a été enlevé, ou bien les vaisseaux et les nerfs dont les extrémités rompues sont restées fixées à la dent. Heureux celui qui pourra prouver à ces pauvres gens qu'ils sont dans l'erreur; que le ver n'existe que dans leur imagination, et qu'une opération plus rationnelle et moins cruelle remplacerait heureusement celle que leurs ancêtres leur ont léguée. Pour moi, je l'avoue, j'ai complètement échoué dans les tentatives de réforme que j'ai faites à cet égard, et je crains fort que d'autres ne soient pas plus heureux que moi.

A côté de l'évulsion des dents chez les enfants en bas âge, pratique adoptée par toute la population du Soudan, les Nègres exceptés, il faut citer une autre évulsion, qui est particulière aux Noirs riverains du fleuve Blanc à partir du 10° degré de latitude nord environ jusqu'au 4° et peut-être au delà : car ces contrées n'ont point encore été explorées. Mais avant de parler de cette nouvelle opération, qui n'offre en elle-même aucune espèce d'intérêt, je crois opportun d'esquisser quelques-uns des caractères anatomiques propres aux tribus nègres, échelonnées le long de la vallée du fleuve Blanc, caractères qui distinguent ces tribus de celles qui habitent les montagnes du Soudan, et dont le spécimen nous est offert par les *Nouba* dans le Kordofan, les *Condjara* au Darfour, les *Djebelaouyn* dans la province de Fazoglo.

Les riverains du fleuve Blanc (*Schlouk*, *Dinka*, *Nouair*, *Kidj*, *Eliab*, etc.) qui, par leurs formes anatomiques, leur langage et leur intelligence paraissent tous appartenir à la même famille, sont, de toutes les peuplades noires du Soudan, les moins favorisées sous le rapport physique et intellectuel. Généralement donés d'une taille au-dessus de la moyenne, ils ont des formes efflanquées et anguleuses, des membres supérieurs et inférieurs trop longs par rapport au tronc, des genoux très gros, le calcanéum proéminent, le pied presque plat ; en revanche, ils n'ont pas de *mollets*. Quant à la tête, elle est petite, fuyant en arrière et d'un diamètre latéral plus considérable qu'elle ne l'est dans les autres races. S'il était permis de comparer l'espèce humaine à d'autres espèces animales, on

pourrait dire que les Nègres en question offrent plus d'un point de ressemblance avec le cinquième ordre de la classe des Oiseaux, celui des Échassiers. En effet, à voir ces gens aux jambes longues et grêles, au corps mince et efflanqué, debout sur les rives du fleuve, une jambe en l'air et appuyés sur leur lance, attendant patiemment l'apparition d'un poisson pour lui décocher un coup de leur arme, l'esprit les compare naturellement aux marabouts, hérons ou cigognes qui font concurrence aux Nègres pour le butin du fleuve. Les habitudes et les mœurs des Échassiers semblent avoir déteint sur celles de l'homme. Ajoutons que, chez les Nègres dont il est question, l'angle facial est encore plus aigu que chez les autres, et les deux plans antérieurs des mâchoires, au lieu de tomber directement l'un sur l'autre, sont inclinés en avant de manière à former à la réunion des maxillaires un angle plus ou moins obtus. Cette conformation anatomique fait proéminer les dents au devant de la bouche, rend la mastication difficile, la prononciation embarrassée, en même temps qu'elle donne à la physionomie une expression toute particulière et très peu agréable. Je ne parle pas ici d'autres singularités anatomiques qui sont communes à toute la race nègre. Celles-là sont indiquées partout. Mais il était nécessaire d'expliquer la conformation toute particulière des parties maxillaires chez les Noirs en question, pour qu'on pût se rendre compte d'une coutume aussi répandue, coutume que chaque voyageur a voulu interpréter à sa manière sans avoir trouvé, selon moi, le mot de l'énigme. C'est celle qui consiste, comme je l'ai dit plus haut, dans l'évulsion des

quatre incisives de la mâchoire supérieure. Cette extraction se pratique après la septième année, c'est-à-dire, après la chute des dents de lait et la sortie des dents permanentes : le vide qui s'opère dans cette partie subsiste, par conséquent, pendant toute la vie.

Cette coutume, qui sembla si étrange aux premiers explorateurs du fleuve Blanc, fut interprétée, comme je l'ai dit, de beaucoup de manières. Quelques-uns, et ce fut la majorité, crurent y voir une cérémonie religieuse analogue au baptême ou à la circoncision ; d'autres prétendirent que cette opération avait pour but d'éviter les blessures qui pourraient se produire pendant l'acte du coït, assimilant de la sorte les caresses des Nègres à celles des chats, lorsque ces animaux se livrent à leurs ébats amoureux. Cette dernière explication, toute ridicule qu'elle paraisse, pouvait cependant sembler rationnelle aux voyageurs qui sont au courant de certaines habitudes des indigènes du Soudan, habitudes consistant à laisser pousser démesurément les ongles de la main gauche pour les faire servir à imiter les caresses félines, et à assaisonner de coups de griffes les jouissances lubriques.

Cependant, hâtons-nous de dire que la crainte des *morsures* n'entre pour rien dans les raisons qui motivent l'extraction des dents ; et ces raisons, que les Nègres eux-mêmes sont incapables de vous indiquer, et qu'on a pu rattacher à quelque cérémonie religieuse, ne sont autres, d'après moi, que celles que j'ai mentionnées, c'est-à-dire la mauvaise conformation des mâchoires dans les tribus parmi lesquelles se pratique l'opération indiquée précédemment.

Si les *Dinka*, les *Schlouks*, les *Barry* et autres s'arrachent des dents pour laisser fonctionner plus commodément leurs mâchoires, d'autres peuplades, dans un but à peu près semblable, mais dans des conditions différentes, façonnent leurs dents à l'aide de la lime, de manière à donner aux incisives des deux mâchoires la forme aiguë des dents canines.

Les Fertitt et d'autre tribus répandues sur les rives du *Bahr-el-Ghazal* (un des affluents du fleuve Blanc) ont inventé ce singulier usage qui, du reste, s'adapte parfaitement à l'habitude qu'ont ces peuples de se nourrir de chair crue, et même de chair humaine, en admettant comme fondée la réputation d'anthropophages dont ils jouissent ainsi que leurs voisins.

Niamniam est la qualification que donnent aux anthropophages les Arabes et les indigènes du Soudan. Ce n'est pas un nom de tribu ni de province : il signifie encore moins *hommes à queue*, comme on l'a prétendu. *Niamniam* est un terme soudanien qui exprime l'action de manger. On l'a appliqué par extension aux mangeurs par excellence, c'est-à-dire aux anthropophages. Doit-on admettre, comme le racontent les Arabes, que l'intérieur de l'Afrique recèle un grand nombre de *niamniam*, de peuplades anthropophages ? Les Arabes, il est vrai, sont de grands conteurs, pour me servir à leur égard du terme le plus poli que je puisse trouver. Cependant, bien qu'il faille se tenir en garde contre les récits des enfants d'Ismaël, même de ceux qui habitent le Soudan, des renseignements récents semblent indiquer positivement l'existence de peuplades anthropophages dans les contrées méridionales qui avoisinent le Dârfour ; et, l'année dernière, une caravane de Nu-

biens qui voyageait dans ces contrées pour le compte d'un négociant européen prétend avoir assisté à un repas dans lequel on offrit aux convives des membres humains.

Il est donc possible que les *Fertitt* ou leurs voisins, aux incisives aiguës comme les premiers, ne se fassent pas scrupule de manger de la chair humaine, quand l'occasion se présente. Le goût prononcé de ces peuplades pour la chair crue semble venir, jusqu'à un certain point, à l'appui de la réputation qu'on leur a faite; et, bien que les *Fertitt* qu'on rencontre dans le Soudan égyptien protestent généralement contre cette réputation, comme ils rejettent d'un autre côté sur leurs voisins l'accusation d'anthropophagie, il faut admettre l'existence de tribus anthropophages dans les contrées limitrophes du sud du Dârfour, si ce n'est dans d'autres parties de l'Afrique.

Puisque le sujet m'a conduit à parler des *niamuiam*, dont on a voulu faire mal à propos le synonyme d'*hommes à queue*, je dirai deux mots de ces prétendus porteurs de prolongements coxaux, qui ont excité la curiosité de bien des gens, et qui ont été le sujet d'une question formulée, il y a deux ans, par une commission de l'Académie des sciences aux membres de l'expédition d'Afrique commandée par M. le comte d'Escayrac. Bien que, pour ma part, j'aie souvent entendu raconter au Soudan des histoires d'*hommes à queue*, et encore d'autres exploits d'une tribu non moins extraordinaire nommée Abou-Kilab (dont les pères sont chiens) (1), comme ces histoires ne sont que des *variantes* plus ou

(1) Ou plutôt ressemblant aux chiens.

moins drôlatiques de tous les contes arabes, je n'ai jamais cru devoir m'occuper de ces extravagances. Cependant, comme l'existence d'individus à queue a été annoncée et attestée non pas seulement par des Arabes, mais par des voyageurs européens qui se sont faits les échos de ces bruits étranges, j'ai dû rechercher les causes qui avaient pu donner lieu à une croyance qui, bien qu'en contradiction avec les faits observés jusqu'à ce jour, n'en devait pas moins reposer sur quelque fondement plus ou moins mal assis.

Or voici, je le suppose, ce qui a pu donner lieu à cette fable : parmi les nombreuses peuplades noires qui habitent l'Afrique centrale, et qui sont généralement dépourvues de vêtements, quelques-unes recouvrent les organes génitaux à l'aide d'un morceau de peau : car les tissus de fil ou de coton sont inconnus chez elles. D'autres laissent ces parties tout à fait à découvert : quelques-unes enfin, soit qu'elles cachent ou qu'elles exhibent les organes sexuels, attachent à la partie inférieure du tronc une ceinture en peau, laquelle se termine par derrière par une véritable queue de bête fauve ou d'animal domestique. Les premiers étrangers qui aperçurent ces sauvages, et qui, probablement, n'osèrent pas s'aventurer jusqu'au milieu d'eux, devaient supposer que l'appendice caudal qu'ils voyaient à distance était naturel.

Ils racontèrent à d'autres le phénomène qu'ils avaient eu devant les yeux : l'histoire se répéta, et l'existence des hommes à queue passa bientôt pour un fait avéré. Il m'est arrivé souvent, dans mes pérégrinations, de rencontrer des Nègres dont tout le costume consistait

dans la queue en question. Or, je puis assurer que, vues d'une certaine distance et alors que les *ficelles* de l'appendice sont cachées par l'éloignement, ces queues ont l'air très pen postiches. Supposez maintenant que l'observateur soit un Arabe, c'est-à-dire un individu complètement dépourvu de notions scientifiques, disposé, en outre, par la nature de ses idées et son éducation, à accepter sans contrôle tout ce qui frappe son imagination : on conçoit de quelle manière un tel individu observera, et comment il fera de l'histoire qui parviendra facilement à acquérir du crédit parmi ses auditeurs.

Pour mon compte, j'ai hâte de le proclamer, je n'ai jamais eu le bonheur d'entrevoir le moindre indice de queue dans la race humaine, et je ne puis accepter bénévolement l'existence d'une peuplade pour laquelle il faudrait créer une nouvelle race anthropologique. La queue humaine, comme la licorne, resteront, je pense, confinées dans le chapitre des mystifications des voyages (1).

Le tatouage est, on le sait, d'un usage très commun parmi les races de couleur. Au Soudan, cet usage commence vers les confins septentrionaux de l'ancienne Éthiopie, je veux dire dans la Nubie inférieure. Là on remarque, pour la première fois, en quittant l'Égypte,

(1) Je ne parle pas ici des cas de monstruosité qui pourraient se produire à l'égard du *coccyx*, comme ils ont lieu pour d'autres organes. Un ou deux faits anormaux semblables ne prouveraient rien en faveur des hommes à queue; et ces faits prétendus n'ont été cités que par MM. Ducourret et Alexandre Dumas!!!

des traces d'incisions sur la figure. Ces incisions, au nombre de trois ou quatre de chaque côté des joues, représentent des lignes parallèles, longues de 25 à 30 millimètres et renflées à leur partie moyenne. Elles figurent un losange étroit et allongé, résultant de la forme du lambeau de chair qu'on a taillé sur les parties. Cette opération se pratique principalement sur les enfants du sexe féminin.

Le tatouage, qui se borne chez les Nubiens et les Soudaniens autres que les nègres, à la reproduction de quelques lignes gravées sur le visage, nécessite, chez certaines races noires, une opération longue et compliquée, qui embrasse toute la surface du corps, et fait de la peau un vaste dessin représentant les formes les plus curieuses et souvent d'une exécution très délicate. Les Nègres des montagnes du Fazoglo semblent avoir porté, jusque dans ses dernières limites, la fantaisie de ce luxe cutané. Au fleuve Blanc, le tatouage délicat et gracieux des Nègres du Fazoglo est remplacé par de gros traits en relief, qui font sur la peau une saillie analogue à celle qu'y produirait une corde. La tribu des *Kidy* et quelques autres limitrophes offrent de fréquents exemples de ces renflements artificiels sur le devant et les côtés du sommet de la face. Pour produire ces reliefs, les Nègres font à la peau de profondes et longues incisions, dont ils maintiennent les bords écartés, et entre les lèvres desquelles ils introduisent des substances végétales irritantes. Par l'effet de ces substances les parties incisées se boursouflent, les humeurs affluent dans la plaie, et bientôt on y observe un dépôt de matière adipeuse, qui se recouvre d'une couche de *igmentum* plus ou moins épaisse.

Quelquefois la matière colorante, au lieu de se déposer seulement à la surface de la nouvelle cicatrice, s'insinue entre les parties graisseuses sous-jacentes, et les pénètre dans une profondeur plus ou moins considérable. Dans des cas semblables, la dissection de ces renflements produits par le tatouage met à jour une matière qu'on prendrait facilement pour de la *mélanose*.

Ce que j'ai dit de la facilité avec laquelle se reproduit le *pigmentum*, sur les parties dont le derme a été préalablement enlevé, fera comprendre comment les cicatrices qui succèdent aux grandes déperditions de substance, aux amputations, aux ablations de tumeurs, etc., récupèrent toujours après la guérison la coloration qu'elles avaient auparavant. Quand certains points de la peau présentent des nuances différentes de la coloration générale, cela indique un état anormal du derme dans ces points-là, ou bien le résultat d'une affection générale de nature herpétique, syphilitique, etc. Je parlerai plus au long de cette altération du *pigmentum* chez les Nègres, à l'article des maladies. Cependant je ne puis passer outre sans dire deux mots d'un des modes d'altération du principe colorant, connu sous le nom d'*albinisme*.

Cette affection, bien qu'on la dise très commune parmi les Nègres, est assez rare dans les provinces du Soudan pour qu'il ne m'ait pas été possible d'observer, pendant une période de dix-huit années, un seul cas d'albinisme complet. Quant aux exemples d'albinisme partiel, ceux-là sont assez fréquents, bien que je ne compte ici que les cas congénitaux et non ceux qui sont produits accidentellement par l'effet de différentes affections.

L'albinisme congénital partiel semble affecter de préférence, au Soudan, les membres abdominaux ; quelquefois un côté de l'abdomen ou de la poitrine ; d'autres fois, mais plus rarement, la face. Dans un cas seulement j'ai été à même d'observer la décoloration des cheveux et de l'iris, la tête et la face étaient les seules parties atteintes d'albinisme.

Le petit Nègre, à sa naissance, ne présente pas la teinte foncée qui plus tard se développe sur ses téguments. Au sortir du sein de sa mère, il est de couleur cuivrée presque sur tout le corps. Quelques parties seulement offrent une coloration plus obscure que les autres. C'est le scrotum, le raphé et le mamelon. D'autres parties, en revanche, sont moins colorées que le reste du corps ; de ce nombre sont les surfaces palmaires et plantaires des membres supérieurs et inférieurs et les lèvres buccales. La coloration moins foncée de ces parties persiste pendant toute la vie.

Les Abyssins comme les Galla, de même que toutes les races colorées et tous les produits croisés, offrent à leur naissance un degré de coloration moindre que celui qu'ils acquerront par la suite, et ils présentent la même variété de nuances dans les parties que nous avons indiquées précédemment.

Mais le faible degré de coloration qu'apportent les enfants en venant au monde, ne tarde pas à revêtir, petit à petit, des teintes plus obscures. En sorte que, dès l'âge d'un an, le petit Nègre a atteint son maximum de noirceur. Il en est de même pour les races de couleur indigènes, abyssine ou galla : la couleur moins foncée des enfants à leur naissance acquiert tout son

développement vers la fin de la première année. Cependant il existe à cet égard une différence pour les métis ou mulâtres. Chez ceux-ci la coloration foncée se développe plus lentement, et ce n'est guère que vers la septième année qu'ils ont acquis la teinte qu'ils conservent généralement pendant toute la vie.

Les choses se passent de la même manière, que l'enfant naisse en Afrique ou partout ailleurs. Quelque part que ce soit, et indépendamment de la localité, de la température et du climat, la formation et le développement du pigmentum s'opèrent d'après les conditions de races, sans que le soleil ni la chaleur soient capables d'entraver ou de modifier ce développement.

Je ne veux cependant pas prétendre que la lumière solaire n'ait aucune influence évidente sur la surface cutanée, qu'elle colore en rouge d'abord par l'effet de l'afflux sanguin. Cette couleur rouge passe ensuite par une nuance plus ou moins foncée, suivant les individus soumis à l'action du soleil et suivant l'intensité de ses rayons. Je dirai même que cette première coloration rouge se laisse apercevoir chez le Nègre, bien qu'avec des tons différents de ceux que présente la race blanche.

Mais il y a loin de cette coloration accidentelle et tout à fait temporaire à celle qui résulte de la naissance et qui est propre à la race. Car, de même que le climat n'est pour rien dans la coloration du Nègre né et élevé à Constantinople, à Alexandrie ou à Moscou, de même aussi le climat est incapable de donner à l'Arabe du Soudan, émigré en Afrique depuis des siècles, la teinte obscure du Nègre ni de modifier la coloration de

l'Abyssin et du Galla qui conservent, depuis des milliers d'années, dans le centre de l'Afrique et au milieu des Nègres, la coloration qui leur est propre et leur type primitif qui se confond presque avec celui des races du Caucase.

Que, si l'on me demande maintenant comment j'explique la teinte noire des Africains, je demanderai à mon tour comment on expliquera la couleur rouge des Américains, la nuance jaune de certains Asiatiques, et le teint rose et blond de la plupart des Européens. Car ces différentes colorations sont aussi naturelles l'une que l'autre ; et la teinte noire n'a rien de plus ni de moins mystérieux que les autres couleurs répandues à profusion sur notre globe.

EXPOSÉ SUCCINCT

DES DÉCOUVERTES ET DES VOYAGES FAITS EN AUSTRALIE

Depuis 1842 à 1858.

PAR M. P. CHAIX.

Le premier établissement des Anglais en Australie date de l'année 1788. — En moins de soixante-dix ans la population, d'origine européenne, y a dépassé un million d'habitants. Elle est concentrée sur l'extrémité sud-est du continent dont la connaissance est due aux voyages de Cunningham, du comte Streleccki, et particulièrement à ceux du colonel sir Thomas Mitchell,

mort à l'âge de soixante-trois ans, au mois d'octobre 1855. Aujourd'hui on peut considérer comme connu, si ce n'est comme entièrement colonisé, le territoire compris entre la mer, le cours de la rivière Darling et l'embouchure du fleuve Murray. Avant l'époque où la découverte des mines d'or a concentré l'émigration sur la province de Victoria, d'abord nommée par Mitchell l'Australie Heureuse (*Australia Felix*), l'*Australie méridionale* était devenue le siège d'une nouvelle colonie agricole comme la Nouvelle-Galles méridionale. La nature du climat et du sol semblait devoir lui être favorable, ainsi que l'aspect de ses côtes découpées par les golfes de Spencer et de Saint-Vincent. M. Eyre fut infatigable à en explorer l'intérieur, et ses courses le conduisirent, en 1842, à la stérile découverte du lac Torrens ou du Fer-à-Cheval, dont la longueur égale celle de la péninsule italique, mais dont le bassin est alternativement un marais fangeux ou une nappe de sable.

Dès l'année suivante le capitaine du génie Frome s'avança aussi d'Adélaïde vers le nord jusqu'à la branche orientale du *Fer-à-Cheval*, sur une ligne plus orientale mais parallèle à celle qu'avait suivie M. Eyre. L'année 1844 vit organiser, sur une plus grande échelle, l'expédition commandée par le capitaine Sturt pour pénétrer dans le cœur du continent australien. La ville d'Adélaïde lui offrit un déjeuner d'adieu, le 10 août 1844. Je me bornerai à rappeler qu'elle parvint, le 8 septembre 1845, à vingt-cinq lieues du tropique du Capricorne, en un point également éloigné de la côte méridionale et du golfe de Carpentarie. Le capitaine Sturt vit un de ses compagnons périr des suites

de leurs souffrances et fut lui-même rapporté malade, le 19 janvier 1846, dans la ville d'Adélaïde, qu'il avait quittée dix-sept mois auparavant. Il n'avait parcouru qu'un effroyable désert, faiblement semé de sommités insignifiantes et nues, et coupé de vastes ravins sans eau. Dans un rayon moins étendu les explorations de ses devanciers, MM. Eyre et Frome, n'avaient guère été plus encourageantes. Cependant les dix années qui ont suivi leurs voyages ont été employées, par des colons entreprenants, à s'avancer sur leurs traces dans l'espace enfermé entre Adélaïde et le *Fer-à-Cheval*, qu'ils ont semé de stations pour y élever du bétail ; de riches mines de cuivre ont été mises en exploitation à Barrabarra, et le gouvernement a fait procéder au levé géométrique de ce territoire, qui n'a pas moins de 130 lieues de longueur et 40 de largeur, et sur lequel sont dispersées une quarantaine de sommités escarpées de 1000 à 3000 pieds de hauteur.

— Au mois de juin de 1856, M. Babbage fit, non loin des routes suivies par ses devanciers, la découverte du Mac-Donnell, rivière à laquelle il suppose une longueur de 60 milles, au travers d'un pays fertile, et qui *porte ses eaux* dans le lac *Torrens*. Il vit aussi deux très petits lacs d'eau douce et les nomma *Blanche* et *Sainte-Marie*. Dans le cours de ces travaux M. Goyder parvint, le 3 juin 1857, au coude septentrional du *Fer-à-Cheval* ou lac *Torrens*, et trouva ce lac assez large, plein d'eau douce, semé d'îles et bordé de verdure ; mais les effets du mirage y étaient si puissants qu'ils donnaient une hauteur apparente de 3000 pieds à une éminence qui n'en avait que 60. Il suivit 18

milles du cours de la rivière Mac-Donnell et découvre un troisième petit bassin d'eau douce, le lac Freeling, profond, entouré de beaux arbres et de rochers. M. Goyder revint au chef-lieu par un pays accidenté, dont il décrit le paysage comme romantique.

A la réception de ces nouvelles qui contrastaient favorablement avec les rapports d'Eyre et de Frome, l'ingénieur en chef (*surveyor general*) capitaine Freeling partit, emportant deux bateaux destinés au lac Torrens, qu'il atteignit le 3 septembre 1857; mais il lui fallut patauger à six milles en avant du rivage dans une boue profonde et dangereuse avant de trouver une profondeur de six pouces d'eau. Il revint déclarant que les seules îles de ce lac sont deux îlots insignifiants, élevés d'un pied au-dessus de l'eau, et que les autres merveilles dont les yeux de M. Goyder avaient été réjouis n'étaient que les effets du mirage. Le colonel Gawler, très au fait de la nature du sol et du climat de l'Australie méridionale, et remarquant que les environs de la capitale, Adélaïde, sont des terres à blé d'un admirable produit, qui présentent toutefois l'aspect d'un désert calciné dans une partie de l'année, pense que, pour prononcer un jugement impartial entre des témoignages aussi opposés il faut tenir compte de la saison où le voyage s'est accompli. Quoiqu'un isthme bien exploré de moins de 5 lieues de largeur sépare le fond du golfe de Spencer de l'extrémité méridionale du lac Torrens, le colonel Gawler pense que ces deux nappes d'eau ont eu autrefois une communication naturelle.

Dans cette même année 1857, l'espace péninsulaire

compris entre le golfe de Spencer et *Streaky-Bay*, à l'ouest, traversé précédemment par M. Eyre, a été sillonné simultanément par plusieurs voyageurs indépendants les uns des autres, le major Warburton, M. Hack, etc.; ils y ont reconnu l'existence de quelques terres assez bonnes et d'une chaîne de montagnes d'une médiocre étendue (*Gawler range*), mais malheureusement aussi de pays couverts de cailloux et de taillis, dépourvus d'eau douce, avec une multitude d'étangs salés, parmi lesquels est un lac d'une étendue double du Lémian, le lac Gairdner. Dans le même temps MM. Thomson, Campbell et Swindon faisaient dans le pays inconnu, à l'ouest du lac Torrens, une excursion rapide de 200 milles, avec assez de succès pour que le parlement colonial de l'Australie méridionale, avec ce patriotisme éclairé qui imprime un progrès si rapide à la prospérité des colonies anglaises, ait jugé opportun, après avoir ordonné la publication de ces diverses relations de voyages, d'en faire entreprendre un nouveau sous les ordres du géologue Babbage. Il s'est mis en route pour la terre de Swindon avec sept hommes, seize chevaux et cent quatre-vingts moutons.

Après cet exposé rapide mais complet de l'état de nos connaissances sur l'Australie méridionale, je tracerai de même l'histoire de ce qui s'est fait dans la colonie plus ancienne de la Nouvelle-Galles méridionale.

Le premier voyage du docteur Leichhardt est trop connu pour que j'en rappelle autre chose que la date. Parti de Brisbane, sur la baie de Moreton, au mois d'octobre de 1844, il arriva au port Essington à l'ex-

trémité septentrionale du continent australien au mois de novembre 1845, en suivant, dans la direction du nord-ouest, une route d'environ 800 lieues et en se tenant à une distance moyenne de 50 lieues des côtes orientales de ce continent. Les travaux de l'intrépide Allemand furent appréciés comme ils le méritaient par les colons anglais; les ovations et les récompenses ne lui firent pas défaut à Sydney; et, ce qui semblait encore mieux, on profita de son dévouement pour lui confier une nouvelle expédition. Se proposant de traverser le continent dans sa plus grande largeur, en coupant la route suivie dans un autre sens par le capitaine Sturt, Leichhardt partit de Brisbane en 1848; mais le plus grand mystère plane encore sur son sort, qui n'a pu être que fatal.

Dans l'intervalle entre le premier et le second voyage de Leichhardt, sir Thomas Mitchell, chef du génie de la Nouvelle-Galles du Sud, et déjà vétéran dans la carrière, rentra dans la lice, et, partant du cours supérieur de la rivière Darling, dont la découverte lui était due, trouva plusieurs cours d'eau qui en sont les tributaires, la Balone, la Maranoa, qu'il remonta jusqu'à sa source dans un système de chaînes partiellement volcaniques de plus de 2000 pieds de hauteur. Plus au nord, il en découvrit une autre, la Belyando; il s'attacha à en suivre le cours jusqu'au 21° degré de latitude sud, parce que la voyant se diriger au nord-nord-ouest, il espérait aboutir ainsi au golfe de Carpentarie; mais il fut désappointé en trouvant que cette rivière était identique avec la Rivière du Cap découverte par Leichhardt, dont les eaux aboutissent à la côte orientale.

Revenant sur ses pas jusqu'aux groupes montagneux qu'il avait déjà parcourus entre le 24° et le 25° degré de latitude, il trouva sur leur revers occidental un district dont l'aspect riant lui arracha le nom d'*Heureuse Vallée* (Happy Valley) ; il donna celui de la reine Victoria au Barcon, rivière qui y prenait naissance et qu'il suivit pendant dix jours vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers le centre du continent. Le pays lui parut le mieux arrosé de l'Australie, habité par des Nègres inoffensifs et en petit nombre. Une nouvelle Flore et une nouvelle Faune semblaient caractériser une région différente du reste de l'Australie. Forcé de s'arrêter par 24° 14' de latitude australe et 144° 34' à l'est du méridien de Greenwich, sir Thomas Mitchell crut voir la rivière de Victoria se diriger à perte de vue au nord et il revint sur ses pas, convaincu que celle-là du moins a son embouchure dans le golfe de Carpentarie.

Pour réaliser les espérances autorisées par cette découverte, le capitaine Kennedy, excellent ingénieur, qui venait d'accompagner sir Thomas Mitchell, fut renvoyé sur ses traces, dès le mois d'avril de l'année suivante (1847), avec une nouvelle expédition. Il retrouva le groupe de montagnes volcaniques, la *Vallée heureuse*, d'un vert délicieux, rafraîchie par des nappes d'eau et animée par un grand nombre de catacoas, de coqs d'Inde, d'émus et de kangarous d'une taille gigantesque. Pour accélérer ses mouvements tandis qu'il allait descendre la rivière Victoria ou Barcon, il enterra successivement, dans plusieurs cachettes, ses chariots et une partie de ses provisions (8 août 1847). — Contrairement à ce que sir Thomas Mitchell avait cru voir,

la rivière ne se dirigeait pas au nord ; il la suivit plus de 100 lieues au sud-ouest, jusqu'au delà du 26° degré de latitude sud, et ne se décida au retour, le 9 septembre, que lorsqu'il ne put plus douter que le Barcou ne soit la même rivière nommée deux ans auparavant, par le capitaine Sturt, *Cooper's-Creek*, et qui se jette peut-être dans le lac Torrens. — Revenant alors vers le nord pour y accomplir la seconde partie de ses instructions, qui était d'atteindre le golfe de Carpentarie, par une route directe mais encore problématique, le capitaine Kennedy n'en était plus séparé que par une distance de 180 lieues en ligne droite. Mais il fut arrêté par le manque de provisions suffisantes ; les indigènes, qui avaient paru l'année précédente bienveillants et peu nombreux, se montrèrent, au contraire, en grand nombre et généralement hostiles. Ils avaient découvert et pillé une partie des dépôts de farine et de sucre enterrés par Kennedy. Privé de provisions qui lui eussent suffi pendant dix semaines, il dut reprendre le chemin de Sydney ; mais, pour faire contribuer son retour à de nouvelles découvertes, il descendit, depuis sa source située dans le même massif volcanique où naît la rivière Victoria, une nouvelle rivière nommée Warrego ; il en suivit le cours au travers d'un désert, vers le S. S. O. sur quatre degrés de latitude ; mais ne pouvant subsister dans ce lit de torrent absolument desséché, il l'abandonna pour rejoindre le Darling et la colonie par une marche de 40 lieues au travers d'un désert qui lui coûta sept chevaux et quarante jours d'angoisses. Il arriva à Sydney, au mois de janvier de 1848. — Les talents dont il fit preuve le firent placer

par le gouvernement colonial à la tête d'une troisième expédition, à laquelle était confiée l'exploration de la péninsule septentrionale du continent, qui se termine au cap York. Mais il a été tué d'un coup de lance par les indigènes ; trois de ses compagnons sur treize ont sauvé leur vie, et le gouvernement n'a pu que recouvrer ses papiers.

Quiconque a présente à la mémoire la relation des voyages de Perron se rappelle le tableau séduisant qu'il trace de l'embouchure de la rivière des Cygnes (*Swan river*). Il a entraîné un millier de personnes, que j'ai vues quitter l'Angleterre à la fin de 1829, à y aller fonder une colonie. Elle est restée la moins florissante de l'Australie, car la pauvreté naturelle du sol a donné un démenti amer aux peintures agréables qu'une inspection superficielle avait fait tracer de ce pays presque dépourvu d'eaux courantes, de montagnes et de terres fertiles. Les colons ont mis de la persévérance à chercher, par des voyages de découvertes dans l'intérieur, à s'ouvrir des régions moins déshéritées de la nature. « M. Auguste Gregory et ses frères ont accompli, pendant les mois d'août et de septembre de 1846, un voyage de 958 milles, où ils ont parcouru un pays de quatre degrés d'étendue en longitude et autant en latitude. — Dans la même année, le lieutenant Helpman a reconnu l'existence de mines de charbon sur la rivière Irwin, au nord de la colonie. On ne découvrit aucune rivière, mais seulement peu de terres fertiles et un très grand nombre de lacs et de marécages salés.

Le 8 septembre 1848, M. Roe et M. Henri Gregory quittèrent la ville de Perth, chef-lieu de l'Australie

occidentale , pour explorer l'extrémité sud-ouest du continent. Dans le premier tiers de leur marche vers l'est, leur ardeur fut soutenue par l'aspect agréable d'un pays généralement ondulé, plein de kangarous et d'émus et où la fertilité du sol était indiquée par l'abondance d'une espèce d'eucalyptus appelée *yait*. La fréquence des pluies rendait la marche difficile dans les terres amollies. Mais plus tard, et plus à l'est, le pays reprenait l'aspect d'aridité naturel à l'Australie. La route se perdait dans un dédale de lacs salés et de buissons épineux, jalonnés, à de grands intervalles, de pics isolés. Le mont Madden était une masse de granit rouge de 1000 pieds de hauteur. Du mont de Fitzgerald le regard planait sur une vaste mer de broussailles épineuses, de sombres taillis (*scrubs*) et de marais salés. Les chevaux restèrent cinq jours sans herbe à manger, puis trois autres jours sans eau. Il fallut en abandonner plusieurs, que l'on retrouva cependant au retour. Parvenus, le 23 novembre, par 123° 26' de longitude-est et 33° 27' 15" de latitude australe, à un massif qu'il nomma Russell, M. Roe donna quatre jours de repos à ses chevaux. Du haut de ce pic de granit élevé de 600 pieds, il n'embrassait, à 40 milles de distance, qu'un océan de broussailles impénétrables qu'aucune colline ne venait interrompre et tout semé de petits lacs salés et de marais. C'était un *non plus ultra* ; il fallut revenir, pour ne pas périr, en suivant les bords de la mer. Les souffrances y furent les mêmes. Les chevaux, lorsqu'ils découvraient un étang, s'y précipitaient et s'y abattaient irrésistiblement avec leur charge, composée quelquefois de sucre et de farine.

Le seul chien adjoint à l'expédition avait les pieds dans un état qui le rendait incapable d'atteindre le gibier ; on lui mettait des chaussures, sans pouvoir les fixer. Harnais et vêtements restaient en lambeaux aux broussailles.

M. Roe eut cependant la satisfaction de découvrir dans les grès rouges de la côte des veines considérables de charbon de terre voisines de mines de fer et situées près d'un assez bon mouillage. La fin de son voyage s'accomplit au travers d'un pays plus fertile et déjà colonisé, et il revint à Perth, le 2 février 1849, après une absence de cent quarante-neuf jours, employés à parcourir 4800 milles.

Il apprit, à son retour, le résultat d'une expédition entreprise vers le nord par M. Auguste Gregory, aux frais des colons de Swan River, et d'un voyage du gouverneur Fitz-Gerald dans la même direction. Parti de Perth le 2 septembre 1848, M. Auguste Gregory avait traversé d'abord la rivière Irwin, dont les pâturages devaient un aspect verdoyant à des pluies récentes. Mais, au delà, il n'y eut plus que le pays stérile et desséché, qui est la règle presque générale. Arrivé au bord de la rivière Murchison, il y découvrit des mines de plomb dans une roche de gneiss grenatifère. Elles furent nommées Geraldine. M. A. Gregory revint à Perth, le 12 novembre 1848, après avoir, en dix semaines, parcouru une distance de 1500 milles. Sa dernière découverte engagea le gouverneur Fitz-Gerald à repartir avec lui, dès le mois suivant, pour la rivière Murchison. Le filon de galène a une épaisseur moyenne d'un pied. Dans le voyage précédent, M. A. Gregory

avait été assailli à coups de pierres dans un précipice par une troupe de femmes indigènes irritées de ce qu'il avait refusé de leur part certaines offres aussi peu décentes que séduisantes. Mais, lorsque, quelques semaines après, il y revint avec le gouverneur, il fallut s'ouvrir un passage au travers d'une armée de sauvages et d'une grêle de zagayes et de lances dont une perça la cuisse au gouverneur et ressortit de deux pieds au delà.

Malgré cet accueil défavorable, les points dernièrement découverts ont été colonisés; un M. Burges a entrepris l'exploitation des mines de galène de Geraldine. M. Auguste Gregory a remonté la rivière de Murchison; en 1852, il est parvenu jusqu'à la *baie du Requin*, où se décharge une rivière nommée Gascoyne, qui paraît jeter, dans certaines saisons, avec un grand volume d'eau, des quantités considérables de troncs d'arbres; ces bois appartiennent à l'espèce de l'*Eucalyptus robustus* que les colons nomment acajou.

M. Robert Austin, ingénieur, consacra les mois de juillet, août, septembre, octobre et novembre de l'année 1854 à une nouvelle exploration de l'intérieur, dans laquelle il croisa les itinéraires précédents de MM. Gregory, et s'avança à 6 degrés de latitude au nord de Perth, le chef-lieu de la colonie. Il pénétra, au nord de la rivière de Murchison, dans un affreux désert où le thermomètre centigrade marquait, au milieu d'octobre, à 8 heures du matin, 31°7C; — à midi, 43°C; — à 2 heures, 43°1/3C; — et, à 8 heures du soir, 33°C. Le lit même de la rivière de Murchison ne renfermait pas une goutte d'eau. Ce voyage a ajouté

un marais de 25 lieues de longueur au catalogue des lacs salés déjà découverts par les devanciers de M. Austin, quelques sommités dont la hauteur ne dépasse pas 2500 pieds, quelques gisements de fer, et en outre, dans le désert auprès de la rivière de Murchison, un ensemble de roches quartzenses, de grès, de gneiss, de feldspath, de minerais de fer, de brèches granitiques et de serpentines que M. Austin, d'accord avec sir Roderick Murchison, considère comme promettant une des mines d'or les plus riches du monde.

MM. F. T. Gregory et Roe, déjà connus par d'autres voyages, conduisirent, aux frais des colons, une expédition destinée à explorer le bassin septentrional de la rivière Gascoyne. Partis de Perth, le 26 mars 1858, ils atteignirent la rivière Murchison par les mines de Geraldine et la remontèrent jusqu'à un point où ils n'étaient plus séparés de la Gascoyne que par un intervalle de 25 lieues. Ils descendirent cette dernière rivière jusqu'à son embouchure, puis remontèrent au nord un tributaire considérable qu'ils nommèrent Lyons. Ils explorèrent, au retour, le cours supérieur des trois rivières Lyons, Gascoyne et Murchison, sans approcher toutefois de la source d'aucune d'elles. Dans ce voyage de cent sept jours et de 2000 milles, ils n'estiment pas avoir découvert un million d'acres de bonnes terres; mais ils ont trouvé le tabac sauvage sur plusieurs centaines d'acres des meilleures terres au bord de la Murchison et de grandeur suffisante pour être manufacturé, — un melon d'eau fort petit, un fruit semblable à une poire porté par une petite plante grimpante et la patate douce (*convolvulus batatas*) servant

de nourriture aux indigènes. Ils ont observé, au pied du mont Auguste, sur les bords de la rivière Lyons, des preuves irrécusables du cannibalisme des nègres australiens.

Nous avons vu les chaleurs extrêmes que M. Austin avait éprouvées sur la rivière Murchison, au milieu du mois d'octobre 1854; à cinquante lieues plus près de la ligne équinoxiale, MM. Roe et Gregory ont observé, au mois de juin, le thermomètre à 36°F. 2°C. à sept heures du matin, et à 82°F. 28°C. à une heure après midi, soit une différence de $25\frac{1}{3}$ dans un intervalle de six heures. Ils ont vu de la glace jusqu'à 24° 30' de latitude australe ou à un degré du tropique du Capricorne.

La partie nord-ouest du continent était restée la moins connue. Les pluies tropicales y donnent plus de vigueur à la végétation; mais la chaleur y est intense. Grey et Lushington n'avaient guère, en 1830, exploré que quelques milles de la rivière à laquelle ils donnèrent le nom de lord Glenelg. Le 18 octobre 1839, le capitaine Wickham, du Beagle, découvrit l'embouchure de la rivière Victoria, que le capitaine Stokes remonta, en 1842, jusqu'à une distance de 60 lieues. La réputation, justement acquise à MM. Auguste et Henri Gregory pour leurs voyages dans l'Australie occidentale, les fit appeler à Sydney (21 mai 1855) par le gouvernement qui leur confia la conduite d'une expédition destinée à l'exploration de l'Australie septentrionale depuis l'embouchure de la rivière Victoria jusqu'à la rivière Albert dans le golfe de Carpentarie et à la baie de Moreton. Un schooner les transporta de la baie Mo-

reton (12 août) à l'embouchure de la Victoria (14 septembre), avec deux cents moutons, cinquante chevaux et dix-huit hommes. Parmi ces derniers était M. Thomas Baines, qui vient de repartir comme artiste attaché à l'expédition de Livingstone en Afrique. Neuf chevaux se noyèrent au débarquement (25 septembre 1855). Néanmoins, on remonta la rivière jusqu'à 350 milles de son embouchure ; puis on franchit une chaîne élevée de 1600 pieds seulement, et qui sert de point de partage entre les eaux dirigées vers la côte et celles d'une rivière qui coule vers l'intérieur du continent. M. Gregory lui donna le nom du capitaine Sturt, et en suivit le cours l'espace de 300 milles jusqu'à un lac (5 mars 1856) salé, desséché et encore élevé de 900 pieds où elle se termine. Cette rivière sert de limite entre un désert, qui en borde la rive gauche, et la région maritime qui est peut-être moins stérile. La région explorée par cette expédition est remarquable non-seulement pour l'abondance de ses prairies, mais encore pour la variété des herbes qui les couvrent. « Nulle part dans le monde, dit M. Wilson, le naturaliste de l'expédition, je n'ai vu le gazon aussi luxuriant. » Certaines espèces inférieures d'eucalyptus peuvent fournir le bois de construction en abondance. Parmi les fruits mangeables, qui sont en grand nombre, il mentionne trois sortes de figues, deux fruits ressemblant au raisin, l'adansonia, le riz sauvage, les ignames sauvages et le convolvulus batatas. Les oiseaux diffèrent de ceux de l'Australie méridionale. On vit un jour le ciel noirci, sur une longueur d'un mille, par un vol de quelques milliers de chauves-souris en migration

presque aussi grosses que des polatouches (*flying foxes*). Elles répandaient une forte odeur de musc, et les arbres pliaient sous leur poids.

Les indigènes sont de la même race que ceux du sud et pratiquent partiellement la circoncision. Les seuls minéraux découverts furent un peu de fer et des agates qui couvraient en abondance la chaîne du point de partage, et dont les indigènes arment leurs lances. Partout où se présente le grès ferrugineux qui forme une couche de plus de 300 pieds d'épaisseur sur une si grande partie du continent australien, on ne trouve que des plaines sablonneuses et stériles. Mais des terres très fertiles sont le produit de la décomposition des roches calcaires et trappéennes situées plus loin de la côte. M. Gregory évalue à trois millions d'acres l'étendue des terres fertiles dont il a fait la découverte dans le nord-ouest de l'Australie; mais, au sud de la ligne du point de partage, il ne paraissait pas être tombé d'eau depuis douze mois, comme l'attestait l'apparence des lacs desséchés et réduits à un tiers de leur surface habituelle.

Le schooner qui avait amené l'expédition, ayant échoué dans la rivière, avait souffert des avaries qui obligèrent de le renvoyer à Java pour le réparer. et qui causèrent la perte des trois quarts des moutons et de plus de la moitié des provisions. Ainsi privé d'une partie de ses ressources, M. A. Gregory s'ouvrit une route nouvelle vers l'est, et, parti le 24 juin 1856 de la rivière de Victoria, il arriva le 31 août à l'embouchure de la rivière Albert dans le golfe de Carpentarie. Il y trouva la preuve de la sollicitude du gouverne-

ment colonial , une lettre du lieutenant Chimmo , qui, sur le vaisseau *la Torche*, était arrivé à cette rivière un mois avant Gregory et, ne l'y trouvant pas, était allé le chercher à l'embouchure de la Victoria. Gregory, se voyant encore pourvu de vivres en quantité suffisante pour arriver à la colonie de la Nouvelle-Galles, se remit courageusement en marche sans attendre plus d'une semaine le retour incertain du lieutenant Chimmo et de son navire, et, prenant au sud-est une direction qui lui fit couper quelquefois la route que Leichhardt avait suivie en sens inverse onze ans auparavant, il accomplit heureusement cette marche prodigieuse et arriva, le 16 décembre 1856, à la ville de Brisbane, sur la baie Moreton.

Treize mois plus tard (11 janvier 1858), Auguste Gregory partait avec un de ses frères et une expédition destinée à chercher les traces du malheureux Leichhardt. De la baie Moreton il se rendit à la rivière Barcou nommée *Victoria* par sir Thomas Mitchell. Un désert sans eau paralysa toutes ses tentatives pour pénétrer plus à l'ouest dans la direction supposée de Leichhardt. Force fut de descendre la rivière Barcou dans une autre direction et plus au sud que ne l'avait fait Kennedy onze ans auparavant. M. Gregory trouva partout les forêts détruites par la sécheresse, les inexorables buissons épineux (*scrubs*), les rivières marquées par des lits ravineux dont l'immense largeur et les dépôts abondants de sable et de boue attestent les ravages, lorsque par hasard elles roulent un volume d'eau incalculable. Le capitaine Freeling avait vu dans le lit très large du *Siccus* la preuve que les eaux s'y

élèvent quelquefois de 30 pieds. M. Gregory fut réduit à traverser l'affreux désert exploré treize ans auparavant par le capitaine Sturt, et il arriva, au mois d'août, à la ville d'Adélaïde, capitale de l'Australie méridionale, dont les habitants et le gouvernement lui firent un accueil proportionné à ses fatigues, à ses mérites et à sa réputation.

Nous terminerons ici l'analyse de vingt-neuf voyages dont sept ont eu pour but l'exploration de la partie orientale du continent australien, douze celle de l'Australie méridionale, huit au sud-ouest, deux au nord. Ils présentent un parcours total de 38 000 milles anglais. En admettant que le regard des voyageurs ait pu se porter à une distance moyenne de 5 milles à droite et à gauche de leur route, on leur doit la connaissance approximative d'une surface collective de 380 000 milles carrés, qui, ajoutée à une surface égale de terres déjà connues et partiellement colonisées, porte nos connaissances sur une étendue de 760 000 milles carrés ou à un quart du continent australien (3 200 000 milles carrés). C'est beaucoup sans doute au point de vue d'une simple exploration; mais la colonisation ne semble pas devoir y gagner des avantages proportionnés aux peines des explorateurs. Ces vingt-neuf expéditions n'ont pas fait découvrir plus de deux rivières permanentes (1), et les terres cultivables y sont en faible proportion. La partie explorée dans le

(1) Nous suspendons notre jugement sur les détails un peu romanesques donnés par le *Sydney Herald*, d'un voyage récent sur la rivière Fitzroy.

nord ne présente pas, il est vrai, la stérilité au même degré; les pluies tropicales y développent mieux la végétation et rendent possible la culture du cotonnier; mais les Anglais se demandent avec raison si c'est bien à la race anglo-saxonne que peut convenir le séjour d'une région soumise au climat de la zone torride.

Reste la grande question sur les découvertes que réserve aux explorateurs la partie encore inconnue du centre de ce continent. Le colonel Gawler, qui a séjourné dans l'Australie méridionale, a observé que, dans ce pays, les vents du nord-ouest sont accompagnés de fraîcheur et d'humidité, et il en conclut la présence d'une grande étendue d'eau intérieure. Mais, d'autre part, M. Eyre, à qui le séjour de l'Australie méridionale est également familier, dit que, lorsque le vent souffle de l'intérieur, il a la température d'une fournaise ardente. Comment conclure entre des témoignages aussi discordants? Le dernier est malheureusement d'accord avec les découvertes du capitaine Sturt au centre du continent.

P. CHAIX.

NOTE

SUR LES COMMUNICATIONS A ÉTABLIR

ENTRE

L'ALGÉRIE ET LE SÉNÉGAL,

Adressée à MM. les membres de la Commission centrale
de la Société de Géographie,
PAR M. LAROCHE, DE CLERMONT-FERRAND.

Les découvertes que d'illustres voyageurs ont accomplies et poursuivent encore en Afrique remplissent le vœu des personnes qui suivent avec intérêt les progrès des sciences géographiques; mais elles ne peuvent qu'affliger amèrement ceux de nos compatriotes qui remarquent qu'aucun nom français ne s'est attaché à des conquêtes qui seront une des gloires de notre siècle. Il faut bien reconnaître qu'une grande indifférence règne en France à l'endroit de la géographie et de toutes les connaissances qui en dépendent. Quelles sont les causes de cette déplorable apathie de l'esprit public, et surtout quels sont les moyens à adopter pour y remédier et ramener la pensée et les efforts de notre pays vers des études et des contrées qui ne peuvent être impunément négligées par une grande nation? La question est aussi ardue qu'intéressante; et alors que les écrivains les plus autorisés (1) ont paru craindre d'entrer dans son examen, ce n'est pas à moi, le plus obscur de vos adhérents, qu'il appartiendrait d'émettre

(1) M. Vivien de Saint-Martin : *Sur la cartographie Europe. Bulletin* de novembre 1855.

un avis sans influence. Mais ne me sera-t-il pas permis d'appeler sur cette situation fâcheuse l'attention de la Société de géographie et de l'inviter à prendre plus énergiquement l'initiative sur une question spéciale : je veux parler de l'exploration à faire pour joindre nos deux colonies de l'Algérie et du Sénégal, en passant par Tombouctou. Il n'est pas besoin de parler ici de l'immense utilité et des vastes conséquences qu'aurait l'ouverture de cette route entre les deux possessions françaises.

Il faut le dire, personne jusqu'à ce jour ne s'est préoccupé suffisamment, ni le gouvernement, ni le commerce français, de diriger l'esprit public vers le but que nous indiquons ici. Aucun encouragement n'a été donné : la munificence impériale, qui a distribué des prix multipliés pour des cultures en Algérie, n'a point offert de récompenses pour les voyageurs qui reprendraient la route si dangereuse du Soudan.

La Société de géographie a seule fait plus que tous nos gouvernements. Elle a ouvert une souscription et un prix de 5 500 fr. est destiné au voyageur qui se sera rendu du Sénégal à Alger, *et vice versa*, en passant par Tombouctou (1). Cet itinéraire, ainsi formulé en deux mots, comprend les points du continent les plus utiles à connaître, au double point de vue de la science et des intérêts français. Je ne dirai pas que la somme promise est d'un chiffre médiocre, en égard à la difficulté de l'entreprise et à l'importance des résultats à

(1) Une autre condition consiste à faire connaître avec exactitude les routes des caravanes qui parcourent cet espace. E. J.

en attendre ; par l'offre qu'elle fait, la Société de géographie épuise toutes ses ressources et donne un exemple qui n'a pas été imité. Je me permettrai toutefois une critique, un avis : la Société de géographie n'aurait-elle pas dû faire connaître au public le prix qu'elle offre et les conditions du programme ? Je n'étonnerai ni n'indisposerai aucun de ses membres, en disant que son *Bulletin* n'est lu que de quelques personnes studieuses, et qu'il est plus recherché, mieux apprécié à l'étranger que dans notre pays même. Ce n'est donc pas assez de promettre une récompense ; il faut la proclamer, la porter à la connaissance de tous.

Mais la Société de géographie ne peut pas borner son action à cette simple mesure. Elle a un grand rôle à remplir, je dirai même un devoir à accomplir. Il lui appartient de prendre l'initiative et la direction d'un mouvement, de ce que j'appellerai, à l'exemple de nos voisins d'outre-Manche, d'une agitation à organiser en France, non pour un but politique ou industriel, mais pour le progrès des connaissances humaines, pour le réveil et l'encouragement des sciences géographiques.

Votre Société n'a point les larges ressources financières de ses sœurs puînées, les Sociétés géographiques de Londres et de Saint-Petersbourg ; mais elle possède sans conteste une célébrité et une influence scientifiques, qui font rechercher avant tous autres les prix et les médailles qu'elle distribue. L'opinion publique, alors qu'une autorité respectée lui aura signalé et révélé ces voies nouvelles, ces recherches à tenter et à suivre à travers tant de périls, embrassera avec ar-

deur ces nobles projets, et les soldats ne manqueront pas pour ces lointaines expéditions. Je ne m'étendrai pas plus sur cette proposition, qu'il suffit d'exposer.

A notre époque, pour frapper l'opinion publique et agir sur elle d'une manière vive et durable, il est un levier tout-puissant ; c'est ce Briarée aux cent bras, la presse. La Société de géographie, employant cet instrument, peut faire appel au pays par l'organe des journaux, qui s'empresseront tous d'ouvrir leurs colonnes. Elle peut surtout émettre elle-même des publications diverses traitant la question dont je m'occupe.

(Ici suit une proposition dont la commission centrale aurait à s'occuper dans une de ses prochaines séances.)

.

La propagande dont la Société de géographie prendrait ainsi l'initiative et la direction rappellera à bien des esprits celle que de nombreuses sociétés anglaises, instituées dans des buts différents, mais qui offrent une grande analogie, poursuivent avec cette opiniâtreté et cette largeur de ressources qui caractérisent les entreprises de nos voisins d'outre-Manche. C'est par des publications, faites à bas prix, quoique émanant des meilleurs écrivains de la Grande-Bretagne, et répandues parmi le peuple avec une véritable profusion, que la Société *for the diffusion of the useful knowledge*, dont lord Brougham est l'un des fondateurs et le directeur permanent, a fait faire de si grands progrès à l'instruction populaire en Angleterre. Les sociétés bibliques, celles de tempérance et, dans une autre sphère d'idées, la grande ligue pour l'abroga-

tion des lois sur les céréales, ont obtenu par le même instrument tout-puissant les plus vastes résultats et accompli pacifiquement des révolutions morales et politiques.

Pour la France, pour la Société de géographie, la tâche à remplir ne manque pas de grandeur. Réserver à notre pays l'honneur d'une des plus belles explorations qui restent encore à faire ; ouvrir la route entre nos deux colonies ; soumettre à notre influence, à notre commerce, à la civilisation, au christianisme, ces vastes et fertiles contrées, où tant de millions d'hommes croupissent dans le plus abject et le plus sanglant état de désordre : tous les moyens doivent être acceptés, qui peuvent conduire à d'aussi importants résultats.

La proposition que je viens d'exposer n'est qu'un préliminaire aux mesures qui tôt ou tard seront prises, pour établir les communications entre nos deux grandes colonies africaines : communications dont la convenance et la nécessité même sont, d'après l'expression de l'illustre M. Jomard (1), si évidentes, qu'on doit insister, jusqu'à ce qu'elle soit réalisée. Ces idées et ces projets sont restés jusqu'à ce jour à l'état d'études pour les esprits éclairés, qui sont trop peu nombreux ; et il m'a semblé qu'il importait avant tout de populariser ces projets, en les mettant à la connaissance et à la portée de la masse du public, dont le concours peut seul donner à leur exécution une impulsion vigoureuse.

(1) Voir *Bulletin* de juin 1854. — Instructions pour M. Faidherbe, aujourd'hui gouverneur du Sénégal, et dont l'administration fera époque dans l'histoire de cette colonie.

Tel est le but de la proposition que je soumets à la Société de géographie.

Le 9 avril 1859.

LAROCHE.

NOTA. J'apprends par les journaux que M. O. Mac-carthy vient de quitter Paris, chargé d'une mission par le ministère de l'Algérie, et qui est d'explorer le chemin d'Alger à Tombouctou et de cette ville au Sénégal. D'autre part, et sans doute sur la demande de M. le commandant Faidherbe, le gouvernement fait construire à Toulon un bateau à vapeur d'un très faible tirage pour naviguer sur les affluents du Sénégal et le haut Niger. On ne peut qu'applaudir à ces deux résolutions, tout en regrettant qu'elles aient été prises si tardivement. Il y a dix ans que Richardson voulut associer à son expédition dans le Soudan un Français déjà connu par quelques explorations et appartenant à l'administration coloniale; ses propositions généreuses furent repoussées. Dès 1853, un armateur de Liverpool a fait construire exprès et équiper à ses frais le steamer *la Pléiade*, qui a exploré avec un remarquable succès la Tchadda. La France a dans tous ces parages des intérêts commerciaux au moins aussi considérables que ceux de la Grande-Bretagne. Quel négociant français cependant, quel armateur organiserait une expédition semblable au profit du commerce de son pays? L'intelligence certes ne fait point défaut à nos commerçants; mais l'opinion publique est restée jusqu'à ce jour étrangère ou indifférente à toutes les questions que fait naître la possession simultanée de l'Algérie et du Sénégal sur le continent africain.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT*Sur l'ouvrage de M. le marquis de Blosseville, intitulé :***HISTOIRE DE LA COLONISATION PÉNALE****ET DES****ÉTABLISSEMENTS DE L'ANGLETERRE EN AUSTRALIE.**

La Géographie, que quelques personnes regardent à tort comme une science n'offrant pas un grand intérêt, perd toute aridité lorsqu'elle se trouve mêlée soit à l'histoire, soit à la statistique : de même qu'elle sert à expliquer la première, elle est complétée par la seconde ; et son intérêt s'accroît encore lorsque la politique vient lui prêter son caractère d'actualité. Cette heureuse fusion de plusieurs branches des connaissances humaines ne présente nulle part un ensemble plus attrayant que dans les questions qui se rapportent aux colonies. Là, en effet, l'intérêt qu'offrent l'histoire ou la position actuelle des métropoles, augmente en proportion des recherches tendant à acclimater leurs populations sous des températures les plus dissemblables, dans des pays différant essentiellement entre eux.

Quelques auteurs ont entrepris d'initier le public à ces intéressantes études et ils ont été récompensés de leur peine par la popularité sans cesse croissante de leurs travaux. Parmi leurs ouvrages, le moins remar-

quable n'est certainement pas celui de M. le marquis de Blosseville.

En entreprenant l'*Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie*, cet auteur a rendu un grand service, les travaux de ce genre étant malheureusement trop rares; et, en constatant par des faits acquis les résultats produits par tel ou tel système, il a épargné bien des recherches aux économistes qui lui succéderont.

L'histoire des établissements anglais en Australie présentait à écrire une grande difficulté que son auteur a heureusement résolue. Les faits saillants faisaient presque absolument défaut, et en relatant les progrès successifs de ces établissements, progrès pour lesquels chaque année demandait une constatation nouvelle, on se serait exposé à n'avoir plus qu'une froide nomenclature, une sorte de dictionnaire, auquel des répétitions constantes, mais nécessaires, auraient ôté tout intérêt. M. de Blosseville a su éviter habilement cet écueil en divisant son livre en plusieurs parties. Dans une première, il rend compte des tentatives de déportation qui ont eu lieu dans tous les pays, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où les Anglais prirent pied sur le sol australien; dans une seconde il nous apprend quels sont les faits principaux qui ont précédé ou suivi l'arrivée des Anglais à Botany-Bay et au port Jackson; puis dans une troisième, la plus étendue, et celle, où, pour les raisons que nous venons d'énumérer, la monotonie était le plus à craindre, il a scindé ses chapitres d'après la liste des gouverneurs, division qui tient en quelque sorte lieu de jalons dans l'histoire

australienne et qui épargne bien des redites. Enfin, arrivé à l'année 1832, il abandonne cette division pour passer en revue les différents établissements parvenus à un degré de prospérité qui leur permet de ne plus réclamer les secours de la métropole. Cette revue une fois faite, il ne s'occupe plus que des questions qui intéressent l'Australie tout entière ; c'est ainsi : qu'il nous met au courant des jugements contraires portés soit en Angleterre, soit en Australie sur la colonisation par les convicts ; qu'il constate les progrès de l'émigration anglaise, et qu'en dernière analyse, il nous fait assister au développement incroyable que notre époque a vu se produire sur le continent australien et dans les îles voisines par suite du délire résultant de la fièvre de l'or.

M. de Blosseville termine son ouvrage par une sorte d'appendice qu'il nomme : *Considérations générales*, dans lequel ont trouvé place les projets et les essais de la France pour imiter l'Angleterre dans la plus belle de ses conquêtes, celle qu'elle a su faire sur la nature, au profit de l'humanité.

L'histoire et la statistique tiennent dans ce travail une large part, mais le but de notre Société, comme les limites de ce rapport, nous font un devoir de n'y toucher qu'incidemment. Nous nous bornerons donc à extraire de ces deux intéressants volumes les notions géographiques qu'ils renferment, n'entrant dans les développements historiques ou économiques qu'autant qu'ils nous paraîtront indispensables.

Lorsqu'après le traité de Versailles, en 1783, l'Angleterre eut reconnu l'indépendance des États-Unis, ses hommes d'État virent surgir une complication qui, bien que de second ordre, n'était pas sans importance pour l'avenir. La déportation légale dans l'Amérique anglaise avait dû cesser pendant la guerre et les condamnés avaient été internés sur des pontons, système qui exigeait non-seulement d'énormes dépenses, mais qui avait le grave inconvénient de laisser au milieu des populations les malfaiteurs libérés. Bien des plans furent proposés pour parer à cet inconvénient, mais tous étaient plus ou moins défectueux. Les différents partis ne s'accordaient que sur un point, éloigner à tout prix les condamnés de la terre natale. En partant de ce principe, il se présentait une nouvelle difficulté : dans quel territoire pouvait-on les déporter ? Toutes les possessions anglaises furent passées en revue, mais on les écarta successivement, les unes, parce que déjà peuplées de colons européens, elles se refuseraient certainement à recevoir de pareils immigrants, les autres, comme le Canada ou la Nouvelle-Écosse dans lesquelles de vastes espaces étaient encore inhabités, parce qu'elles étaient trop voisines des États-Unis, et que, secondées par une population aussi remuante que les condamnés libérés, on pouvait craindre qu'elles ne suivissent leur exemple.

L'embarras était donc à son comble lorsqu'on se souvint de la grande terre australe que Cook (1) avait si-

(1) On peut consulter à propos de la découverte par le capitaine Cook de la partie orientale de la Nouvelle-Hollande, une notice de M. J.-D.

gnalée quelques années auparavant comme formant une île immense. La rade de Botany-Bay, dans laquelle ce voyageur avait relâché, était particulièrement recommandée comme offrant toutes les facilités désirables. Une végétation puissante, l'abondance des bois et des poissons, la facilité de l'aiguade, la commodité du mouillage, vantés dans ses récits, donnèrent de cet endroit l'opinion la plus favorable et en déterminèrent le choix comme séjour affecté à la déportation.

L'état politique de l'Europe était à cette époque singulièrement propice aux vues de l'Angleterre, les grands événements qui se préparaient en France étaient devenus l'unique préoccupation des gouvernements comme des peuples, et nul ne s'inquiétait de la formation d'un petit établissement pénal aux Antipodes. En conséquence un ordre du Conseil, daté du 6 décembre 1786, désigna le siège du nouvel établissement, et le capitaine de vaisseau Arthur Phillip fut nommé « capitaine général et gouverneur en chef de tout le territoire appelé la Nouvelle-Galles du Sud, s'étendant depuis le cap York, ou extrémité nord de la côte, par la latitude de 10° 37' sud, jusqu'à l'extrémité sud, ou cap Sud de la même terre, par la latitude de 43° 39' sud; et de tout l'intérieur du pays à l'ouest, jusqu'au 135° degré de longitude est, en comptant du méridien de Greenwich, sans en excepter ni les îles adjacentes de l'océan Pacifique, entre les latitudes ci-dessus

Barbié du Bocage sur un manuscrit de la bibliothèque de M. le prince de Talleyrand, notice lue en séance publique de l'Institut, le 3 juillet 1807, où il est démontré que cette côte avait été reconnue dès 1525 par les Portugais.

» détaillées, ni les villes, garnisons, citadelles, forts ou
 » autres fortifications et ouvrages militaires qui pour-
 » raient être élevés par la suite sur le territoire ou sur
 » quelques-unes des îles enclavées dans cette prise de
 » possession. »

Depuis la fameuse bulle d'Alexandre VI, jamais pareil envahissement n'avait été commis par aucun peuple, et l'Angleterre sentait tellement l'importance d'un pareil acte, qu'elle en fit un secret d'État. Le monde civilisé ne le connut que 16 ans après la prise de possession.

Toute intervention européenne étant donc écartée, les hommes d'État de la Grande-Bretagne n'eurent plus à se préoccuper que des obstacles matériels qui pouvaient nuire à leurs projets ; et le premier convoi en destination de l'Australie, composé de 11 navires, portant outre le matériel et les approvisionnements nécessaires, un personnel de 565 hommes, 192 femmes et 18 enfants, extraits des prisons, plus 265 passagers ou soldats, en tout 1040 personnes, mit à la voile le 13 mai 1787. Il se trouva réuni à Botany-Bay au mois de mai de l'année suivante.

Le pays dans lequel cette expédition allait aborder était loin de présenter l'aspect séduisant que lui avaient attribué les récits de Cook, Banks et Solander. Aussi, dit M. de Blossville, « le Gouverneur Phillip chercha-t-il en vain ces belles prairies, cette terre féconde et bien arrosée, dont la description avait déterminé le choix de l'Angleterre. Partout, il est vrai, s'offraient à ses regards des paysages pittoresques et des sites enchanteurs ; mais il demandait un sol propre à l'agri-

» culture et ses yeux ne rencontraient qu'un sable
 » aride ; il demandait des pâturages fertiles, et ne dé-
 » couvrait que des marécages entretenus par les eaux
 » saumâtres de la rivière Cook ; immenses marécages,
 » aussi profonds qu'insalubres. Plus loin, le terrain pa-
 » raissait devoir être moins rebelle aux travaux de l'a-
 » griculateur ; mais le manque d'eau douce présentait
 » un nouvel obstacle à l'établissement projeté. La baie
 » elle-même, cette baie si vantée pour la sûreté du
 » mouillage, était obstruée par de grands bancs de vase
 » et n'offrait pas assez de profondeur. Bien que spa-
 » cieuse, elle exposait les navires à tous les dangers
 » d'une rade ouverte. Les chefs de l'expédition recon-
 » nurent avec douleur que, malgré son exactitude ordi-
 » naire, Cook s'était beaucoup trop abandonné à son
 » imagination dans la description de Botany-Bay. »

Il fallut donc chercher sur la côte orientale de l'Aus-
 tralie une position plus convenable pour la formation
 d'un premier établissement. Les cartes de Cook indi-
 quaient à 16 milles dans le nord de Botany-Bay, une
 anse nommée port Jackson, du nom d'un obscur ma-
 telot : Quelques chaloupes y furent envoyées et les
 hommes qui les montaient revinrent émerveillés, racon-
 tant qu'ils avaient découvert, non pas une petite anse
 où des bateaux pourraient trouver un abri, mais un
 immense bassin où dans des eaux bleues, tranquilles
 et profondes, pourraient manœuvrer toutes les flottes
 de l'univers.

Après une courte exploration, Philipp enthousiasmé
 de la beauté du port Jackson, quoique le sol environ-
 nant n'y fût pas beaucoup plus fertile qu'à Botany-

Bay, phénomène commun du reste à presque tout le littoral de la Nouvelle-Galles jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, prit sur lui de placer sur ces rivages la ville qui devait devenir le siège de la nouvelle colonie, à laquelle il donna le nom de lord Sydney.

Au moment où la flottille anglaise allait quitter Botany-Bay pour entrer dans le port Jackson, deux voiles parurent à l'horizon. On les prit pour des vaisseaux hollandais venant s'opposer à la formation d'une colonie sur des rivages dont ils pouvaient revendiquer la possession, mais cette crainte s'évanouit bientôt quand on reconnut les deux navires français *l'Astrolabe* et la *Boussole*, qui, sous le commandement de La Peyrouse, poursuivaient au profit de la science leur grand voyage de circumnavigation. Ainsi, la fin de la même journée vit entrer les frégates de La Peyrouse à Botany-Bay et les fondateurs de l'empire australien au port Jackson.

Les commencements de l'établissement anglais furent singulièrement difficiles, les convicts amenés en Australie avaient été en grande partie choisis parmi les malfaiteurs de Londres, et les agriculteurs faisaient presque absolument défaut. La maladie avait atteint un grand nombre des membres de l'expédition. Beaucoup de bestiaux avaient péri pendant la traversée. A ces pertes se joignaient celles que pouvaient causer des désertions nombreuses dont la suite naturelle dans un pays inconnu et inculte était la mort du déserteur.

Dès le principe, le gouverneur Phillip dut établir une cour de justice civile. Une cour de justice criminelle fut également créée. En peu de temps, cette dernière eut à prononcer de nombreuses condamnations,

et la jeune colonie dut chercher à éloigner de son sein ses propres malfaiteurs. Dans ce but, elle devint elle-même métropole et la petite île Norfolk, de 6 milles de long sur 2 1/2 de large située au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande à 300 lieues de Botany-Bay, fut affectée à cette destination. Sa salubrité, la fécondité du sol et la beauté de la végétation la recommandaient suffisamment.

La plus grande difficulté contre laquelle Phillip eut à lutter dans les premiers moments, fut le manque de vivres. Les bestiaux amenés d'Angleterre diminuaient sensiblement ; quelques-uns étaient morts de maladie, quelques autres avaient pris la fuite dans cette contrée encore inconnue où il n'était pas possible de les poursuivre.

L'administration des vivres manquait de surveillants, il fallut en choisir parmi les convicts eux-mêmes, et, de là, prirent naissance des vols et des pillages sans nombre.

Les peuplades indigènes dont on avait espéré tirer quelques secours pour seconder l'extension des cultures, se refusaient à toute espèce de travaux. L'année 1790, entre autres, commença sous de tristes auspices, l'Angleterre semblait avoir abandonné sa jeune colonie, et depuis deux ans, pas un navire européen n'était arrivé en Australie. La disette se fit sentir, il fallut diminuer autant que possible les rations et envoyer un grand nombre de convicts à l'île Norfolk où les récoltes avaient été plus abondantes. Sydney n'offrit bientôt plus que le triste spectacle d'un village dépeuplé par la famine. Enfin, le 20 juin 1790, plusieurs vaisseaux chargés de

vivres, d'animaux domestiques et de colons, entrèrent au port Jackson et les privations cessèrent. Les travaux commencés furent repris, et dès lors s'ouvrit pour la colonie une ère de prospérité. On vit s'élever à Sydney plusieurs maisons particulières et quelques édifices publics, autour desquels se groupaient des cabanes construites par les convicts. Les demandes de concessions augmentèrent. Cette même année fut cependant signalée par une mortalité effrayante eu égard au petit nombre des habitants. On compta 159 décès, la plupart causés par la maladie ; mais la mort, en frappant presque exclusivement sur les nouveaux débarqués, prouva bien plus une absence presque entière de précautions sanitaires à bord des vaisseaux, que l'insalubrité du pays.

On doit signaler aussi comme un des obstacles au développement de la colonisation le nombre toujours croissant des désertions. Beaucoup de convicts quittaient secrètement la colonie, soit qu'ils trouvassent moyen de se cacher à bord des navires, soit qu'ils fussent poussés par l'idée invétérée chez eux, qu'en suivant les côtes vers le nord, on pouvait gagner par terre, soit la Chine, soit l'île Timor. Cette pensée était surtout répandue chez les convicts irlandais.

Quant aux indigènes, les relations entretenues avec eux par les colons furent peu fréquentes, la crainte les éloignait du centre de la colonie, et il fallut employer la force pour en amener quelques-uns à Sydney et essayer de les civiliser. On n'obtint du reste aucun succès, et quand par hasard ils s'approchaient des établissements, c'était presque toujours dans le but de

commettre quelques vols, bientôt suivis, de la part des convicts, de sanglantes représailles qui leur faisaient fuir, de plus en plus, le contact des Européens. Les naturels ont la peau noire, moins foncée cependant que celle des Africains, leur front est plus élevé, leur nez plus proéminent, leurs lèvres moins épaisses, leur corps est plus grêle et moins musculeux : « D'hypothèse en » hypothèse, dit M. de Blosseville, on en est venu à » peu près d'accord à admettre une suite de migrations » qui donne pour ancêtres ou pour frères aux naturels » de l'Australie, les Alfourous et les Endamènes des » hautes terres de la Malaisie, peut-être même de Ma- » dagascar, en se répandant de proche en proche des » Nouvelles-Hébrides à la Nouvelle-Calédoine, et de la » Nouvelle-Guinée au continent, par le détroit de Tor- » rès, d'île en île, d'écueil en écueil. Mais ces con- » jectures n'offrent rien de très satisfaisant à l'esprit ; et » l'on se demande comment cette race d'hommes diffère » autant des insulaires cuivrés du grand Archipel d'Asie » et de la plupart des groupes polynésiens (1). »

D'autres auteurs, comme M. Agassiz, qui repoussent les traditions bibliques, admettent que les Australiens sont une race à part, née sur le sol. Quoi qu'il en soit, au point de vue physique, comme au point de vue moral, les indigènes de l'Australie sont classés par les naturalistes au dernier degré de l'échelle humaine.

(1) L'hypothèse qui ferait venir les Australiens de Madagascar, nous semble d'autant moins fondée, qu'au contraire, une partie de la population de cette grande île représentée par les Hovas et les Betsiléos est évidemment venue de la Malaisie.

Le 11 décembre 1792, après cinq années d'exercice, le gouverneur Phillip quittait la colonie qu'il laissait en pleine voie de prospérité. Il eut pour successeur le major Grose, sous lequel l'établissement anglais continua à se développer. Les cultures s'étaient étendues au point de suffire à la nourriture des colons. L'île Norfolk put même, à un moment donné, exporter un excédant de récoltes ; et lorsqu'en 1795, Hunter, qui avait commandé un des vaisseaux de la première expédition, revint en Australie, comme gouverneur, après cinq années d'absence, il fut à même de constater une amélioration graduelle, beaucoup plus sensible qu'un si court espace de temps ne pouvait le faire supposer ; mais il dut remarquer aussi l'existence de nombreux abus. Le vice de l'ivrognerie avait pris surtout chez les convicts des proportions effrayantes. Il fallut restreindre à un très petit nombre d'individus le droit de vendre les spiritueux, qui avait donné lieu à des spéculations dangereuses pour la santé publique.

Les convicts libérés formèrent pendant longtemps un des plus grands obstacles au développement de la colonie, et un élément permanent de désordre ; à peine leur temps fini, ils refusaient tout travail, n'aspirant qu'à quitter l'Australie, pour retourner en Angleterre, recommencer la vie de paresse et de débauche qu'ils avaient menée pendant leur jeunesse. « Si ces » hommes, dit M. de Blosseville, eussent été bien convaincus de la nécessité de terminer leurs jours à la » Nouvelle-Galles, ils auraient tous formé des établissements durables. »

Les indigènes aussi étaient, pour les autorités, la

cause de graves préoccupations ; tour à tour amis ou ennemis des Anglais, ils ont déployé dans toutes les circonstances un caractère jaloux, vindicatif et turbulent. Quelques enfants du pays, pris et élevés par les colons, leur donnaient autant de mal que leurs compatriotes les plus sauvages. Notre auteur cite même ce fait : Un jeune indigène, connu sous le nom de Bennilong, instruit par les Anglais et à moitié civilisé, partit pour l'Angleterre avec Phillip. Revenu avec Hunter, il se montra aussi turbulent que le dernier des indigènes.

Jusqu'à l'année 1797, les notions géographiques des colons sur l'Australie ne s'étendaient qu'à quelques milles dans l'intérieur ; et sur les côtes, outre les découvertes de Cook, que même ils n'avaient pas vérifiées, elles se bornaient à quelques baies ou havres tout à fait voisins de Port-Jackson. Hunter fut le premier gouverneur qui fit quelques efforts pour amener la connaissance du pays dans lequel il était appelé à commander ; il donna ainsi quelque activité aux voyages de découvertes. Le lieutenant Bowen pénétra dans la baie de Jervis, déjà indiquée par Cook et située un peu au sud du 35° latitude sud, et MM. Grimes et Broughton signalèrent le port Stephen vers le nord du 33° latitude sud.

L'année suivante, les deux plus intrépides explorateurs de la nouvelle colonie, Bass et Flinders, que des voyages précédents avaient mis à même de soupçonner l'existence d'un bras de mer entre la terre de Van-Diemen et l'Australie, partirent du port Jackson, sur un sloop de 25 tonneaux, qui leur fut confié par le gou-

verneur. Ils avaient pour mission de traverser le détroit qu'ils pensaient exister entre l'Australie et la terre de Van-Diemen ; de plus, ils devaient revenir à Sydney, en contournant cette dernière. Après une navigation pénible, ils franchirent en effet le détroit, et le 11 janvier 1799, après avoir suivi l'itinéraire indiqué, ils étaient de retour à Sydney. Hunter donna à leur découverte le nom de détroit de Bass. Peu de temps après, Flinders, toujours infatigable, poussa ses explorations jusqu'aux baies reconnues par Cook, de Glass-House ou Moreton entre 26° 54' et 27° 44' latitude sud, et d'Hervey, par 25° latitude sud.

Le 28 septembre 1800, le gouverneur Hunter s'embarqua pour retourner en Angleterre, laissant la colonie déjà sûre de l'avenir. L'ordre régnait dans les établissements. Un fort avait été construit et armé à Sydney. Les convicts perdaient peu à peu leurs habitudes de paresse et s'adonnaient davantage à l'agriculture. Un certain nombre de colons libres avaient formé des établissements. Les troupeaux s'étaient notablement accrus. Quelques explorateurs avaient commencé à pénétrer dans l'intérieur du pays et plusieurs routes avaient été tracées. Un certain nombre de navires de commerce, attirés par des spéculations particulières, atterrissaient chaque année au port Jackson. Hunter fut remplacé par le capitaine Philip Gidley King, de la marine royale, qui avait le premier rempli les fonctions de surintendant et commandant de l'île Norfolk.

Pendant que King gouvernait la colonie, en 1800, le lieutenant Grant explora la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande et donna son nom au territoire qui s'étend

entre le port Western et le cap Northumberland.

Vers la même époque, le capitaine Nicolas Baudin, de la marine française (1), commandant les navires *le Naturaliste* et *le Géographe*, vint aborder au cap Leewin sur la côte occidentale du continent et visita successivement la baie du *Géographe*, l'île Rotte-Nest, la rivière des Cygnes (Swan river), la baie des chiens marins (Shark Bay) où se trouvent la péninsule Péron et les golfes Hamelin et Freycinet, puis la terre d'Édel, celle d'Endragt, celle de Witt et enfin l'île Timor. — Il repartit bientôt de ce dernier point et arriva le 13 janvier 1801 au sud de la terre de Van Diemen, dont il visita les parties sud, sud-est et est; puis, traversant les détroits de Banks et de Bass dans lesquels il laissa *le Naturaliste*, il visita avec *le Géographe* la partie alors inconnue des côtes méridionales de l'Australie comprise entre le cap Northumberland, limite occidentale des découvertes de Grant, et les îles Saint-Pierre et Saint-François. Il imposa à toute cette étendue de côtes le nom de terre Napoléon, mais les Anglais ont depuis effacé ce nom et divisé cette côte en deux parties; ils ont laissé à la première, qui s'étend entre la baie de la Découverte et le cap Jervis, le nom de terre Baudin, tandis qu'ils ont nommé la seconde, terre Flinders. — Au delà du cap Jervis, Baudin signala l'île Decrès que les Anglais nomment l'île du Kangaroo, et il entrevit les golfes Saint-Vincent et Spencer dans lesquels le trop grand tirant d'eau de son navire ne lui permit pas de pénétrer. En passant au cap Monge, il avait rencontré

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec l'amiral de ce nom.

Flinders qui, monté sur *l'Investigator*, faisait pour le compte de l'Angleterre le même voyage, mais en sens inverse. De retour au port Jackson, Baudin s'empressa de frêter une petite goëlette nommée *la Casuarina*; confié à M. Freycinet, ce navire pénétra dans les deux golfes Saint-Vincent et Spencer, qui reçurent les noms de Joséphine et de Bonaparte, qu'ils ont perdus depuis.

C'est pendant le gouvernement de King, que les Anglais formèrent leurs premiers établissements sur la terre de Van-Diemen ou Tasmanie. Le lieutenant Bowen y installa quelques colons sur les rivages du Derwent, nom anglais donné à la rivière que d'Entrecasteaux avait le premier nommée rivière du Nord.

Un peu plus tard, en mars 1804, le lieutenant gouverneur Collins partit de Sydney, dans le but de conduire une expédition coloniale au port Phillip dans le sud de la Nouvelle-Galles; mais ayant trouvé le sol plus ingrat sur ce point qu'on ne le supposait, il changea sa destination et conduisit également les colons dont il s'était chargé sur les rivages du Derwent, un peu plus au nord que l'établissement formé par le lieutenant Bowen. Là, il jeta les fondements d'Hobart-town. A peu près vers la même époque, la difficulté de la navigation autour de l'île Norfolk, son peu d'étendue et les ravages causés par de trop grands vents ayant engagé le gouvernement à décréter son abandon, les colons qui la peuplaient furent transportés au port Dalrymple à l'embouchure de la rivière Tamar dans la terre de Van-Diemen où ils formèrent l'établissement de York-town dans des conditions bien plus avantageuses qu'à l'île Norfolk.

En 1806, après six années d'exercice, King retourna en Angleterre. Son successeur fut le capitaine William Bligh que sa fermeté excessive fit bientôt détester par tous les habitants, colons libres, militaires ou convicts. Son manque de respect pour les droits individuels et le système de rigueur outrée qu'il employa, amenèrent bientôt une conspiration militaire. Saisi par les révoltés, il fut mis en prison et embarqué pour la Grande-Bretagne; mais, chose remarquable, malgré la révolte, l'ordre ne cessa pas un instant de régner dans la colonie, où l'on commençait à connaître le prix du temps.

L'année 1810 vit arriver le lieutenant-colonel Lachlan Macquarie, 5^e gouverneur. Un recensement fait à cette époque donne 10 454 habitants à la Nouvelle-Galles, dont 2220 femmes et 2721 enfants; parmi ces derniers, près des deux tiers étaient illégitimes. 21 000 acres de terre avaient été mis en culture et 14 000 convertis en pâturages; le nombre des bêtes à laine atteignait 26 000, celui des bêtes à cornes 12 500, celui des chevaux 1200. On comptait en outre 1321 habitants à la terre de Van-Diemen et 173 à l'île Norfolk.

Loin de ressembler à son prédécesseur, Macquarie était éclairé, affable, populaire et avide d'améliorations. Il essaya encore une fois d'initier les indigènes à la civilisation. Pour y parvenir, il créa un village modèle où des concessions défrichées furent données à des Australiens, avec tout le matériel nécessaire et un chef pris parmi eux. Cette tentative n'eut pas un meilleur succès que les précédentes.

Au moment où Macquarie prit les rênes du gouver-

nement, le pays n'était pas encore connu au delà des Montagnes bleues, chaîne qui court parallèlement à la côte est, à une profondeur dans les terres variant entre 50 et 100 milles. La colonie n'occupait qu'un espace de 80 milles du nord au sud, et de 40 de l'est à l'ouest; mais son territoire allait bientôt s'étendre. En 1813, le lieutenant Lawson, Blaxland et Wentworth trouvèrent un passage à travers les Montagnes bleues. Peu après, le sous-ingénieur Ewans pénétra au delà de ces montagnes jusqu'à 100 milles de ce passage. Une route fut immédiatement entreprise dans cette direction, et dès 1815, les voitures chargées pénétraient au delà des montagnes. Macquarie explora cette route et ayant été séduit par la beauté et la fertilité du pays, il jeta sur les bords d'une rivière qui porte son nom et qui coule du sud-est au nord-ouest les fondements de la ville de Bathurst, capitale d'une nouvelle province.

La fondation de Bathurst donna une grande impulsion aux voyages de découvertes dans l'intérieur. En 1817, l'inspecteur général Oxley partit de cette ville, dans le but de déterminer le cours de la rivière Lachlan, et de reconnaître si elle se jetait dans un lac ou dans la mer. Il put suivre ce cours d'eau dans la direction de l'ouest, jusqu'aux environs du 147° longitude est de Greenwich; mais des marais l'ayant arrêté en cet endroit, il dût descendre assez loin dans le sud, pour remonter ensuite au nord, où il retrouva le Lachlan, vers 33° 20' latitude sud. A partir de ce point, il suivit encore cette rivière dans la direction sud-ouest, jusqu'à de nouveaux et immenses marais situés par 34° latitude sud, entre 145° et 144° longitude est. Ne

pouvant cette fois les tourner à cause de leur étendue, il revint sur ses pas ; cependant, au lieu de repasser au sud du Lachlan, il remonta au nord-est, jusqu'à la rivière Macquarie, d'où il gagna Bathurst, sans avoir découvert de fleuve navigable ayant son embouchure dans l'Océan, mais en rapportant des documents précieux pour la colonisation future des pays qu'il avait parcourus.

Au moment où Oxley suivait les rives du Lachlan, une autre expédition, commandée par le lieutenant Phillip Parker King, fils du troisième gouverneur de la Nouvelle-Galles, longeait les côtes nord et nord-ouest de l'Australie pour reconnaître les embouchures des fleuves. A peine de retour de ce voyage qui avait duré sept mois, King repartit pour le nord, traversa le détroit de Torrès et découvrit la rivière Liverpool et le golfe de Cambridge. Dans une troisième exploration, il parcourut la côte nord-ouest, de l'île Cassini à la rivière du Prince-Régent, et enfin, dans une quatrième, la plus importante, il passa de nouveau par le détroit de Torrès, visita toute la côte nord, puis alla relâcher à l'île de France. Après six semaines de séjour dans cette colonie, il revint au port du Roi Georges, d'où il parcourut toute la côte ouest, jusqu'à l'île Rotte-Nest.

Dans les derniers temps de son gouvernement, Macquarie, voulant étendre les limites de la colonie, forma un dépôt de convicts dans le port auquel on a donné son nom, au nord de Port-Jackson, à l'embouchure de la rivière Hastings. Enfin, cet homme, dont la mémoire est restée l'une des plus vénérées en Australie,

quitta ce pays, après douze années d'exercice. Il mourut en Angleterre, en 1824.

Un recensement fait en 1821, peu de temps après son départ, donna, pour les émigrés volontaires et pour les convicts émancipés, un total de 12 608 hommes, 3422 femmes, et pour les convicts des deux sexes un nombre de 13 814, plus 7224 enfants : total général, 37 068 habitants. Il y avait alors dans la colonie près de 200 000 bêtes à laine et 4000 chevaux.

M. le marquis de Blosseville consacre les premiers chapitres de son second volume à l'esquisse d'un tableau de l'état social, de l'administration, du commerce et des progrès agricoles de la colonie de 1822 à 1831. Il nous montre la civilisation se développant rapidement dans cette société nouvelle où les différents cultes chrétiens commencent à s'organiser; où, sous l'effort combiné des souscriptions particulières et des épargnes du trésor, on voit s'élever pour ainsi dire, chaque jour, des églises, des hospices et toutes sortes de monuments d'utilité publique; où l'instruction s'étend avec rapidité, où se forment des sociétés savantes, des bibliothèques, des imprimeries. Les distractions mêmes de la vieille Angleterre sont imitées dans la colonie, les spectacles, les bals, les courses, les chasses, s'organisent aussi bien à Sydney qu'à Hobart-town. Il y a cependant une ombre à ce brillant tableau, ombre qui formera par la suite la grande plaie de l'Australie et qui en a déjà sensiblement retardé les progrès : c'est l'antagonisme existant entre les émigrés volontaires qui veulent former l'aristocratie du pays, et les riches émancipés qui repoussent cette prétention.

Ces désirs de domination d'une classe sur une autre, doivent être regardés comme les premiers symptômes d'une nationalité qui se forme et qui réclamera bientôt sa liberté politique.

Vers 1824, en effet, eut lieu la première démonstration des colonies australiennes en faveur d'une représentation nationale. Vingt-quatre des plus riches colons demandèrent, par une pétition à la métropole, l'établissement d'une assemblée coloniale. Le gouvernement anglais, n'osant refuser entièrement, créa pour quatre ans un conseil législatif de cinq ou sept membres choisis par le roi. Ce conseil était purement consultatif pour les mesures d'ordre et de sûreté. Il reçut une modification en 1829, le nombre de ses membres fut augmenté.

Pendant la période qui s'écoule de 1822 à 1831, les impôts établis sur la base de la consommation, évidemment la moins sujette à erreur, suffirent et au delà aux besoins de la colonie ; le commerce s'étend considérablement, tant avec l'Europe, qu'avec l'Inde, la Chine et l'Océanie. Sydney devient un port de construction et la marine y emploie fréquemment les bois mêmes de l'Australie. Cependant, malgré l'extension des cultures, les produits végétaux restent sur le second plan ; ce sont les bestiaux, qui, beaucoup multipliés, deviennent le principal élément de la prospérité d'un pays dans lequel les pâturages fournissent toute l'année une égale nourriture. Les chevaux eux-mêmes s'exportent avantageusement pour l'Inde et Java. La pêche de la balcine prend un grand accroissement.

Outre les richesses végétales et animales qu'on trouve

en Australie, on y rencontre encore d'immenses mines de houille, placées soit sur les côtes, soit à l'intérieur, des marbres, du cuivre, de l'ardoise, de l'arsenic et de la chaux. Il y existe surtout d'inépuisables mines de fer, situées, soit sur les bords du golfe de Carpentarie, soit à la rivière des Cygnes ou au port Macquarie.

La Nouvelle-Galles et la grande île de Van-Diemen ne sont pas les seules parties des terres australiennes où se soient établis les Anglais. Avec leur prévoyance habituelle, ils voulurent s'assurer pour l'avenir la possession du continent tout entier en prenant successivement pied sur tous les points où se rencontraient quelques-uns des avantages pouvant favoriser la création d'établissements coloniaux : ils y installèrent soit des colons libres, soit, sous le titre de stations pénales, des dépôts de convicts. C'est ainsi qu'avant 1834, on les vit, dans la Nouvelle-Galles, s'établir en peu de temps au port Stephend sur les rives du Karnia, au port Macquarie, à Moreton-Bay, à l'embouchure de la rivière Brisbane et dans les petites îles Maria et Sarah sur les côtes de la Tasmanie (terre de Van-Diemen). Au nord, ils jetèrent les fondements de la ville de Dundas, dans l'île Melville, sur le détroit d'Apsley, à peu de distance de l'île Bathurst, position d'une grande importance politique en ce qu'elle est voisine de Timor et de la Nouvelle-Guinée et qu'elle permettra par la suite, aux Australiens, de faire une concurrence redoutable aux établissements hollandais de la Malaisie. Le port Western et l'île Phillip, au nord du détroit de Bass, reçurent aussi des colons.

L'année 1826 vit les Anglo-australien formen une

petite colonie à la partie sud-ouest de leur continent, au port du Roi-Georges, non loin du cap Leeuwin, position recommandée par une excessive fertilité et plus voisine que Sydney de l'Inde, de Maurice et du Cap. Mais le plus important de ces établissements secondaires est sans contredit celui de la rivière des Cygnes dans le nord du cap Leeuwin. Cette nouvelle colonie, dont le territoire très salubre est en même temps d'une extrême fertilité, fut fondée au moyen de colons libres, par une compagnie particulière à laquelle le gouvernement fit la concession d'un million d'acres. Ces avantages, joints à sa position géographique, la font envisager pour l'avenir comme un rival heureux de la Nouvelle-Galles, et nul ne doute que dans la suite elle ne justifie pleinement le nom d'Hespérie australe.

Les premiers mois de 1830 furent signalés par les découvertes les plus importantes auxquelles puisse donner lieu le continent australien. Le capitaine Sturt embarqué sur le Murrumbidgee, dont la source est située non loin de la côte orientale de la Nouvelle-Galles et qui traverse les vallées entre les Montagnes bleues et les Alpes australiennes, descendit cette rivière jusqu'à son confluent avec le Darling qui vient du nord, 3 degrés environ plus à l'ouest que le point où s'était arrêté Oxley, dans son exploration du Lachlan. Le Murrumbidgee forme avec le Darling un large fleuve auquel M. Sturt donna le nom de Murray. Le Murray a son embouchure dans le grand lac de Victoria, non loin des rivages de la baie d'Encounter, très près du golfe Saint-Vincent.

Le successeur de Macquarie fut le général Brisbane,

astronome écossais, homme faible et irrésolu. L'histoire de son gouvernement tiendrait peu de place dans les annales australiennes, s'il n'avait pas été signalé par quelques découvertes géographiques. Ainsi Hovell et Hume, ce dernier natif de la Nouvelle-Galles, partis du lac Saint-Georges à la hauteur de la baie de Jervis, se dirigèrent vers le sud à travers le continent et parvinrent au port Phillip, au nord du détroit de Bass. — Cunningham trouva un passage pour pénétrer dans les vastes plaines signalées dans le nord et l'ouest par l'intendant général Oxley qui, lui-même, découvrait à la même époque une grande rivière navigable ayant son embouchure dans la baie de Moreton. Cette rivière reçut le nom du gouverneur.

Les Anglais doivent aussi au général Brisbane une institution qui activa considérablement la prospérité de l'Australie. Ce fut la création des Clearing-Gangs ou bandes de défricheurs, composées de convicts au service du gouvernement qui, sous la responsabilité d'un inspecteur, entreprennent, pour les propriétaires, le défrichement du sol à un prix fixé par acre, prix souvent payable en grains et très minime, relativement à celui de la main-d'œuvre libre.

Jusqu'en 1832, les terres avaient été concédées à peu près suivant le libre arbitre des gouverneurs, mais, à cette époque, un nouvel acte du pouvoir métropolitain ne laissa plus au pouvoir local que le droit de réserver des terres pour les églises, les écoles et les établissements publics. Tout le reste dut être vendu aux enchères, et sur un minimum de 5 livres sterling par acre.

De 1830 à 1859, un grand nombre de courageux voyageurs parmi lesquels il faut citer le major Mitchell, Grey, Hawdon, Eyre, le comte Strzelecki, le baron Hugel, les capitaines Cadell et Robertson, Robert Austin, Auguste Gregory et enfin le capitaine Scoresby, ont amené la connaissance d'un tiers au moins du continent australien. Mais le détail de leurs explorations demanderait un volume entier, et M. le marquis de Blosseville a dû se borner à citer leurs noms dans un chapitre spécial intitulé *Les Découvreurs*.

Les colons de l'Australie, dont le nombre augmentait journellement, réclamèrent bientôt avec plus d'instances un pouvoir législatif local. Les uns demandaient, par toutes les voies légales, un gouverneur nommé et payé par la couronne d'Angleterre, un conseil législatif viager et une assemblée à terme, élue directement par les colons ; les autres voulaient, outre le gouverneur, deux chambres législatives, dont une héréditaire. Ces demandes causèrent dans la colonie une agitation assez vive, dont le résultat fut une sorte de compromis par lequel la Nouvelle-Galles obtint une chambre haute, sorte de pairie viagère imitée de l'Écosse. La première session ouvrit le 10 mai 1853 ; mais ces vœux, timides encore en 1853, dit notre auteur, prirent une grande extension les années suivantes, et le gouvernement métropolitain fut forcé, en 1856, d'accorder à la Nouvelle-Galles une assemblée législative librement élue et parfaitement indépendante, dont les décisions firent loi dans les affaires intérieures en tant qu'elles ne touchaient pas au droit de souveraineté.

M. de Blosseville traite ensuite séparément des différents points du continent dont la colonisation a été entreprise et qui, en peu de temps, sont devenus en quelque sorte des colonies indépendantes dans la grande colonie australienne.

La Nouvelle-Galles a continué à se développer. Ainsi, il nous apprend qu'en 1848 elle comptait 220 000 âmes, et sa capitale, Sydney, 60 000. Des progrès ont eu lieu dans tous les genres, en proportions équivalentes. A la même époque, l'exportation des laines s'élevait à 23 millions de livres, celle des suifs représentait une valeur de 167 000 liv. sterl. Les acres de terre exploitées montaient à 152 000. Malheureusement certains abus s'étaient glissés au milieu de ces progrès. Malgré les efforts d'une police presque absolue dans la répression, la consommation des spiritueux s'est accrue d'une manière incroyable; en 1835 elle s'élevait à 7 gallons (près de 32 litres) par tête, tandis qu'en Angleterre elle atteignait à peine un gallon et demi.

En 1847, la population de la terre de Van-Diemen montait à 67 000 âmes. En 1838, le port d'Hobart-Town avait été visité par 370 bâtimens, et la marine coloniale en comptait 101. L'abondance et le bon marché des vivres lui avaient permis de secourir la Nouvelle-Galles pendant les années de sécheresse et de disette, de 1825 à 1829. Elle est aujourd'hui restée plus agricole et la Nouvelle-Galles plus pastorale. A côté d'Hobart-Town, la ville de Launceston a pris une importance réelle. Des carrières de marbre, des mines de fer, de sel, de charbon, sont en pleine exploitation. Trois établissemens pénitentiaires à divers degrés ont

été créés pour les convicts les moins capables de vivre au milieu des populations. Quant aux indigènes de la Tasmanie, là, comme dans toutes les colonies anglaises, ils ont disparu devant la civilisation, et dès l'année 1838 les tableaux de la population portent seulement 82 indigènes relégués dans l'île Flinders. Enfin, en 1852, les mêmes tableaux constatent que, parmi les anciens possesseurs du pays, les naissances ont cessé et que quelques vieillards survivent seuls.

Vers 1851, la Nouvelle-Galles, dont les limites intérieures n'étaient pas déterminées, menaçait de prendre une trop grande extension pour former un seul gouvernement, et d'autres parties du continent australien, qui avaient également reçu une population nombreuse, demandaient à la métropole une existence administrative indépendante de Sydney. Ces raisons déterminèrent la création d'un gouvernement nouveau dans la partie sud-sud-est de l'Australie, et la colonie de Victoria, capitale Melbourne, fut définitivement constituée. Ses limites intérieures partent du cap Howe sur la côte orientale, traversent les Alpes australiennes, prolongation méridionale des Montagnes bleues, et suivent le cours du fleuve Murray jusqu'au 34° latitude sud, où elles sont formées par une ligne imaginaire partant du fleuve et aboutissant à Discovery-Bay. Les côtes méridionales de cette nouvelle province, qui forment le nord du détroit de Bass, comprennent entre autres, le port Western, le port Phillip et la baie de Portland. La colonie de Victoria, dont la température rappelle celle de l'Espagne, embrasse un espace de plus de 100 000 milles carrés. Elle est divisée aujourd'hui en

21 comtés. Elle avait reçu comme premiers habitants, en 1833, des colons de la Tasmanie déjà trop resserrés dans cette position insulaire. Vingt ans après, en 1853; elle pouvait nourrir le double de sa population. Elle exportait, en 1850, 16 millions de livres de laine, et en 1855, 22 millions et demi. La même année, outre d'immenses pâturages, 22 000 acres de terre étaient en culture et 3 millions d'acres étaient concédés, dans une proportion de 400 000 par an, au prix moyen de 3 livres sterling par acre. Le recensement du 1^{er} décembre 1857, a donné 463 000 âmes. La population de la capitale, Melbourne, placée dans une position délicieuse, sur le versant d'une colline, à 8 milles de la mer, au bord du Yarra-Yarra, fleuve que remontent les navires de 200 tonneaux, s'est fabuleusement augmentée. Sous ce rapport, Melbourne laisse aujourd'hui Sydney bien loin derrière elle. Le nombre de ses habitants qui, 14 ans après sa fondation, s'élevait à 14 000, était de 100 000 en 1857, et le nombre des maisons de 10 000. Melbourne a pris l'aspect d'une des grandes cités des États-Unis. On y remarque deux évêchés, l'un catholique, l'autre protestant, et en somme, toutes les fondations nécessaires à une grande ville. La colonie de Victoria est aujourd'hui couverte de routes, on y compte trois chemins de fer. Enfin, Melbourne, séparée administrativement de la Nouvelle-Galles en 1851, demandait, dès 1852, au gouvernement de la reine, à devenir la capitale de tout l'empire anglo-australien. Cette prétention fut rejetée.

Si la colonie de Victoria s'est développée d'une manière prodigieuse, il n'en a pas été de même de

l'établissement formé par les Anglais, au nord de l'Australie, d'abord dans l'île Melville et ensuite à la baie de Raffles sur le continent, dans la presqu'île de Victoria. Les colons n'ont jamais pu s'y acclimater, et le port de Victoria, sa capitale, est resté à l'état de port de refuge, jusqu'au moment où, malgré l'importance politique et commerciale de cette position, son abandon fut décrété. Cependant l'infatigable activité des explorateurs anglais a fait découvrir, depuis peu, dans le bassin du fleuve Victoria à l'est du golfe de Cambridge, un territoire immense, fertile et salubre, qui par la suite remplacera avantageusement les plages inhospitalières de l'île Melville et de la baie de Raffles.

La destinée d'une autre colonie formée par les Anglais, sur la côte occidentale de l'Australie, à la rivière des Cygnes, dans le but avéré d'empêcher les Français de prendre pied dans ces parages qui auraient dû leur appartenir suivant le droit de possession fondé sur la découverte, fut toute différente de celle de l'établissement de l'île Melville (1).

La colonie de Swan-River, qui n'admettait dans son sein que des colons ou des travailleurs libres, languit en peu de temps, malgré l'excessive fertilité du sol. Les travailleurs libres voulant tous devenir propriétaires, voulant tous obtenir leur part du désert, la main-d'œuvre atteignit un prix tel, qu'il fut bientôt

(1) C'est ici le lieu de rappeler qu'au retour de la corvette *la Coquille*, un jeune officier de ce bâtiment, M. Jules de Blosseville, frère de notre auteur, remit au ministre un mémoire contenant un projet d'occupation de la rivière des Cygnes.

impossible de continuer les cultures, et qu'on eût été contraint à l'abandon si le gouvernement ne se fût décidé à en former un établissement pénal et si, à ce titre, il n'y eût envoyé un grand nombre de convicts. Aujourd'hui, l'établissement de Swan-River, considérablement étendu, est devenu le centre de la civilisation dans la région vaste comme un grand empire qui porte le nom d'Australie occidentale, territoire immense, encore presque inconnu, malgré le dévouement des nombreux voyageurs qui ont essayé d'en pénétrer le secret. On doit citer parmi ces intrépides explorateurs, les Dale, les Roë, les Hillinan, les Moore, les Bannister, les Grey, les Frazer, les Gregory et les Austin. En 1850, l'Australie occidentale comptait 5300 habitants, presque tous cultivateurs, attirés par l'appât des bénéfices que peut donner un sol vierge, sur lequel d'immenses prairies naturelles permettent d'entretenir d'innombrables troupeaux, et où le tabac, l'opium et le coton, donnent des produits de qualités supérieures; où des mines de houille, de cuivre, de plomb argentifère, promettent à l'industrie un développement qui sera secondé encore, par des ports sûrs et d'une facile dépense. Perth, la capitale, située sur la rivière des Cygnes, et Freemantle qui lui sert d'avant-port, peuvent être regardées aujourd'hui comme des villes de second ordre.

La dernière grande division administrative du continent de la Nouvelle-Hollande est l'Australie du sud à l'ouest de la Nouvelle-Galles et de la province de Victoria. Son territoire, équivalant en surface au double du Royaume-Uni, fut réservé par acte du Parlement à

l'émigration volontaire. Cette colonie, qui avait 10 000 habitants en 1839, cinq ans après sa création, en comptait en 1850, 63 000. Cette même année, le nombre des acres de terre défrichées s'élevait à 74 000 ; et l'on pouvait voir dans les pâturages 60 000 bœufs et près d'un million de moutons. Les blés de la province d'Adélaïde, l'une de ses parties, sont regardés comme les plus beaux de l'Australie. Les mines de cuivre les plus fécondes que l'on connaisse et des mines de plomb d'une exploitation facile, ont donné lieu à un grand commerce d'exportation.

L'Australie méridionale, découpée par les vastes golfes de Spencer et de Saint-Vincent, offre à la navigation un grand nombre de ports parmi lesquels on remarque surtout Adélaïde la capitale, sur le golfe Saint-Vincent et le port Lincoln sur celui de Spencer. Cette partie de la Nouvelle-Hollande est la plus fréquentée par les émigrants allemands ; ainsi, le seul port de Brême a expédié en 1847-48, 1157 émigrants pour cette destination.

Après avoir envisagé chacune des parties qui composent l'Empire anglo-australien, on peut dire comme résumé, que, parmi les progrès réalisés jusqu'à l'époque actuelle, la production des laines a pris le premier rang. En effet, non-seulement les laines australiennes peuvent concourir sur les marchés européens, mais encore elles y obtiennent la prééminence. L'augmentation du nombre des bêtes à cornes a eu lieu à peu près dans mêmes proportions et elles seront dans l'avenir un des principaux articles de commerce. L'élève des chevaux a aussi beaucoup prospéré. Ce sont les

chevaux de l'Australie qui s'acclimatent le mieux dans le Bengale.

Beaucoup d'arbres, de fruits ou de légumes de l'Europe ont été introduits en Australie et donnent de très beaux produits. La culture de la vigne s'y est même fort étendue ; mais l'olivier, le caféier, la canne à sucre et l'arbre à thé, n'ont pas aussi bien réussi. On espère beaucoup dans la culture du coton et l'Angleterre serait heureuse que sa colonie de la Nouvelle-Hollande fit pour ce produit une concurrence sérieuse aux États-Unis.

Un grand nombre de mines sont en cours d'exploitation ; Sydney, Melbourne et Adélaïde sont reliées par un télégraphe électrique. Trois grandes lignes de bateaux à vapeur rapprochent aujourd'hui l'Australie de l'Europe : la première part de Southampton et passe par le Cap ; la seconde, partant du même point et de Marseille, passe à Alexandrie et à Suez, elle touche à Melbourne et à Sydney ; la troisième, enfin, traverse le Pacifique et aboutit à Panama.

Ce n'est pas avec la seule Europe que l'Australie est en rapports commerciaux, mais avec tous les rivages de l'Océan indien, la Chine, l'Océanie et la côte occidentale de l'Amérique. Le mouvement commercial de l'Australie s'est élevé, en 1852, à 800 millions de francs.

Au point de vue intellectuel, ce vaste pays n'a pas fait autant de progrès qu'au point de vue matériel. La littérature sérieuse est encore dans l'enfance, et, dans cette branche, quelques noms seulement sont sortis de la foule. En revanche, le journalisme s'y est prématurément développé.

Depuis quelques années, le gouvernement anglais a prêté dans la colonie un appui plus ferme aux intérêts religieux, mais on y signale déjà autant de sectes protestantes que dans les États-Unis, sans en excepter les Mormons. Le clergé anglican s'y est, du reste, fait remarquer par son amour du lucre, et ses membres comptent au nombre des plus grands propriétaires terriens. Cet abus a pris de telles proportions, que le gouverneur Darling s'est vu forcé de limiter à 1280 acres, l'étendue des concessions à faire aux ministres du culte. Une extrême intolérance accueillit toujours les catholiques en Australie. Ce n'est qu'en 1832 qu'ils purent obtenir quelques concessions de terrain. Leur nombre représentait alors le tiers de la population totale.

Le gouvernement n'eut pas à se plaindre d'avoir secouru le clergé catholique, car les membres de ce clergé devinrent, en Australie, les propagateurs les plus désintéressés et les plus sincères de la civilisation. Ainsi, quelques prêtres catholiques et quelques ministres anglicans ont entrepris concurremment d'appeler à la jouissance de la civilisation plusieurs tribus sauvages de l'intérieur ; les premiers ont obtenu un résultat comparable à celui qui signalait autrefois à l'attention du monde chrétien les missions du Paraguay, et les seconds n'ont recueilli que des désastres, terminés par l'anéantissement de la population dont ils s'étaient chargés.

La fièvre de l'or, tel est le titre donné par M. de Blossville au chapitre dans lequel il traite des effets produits par la découverte en Australie de ce précieux métal.

La présence de l'or fut signalée vers le milieu de 1851, époque où l'émigration européenne, attirée par les gisements si riches de la Californie, commençait à délaisser la Nouvelle-Hollande. Au récit de cette découverte, un grand nombre d'émigrants changèrent subitement leur destination, et, en peu de temps, l'Australie qui semblait abandonnée eut à redouter un envahissement trop prompt. Ce ne fut plus la seule Europe qui lui envoya ses enfants, les immigrants affluèrent de toutes les parties du monde.

Antérieurement à 1851, on avait eu, dans la Nouvelle-Galles, quelques soupçons de la présence de l'or, mais aucun indice sérieux ne venant les confirmer, ils étaient tombés dans l'oubli, et le colon Hargraves qui, le 8 avril 1851, en apporta la preuve palpable, fut reconnu pour le véritable découvreur, et reçut, en récompense, 10 000 livres sterling (250 000 francs). C'est dans la Nouvelle-Galles, au sud des Montagnes bleues, à une faible distance à l'ouest de Bathurst, dans le groupe des Conobolas, au vallon de Summerhill-Creek, qu'Hargraves fit sa découverte ; mais bientôt de nouveaux explorateurs annoncèrent que les terrains aurifères avaient une étendue bien autre qu'on ne le supposait ; non-seulement l'or existait aux monts Conobolas, mais sa présence était constatée dans le bassin de la rivière Macquarie, et surtout sur les bords du Turon, torrent passant à 30 milles au nord de Bathurst.

Ces nouvelles eurent dans le principe un effet désastreux pour la colonisation sérieuse ; la fièvre de l'or saisit tous les habitants libres ou convicts ; la culture

fut abandonnée, les villes se dépeuplèrent, Sydney, entre autres, devint presque déserte. Le mouvement vers les mines ne se borna pas à la Nouvelle-Galles, des chercheurs d'or accoururent de tous les points des colonies australiennes. Les soldats, les marins eux-mêmes se rendaient aux mines, et la Nouvelle-Galles eût absorbé la population de l'Australie entière, si, quelques mois après, la présence de gisements aurifères plus riches que les siens n'eût été signalée dans la province de Victoria, au centre de la chaîne nommée Pyrénées, où les mines du Ballarat et du mont Alexandre, dans lesquelles l'or jaillit presque à la surface sous la pioche du travailleur, sont restées les plus célèbres du continent. L'ensemble des renseignements accuse aujourd'hui la présence de l'or dans les deux provinces de la Nouvelle-Galles et de Victoria, sur une surface estimée 20 000 milles carrés ; et des calculs partant nécessairement d'une base inexacte, évaluent la richesse des gisements à 26 milliards sterling.

Le résultat le plus réel de ces découvertes fut l'introduction en Australie des émigrants du monde entier ; population qui, accrue avec une promptitude inouïe, finit par se classer et forme aujourd'hui les éléments d'un grand peuple, parce qu'une partie a compris ce mot d'un voyageur, « que la plus belle mine c'est du blé et du vin avec la nourriture du bétail. »

Ici se termine la partie principale de l'ouvrage de M. Blosseville. Sur les quatre chapitres dont il nous reste à rendre compte, l'auteur en a consacré deux, sous le titre de considérations générales, à une sorte de revue rétrospective sur les essais tentés de nos

jours soit par les Français, soit par d'autres nations dans le but d'employer les malfaiteurs à la formation d'établissements coloniaux. Ces chapitres étaient le complément nécessaire d'un ouvrage qui commence par un exposé de la déportation dans les temps anciens et dans les temps antérieurs à 1793.

L'avant-dernier chapitre est un résumé des diverses opinions et controverses sur le principe de la déportation, et en dernière analyse, M. de Blosseville conclut que la France a déjà trop tardé à employer la colonisation pénale dont il y a tant de résultats heureux à attendre. Il admet, comme M. Barbaroux, *que Madagascar peut seule permettre une colonisation pénale française sur les larges bases de l'exemple anglais, et avec le concours prévu, réglé et encouragé de l'immigration volontaire.* Conclusion dont nous nous sommes fait nous-même l'interprète, et que nous ne saurions trop recommander.

V.-A. BARBIÉ DU BOCAGE.

17 juin 1859.

LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,

Par M. ALBERT-MONTÉMONT (1).

RAPPORT PAR M. E. CORTAMBERT.

La science, comme l'antique Janus, a deux visages : l'un grave, sérieux, d'une beauté majestueuse, mais sévère, regarde le petit nombre des adeptes, des initiés, les prêtres de son temple, pourrai-je dire ; l'autre, doux et aimable, est tourné vers la foule de ceux qu'attirent une curiosité noble, mais peu savante, un culte sincère, mais peu éclairé encore. C'est de ce second visage que M. Albert-Montémont a voulu façonner les traits ; il a voulu représenter, sous un aspect attrayant et gracieux, l'astronomie, cette sœur de la géographie (parenté qui, pour le dire en passant, m'a seule permis de parler ici d'une telle science, ordinairement en dehors et au-dessus de mes études) ; il a cherché à la faire connaître sans les calculs, les signes, les parenthèses, les formules dont elle est ordinairement accompagnée, et qui en rendent l'abord difficile pour ce qu'on appelle les gens du monde. Par un style clair, simple et élégant, il est parvenu à rendre intelligibles à tous les esprits les merveilleuses découvertes de la science ; il a jeté du charme et de la variété sur cette lecture par des morceaux de poésie tantôt dûs à sa propre muse, tantôt empruntés à celle des Daru, des Lemer cier, des Boscovich, des Delille, et de beaucoup

(1) 4^e édition, 2 vol. in-8°, 1839.

d'autres qui ont exprimé en beaux vers leur admiration pour la magnifique organisation de l'univers.

Notre ingénieux confrère a choisi très convenablement le titre de *Lettres*, pour montrer qu'il ne veut pas faire de la science proprement dite, mais plutôt esquisser, d'une plume légère et facile, les grandes vérités astronomiques. Nous désirerions seulement qu'on sût davantage à qui il adresse ses lettres : par un mot saisi en passant, j'ai pu voir que c'est à l'un de ses amis, et non à une dame, ce que j'avais cru d'abord, et ce qui serait peut-être préférable, pour forcer le style à s'assouplir encore plus par un besoin puissant de clarté et d'intérêt : l'auteur eût en cela suivi de célèbres exemples : Euler, Fontenelle, Demoustier, Aimé Martin. Si ce cachet épistolaire était plus prononcé, les *Lettres sur l'astronomie*, si intéressantes déjà, acquerraient plus d'attrait encore ; le désir de faire comprendre les grands faits de la science à une personne à laquelle on est lié par une douce amitié inspire certains tours de rédaction, engage à multiplier certaines formes de langage, qui font entrer forcément et intimement dans l'esprit ce qu'on veut exprimer. Si donc j'ai un reproche à adresser à cet estimable ouvrage, c'est de ne pas avoir peut-être assez ce caractère de *Lettres*, dont le titre a été cependant si heureusement adopté par l'auteur. Je n'en déclare pas moins les explications claires, simples, naturelles ; des notes et des éclaircissements très instructifs sont destinés à exposer les détails scientifiques qui ne pouvaient entrer dans le cadre des *Lettres*, et à mettre le lecteur au courant des découvertes les plus récentes, sans déranger le plan primitif de l'ouvrage.

Les premières Lettres jettent un coup d'œil sur l'objet et les avantages de l'astronomie, sur les astres en général, sur leurs mouvements, leurs distances, l'harmonie de ce sublime ensemble de l'univers. M. Albert-Montémont trace ensuite rapidement l'histoire de la science astronomique, histoire qu'il a déjà esquissée dans son introduction, et sur laquelle il reviendra plus tard vers la fin de son livre : peut-être aurais-je mieux aimé voir tout ce résumé historique d'un seul trait et dans une seule lettre.

La forme, et le double mouvement de la Terre retiennent assez longtemps le lecteur ; puis on trouve la description du Soleil, terminée par une belle ode que l'auteur adresse à cet admirable flambeau de notre système. Il nous offre, immédiatement après, l'histoire des planètes : on suit avec intérêt les détails nombreux qu'il donne sur ces corps, dont on compte aujourd'hui soixante-trois ; il n'est pas surprenant que, dans un si grand nombre, notre auteur ait oublié quelques-unes des petites planètes télescopiques récemment découvertes.

La Lune a ensuite son tour : ses révolutions assez compliquées, ses phases, sa constitution, ses taches, ses volcans probables, sont l'objet d'instructives explications ; je regrette cependant que M. Albert-Montémont insiste sur l'opinion qui attribue à ces volcans les aérolithes que nous voyons de temps en temps tomber sur la Terre : car, aujourd'hui, il est à peu près prouvé qu'il faut rattacher ces étranges pierres à l'histoire des étoiles filantes. L'astre des nuits méritait bien une ode ; l'auteur lui a consacré une de ses plus poétiques inspirations. Ce morceau termine agréablement le tome I^{er}.

Le tome II s'ouvre par la description des comètes : M. Albert-Montémont traite ce sujet curieux avec tout l'intérêt qu'il mérite ; il rappelle les opinions diverses émises sur l'action de ces corps mystérieux, sur l'effet que produirait le choc de l'un d'eux contre la Terre, effet terrible suivant Laplace et Delambre, tout à fait insignifiant suivant M. Babinet ; l'auteur des Lettres ne se prononce pas, et nous laisse dans une incertitude bien naturelle entre de si graves autorités.

Les deux lettres suivantes sont consacrées aux étoiles. Ces mondes merveilleux, ces soleils innombrables semés dans les champs de l'infini, ont enflammé l'imagination de notre poète, qui leur a adressé un hymne plein d'enthousiasme. Il a donné des explications très développées sur les constellations, sur leurs noms, sur les diverses origines des signes du zodiaque, surtout sur celle qui se rattache à la brillante mythologie grecque.

L'auteur compare ensuite les divers systèmes astronomiques de Ptolémée, de Copernic, de Tycho-Brahé, de Descartes. Puis il explique les découvertes de Newton ; et l'une de ses plus belles Lettres est celle qui traite de la pesanteur universelle : ce magnifique sujet lui inspire encore une ode.

Vient ici une notice biographique des principaux astronomes depuis Newton jusqu'à nous ; pour ne pas interrompre la marche et l'enchaînement de ses descriptions, l'auteur aurait peut-être bien fait de rejeter cette biographie tout à fait à la fin de l'ouvrage. J'adresserai une critique du même genre au chapitre du calendrier, qui vient ensuite, et qui me semblerait

plus convenablement placé à côté des signes du zodiaque, ou, mieux encore, à la suite des mouvements de la Terre, qui sont l'origine des divisions du temps. Je recommande ces légères modifications à notre confrère pour sa cinquième édition, qui suivra sans doute de près celle-ci.

Les marées, dont la description vient maintenant immédiatement après le calendrier, ne seraient plus séparées, dans le plan modifié que je propose, de la pesanteur universelle, à laquelle elles se rattachent si directement.

M. Albert-Montémont a cru devoir donner, à la fin de son ouvrage, quelques explications sur les principaux météores, sur les vents, sur les volcans : ce n'est pas de l'astronomie, il est vrai : c'est déjà de la géographie physique. Mais la transition de l'astronomie à la géographie est facile : c'est à travers l'atmosphère que nous voyons les astres : il faut tenir compte, dans leur observation, d'une foule de phénomènes météorologiques de réfraction, de réflexion, etc. On conçoit donc que l'auteur ait pu traiter ce sujet dans son livre, et ma critique s'en félicite puisqu'elle se trouve replacée ainsi sur le terrain géographique, où elle se sent plus libre et plus ferme que dans ces espaces célestes, à travers lesquels elle ne s'élançait qu'avec timidité. La cause des vents alisés est parfaitement expliquée ; les éruptions des volcans sont bien décrites. Les phénomènes électriques, galvaniques, magnétiques, électromagnétiques, trouvent même leur place dans cette esquisse, et l'auteur parle naturellement de cette merveilleuse télégraphie nouvelle qui anime, pour ainsi dire, la

pensée humaine de notre globe tout entier. Il admire avec raison, à ce sujet, le génie de l'homme, et il termine par ces belles paroles, qui sont comme le résumé des nobles idées qui règnent dans tout son livre :

« Les découvertes successives que le temps amène dans le vaste empire des sciences ne font que rehausser l'idée de l'esprit de l'homme, glorieux de saisir l'ensemble de l'univers et de pouvoir apprécier, autant qu'il est en lui, cette suprême intelligence qui gouverne toutes choses et en pondère l'immuable harmonie. En jetant un regard sur la nature et sur nous-mêmes, notre respectueuse admiration remonte vers cette sublime intelligence qui est Dieu, unique source du beau et du juste, centre et flambeau divin de l'éternelle vérité. »

E. CORTAMBERT.

Nouvelles et communications.

UN MANUSCRIT DE LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE, DÉCOUVERT AU MONT ATHOS.

On savait depuis longtemps qu'il existait d'anciens manuscrits dans les couvents du mont Athos et même on avait entendu parler de cartes grecques datant du commencement du moyen âge. Jusqu'à présent ces cartes modernes ne se sont pas retrouvées dans les monastères, et l'on ne connaît guère que deux ou trois portulants grecs des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Le voyage que vient de faire au mont Athos un savant russe, M. Pierre de Sévastianoff, a amené la découverte de plusieurs manuscrits précieux, non moins anciens, et relatifs à la géographie. En l'année 1856, il était au monastère dit de Vatopède ; entre autres manuscrits, il en a trouvé un qui renferme la géographie de Ptolémée avec les cartes, ainsi que des fragments de la géographie de Strabon. Avec le secours du nouvel art de la photographie, il a pris une copie entière et complète de ces manuscrits, avec la fidélité qui appartient à ce procédé, aussi sûr que rapide. Le Ptolémée ne porte pas l'indication de l'auteur des cartes, Agathodémon, comme dans les manuscrits de Venise, de Paris et de Vienne ; d'autres différences importantes se remarquent dans ces cartes, soit pour le dessin, soit pour la nomencla-

ture; les variantes du texte ajouteront à l'intérêt de cette découverte.

La notice suivante que j'avais demandée à M. de Sévastianoff pour accompagner un fac-simile dont je lui suis redevable, ajoutera encore à cet intérêt; elle est de M. Gabriel Destounis, attaché au département asiatique du ministère des affaires étrangères de Russie, à qui M. de Sévastianoff avait donné à étudier le *fac-simile* complet.

JOMARD.

REMARQUES

Sur le manuscrit de la Géographie de Ptolémée, trouvé au monastère de Vatopède (mont Athos), reproduit photographiquement, en entier et en grandeur naturelle, par P. de Sévastianoff.

Occupé à étudier la copie photographique du manuscrit de Ptolémée, qui se trouve au couvent de Vatopède, au mont Athos, j'ai dû me borner à quelques observations. Aucun manuscrit grec de Ptolémée ne se trouvant à Saint-Pétersbourg, il m'a été impossible de collationner le nouveau *fac-simile*.

Quant à l'extérieur du manuscrit, il doit représenter quelque ressemblance avec le manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, selon la description qu'en a donnée M. Wachsmut (1). Ici, comme dans l'exem-

(1) Voyez-en la description détaillée dans l'excellente dissertation de Heeren : *De fontibus Geographiæ Ptolemæi*. (Commentationes Götting. Recent. VI.)

plaire de Vienne, chaque carte, à bien peu d'exceptions près, occupe deux pages en regard. Dans toutes les deux, les chaînes de montagnes sont indiquées par des lignes ; on y voit les méridiens et les parallèles ; les heures des plus longs jours sont à la droite ; l'orthographe y est assez soignée ; enfin ces cartes sont coloriées ; mais voici la différence : à la fin de l'exemplaire de Vatopède, on ne lit point, comme à la fin de ceux de Vienne et de celui de Venise, l'inscription suivante : *Τῶν Κλαυδίου Πτολεμαίου βιβλίων ὄντων τὴν οἰκουμένην πᾶσαν Ἀγα-
θοδαίμων Ἀλεξάνδρεϋς ὑπετύπωσε.* En outre, dans le texte de Vatopède, on trouve inscrit, sur le front de chaque carte, un sommaire tiré du livre VIII^e de la Géographie ; dans celui de Vienne, ce sommaire se trouve sur le revers des cartes. Le manuscrit de Vienne a été écrit en 1454 par Jean Santariote, Thessaliote ; la date de celui de Vatopède n'est point indiquée, mais il n'en est pas moins sûr, à en juger par l'écriture, qu'il est beaucoup plus ancien que celui de Vienne.

Pour me rendre compte de la valeur du manuscrit en question, j'ai profité de l'accès facile et bienveillant qu'offre la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, et j'ai mis à contribution ses éditions grecques et latines de Ptolémée.

Je commence par le chapitre sur la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, etc. En collationnant le *fac-simile* photographique avec différentes éditions, j'ai trouvé dans le texte de Vatopède quelques différences dans les noms propres ; par exemple : le golfe Maliaque y est nommé Malinaque ; la Paraxie, Parexie ; la Bisaltie, Bixaltie ; le nom du district des Dassaretes y est

méconnaissable ; mais il en est de même dans d'autres manuscrits. C'est ainsi que dans le même passage, nous trouvons, édition de Montanus (1605), dans le texte grec, Erigonon au lieu d'Erigon ; le district des Albotes à la place de celui des Almopes, etc. Dans l'édition de Montanus, on trouve la même faute que dans le manuscrit de Vatopède ; la rivière appelée Woïoussa, de nos jours, qui anciennement se nommait Ἀίαξ ou Ἀῶος (Aous), est nommée, dans l'une comme dans l'autre, Loüs (Λῶος), sur la carte de Vatopède, dans la traduction latine de Montanus, de même dans la traduction italienne de Ruscelli (1561, Venise), — Loio. Cette faute a dû se glisser primitivement par suite de la ressemblance du lambda et de l'alpha.

Le dessein principal de la Géographie de Ptolémée étant de déterminer les longitudes et les latitudes, il m'a été indispensable de fixer mon attention sur ce sujet. Il est bien constaté que la ville de Pydna se trouvait au sud de l'Aliacmon (l'Indjé-Karassou des Turcs) ; cependant Ptolémée la place au nord de cette rivière ; il indique 39° 45' pour la ville et 39° 40' pour l'embouchure de la rivière. Mais cet écart ne se voit pas seulement dans le manuscrit de Vatopède, il est encore dans l'édition de Montanus, même dans celle de M. Nobbe, qui a confronté plus de manuscrits que tout autre. Si ce n'était qu'une faute dans le chiffre des minutes, l'ordre même dans lequel se succèdent ces noms viendrait confirmer le fait que Ptolémée lui-même plaçait Pydna au nord de l'Aliacmon : car dans ce passage du texte, c'est du nord au sud que se dirige notre géographe. Pour résoudre cette difficulté, atten-

dans les variantes de la grande édition, promise par le professeur Nobbe, de Leipzig (1).

Aigosthène se trouve indiquée par 50° 45' de latitude ; Syphae, par 51°, par conséquent, la première de ces villes à l'occident de la seconde. Bien plus, Aigosthène y est nommée parmi les villes de l'intérieur de la Phocide. L'une et l'autre se trouvent ainsi placées dans toutes les éditions que j'ai pu comparer. Le manuscrit de Vatopède venant à l'appui de la vulgate, relativement à la longitude, ainsi qu'à la situation méditerranéenne d'Aigosthène, la question suivante s'offre d'elle-même : ne pourrait-on pas admettre cette leçon comme exacte ? Mais elle est en contradiction avec un fait avéré, savoir : le gisement d'Aigosthène à l'orient de Syphae, au bord de la mer, constaté, non-seulement par l'accord unanime de tous les savants qui se sont occupés à déterminer l'emplacement de cette ville, mais, qui plus est, il y a une inscription trouvée depuis peu par M. Forchhammer dans la place indiquée avant lui par les autres savants (2). A quoi nous en tenir ? Ne saurait-on pas admettre qu'au milieu de la Phiotide, il pouvait y avoir une autre Aigosthène, différente de l'Aigosthène maritime ?

Je passe à la carte qui correspond au texte du manuscrit de Vatopède. D'un côté, on est frappé par l'analogie qui existe entre le texte et la carte ; d'un autre

(1) Voyez la préface de son édition stéréotype, en trois volumes. Leipzig (1843-1845).

(2) Voyez cette inscription dans la brochure intitulée : *Halkyonia*, ar P. W. Forchhamer, Berlin, 1857, pages 33 et 15.

on n'est pas moins frappé par le manque d'analogie. On ne trouve pas sur la carte de Macédoine (Epire, Thessalie, etc.), un seul nom qui ne se trouve dans le texte, pas un seul nom récent. C'est ainsi que les écarts des manuscrits, peut-être les erreurs de Ptolémée lui-même, que je viens de signaler, se répètent sur la carte. Ainsi il n'y a aucune innovation dans les noms. En quoi diffère donc le texte de la carte ? C'est qu'on ne trouve point indiqué sur celle-ci ce qui se lit dans le texte. D'ailleurs ceci a été observé sur les cartes des autres manuscrits. Sur la carte du manuscrit de Vato-pède, la plupart des noms des districts, les noms de quelques villes, de quelques chaînes de montagnes, de quelques caps, sont omis. Il est hors de doute que celui qui a dessiné les cartes annexées à l'ouvrage du grand géographe, que ce fût lui-même ou un autre personnage, y a placé toutes les villes, les rivières, etc., qui se sont trouvées dans le texte de Ptolémée : une fois qu'on les voit astronomiquement déterminées dans le texte, comment aurait-on pu les omettre dans la carte ; ou bien quel savant aurait eu la hardiesse d'omettre à dessein ce qui a été cru indispensable par un homme comme Ptolémée, dont l'autorité est demeurée irrécusable à travers les siècles jusqu'à l'époque de la renaissance ? Les siècles qui les suivirent n'étaient pas en état de compléter ni de corriger Ptolémée : ils étaient passés ces temps où Strabon corrigea Ératosthène, où Ptolémée corrigea Marin de Tyr (1). Il serait par conséquent bien hasarde d'admettre des omissions faites

(1) Voyez le texte de Ptolémée, livre I, chap. 6 et 17.

à dessein. Ces omissions sont arrivées plus tard : par suite des copies réitérées des cartes , les noms échappaient imperceptiblement, ce qui a dû passablement abrégé l'onomasticon du fameux géographe. Ainsi, quoique le nombre des noms qui se trouvent sur la carte soit bien réduit, comparé au nombre primitif des noms de Ptolémée, en revanche nous n'y apercevons pas de noms postérieurs à l'époque de Ptolémée. Cette carte, quoique incomplète, repose sur une base ancienne, sur la base du texte même : on y aperçoit des omissions qui ne sont pas faites à dessein, mais qui se sont accumulées par la marche des siècles ; personne n'y a ajouté du sien, personne n'y a exercé son esprit. Ceci lui donne un caractère tout archaïque. Il en est bien autrement des textes imprimés. Les anciennes éditions, celle de Rome (1478, lat.), celle d'Ulm, (1482, lat.), n'ont fait, il est vrai, qu'incliner un peu les méridiens vers le pôle, pour donner aux terres une configuration plus rapprochée de la réalité, les données des noms n'y étant suppléées que d'après les lacunes du texte de Ptolémée lui-même (1). Quant à Mercator, on sait qu'il n'avait pas gravé ses cartes d'après celles qui sont annexées aux manuscrits, mais bien sur des cartes imprimées. C'est pourquoi vous lisez sur sa carte, au lieu d'Erignon, Drilon (ce qui rappelle le nom moderne *Drin*) ; la ville de Stobæ au nord d'Axius (2), tandis que la carte de Vatopède a bien raison de la placer au

(1) Voyez la dissertation citée ci-dessus, de Heeren, pages 68-71.

(2) Voyez la carte de Mercator, annexée à l'édition de Montauu 1605.

sud. Il reste hors de doute qu'une carte ancienne manuscrite, quelque incomplète, quelque difforme qu'elle fût, offre d'excellents matériaux, tandis que les cartes imprimées, pour être corrigées et augmentées, ne sauraient servir de matériaux.

Avant de quitter cet intéressant *fac-simile*, je me suis décidé à en collationner un passage avec la meilleure des éditions, celle de M. Nobbe, et avec un très ancien manuscrit latin de Ptolémée, conservé à Saint-Petersbourg, dans la bibliothèque de l'état-major. Une partie de ce manuscrit renfermant les pays qui correspondent à la Russie, a été insérée dans le X^e volume du *Bulletin de l'Académie des Sciences*, par le D^r E. Muralt. En voici quelques données (les mots étant mis en latin).

La latitude de Chersini suivant le manuscrit de l'état-major est			
de.....	59° 1/2	Manusc. Vatopède...	59°
Aera.....	49° 2/3	—	49° 1/2
Orthographe des noms :	Hypenis.	—	Hypainios.
»	Rosolani.	—	Roxolanæ.
»	Sulones.	—	Soulanes.
»	Phengitæ et	—	Piengitæ.
»	Poengitæ.		

Au sujet de la carte de la Sarmatie européenne, j'ai la même remarque à faire qu'au sujet de la carte de Macédoine, Epire, etc. Il n'y a pas un seul mot de changé ; ce sont tous les mêmes noms, et il y a des omissions.

Le texte et les cartes qui vont être livrés aux études des savants, présentent un intérêt particulier même

sous le rapport philologique. Je veux parler de la diversité d'écriture des noms propres, qui nous témoigne du changement successif que subissait la prononciation des noms propres. C'est ainsi que M. Nobbe lit, comme de raison, *Δυρράκιον* ; sur la carte de Vatopède, le *χ* a dégénéré en *κ* ; puis le texte de Vatopède change l'*υ* (upsilon) en *ου* ; et ce *Δυρράκιον* nous rapproche insensiblement du Durazzo des Italiens. Dans le texte de Vatopède, vous lisez *Σικυων*, forme ancienne et sur la carte de Vatopède, *Σικυωνη*, forme allongée postérieure. C'est de cette manière qu'a dû se former *Πλευριωνη* (texte de Vatopède) de *Πλευρων* qui est plus ancien ; c'est pourquoi M. Nobbe, tout en introduisant cette leçon, *Πλευρώνη*, ne manque pas d'intercaler cette dernière voyelle. Ajoutons que le texte est plus correct et plus exact que la carte.

Je demanderai la permission d'arrêter l'attention sur un fait particulier. Le texte de Vatopède conserve le district d'Albanon et la ville d'Albanopolis ; la carte ne porte que cette dernière ; car dans la carte, comme d'ordinaire, on a omis le district, tout en maintenant la ville. Ce nom réputé récent vient donc de nouveau frapper les yeux de l'ethnologue. On sait qu'autrefois, lorsqu'on penchait à considérer les Albanais comme une des tribus amenées par les migrations du moyen âge, ces deux noms qui figurent dans Ptolémée ont été mis en doute : c'était l'autorité du fameux Mannert qui décidait alors la question. Mais la reproduction de ces noms dans plusieurs manuscrits de Ptolémée, dans ses cartes, le mont Albion dans Strabon (dans le voisinage des Albanais) que Ptolémée appelle Albanon,

l'île d'Arbe (ou Albe) dans l'archipel illyrien, le nom d'Arbénie donné au district qui avoisine le golfe de Vallone, le sens plus étendu donné à l'Arbénie par l'usage, toutes ces données, rapprochées par M. Hahn, ne permettent plus de mettre en doute l'existence du district d'Albanon et d'Albanopolis à l'époque de Ptolémée. On sait que les Grecs appellent ce peuple *Ἀλβανοί*.

Enfin, l'autochthonisme des Albanais prouvé par Hahn, par Pott, au moyen de la linguistique, ne laisse plus lieu aux doutes. L'ancien manuscrit qu'on vient de faire connaître ne fait que confirmer toutes ces données de la science.

Telles sont les observations qu'on a pu faire sur deux localités et qu'on se garde d'appliquer à tout le texte et à toutes les cartes du manuscrit de Vatopède. L'appel fait par M. de Sévastianoff aux personnes spécialement versées dans la géographie ancienne, ainsi que dans la critique des textes de Ptolémée, ne tardera point à amener une véritable appréciation du manuscrit de Vatopède.

DE LA CONSTITUTION PRIMITIVE

DE LA SOCIÉTÉ SERBE.

(Extrait d'une lettre de M. Boné à M. Viquesnel).

Vienne, le 26 mai, 1859.

M. Utieschenovitch, savant croate, conseiller ministériel au ministère de l'intérieur, a donné sur la consti-

tution de la famille Serbe dite *Zadruga* ou *Drutschwo*, de curieux renseignements. La *Zadruga* est propre aux Serbes. Les Russes n'ont que la propriété communale, les paysans russes de chaque commune *ne possédant individuellement rien*; et cultivant leurs champs en commun sous les ordres de leurs maires de village pour se partager les produits des récoltes d'après le chiffre numérique de chaque famille. La communion de famille des Slaves du midi était, telle qu'elle existait autrefois et qu'elle existe encore en partie aujourd'hui, un état intermédiaire de possession territoriale, qui serait peut-être applicable au passage des paysans russes de leur état actuel à l'état libre et au droit individuel de possession territoriale. Malgré ces deux façons de posséder des immeubles (si étrange aux yeux de l'ouest de l'Europe), les individus des familles russes et slaves peuvent posséder de l'argent, des papiers, des meubles, du linge, des bestiaux, etc., comme fortune particulière pour laquelle ils peuvent tester, tandis que pour le bien d'une communion de famille aucun testament n'est possible et valable, excepté le cas d'un seul survivant de famille. Le bien reste à la famille; tant pis pour celui qui s'ensépare et va courir le monde. Il pourra bien quelquefois être secouru par la famille ou aidé dans ses études, son commerce, etc.; mais il n'a part aux bénéfices des travaux exécutés en commun dans la famille que lorsqu'il y rentre. Voilà la solution de l'énigme de l'absence des pauvres slaves dans toute la Turquie d'Europe. Ils n'ont pas besoin de mendier, puisque dans la misère leur famille doit leur fournir de quoi vivoter sans déshonorer leurs proches. D'une autre part, les Slaves peuvent

exercer toutes sortes de professions, sans pour cela sortir tout à fait du lien de la communauté de famille ; ils y rentrent quand ils veulent. Pour donner aux travaux de campagne et à l'administration des biens d'une famille une suite et la régularité nécessaire, la famille se choisit à la majorité des voix un chef, qui ordonne, distribue les travaux à sa guise, loue des ouvriers s'il le faut, réprimande les paresseux, apaise les dissensions, décide sur les prétentions qui s'élèvent et punit même jusqu'à un certain point les membres de la famille qui se montrent revêches. C'est à la fois un père de famille soigneux, un directeur de police de famille et un agent surveillant. Ce *Stareschina* est loin d'être toujours le plus âgé ; c'est au contraire d'ordinaire le plus entendu, le plus actif. L'élection est pour un temps illimité, court ou long ; si la famille est mécontente, on va aux voix et on change son chef de file. Ce dernier a bien le droit d'emprunter sur les biens de la famille jusqu'à la moitié de leur valeur, mais il ne peut le faire qu'avec l'assentiment de la famille.

Ce droit slave paraîtrait avoir été aussi en pratique très anciennement chez les Czèches. Aujourd'hui on le trouve dans toute la Turquie d'Europe, la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, la Syrmie et le Bannat. Or dans ces cinq derniers pays autrichiens, il n'y en a qu'environ la moitié ou les deux tiers, qui fassent partie de la frontière militaire, c'est-à-dire du pays limitrophe de la Turquie, car toute la population est censée militaire et n'est régie que militairement. Le gouvernement avait trouvé dans les communautés de famille un moyen facile d'entretenir toujours sur la frontière, et à peu de frais,

une force armée exercée, car chaque communauté de famille était obligée d'entretenir en tous temps un ou deux soldats, de les équiper, armer et nourrir, de les remplacer lorsqu'ils meurent. On comprend que le temps de ce service peut pour l'individu se prolonger ou se raccourcir, parce que la famille pouvait à volonté remplacer Pierre par Jean. Dans le service ordinaire de postes à la frontière, un homme est tout au plus séparé de sa famille six semaines : en temps de guerre c'est autre chose, et il y a alors le cas fatal que tous se mariant de bonne heure, les décès produisent beaucoup de veuves et d'orphelins. La dernière guerre des Autrichiens avec les Hongrois a donné 12000 veuves slaves du midi, dit-on. Aujourd'hui la famille croate ne nourrit ni ne vêtit les hommes qu'elle fournit, mais ils reçoivent pour chaque fois qu'ils se mettent sous les armes pour aller surveiller la frontière un boni mal taillé, qui doit leur servir à payer leur nourriture ; mais le fait est qu'ils emploient le tout, ou du moins une partie de cet argent-payé, à s'humecter le gosier de vin et d'eau-de-vie, et que la famille est néanmoins obligée de leur donner du pain à emporter.

Un second point capital est le nombre des individus soldats que le gouvernement peut lever ou exiger de chaque famille dans les districts militaires; or c'est *ad libitum* : par exemple, si hors des districts frontières militaires on lève dans un canton deux cents hommes, il peut arriver qu'on prenne dans un canton de même grandeur situé dans le district militaire des frontières jusqu'à deux mille hommes et même plus. Vous voyez que c'est faire sortir de terre des armées exercées.

D'une autre part, dans les pays slaves hors de la frontière militaire, le gouvernement autrichien, étant entré depuis 1848 dans des vues toutes nouvelles, le paysan devenant partout propriétaire foncier et vos lois civiles ayant gagné pied, le gouvernement, dis-je, n'a su que faire de ce qui lui a paru au premier abord, bien que basé sur la législation romaine, une absurdité contraire au développement des facultés individuelles et de l'industrie. Comme M. Utieschenovitch le dit fort bien, au moment où on sait à fond l'espèce de civilisation des Cafres et des Hottentots, on ne paraît pas même connaître entièrement en Autriche la cheville ouvrière du droit ou de la vie slave, et encore bien moins hors des limites de l'empire. Ce droit coutumier a pourtant 1200 ans d'existence.

Par suite de cette incurie, le gouvernement s'est montré passif envers ces communautés de famille hors du pays militaire des frontières, et ne s'est point opposé à ces intrus étrangers qui ont prêché contre la bêtise de ce droit. Il en est résulté que certaines communions se sont dissoutes, des partages ont eu lieu, des membres ont désobéi aux ordres du chef de famille et se sont laissé éblouir par des sophistes. Or la fin malheureuse n'a pas tardé à arriver. Réunis en famille et composés de deux, trois ou quatre ménages (ou plutôt maisons où ils couchent, car ils dînent ensemble) avec 25 à 40 *ioch* de terrain, avec plusieurs paires de bœufs ou chevaux, 4 à 8 vaches, 10 à 20 pièces de bétail, 15 à 20 cochons ou moutons, de la volaille et les instruments aratoires nécessaires, ils pouvaient cultiver le sol et en vivre; mais séparés, isolés avec trop

peu d'instruments et de bétail, ils n'ont pas toujours pu arriver à cultiver leur terrain ainsi morcelé. Ils se sont même partagé quelquefois des arbres, et jusqu'aux solives de leur maison ! Ils se sont endettés, ont vendu, et sont tombés dans la misère. Voilà donc une nouvelle *source de prolétariat en Autriche*.

En Croatie, le droit romain, y compris le droit de primogéniture pour les nobles, est suivi dans les villes ; mais à la campagne il n'y a que le droit de la communauté de famille. Ces coutumes demandent, il est vrai, des idées que n'ont pas nos paysans. D'abord un chef de famille se démet de sa place lorsqu'il sent que ses forces diminuent, d'après le proverbe, *Ko radi onaj valja i da sudi*, que celui qui travaille doit gouverner. Les slaves sont accoutumés à discuter leurs affaires de famille ; ils se plaisent à ces tournois d'éloquence d'intérieur, et sont prêts à céder lorsqu'on leur oppose de bonnes raisons ; ils parlementent même avec leurs ouvriers étrangers à la famille. Ils sont donc faits pour un régime parlementaire éclairé ; ils ne sont donc pas têtus et brutaux comme les paysans allemands. Les familles s'entr'aident pour les travaux de campagne, pour les moissons, etc. : c'est ce qu'on appelle une *moba*, une meute d'ouvriers ; les travaux s'exécutent alors en chantant des chansons appropriées à l'occasion. La maîtresse de maison reste chez elle avec les enfants et prépare le manger ; les enfants plus âgés conduisent les bestiaux sur les pâturages, ou vont à l'école. Les femmes vont aux champs en filant ou en portant leurs enfants à la mamelle sur leur dos. Le produit des récoltes est mis de côté par le maître et la maîtresse de la famille,

pour payer les impôts. Dans certaines contrées, le surplus des récoltes est partagé entre les paires d'époux. Néanmoins chacun de ces derniers a sa petite fortune, ses épargnes, le produit de son travail, par exemple pour la fabrication d'instruments de campagne, etc., quelquefois quelques bestiaux. Le *Stareschina* ne nourrit pas seulement toute la famille, il fournit aussi les vêtements et la chaussure. La toile se fabrique dans la famille; pour cela chaque paire d'époux a quelques carrés de chanvre et de lin. Le soir et dans la nuit, surtout en hiver, on file.

Dans certains pays les femmes alternent dans les soins du ménage, à savoir, pour la cuisine, la cuisson du pain, la nourriture de la volaille, pour traire les vaches, etc. Ces changements ont lieu de huit en huit jours; cela s'appelle « venues à leur tour », *Reduscha*. Les femmes âgées sont exemptes de travail, parce que les jeunes ou les belles-filles les remplacent. Lorsqu'une fille se marie, on lui donne une dot tirée de la fortune mobilière de la famille; elle sort du ressort de possession de la famille. Plus rarement on y admet au contraire des hommes épousant des filles de la famille. Le principe slave est que *l'homme doit pourvoir aux besoins de sa femme*.

Cette administration de famille y rend les vols et autres délits presque impossibles. Les membres mécontents quittent ordinairement la famille. Les chefs arrogants, injustes, sont bientôt mis de côté. L'harmonie dans les familles est par cela même assez générale. D'ailleurs la plupart ne sont pas si nombreuses qu'on se l'imagine. En moyenne, ce nombre ne dépasse pas dix

à douze individus, ce qui provient de la quantité des individus qui s'éloignent de la famille pour suivre une autre carrière. Dans certaines familles, les jeunes gens quittent la maison à tour de rôle pendant deux ou trois ans pour aller gagner de l'argent d'une manière ou d'une autre. L'argent gagné reste leur propriété en entier, ou ils en donnent un trentième à la famille, ce qui arrive surtout lorsqu'ils s'absentent en été et reviennent en hiver.

Les exceptions à cette règle sont çà et là des familles riches et composées de cinquante à soixante individus, ou bien l'opposé, de familles réduites à une seule paire d'époux, comme dans les comitats de Fiume et Warasdin.

Tel est le résumé fidèle de cette coutume enracinée par l'usage chez les Slaves du sud et enté sur leur caractère particulier ; mais pour nos jurisconsultes actuels les lois ne reconnaissent plus les droits coutumiers.

La communauté de famille a été réglée dans les districts militaires par une loi de 1807, renouvelée le 7 mai 1850.

Les Hongrois ont voulu ignorer ces coutumes et improviser une législation civile d'héritage comme chez eux, ce qui n'a fait qu'exciter en 1848 les Croates et les Serbes à se révolter. En Servie, un chapitre entier du code civil traite du *Zadruga* ou des communautés de famille, mais il contient des articles si diffus et si contradictoires qu'ils n'existent pas dans la pratique. En 1855 on y ajouta un commentaire, dans lequel on n'avait recours qu'à des *moyens moraux pour empêcher la ruine de l'usage des communautés de famille*. Ainsi

pour l'impôt personnel on décréta que dans une famille de quatre à cinq individus on serait libéré de cet impôt, que dans une famille de six à sept individus deux jouiraient de cette faveur, trois dans celles de huit à neuf individus, quatre dans les familles de dix individus. Ce sont ces essais de remplacer des usages antiques par une législation empruntée à des pays européens plus civilisés, qui sont en partie l'origine du mécontentement en Servie, où l'on ne put entrevoir, accoutumé que l'on était à des procédures courtes et à une législation simple, les bons effets de lois si antipathiques au sens du pays. A l'observation d'un étranger que la Servie ne pouvait avancer en civilisation sans littérature et sans livres, un Serbe de l'ancienne roche répondit tout crûment à la turque : *A schta su vasche knjige, ta od knjige staria je glava*, eh ! que sont vos livres ? la tête est plus ancienne que vos bouquins. *Bolje kaschto nosché i polovno, nego tudje iznova krojeno*, le nôtre (notre habit) est souvent meilleur, quoiqu'il soit usé, que l'étranger nouvellement réparé.

Dans le cas où une *Zadruga* se trouve réduite à une famille composée d'un seul enfant mâle et d'enfants du sexe féminin, le fils continue de posséder la propriété, et les filles reçoivent leur avoir en argent, et sortent de la famille et de la propriété. Le *Zadruga drutschina* ou *Druthro* ne doit pas être appelé un *usage patriarcal*, comme quelques personnes l'ont fait, car un patriarche doit être obéi en toute occasion par ses enfants, et ces derniers ont seuls des devoirs à remplir, tandis que dans le *Zadruga* il n'y a pas la moindre trace de soumission semblable à celle d'un esclave relativement au *Gospodar*

ou administrateur de la maison. On n'y trouve pas même la soumission stricte aux ordres paternels. Tous les membres ont les mêmes droits à la propriété ou fortune commune comme dans une société d'actionnaires, et on se subordonne rationnellement à l'administration du *gospodar*, tout en se réservant ses droits de discussion et de débat, décidés à la majorité des voix.

Les Turcs trouvant ces coutumes établies chez les Slaves et y apercevant tout de suite un excellent moyen non coûteux de gouvernement, n'eurent garde d'y toucher. Le *Stareschina* de chaque famille est celui seul avec lequel ils ont affaire, soit en fait d'impôt, soit en fait de police ou de délit. Le *Zadruga* et la juridiction ecclésiastique grecque, ainsi que les enchères des places, tel est le reliquat de l'empire byzantin que les Osmanlis ont continué et dont ils se sont fort bien trouvés. D'une autre part, on comprend aisément combien un tel état de choses facilite une unité et une révolte nationale, regardée comme la propagation d'une idée nationale. La réunion des *Stareschina* conduit naturellement à des assemblées communales peu nombreuses ; de celles-ci on passe à des assemblées de district, et enfin à des assemblées de province, lorsque les *Stareschina* choisissent entre eux des députés : telle est l'origine de la *Skoupschtina* serbe. On comprend que des institutions aussi démocratiques ne peuvent trouver grâce devant un gouvernement impérial juxtaposé.

Actes de la Société

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 mai 1859.

MM. les frères Hermann et Robert Schlagintweit adressent de Berlin, à la Société, leurs remerciements de la grande médaille d'or qu'elle vient de leur décerner pour leurs découvertes dans le Tibet et le Turkestan. Ils la remercient également des regrets sympathiques qu'elle leur a exprimés sur la mort de leur frère Adolphe, victime de son dévouement à la science. MM. Schlagintweit annoncent leur prochaine arrivée à Paris et leur intention de faire à la Société des communications sur leur voyage.

M. le Dr Poyet, admis récemment dans la Société, lui écrit de Ternova (Bulgarie), pour lui adresser ses remerciements et lui promettre son concours. M. le Dr Poyet se propose de continuer ses voyages en Bulgarie et d'étudier cette contrée intéressante à tant de titres ; il annonce qu'il recevra avec gratitude les instructions que la Société voudra bien lui adresser.

M. Jomard dépose sur le bureau une lettre et un mémoire de M. Paul Chaix, de Genève, contenant un exposé succinct des découvertes faites en Australie depuis 1842 jusqu'en 1858. La Commission centrale décide qu'il sera donné lecture à la prochaine séance de ce mémoire qui est accompagné d'une carte. M. Jomard

communiqué ensuite l'extrait d'une lettre du Dr Peney, médecin en chef de l'armée égyptienne au Soudan oriental. Cette lettre, datée du Soudan, annonce le départ de M. le Dr Cuny pour le Darfour et son arrivée dans ce pays.

M. d'Avezac annonce que l'édition du géographe anonyme de Ravenne, préparée à Berlin par MM. Parthey et Pinder, et qui était attendue comme prochaine, se trouve momentanément retardée par un contre-temps dont il n'y a du reste qu'à se féliciter : la réimpression, nouvellement faite à Bâle, d'un manuscrit non encore consulté, a offert aux savants éditeurs des variantes nombreuses et importantes, qui entraîneront une révision complète du texte, et de notables additions ; cette circonstance permettra sans doute aux nouveaux éditeurs de profiter du manuscrit de la bibliothèque du marquis Louis de Angelis, vendue en 1838 à Ferrare ; ils tentent aujourd'hui de nouveaux efforts pour en découvrir la trace.

M. d'Avezac entretient aussi la Société d'une ancienne boussole dont il vient d'avoir communication : œuvre de Hans Troschel, de Nuremberg, qui l'a exécutée en 1592, elle est d'un beau travail, formée de deux plaques épaisses d'ivoire, ajustées à charnières et s'ouvrant à angle droit. Dans celle des deux plaques qui reste horizontale, est creusée la cuvette renfermant l'aiguille aimantée ; dans l'autre est percé un trou circulaire destiné à viser l'étoile polaire pour prendre des azimuts. Une soie tendue entre les deux plaques sert à la fois de ligne directrice pour ces observations, et de gnomon pour un double cadran solaire correspondant

à 48° d'élévation du pôle, et donnant, outre les heures, la longueur relative des jours et des nuits d'un tropique à l'autre. Quand la boîte est fermée, les deux faces extérieures, garnies chacune d'une alidade ou indicateur mobile de cuivre, offrent respectivement, en dessous un calendrier lunaire perpétuel, en dessus une rose de seize vents pour l'orientation de laquelle le trou circulaire du couvercle laisse apercevoir la pointe nord de l'aiguille.

Mais une particularité qui donne à cet instrument un intérêt spécial, c'est que la ligne nord et sud tracée au fond de la cuvette qui renferme l'aiguille, est, évidemment à dessein, à 5° environ de déclinaison vers l'est du nord vrai, tel qu'il est signalé soit par l'ombre méridienne du gnomon, soit par l'observation directe de l'étoile polaire.

M. Jomard remarque à cette occasion qu'il existe au Département des cartes de la Bibliothèque impériale, une carte xylographique allemande de l'Europe centrale, non datée, mais qu'il suppose exécutée vers 1460, et sur laquelle on voit, outre un curieux itinéraire mesuré par milles, la figure d'une boussole avec l'indication expresse d'une déclinaison orientale d'environ 10° .

M. d'Avezac rappelle, à ce sujet, que l'atlas d'André Bianco contient déjà en 1436 une figure spécialement relative à la déclinaison magnétique ; il ajoute que, dans sa pensée, non-seulement la connaissance de ce phénomène, mais même celle de la variation corrélative à la diversité des lieux remonte beaucoup plus haut qu'on ne le croit généralement : il cite des observations de Christophe Colomb d'où il résulte que ce

grand homme avait constaté, sans en avoir conscience, la variation diurne de l'aiguille aimantée ; que de même l'illustre navigateur a constaté l'usage, déjà établi de son temps, de boussoles corrigées de la déclinaison, telles qu'on les retrouve au xvi^e siècle.

Au surplus, M. d'Avezac croit possible de recueillir des données assez nombreuses sur l'angle de déclinaison corrélatif à diverses époques anciennes en certains parages très fréquentés : il prépare un travail à ce sujet, et il a l'espoir d'offrir prochainement aux physiiciens qui se préoccupent d'une translation plus ou moins sensible des coordonnées magnétiques d'Orient en Occident, une série de déterminations historiques antérieures aux observations connues et remontant jusqu'au commencement du xiv^e siècle, de manière à agrandir notablement le champ des vérifications relatives à la loi des variations séculaires de la déclinaison.

M. Vivien de Saint-Martin communique une lettre de M. Boué à M. Viquesnel, ajoutant quelques détails à ceux que le savant géologue lui adressait dans une lettre précédente sur les populations slaves. La Commission centrale décide que cette seconde lettre servira à compléter les extraits que le *Bulletin* doit donner de la première. M. le secrétaire général est chargé de ce travail.

M. Malte-Brun fait un rapport verbal sur l'atlas classique de géographie moderne de M. Th. Joly, professeur à l'Athénée royal de Bruxelles. Cet atlas, principalement destiné à l'éducation secondaire, présente entre autres améliorations un figuré des montagnes qui permet au simple coup d'œil d'en évaluer les hauteurs

proportionnelles. Les vides de chacune des cartes sont de plus remplis par des gravures bien exécutées représentant les objets des trois règnes de la nature qui sont plus particulièrement propres à chaque pays et peuvent familiariser l'élève avec les connaissances élémentaires de la géographie naturelle.

Le même membre lit la notice que M. Laroche a adressée à la Société dans sa dernière séance, sur les communications à établir entre le Sénégal et l'Algérie. Un extrait de ce travail est renvoyé au *Bulletin*.

M. le chevalier Pontelli met sous les yeux de l'assemblée deux cartes manuscrites des contrées de Tabasco, de Chiapas et de Soconusco, qu'il a levées dans le cours de son voyage dans l'Amérique centrale. La Société examine ces cartes avec intérêt et adresse ses félicitations à l'auteur, en lui exprimant le désir de les voir bientôt devenir l'objet d'une publication.

Séance du 20 mai 1859.

M. le président prend la parole pour annoncer à l'Assemblée la perte que la Société vient de faire dans la personne de M. le baron Alexandre de Humboldt, l'un de ses présidents honoraires. Il demande que l'expression des sentiments de la Société et des profonds regrets qu'elle éprouve soit consignée au procès-verbal. La Commission centrale décide qu'une notice sera consacrée à perpétuer le souvenir des travaux du baron de Humboldt et des services qu'il a rendus à la géographie.

M. De la Roquette est prié de vouloir bien se charger de ce travail.

M. l'amiral Lutké, vice-président de la Société impériale géographique de Russie, adresse le compte rendu des travaux de cette Société pour l'année 1858. Comme le fait remarquer M. l'amiral Lutké, la Société géographique de Russie persévère dans la voie qu'elle s'est tracée, et continue de diriger ses efforts vers l'étude des diverses parties de l'Asie, afin de combler les lacunes qui existent encore dans la géographie de ces contrées.

M. Malte-Brun entretient l'Assemblée de la discussion qui s'est élevée au sein de la Société royale géographique de Londres, entre MM. Macqueen et Speke à propos des sources du Nil. Le premier pense que le Nil Blanc ne prend pas sa source seulement sur les hauteurs du Kilimandjaro, mais qu'il se nourrit d'un filet d'eau sortant de la chaîne du Kénia, un peu au nord de l'Équateur; le capitaine Speke, récemment de retour en Angleterre de sa périlleuse expédition faite en compagnie du capitaine Burton, son ami, diffère d'opinion, il a visité les grands lacs de Tanganyka et Nyanza et ne doute pas que de ce dernier sortent les sources du Nil.

M. De la Roquette dépose sur le bureau, de la part de M. Paul Chaix, une note rectificative sur la carte qui accompagne le mémoire sur les voyages de découvertes en Australie de 1842 à 1858, que ce correspondant a adressé à la Société dans sa dernière séance.

M. Henri Dunant, de Genève, est présenté comme candidat par MM. De la Roquette et Jomard.

M. Cortambert rend compte des *Lettres sur l'astrono-*

mie de M. Albert-Montémont. Ce rapport, qui donne lieu à quelques observations de M. Alfred Maury, est renvoyé au *Bulletin*.

M. Jomard donne lecture d'un mémoire sur le *li* des Chinois et les autres mesures de la Chine d'après la carte chinoise de l'île Formose, publiée récemment par la Société. — Ce mémoire est renvoyé au *Bulletin*.

M. le secrétaire adjoint donne lecture du mémoire sur les voyages de découvertes en Australie, de 1842 à 1858, adressé à la Société par M. Paul Chaix de Genève. — Renvoi au *Bulletin*.

A l'occasion de la communication faite par M. d'Avazac, sur la boussole, dans la dernière séance. M. Lourmand fait hommage à la Société de deux vieilles boussoles qui ne portent point de date, mais qui présentent d'autres caractères d'ancienneté. L'une est française; l'autre, fabriquée à Augsbourg, est accompagnée d'une notice imprimée en allemand, déposée dans la boîte. M. Lourmand exprime le désir que ces objets soient l'origine d'une collection d'instruments d'observation qui pourrait devenir curieuse. — M. le président lui adresse les remerciements de la Société.

Séance du 3 juin 1859.

M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il vient de mettre à sa disposition un exemplaire des *Négociations diplomatiques* entre la France et la Toscane, publiées par M. Abel Desjardins.

— Des remerciements sont adressés à M. le ministre.

M. le comte Francis de Castelnau, consul de France à Bangkok (Siam), adresse à la Société quelques renseignements sur ce pays dont l'intérieur lui paraît aussi peu connu que les parties centrales de l'Afrique. Il existe deux rois à Siam, mais c'est le premier qui gouverne ; le second n'est qu'un grand mandarin, son frère, entouré d'honneurs, mais sans fonctions ni puissance. Il est assez dans les usages de l'Indo-Chine d'avoir ainsi plusieurs chefs portant le même titre. La cour de Siam a un harem composé d'au moins douze cents femmes dont la garde est confiée à des Amazones vêtues de rouge et portant le fusil. La magnificence des pagodes qui étincellent d'or et de pierres précieuses, présente un singulier contraste avec les huttes misérables qui, dans cette grande ville de Bangkok, servent de demeures à quatre cent mille créatures de la race humaine. M. de Castelnau ajoute qu'il se fera un plaisir et un devoir de répondre aux questions que la Société voudra bien lui adresser sur la Géographie de ce pays.

M. Malte-Brun donne communication d'une note qu'il a reçue de M. Aucapitaine, au sujet de l'influence de la nourriture animale sur le teint des Nègres. Cette note vient à l'appui de la théorie développée par M. Antoine d'Abbadie dans sa lettre à M. de Quatrefages, publiée dans le *Bulletin* du mois de mars dernier.

M. Alfred Jacobs offre à la Société, par l'organe de son président, M. Jomard, sa brochure sur les *Fleuves et rivières de la Gaule et de la France au moyen âge*. Invité à donner quelques explications sur ce travail,

M. Jacobs dit qu'il a cru utile de dresser une liste des rivières mentionnées dans les principaux textes de l'époque mérovingienne, d'en rechercher la traduction et de mettre leur nom actuel en regard. A cet effet, il a dépouillé les textes de Grégoire de Tours, de Frédégaire, de leurs continuateurs, les chartes et diplômes mérovingiens. De plus afin de rendre ce travail le moins incomplet possible, il a pris aux ouvrages d'Adrien de Valois et de Masson les noms latins des rivières que ces deux savants ont eu occasion de citer et les a joints en annexe. Malgré les soins qu'il a apportés à ce travail, M. Jacobs ne se dissimule pas que son travail peut encore présenter bien des lacunes qui s'expliquent par l'extrême difficulté des recherches de ce genre. Aussi fait-il remarquer que dans son introduction il a fait appel aux savants des diverses parties de la France dans l'espoir de pouvoir mettre à profit leurs connaissances locales ; en effet un grand nombre d'entre eux lui ont adressé avec une bienveillance dont il est heureux de les remercier, des avis, des additions et des rectifications que l'auteur se propose de mettre à profit pour une révision et pour un travail supplémentaire.

M. Henri Dunant, de Genève, est admis dans la société.

M. Malte-Brun rend compte de la dernière séance publique de la Société royale géographique de Londres. La médaille d'or du Fondateur, ou du roi Guillaume, a été décernée au capitaine Richard F. Burton pour ses différentes explorations et notamment pour son récent et périlleux voyage en compagnie du capitaine J.-H. Speke

aux grands lacs de l'Afrique orientale, et la médaille d'or du Patronage ou de la reine Victoria a été accordée au capitaine John Palliser pour les importants résultats de son exploration dans l'Amérique anglaise du nord et dans les montagnes Rochenses. Le conseil a en outre accordé un chronomètre en or de la valeur de 25 guinées, à M. Mac Dougal Stuart, pour sa découverte d'un vaste district de pâturages au sud et au centre de l'Australie.

M. Joinard dépose sur le bureau un mémoire de M. le docteur Peney sur l'ethnographie, la physiologie, l'anatomie et les maladies des races du Soudan, en réponse à diverses questions posées par l'Académie des sciences, lors de l'expédition aux sources du Nil.— Ce mémoire est lu et renvoyé au Bulletin.

Après la lecture des premières pages de l'extrait d'un journal de voyage de M. le docteur Cuny, au Dar-Bergou, en passant par le Darfour, et d'un mémoire de M. de Paravey sur différents points de la Géographie de l'Asie centrale, la Commission décide que le travail de M. le docteur Cuny sera renvoyé de nouveau à M. le comte d'Escayrac pour une révision complète ; quant au mémoire de M. de Paravey, sans méconnaître les renseignements utiles qu'il renferme, on décide qu'il n'est pas de nature à être publié dans le Bulletin de la Société. Ce mémoire ainsi qu'un travail de M. Rabusson sur l'emplacement de la ville d'Alger seront rendus aux auteurs.

M. le Président fait remarquer qu'il s'est introduit depuis quelques années, une irrégularité pour l'époque des élections quinquennales de la Commission centrale ;

mais, comme la dernière élection a eu lieu en 1855, il propose que le renouvellement de cette commission ait lieu dans la première assemblée générale de 1860 et ainsi de suite de cinq en cinq ans. — Cette proposition est acceptée.

Séance du 17 juin 1859.

M. Jomard communique une lettre dans laquelle M. de Beaumont, président de la Société de géographie de Genève, fait connaître l'état actuel de cette nouvelle association et sollicite la bienveillance de la Société mère : 1° au sujet de la formation de sa bibliothèque qu'elle voudrait enrichir des publications de la Société de Paris ; 2° à l'occasion du départ d'un missionnaire qui se rend dans l'Afrique centrale et pour lequel elle désirerait des instructions.

M. le capitaine Speke, compagnon de voyage du capitaine Burton dans l'Afrique orientale, de retour avec lui à Londres, écrit à la Société pour lui donner un aperçu succinct de leurs découvertes ; il annonce, pour une époque prochaine, une carte de leur voyage, et il demande un exposé des observations faites par les voyageurs français sur le Nil blanc supérieur pendant les trois expéditions qui ont eu lieu, avec les latitudes et les altitudes observées qui méritent le plus de confiance. — M. le président se propose de répondre autant qu'il sera possible au désir du capitaine Speke.

M. Poisson adresse à la Société un itinéraire de

Mondori à Sainte-Marie de Bathurst, et il y joint une liste de quelques mots de la langue parlée dans le Guey, qu'il a recueillis dans un de ses voyages à Bakel.

M. Garnier communique une lettre qu'il a reçue de M. S. Berthelot, ancien secrétaire général de la commission centrale, consul de France à Sainte-Croix de Ténériffe. M. Berthelot annonce le prochain envoi de quelques travaux destinés au *Bulletin* dans lequel il vient de lire avec le plus vif intérêt la notice annuelle des travaux de la Société par M. Alfred Maury, et la notice de M. Élisée Reclus sur la Nouvelle-Grenade. Cette opinion, ajoute M. Garnier, a d'autant plus d'autorité qu'elle concorde parfaitement avec celle de M. J.-M. Samper, qui s'est lui-même occupé avec beaucoup de zèle des matières traitées dans le mémoire de M. Reclus.

M. Malte-Brun donne, d'après une communication de M. Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, quelques détails sur la dernière séance de cette Société (12 juin), dans laquelle il a été question de l'exploration aux grands lacs de l'Afrique orientale entreprise par MM. Burton et Speke. M. le capitaine Speke, dans son exposé, considère le lac Nyanza comme la vraie source du Nil.

M. d'Avezac présente à la Société, au nom du sénateur espagnol don Vicente Vasquez Queipo, de l'Académie des sciences de Madrid, un ouvrage en trois volumes, que l'auteur vient de publier lui-même en France, et en langue française, sous le titre de : *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples depuis les premiers temps historiques jusqu'à la*

fin du khalifat d'Orient. La Société accueille avec reconnaissance l'hommage de cet important travail, et se réserve de désigner, dans une autre séance, un de ses membres pour lui en faire un rapport spécial.

M. Jomard offre, de la part de M. V.-A. Barbié du Bocage, un ouvrage de son aïeul J.-D. Barbié du Bocage, l'un des fondateurs de la Société. Ce livre est intitulé : *Description topographique et historique de la plaine d'Argos et d'une partie de l'Argolide.* Le manuscrit de cet ouvrage avait été communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1809 et remis à l'imprimerie impériale. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'édition a été mise au jour et sans les cartes qui devaient y figurer. L'auteur avait consulté toutes les sources anciennes et récentes pour composer cet ouvrage de géographie comparée, mais seulement jusqu'au voyage de Pouqueville. Les positions anciennes sont l'objet principal du livre. L'auteur a corrigé plusieurs fausses indications, notamment celle de l'emplacement de Tirynthe que d'Anville, trompé par Fourmont, avait mal déterminé.

M. Jomard entretient l'Assemblée des travaux entrepris au mont Athos par un savant russe, par M. Sevastianoff, qui vient de repartir pour le monastère de Vatopède, accompagné de six artistes photographes. Ce voyageur se propose cette fois de photographier les fragments du manuscrit de la géographie de Strabon qu'il a découverts au mont Athos ; quant à la géographie de Ptolémée, manuscrit qu'il croit du ^xⁱ^e ou du ^{xii}^e siècle, la copie des cartes et du texte est aujourd'hui complète ; il n'y manque que la mappemonde et

la carte de la Bretagne qui ne se trouvent plus dans le manuscrit. M. Sevastianoff espère pouvoir reproduire le texte et les cartes de manière à donner une édition au public ; il en sera de même des fragments de Strabon et d'autres manuscrits qu'il va faire photographier. M. Jomard fait remarquer que le nom d'Agathodémon ne figure pas sur le manuscrit de Ptolémée, comme dans ceux de Paris, de Vienne et autres, et aussi que les cartes diffèrent notablement de celles qu'on connaît et qui ont été gravées et publiées au ^{xv}^e siècle.

Le même membre annonce que M. Frédéric Kunstmann vient de publier à Munich un atlas de plusieurs anciennes cartes de l'Amérique, ouvrage colorié d'une magnifique exécution, et accompagné d'un cahier de texte.

M. d'Avezac s'empresse à cette occasion de donner quelques détails sur l'ouvrage du savant bava-rois, déjà bien connu par un précédent mémoire sur l'Afrique avant les découvertes portugaises, et par d'autres travaux qui intéressent la Géographie. La publication actuelle de M. Kunstmann se compose d'un mémoire sur la découverte de l'Amérique, travail plein d'érudition, formant un gros cahier in-quarto, et d'un splendide atlas grand in-folio renfermant une série de treize cartes inédites du ^{xvi}^e siècle, reproduites en fac-simile d'après les originaux existants à Munich, soit à la bibliothèque royale, soit à celle de l'Université, soit au Conservatoire général militaire. La première de ces cartes, signée de Pedro Reinel (Pierre René) peut être rapportée à une date voisine de 1520 ; la 3^e et la 4^e font partie d'un recueil où se rencontre, sur une autre feuille, le nom du mayorquin Salvat de Pilestrina, avec la date de 1511 ;

la 5^e porte le nom de Vesconte de Majolo, et paraît appartenir au milieu du xvi^e siècle ; cinq feuilles numérotées de 8 à 12, sont extraites d'un bel atlas de Vaz Dourado, exécuté entre 1571 et 1580 ; enfin la 13^e est datée de 1592 et signée de Thomas Hood ; les autres n'ont ni date ni nom d'auteur.

En faisant l'éloge de la beauté remarquable de ces cartes, et en applaudissant à l'idée qu'a eue l'auteur de joindre à son mémoire de si magnifiques illustrations, M. d'Avezac ne peut cependant dissimuler l'expression d'un regret ; c'est que ces belles feuilles ne soient qu'une représentation partielle des originaux, n'ayant qu'une application circonscrite à une thèse spéciale, de même qu'autrefois une série de fragments de cartes fut publiée à l'appui d'une polémique relative aux découvertes portugaises sur les côtes occidentales d'Afrique : tandis que l'intérêt pressant de tous les amis de la géographie historique est d'obtenir, ainsi que l'a si bien compris M. Jomard, la reproduction complète des originaux dont l'accès est difficile, afin d'être mis à portée de les étudier dans leur entier.

M. Vivien de Saint-Martin annonce que divers journaux ont parlé de la découverte que M. Pertz, de Berlin, aurait nouvellement faite d'un témoignage historique important sur l'expédition des Génois Doria et Vivaldi dans l'Océan vers la fin du xiii^e siècle.

M. d'Avezac rappelle à cette occasion la communication qu'il a déjà faite à la Société, il y a plusieurs mois, d'un passage de la chronique de Jacques Doria, l'un des continuateurs de Caffaro, très explicite à cet égard, et qui se trouve dans les manuscrits les plus complets

des *Annales genuenses*, mais qui manque en d'autres, notamment dans ceux qui ont servi à l'édition de Muratori, et qui sera rétabli dans l'édition nouvelle que M. Canale est chargé de préparer au compte de la commune de Gênes. M. Pertz, qui s'est appliqué de son côté à réunir les variantes des divers manuscrits des *Annales de Caffaro*, a dû relever le même passage, et de là, sans doute, le bruit d'une découverte nouvelle, de sa part, sur ce point intéressant.

M. Barbié du Bocage fait un rapport sur l'ouvrage de M. le marquis de Blosseville, intitulé : *Histoire de la Colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie*. — Renvoi au *Bulletin*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE MAI ET JUIN 1859.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

EUROPE.

Description topographique et historique de la plaine d'Argos et d'une partie de l'Argolide, par J. D. Barbié du Bocage. Paris, 1834, 1 vol. in-8.
M. V.-A. BARBIÉ DU BOCAGE.

Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane. Documents recueillis par Giuseppe Canestrini et publiés par Abel Desjardins, doyen de la Faculté des lettres de Douai. Paris, 1859, 1 vol. in-4. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France).
M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Géographie historique de la Gaule : Fleuves et rivières de la Gaule et de la France au moyen âge, par M. Alfred Jacobs. Paris, 1859, br. in-8.
M. A. JACOBS.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du Khalifat d'Orient, par don V. Vazquez Queipo, docteur en droit, membre de l'Académie royale des sciences de Madrid, etc., etc. Paris, 1859, 3 vol. grand in-8.
DON VAZQUEZ QUEIPO.

Instructions nautiques destinées à accompagner les cartes de vents et de courants, par M. F. Maury, directeur de l'Observatoire de Washington, traduites par Ed. Vaneechout, lieutenant de vaisseau. Paris, 1859, 1 vol. in-fol.
DÉPÔT DE LA MARINE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- Hints to craniographers, upon the importance and feasibility of establishing some uniform system by which the collection and promulgation of craniological statistics and the exchange of duplicate crania may be promoted, by J. Aitken Meigs, M. D. Philadelphia, 1858, br. in-8.

M. AITKEN MEIGS.

CARTE.

- Guerre de l'indépendance italienne. Carte du bassin du Pô, comprenant les lignes stratégiques du Tessin, de l'Adda, du Mincio et de l'Adige, dressée par E. Desbuissons, géographe, d'après les cartes des états-majors sarde et autrichien, et publiée par la *Direction du Spectateur militaire*. Paris, 1859. 1 feuille.

M. NOÏROT.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

- Transactions of the Cambridge philosophical Society, vol. X, part. 1, in-4. — Proceedings of the royal Society, vol. IX, n^{os} 32, 33. — The church missionary intelligencer, vol. IX. — Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde, Van Nederlandsch Indië, Amsterdam, 1858. — Compte rendu de la Société impériale géographique de Russie, pour l'année 1858. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von D. A. Petermann, n^o 3, 1859. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, mars 1859. — Zeitschrift der Deutschen morgenlandischen Gesellschaft, n^o 2, 1859. — Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, n^o 5. — Ueber das Verhältniss des Textes der drei syrischen Briefe des Ignatius zu den übrigen Recensionen der Ignatianischen Literatur, von Richard A. Lipsius, Leipzig, 1859. — Notizblatt des Vereins für Erdkunde de Darmstadt, n^{os} 21 à 26. — Journal of the Franklin Institute, mai. — Annales du commerce extérieur, mars. — Nouvelles annales des voyages, avril et mai. — Bulletin de la Société géologique de France, avril et mai. — Annuaire de la

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Société météorologique de France, avril. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, avril et mai. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, avril. — La France coloniale et maritime, n^{os} 10, 11 et 13. — L'Algérie agricole, commerciale, industrielle, 1^{re} année, n^o 1. — Revue américaine et orientale, avril et mai. — Annales de la propagation de la Foi, mai. — Journal des missions évangéliques, avril. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, mars. — Nouveau journal des connaissances utiles, avril, mai et juin. — Journal de l'Isthme de Suez, n^{os} 69 à 72. — Journal d'éducation populaire, avril. — Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, 4^e trimestre, 1858.

LES AUTEURS ET LES ÉDITEURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XVII DE LA 4^e SÉRIE.

N^{os} 97 à 102.

(Janvier à juin 1859.)

MÉMOIRES, NOTICES, ETC.

	Pages.
Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1858, par M. Alfred Maury.....	5
Quelques mots sur la Nouvelle-Grenade, par M. Élisée Reclus.	111
Esquisse géographique des pays Oromo ou Galla, des pays Soomali et de la côte orientale d'Afrique. (Extrait d'une lettre du R. P. Léon des Avanchers, missionnaire apostolique, à M. Antoine d'Abbadie)....	153
Notes sur les nègres de l'Éthiopie, écrites de mémoire et adressées par M. Antoine d'Abbadie, à M. de Quatrefages, membre de l'Institut.....	170
Notes de M. le chevalier Léon de Pontelli sur quelques parties du Chiapa qu'il a visitées de 1854 à 1857.....	180
Notice sur le voyage de M. de Hahn, consul autrichien à Syra, à travers le centre de la Turquie, de Belgrade à Salonique, par M. Ami Boué.	186
Ouverture de l'Assemblée générale du 8 avril 1859, par M. de la Roquette, vice-président de la Société.....	225
Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait au nom d'une Commission spéciale, par M. de la Roquette.	226
La recherche des sources du Nil, par M. Vivien de Saint-Martin.	245
Notice sur le Darfour et sur le voyage de M. le docteur Cuny dans cette contrée, par M. le comte d'Escayrac de Lauture..	281

Études sur l'ethnographie, la physiologie, l'anatomie et les maladies des races du Soudan, en réponse à diverses questions posées par l'Académie des sciences, par M. Peney, médecin en chef de l'armée du Soudan.....	321
Exposé succinct des découvertes et des voyages faits en Australie, de 1842 à 1858, par M. P. Chaix.....	355
Note sur les communications à établir entre l'Algérie et le Sénégal, adressée à MM. les membres de la Commission centrale de la Société de Géographie, par M. Laroche (de Clermont-Ferrand).....	374

ANALYSES, RAPPORTS, ETC.

Rapport de M. Malte-Bruu sur la carte de l'Amérique tropicale au nord de l'équateur, par M. H. Kiepert.	192
Examen de quelques parties de la carte de la Palestine de M. Van de Velde, par M. G. Rey.....	198
Rapport sur l'ouvrage de M. de Blosseville, intitulé : <i>Histoire de la Colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre en Australie</i> , par M. V.-A. Barbié du Bocage.....	380
Lettres sur l'astronomie, par M. Albert-Montémont. Rapport par M. E. Cortambert.....	416

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Nouvelles des capitaines Burton et Speke.	205
La Confédération argentine, son territoire et sa population à la fin de 1858, par M. José Maria Samper.....	207
Notice sur la nouvelle direction à donner à la recherche des sources du Nil, par M. Jomard.....	296
Extraits des <i>Proceedings</i> de la Société royale géographique de Londres, par M. Daussy.....	503
Remarques de M. Jomard et de M. Destounis sur le manuscrit de la Géographie de Ptolémée, trouvé au monastère de Vatopède (Mont-Athos), reproduit photographiquement en entier et en grandeur naturelle, par P. de Sevastianoff....	422

	Pages
De la constitution primitive de la Société serbe. (Extrait d'une lettre de M. Boué à M. Viquesnel)	431

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale.	142, 212, 307, 444
Ouvrages offerts.	149, 222, 317, 457
Table des matières du XVII ^e volume.....	460

PLANCHES.

Esquisse d'une carte des pays Oromo ou Galla, des pays Soomali et de la côte orientale d'Afrique, par le R. P. Léon des Avanchers, missionnaire apostolique.

Esquisse des chaînes de montagnes et des systèmes de rivières de l'Himalaya au Sayan Shan, par Hermann et Robert Schlagintweit.

Carte de l'Australie pour suivre les dernières découvertes dans ce pays, de 1841 à 1858, par M. P. Chaix.

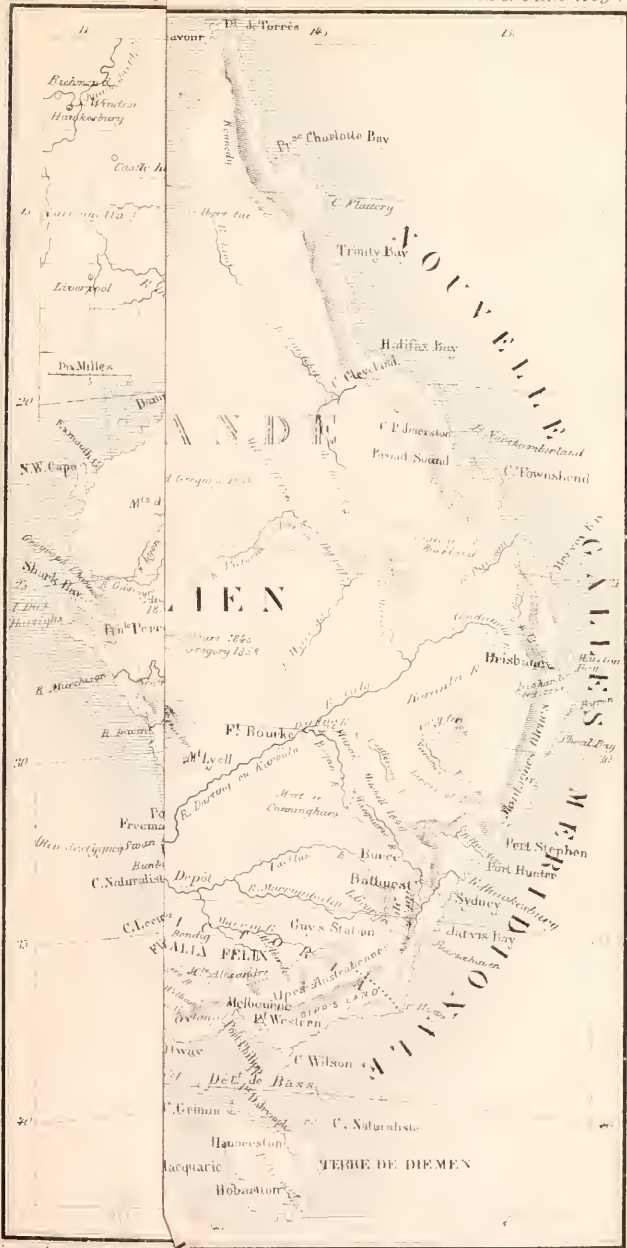


FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.





ESQUISSE D'UNE CARTE
DU
ROYAUME D'OROMO
DES
PAYS OROMO OU GALLA
PAR
PAYS SOOMALI
1859





NOUVELLE HOLLANDE

CONTINENT AUSTRALIEN

CARTE
de
l'AUSTRALIE
pour servir
LES DERNIERES DECOUVERTES
dans ce pays
de 1840 à 1853

P. N. 1
1853

72100, 00 DDP 81

